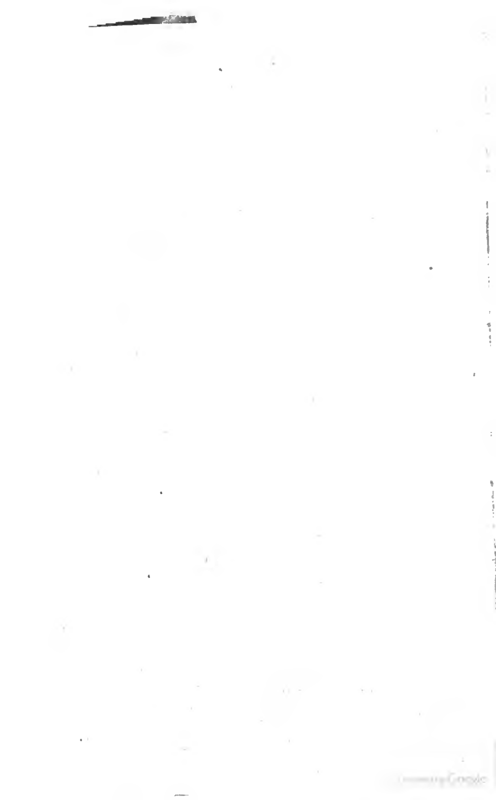




ESQUISSE

D'UNE HISTOIRE

DE LA MÉDECINE

ET

DE LA CHIRURGIE.

ESQUISSE
D'UNE HISTOIRE
DE
LA MÉDECINE
ET
DE LA CHIRURGIE

DEPUIS LEUR COMMENCEMENT JUSQU'A NOS JOURS,

AINSI QUE DE LEURS PRINCIPAUX AUTEURS, PROGRES, IMPERFECTIONS ET ERREURS.

TRADUITE DE L'ANGLOIS

DE M. W. BLACK, M. D.

PAR CORAY,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier.

A PARIS,

Chez J.-J. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, Hôtel Cluny, N°. 334.

An VI. de la République, (1798 v. s.).

TABLE

DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

L'Histoire de la Médecine doit être pour le Praticien ce que l'Histoire générale est pour l'homme d'état. Instruit par les révolutions des Empires et les malheurs des Nations, ce dernier apprend l'art de gouverner les hommes. C'est de même en réfléchissant sur les différentes révolutions qu'a éprouvées la Médecine, que celui qui la professe saura distinguer le petit nombre de vérités salutaires, qui ont survécu à ceux qui eurent le courage de les enseigner, comme à ceux qui eurent l'audace de les combattre, de ces édifices brillans d'hypothèses et de systêmes, dont la chûte rapide a prouvé qu'ils n'avoient pour fondemens que les chimères d'une imagination effrénée.

Instruit du combat que les préjugés ou

la mauvaise foi ont livré en tout temps et dans tous les lieux aux découvertes les plus utiles, le Praticien ne sera point découragé dans la recherche et dans la publication des vérités salutaires. Chaque obstacle qu'il aura rencontré lui rappellera que ce ne fut qu'après bien des persécutions, qu'on parvint à établir l'usage des vésicatoires, de l'antimoine, du quinquina, et de nos jours celui de l'inoculation.

C'est encore par les Annales de la Médecine qu'il apprendra à bien connoître et à apprécier cette classe d'hommes connus sous le nom de *Charlatans*. Il n'y a point de profession qui n'ait les siens; mais dans un Art aussi difficile que celui de la Médecine, et où l'on trouve tant de moyens de cacher son ignorance aux yeux du Public, il étoit naturel que les Charlatans fussent et plus nombreux et plus impudens. Aussi anciens que la Médecine, ils se sont reproduits et se reproduisent sans cesse sous différens masques; mais ils se trahissent toujours par leur unique but,

qui est celui de flatter les goûts des malades pour s'enrichir à leurs dépens. Qu'on lise ce que dit *Hippocrate* de ces êtres immoraux qui dégradent le plus noble des Arts; qu'on examine la peinture qu'en fait ensuite *Galien*, et leurs manœuvres décrites quelques siècles après par *Rhazès* : on verra, que les Charlatans qui furent autrefois les fléaux de la Grèce, de Rome et de l'Asie, ressemblent aux Charlatans qui désolent encore aujourd'hui l'Europe entière.

Si le véritable Médecin ne peut arrêter les ravages qu'ils exerçent sur un Public ignorant, qui s'obstine à vouloir alimenter par sa bourse et par son admiration stupide une peste qui le dévore, il aura du moins la satisfaction de les humilier par le contraste de sa conduite. S'il éprouve la douleur de se voir préférer des hommes qui ne devroient être qu'un objet d'indignation et de mépris, il se rappellera que les bons Médecins de l'antiquité, ses maîtres et ses modèles, furent aussi quelque-

fois moins écoutés que les Charlatans, mais qu'ils ne se vengèrent des injustices d'un Public ignorant qu'en cherchant a l'éclairer et à le soulager dans ses maux.

Pour qu'une Histoire de la Médecine soit instructive, il faut, en écartant tout ce qui est étranger à cette Science, y consigner les époques des découvertes utiles, le plus ou moins de difficulté qu'elles ont éprouvé pour être adoptées, la Théorie des Médecins célèbres, leurs erreurs, et l'influence que ces erreurs ont eue sur leur Pratique, les différentes Sectes qui se sont formées successivement en Médecine, les hypothèses ou les systêmes qui ont prévalu à chapue époque, l'origine des nouvelles maladies, leur histoire exacte, ainsi que les moyens qu'on a employés pour les combattre ou pour les prévenir, la decouverte des nouveaux remédes, et la manière dont on les a administrés.

Le Public jugera jusqu'à quel point l'Auteur de cette Histoire a su remplir toutes ces conditions. Un des motifs qui m'ont

décidé à la traduire, c'est que nous n'avons pas encore une Histoire de la Médecine qui descende jusqu'à nos jours. *Le Clerc* finit la sienne à l'époque de *Galien* inclusivement; et *Freind* qui la reprend à cette époque, ne va pas plus loin que le commencement du seizième siècle: au lieu que l'Abrégé de M. *Black* descend jusqu'à 1782, temps où il fut imprimé à Londres.

J'aurois desiré d'y ajouter en forme de supplément tout ce qui s'est passé dans la Médecine depuis cette dernière époque, jusqu'à ce moment, ce qui comprend environ l'espace de quatorze ans, mais les circonstances où je me trouve actuellement, me rendant prssque impossible les recherches qu'il auroit fallu faire pour ce travail, je me suis contenté d'un petit nombre de notes, dans lesquelles j'ai tâché d'ajouter quelques faits ou quelques noms des époques précédentes, qui m'ont paru dignes d'être tirés de l'oubli. Cependant ces notes mêmes ne remplissent pas à beaucoup près le but que je me suis proposé;

loin de mon domicile, n'ayant qu'un très-petit nombre de livres à ma disposition, et n'osant trop me fier à ma mémoire, jai fait tout ce que les circonstances m'ont permis pour rendre la lecture de cet Ouvrage plus instructive.

D'ailleurs le Tableau Chronologique que l'Auteur y a ajouté, supplée en grande partie à ce qui pourroit manquer dans le corps de l'Ouvrage. En donnant ce Tableau tel qu'il étoit, j'y ai ajouté à la marge quelques renvois à mes notes, de manière que rendu par ce moyen plus complet; il sert à son tour à completter ces dernières. Malgré cela, bien loin de prétendre lui avoir donné toute la perfection dont il est susceptible, je déclare que les omissions qu'on pourra trouver dans mes notes au sujet de quelques Médecins illustres, ne doivent être attribuées qu'au défaut de ma mémoire. J'en ai nommé quelques-uns ou parce que je les ai cru dignes d'occuper une place dans l'Histoire de la Médecine, ou parce que leurs noms étoient insépa-

rables de l'histoire de certains faits importans. J'en ai agi de même à l'égard des Auteurs qui vivent encore; mais je prie ceux qui prétendent avoir le même droit à la reconnoissance publique, de ne point s'imaginer que j'aie été assez injuste pour avoir voulu leur ravir la gloire que la postérité leur réserve.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION.

DES Écrivains d'un mérite distingué ont déjà desiré que tout ce qui est certain & constaté en Médecine, entièrement dépouillé de tout appareil de théorie & de spéculation, fût referré dans un cercle plus étroit. Cependant la vérité m'oblige d'observer (sauf meilleur avis) qu'on peut accuser sans injustice les Auteurs des ouvrages de médecine, des mêmes défauts qu'on reproche communément aux ouvrages d'Histoire générale, ou aux descriptions extraordinaires des voyageurs ; la moitié de ces ouvrages sont pleins de fables. L'ambition de se procurer des disciples & de fonder des sectes séparées, a été en médecine la source d'un grand nombre de

systêmes opposés les uns aux autres. Quelques-uns de ces systêmes peuvent être regardés comme un texte écrasé sous le poids d'un jargon métaphysique ; les faits intéressans y sont ensevelis sous un tas confus d'erreurs & de sophismes ; & leurs Auteurs se plaisent à s'envelopper d'un brouillard épais, de manière qu'il est extrêmement difficile de démêler la pure vérité fondée sur des observations pratiques. La plupart des ouvrages de médecine contiennent, pour parler le langage de cette science, une trop forte dose de théorie pour qu'on puisse les lire sans dégoût.

Quelque gothique, quelqu'imparfait que puisse paroître dans ce moment l'édifice de la Médecine, sa construction est l'ouvrage de plusieurs milliers d'Auteurs différens. *Vanderlinden* & *Merclin* nous ont donné un catalogue de leurs noms qui s'étend jusqu'au commencement de ce siècle. *Heister*, qui écrivoit il y a quarante ans passés, compte au-delà de sept cents Auteurs de Chirurgie, dont les ouvrages sont dispersés dans plus d'un millier de volumes ; sans parler de plusieurs autres centaines d'ouvrages publiés après le catalogue donné par ce Chirurgien. La liste des Auteurs qui ont écrit sur les maladies vénériennes, publiée par *Astruc*, y compris les systêmes & les traités séparés,

montoit, il y a trente ans, à cinq cents environ; & cependant cette maladie n'étoit encore à cette époque connue en Europe que depuis 256 ans. Le célèbre anatomiste *Haller*, a rassemblé dans un catalogue général les noms des écrivains de Médecine & de Chirurgie avec les titres de leurs ouvrages & de leurs brochures : le tout va au-delà de trente mille, malgré les nombreuses omissions qui s'y trouvent.

Cette profusion de volumes est principalement due à la fécondité des modernes. Depuis *Hippocrate* jusqu'à environ l'an 1500 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire dans un espace d'environ vingt siècles, on ne trouve pas plus de vingt Auteurs de Médecine & de Chirurgie qui méritent d'être lus. Ce n'est que pendant l'intervalle des trois derniers siècles, ou ce qui est la même chose, depuis la renaissance des Lettres en Europe, qu'on a été inondé de ce déluge d'écrits médicinaux. La vie entière d'un homme, à moins qu'elle ne fut aussi longue que celle des Patriarches antérieurs au déluge, seroit trop courte pour examiner ce qu'ils contiennent, & son esprit trop limité pour qu'il pût s'en souvenir.

Quand on compare les progrès des connoissances médicales avec le nombre de ces volumineux Auteurs, on est étonné de la disproportion inconcevable qu'on y observe. Il y a

fort peu d'ouvrages de médecine qui contiennent quelques découvertes eſſentielles, ou quelqu'amélioration utile : on pourroit réduire de très-gros volumes à très peu de lignes. Un grand nombre d'écrivains préſentent un défaut manifeſte de connoiſſances ou de véracité ; d'autres ſont pleins de théories exprimées dans un ſtyle ampoulé, de remarques & de citations d'emprunt. Celui qui a la patience de les lire, peut être comparé à l'induſtrieuſe abeille, qui eſt condamnée à extraire une petite quantité de miel d'un amas conſidérable de ronces & d'épines. On peut heureuſement s'épargner cette fatigue, & ſe ſouſtraire au danger de perdre ſa vue, ou d'exténuer ſon corps à force de lecture. Une foule prodigieuſe d'écrivains ne mérite aucune place dans une Hiſtoire générale ; & leurs écrits n'intéreſſent plus la Médécine. Ils reſſemblent, pour me ſervir des expreſſions de *Voltaire*, à ces troupeaux innombrables d'hommes paſſés ſur le théâtre de la terre, & maintenant oubliés. La lecture de leurs ouvrages ne feroit qu'embarraſſer la tête & charger la mémoire de mots & de choſes abſolument inutiles.

En deſſinant une petite eſquiſſe de l'Hiſtoire de la Médecine & de la Chirurgie, dans la révolution de tant de ſiècles & d'empires, tout ce que je puis remarquer parmis ce tas im-

menſe d'ouvrages, ce ſont les auteurs ſeulement qui ont rendu quelque ſervice réel à la Médecine, en leurs qualités de Médecin, d'Anatomiſte, de Chirurgien, de Botaniſte, de Chymiſte ou de Philoſophe. Néanmoins je ne dois pas non plus paſſer ſous ſilence ceux qui ont cherché à ſéduire les hommes, & qui ont empêché que la Médecine ne parvint à ſa maturité. *Le Clerc* finit ſon Hiſtoire de la Médecine, dans un gros volume in-4°, au ſiècle des Médecins Arabes; le docteur *Freind* ne l'a guère pouſſée plus loin. Quand à moi, non content de m'arrêter aux deſerts de l'Egypte, de l'Arabie, ou même aux ſiècles gothiques de l'Europe, je tacherai de voyager plus loin. Je ſais qu'une Librairie complette des auteurs de Médecine qui ont paru depuis trois ſiècles, feroit aujourd'hui trés-imparfaite. C'eſt un grand défaut dans la *Méthode d'apprendre la Médecine* de *Boerhaave*, de n'avoir pas ſuivi l'ordre chronologique en donnant le catalogue des différens écrivains, mais d'avoir confondu les Auteurs anciens de mille ou de deux mille ans avec ceux du ſiècle où nous vivons. En effet, ſans une table générale chronologique, l'Hiſtoire de la Médecine & de ſes Ecrivains eſt un véritable déſert ou un chaos; & on la parcourroit avec auſſi peu de ſuccès, qu'on auroit en naviguant

fur un vafte océan fans quart de cercle ni bouffolle.

CHAPITRE II.

De l'Origine de la Médecine & de la Chirurgie.

L'ENFANCE de la Médecine, femblable à celle de la plupart des empires, eft pleine de fables & de conjectures, & repofe fur des traditions douteufes. Nous n'avons que très peu de monumens hiftoriques qui puiffent nous conduire; & peut-être après des recherches ennuyeufes, nous ne ferons pas plus heureux pour découvrir la vérité. Néanmoins je tâcherai de fuivre la Médecine jufqu'à fa fource primitive, auffi loin que l'Hiftoire & la Chronologie m'auront dirigé dans cette route. Une telle recherche nous aidera au moins à expofer avec plus d'ordre & de régularité la férie de différens événemens, à prévenir des digreffions qui, fans cela, feroient inévitables, & à ne laiffer aucune lacune dans l'Hiftoire de la Médecine. Cette fcience, ainfi que toutes les autres fciences & tous les arts, eft tellement liée avec les différentes époques de l'hiftoire, avec l'origine, la décadence, les mœurs & la civilifation des

différens peuples, qu'il eſt impoſſible de l'en ſéparer entièrement, ſans que ſon origine, ſes progrès & ſes révolutions paroiſſent myſtérieuſes & inexplicables : ce ſeroit lire l'hiſtoire ſans globes ni mappe-mondes. Je vais parler de ces objets auſſi brièvement qu'il me ſera poſſible.

Ce n'eſt que chez les Nations qui ſe ſont civiliſées les premières, qu'il faut chercher les premiers rudimens des arts & des ſciences. L'Europe étoit couverte de forêts, & habitée par des ſauvages errans & vagabonds, lorſque des vaſtes empires, des cités très peuplées, les arts, le luxe & le deſpotiſme étoient déjà établis en Aſie & au Nord-Eſt de l'Afrique & de l'Egypte. L'Hiſtoire ſacrée eſt confinée dans cette ſeule partie du Globe. C'eſt à ces antiques contrées que nous ſommes redevables de pluſieurs branches utiles & lucratives de commerce & de manufactures. La Bible eſt le plus ancien livre que nous ayons, & *Moyſe* le plus ancien Auteur. D'après cet écrivain inſpiré, la Terre, le Soleil, les Planêtes, & le premier couple Humain, avoient été crées environ 2510 ou 2550 ans, avant qu'il eût délivré les Iſraëlites de l'oppreſſion de *Pharaon* roi d'Egypte, & qu'il les eût conduits dans l'Arabie Pétrée. Le déluge univerſel arriva 1651 ans après la création ; l'hiſtoire des Juifs, après la mort de *Moyſe*, a été continuée par

différens autres écrivains jusqu'à l'époque de l'arrivée du *Messie*, savoir, jusqu'à l'an du monde 4000.

La Chine, l'Egypte, & même l'Inde pretendent à une antiquité qu'on pourroit regarder comme extravagante & chimérique. Les Chinois se fondent sur les éclipses, les mouvemens & les révolutions fixes & uniformes des corps célestes, pour prouver l'antiquité de leur nation. Si l'on pouvoit ajouter foi à la date d'un *Code des loix des Gentoux*, traduit de la langue Indienne en Anglois, & publié depuis peu, on croiroit que le Prophête des Juifs avoit emprunté une partie de son systême de jurisprudence, du Législateur de l'Inde *Brama.*

Tout ce qu'il y a de certain dans la connoissance de la chronologie, si nous exceptons la Chine & l'Inde, nous le tenons de l'Ecriture Sainte, ou des Auteurs Grecs; ce n'est que dans ces archives que nous devons chercher l'histoire & l'érudition ancienne. Le Poëte Grec, *Homere*, qui vivoit 500 ans après *Moyse*, chanta la superbe ville de Thèbes, maîtresse de l'Egypte, dont les murs, les colonnes, les portiques, & les vastes édifices, réduits maintenant en poussière, attestent encore son opulence & sa splendeur anciennes. L'époque de la fondation de ces étonnans édifices, les pyramides d'Egypte,

des catacombes, des grottes, des lacs artificiels, des labyrinthes, & d'autres excavations souterraines, ainsi que de plusieurs autres grands monumens de magnificence & d'industrie humaines, étoit déjà perdue, quand les premiers philosophes Grecs voyagèrent dans cette contrée. *Licurgue*, *Solon*, *Thalès* & *Pythagore* n'ont visité l'Egypte que cinq, six et sept cents ans avant *J.-Christ. Herodote*, natif d'une colonie Grecque dans l'Asie mineure, et qui vivoit environ 400 ans après *Homère* et *Hésiode*, et un peu avant l'invasion de la Grèce par *Xerxès*, est le plus ancien Ecrivain de l'Histoire profane; *Cicéron* l'appelle le *Père de l'Histoire.* Ce respectable Historien, qui voyagea chez différentes Nations, pour acquérir des informations, & pour rassembler des matériaux pour son Histoire, nous assure, que de son temps les Prêtres Egyptiens possédoient la liste de 330 Rois qui avoient régné sur leur Nation, et dont dix-huit étoient de l'Ethiopie. Quelques-uns de leurs temples, au rapport du même Historien, étoient ornés de portiques & de figures d'une excellente sculpture. Les Egyptiens, poursuit-il, étoient les premiers inventeurs de l'année, qu'ils divisèrent en douze parties ou mois; les premiers qui donnèrent des noms à ces mois, qui inventèrent la Généalogie des Dieux du Paga-

nifme, que les Grecs adoptèrent enfuite avec plufieurs autres cérémonies religieufes; les premiers qui profefsèrent l'immortalité de l'ame, & fa tranfmigration dans d'autres animaux pendant l'efpace de trois mille ans. Leurs études favorites étoient l'Aftronomie, l'Aftrologie, la Magie, et la prédiction des évènemens futurs. Il y a, ajoute-t-il, *plus de prodiges dans la feule Egypte que dans tout le reste du monde; & les Egyptiens sont outre mefure fuperftitieux dans tout ce qui regarde la religion.*

La Nation qui fut la première éclairée en Europe, les Grecs, avouent avoir reçus les rudimens des arts et des sciences de l'Afie et de l'Egypte. Avant le fiège de Troie, (882 ans avant *J.-Chrift*) on voit cette Nation maîtrifée par divers petits Tyrans qualifiés du nom de rois. Ce ne fut que cinquante ans avant ce mémorable fiège qu'*Efculape* fut déifié à caufe de fes connoiffances en Médecine; & que l'on érigea à fa mémoire des temples, où il étoit adoré comme une Divinité. Dans plusieurs de ces temples, comme à Pergame, dans l'Ifle de Cos, et dans d'autres parties de la Grèce, on enregiftroit les maladies et les cures, en les gravant fur des tables de marbre ou de pierre, expofées aux yeux du Public, pour le profit & l'inftruction de ceux qui auroient pu se

trouver dans le cas d'avoir besoin du secours de la Médecine. Les prêtres, les prêtresses, les gardiens des temples, & ceux qui préparoient les remèdes, firent du culte d'*Esculape* un trafic lucratif; & il est présumable, qu'ils agissoient dans diverses occasions, comme agissent aujourd'hui les propriétaires des sources minérales; ils inventoient de fausses histoires & forgeoient des cures, pout augmenter la renommée de l'Oracle. Un grand nombre de malades entreprenoient de longs voyages & venoient de pays très-éloignés pour consulter l'Oracle Grec, & pour tâcher de se le concilier par des présens magnifiques. Il y eut quelques siècles après des exemples d'Empereurs Romains, qui affligés de maladies, faisoient le voyage de Pergame pour y chercher la guérison. Dans les temps anciens, la plupart des affaires importantes de la vie étoient réglées par des oracles, dans toutes les parties du Monde connu.

Podalirius & *Machaon*, deux fils d'*Esculape*, & deux petits rois de la Grèce, accompagnèrent *Agamemnon* au siège de Troie. *Homère* n'en parle que comme de Chirurgiens fort habiles pour guérir les plaies & pour retirer du corps les dards & les flèches; car dans la maladie pestilentielle qui attaqua l'armée Grecque, il ne paroit point qu'on les ait consultés. Dans

ces temps d'ignorance, les maladies épidémiques & toutes les autres maladies, dont les causes ne frappoient pas d'une manière immédiate les sens encore grossiers des hommes, étoient attribuées à la colère immédiate du Ciel, & non à d e causes naturelles : les seuls remèdes qu'on employoit dans de pareilles calamités, étoient les prières, les sacrifices, les enchantemens, la magie & les fraudes religieuses ; c'étoit au moins une méthode aisée & courte d'apprécier & de chercher à détourner les phénomènes de la Nature, bien adaptée à la capacité du vulgaire. On regardoit les maladies comme des traits que le courroux de quelques Divinités invisibles lançoit sur la tête des coupables mortels ; & il étoit naturel qu'une semblable idée fit trembler ceux qui avoient le malheur d'en être attaqués, & qu'elle les forçat à avoir recours à la superstition, comme à un remède physique.

La Médecine, jusqu'à l'époque des Philosophes Grecs, ressemble à un désert stérile. A cette époque la Grèce avoit déjà détrôné la plupart de ses petits Despotes, & établi des gouvernemens plus favorables au peuple & aux progrès des sciences. Le gouvernement de Sparte fut formé d'après le modèle donné par *Lycurgue*, sept cents ans avant l'Ere chrétienne ; & celui d'Athènes un siècle plus tard, d'après les loix

de *Solon*. C'eſt ſous ce gouvernement populaire que les Athéniens devinrent polis, ſociables, humains, & qu'ils portèrent à une grande perfection, l'Eloquence, la Poéſie, la Sculpture, les Mathématiques, & tous les Arts libéraux. Celui de Sparte, au contraire, étoit uniquement formé pour la guerre : & les loix de *Lycurgue* étoient triſtes, ſévères & teintes d'une férocité brutale.

La Macédoine avant le temps de *Philippe* & de ſon fils *Alexandre* étoit regardée par les Grecs comme une contrée à demi barbare. Ses habitans, étoient un peu ruſtiques & guerriers, & quoique voiſins des Grecs, ils n'étoient pas encore ornés des graces & des connoiſſances des Athéniens. C'eſt pendant les trois siècles qui précédèrent le court règne d'*Alexandre* (356 ans avant *J.-Chriſt*) que fleurirent tous les grands hommes de la Grèce; & c'eſt cet eſpace de temps qui produiſit les Philoſophes, les Mathématiciens, les Généraux, les Orateurs, les Auteurs dramatiques, les Hiſtoriens, les Sculpteurs, les Peintres, les Architectes, & le Médecin *Hippocrate*. L'époque la plus brillante des Arts & des Sciences en Grèce, fut le petit eſpace de temps qui précéda *Philippe* & ſon fils, & qui ſe termina avec leur vie.

La Médecine encore dans ſon enfance, n'a-

voit reçu aucun secours de toute cette riche partie de l'Asie, qui tremble aujourd'hui sous le Sceptre de fer des Turcs & des Persans, & qui fut jadis le siège des puissantes Monarchies & des Despotes absolus des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, & ensuite d'*Alexandre* & des Macédoniens. Les Chaldéens & les Prêtres de Babylone, au rapport d'*Herodote*, avoient la réputation de grands Astonomes, mais il n'y avoit pas chez eux des Médecins. Les Babyloniens exposoient leurs malades dans les chemins publics, dans les marchés, & dans les endroits les plus fréquentés. Les voyageurs ou les passans s'informoient de leurs maux, & leur indiquoient les remèdes qu'ils avoient vus employer avec succès, dans des cas semblables, pour eux ou pour leurs voisins. C'étoit un crime de passer près d'un malade, sans s'informer de l'espèce de mal qui l'affligeoit.

L'Italie peut être regardée comme le second pays civilisé en Europe, après la Grèce & la Sicile, dont elle n'est séparée que par un détroit. L'Histoire Romaine ne remonte que jusqu'à *Enée*, qui, comme on dit, arriva en Italie après la destruction de Troie, avec le reste des Troyens. A la mort d'*Alexandre*, Rome avoit été sous le gouvernement des rois, & sous des Consuls & des Dictateurs, durant l'espace de

quatre cents ans. Pendant cette période, les Romains, s'ils n'avoient pas encore une langue formée par des Hiſtoriens, peuvent au moins ſe vanter d'avoir eu pluſieurs grands Généraux, des Sénateurs reſpectables, & même quelques Orateurs; mais ils n'avoient encore des Ecrivains dans aucune ſcience. Si nous conſidérons leurs talens littéraires, nous trouverons que pendant près de cinq ſiècles, qui s'écoulèrent depuis l'enlèvement des Sabines, cette fière Nation regarda la guerre comme un des principaux plaiſirs qui puſſent ſatisfaire leurs ſens & leur eſprit.

Carthage ſituée dans l'Afrique, vis-à-vis de l'Italie, fut fondée 137 ans avant Rome. Vers l'Epoque de la mort d'*Alexandre*, cette République riche, commerçante & guerrière, étoit maîtreſſe de la Méditerranée. Tyr, ſon alliée, ſe vantoit d'avoir enſeigné la navigation, & étoit depuis long-temps la plus célèbre foire de commerce, lorſque la folle ambition d'*Alexandre* ruina ce petit Etat induſtrieux d'une manière irréparable.

Arpès avoir eſſayé de régler la Chronologie ancienne, & d'indiquer les ſeules contrées, où l'on puiſſe recueillir dans ces premiers temps les ſemences des ſciences & des arts, je vais diriger mes recherches vers l'enfance de la Mé-

decine. Cette ſcience ne fut dans ſon origine, ainſi que toutes les inſtitutions humaines, qu'un mélange de monſtres, de géans, de Demi-Dieux & de fables. Cette conſidération doit m'excuſer, ſi je paſſe ſous ſilence les connoiſſances médicales dont la tradition honore *Hermès*, *Bacchus*, *Apollon*, *Hercule*, & *Chiron* le Centaure. De pareilles recherches ſont proprement du reſſort de l'Antiquaire, à qui je laiſſe la pénible tâche de fouiller dans les légendes & dans les obſcures Archives des temps reculés.

Les Ecrivains ſacrés nous fourniſſent très-peu de documens ſur notre Art. Les réglemens que *Moyſe* fit pour prévenir la propagation de cette dégoutante & contagieuſe maladie, la Lèpre, familière aux Egyptiens & aux Iſraélites, ſont pratiqués par tous les Chrétiens. La principale précaution conſiſtoit à ſéparer de la ſociété l'homme qui en étoit attaqué, & à purifier la maiſon & les habits infectés. La Religion n'étoit employée que pour prêter main-forte aux ordonnances médicales, & pour faire de la propreté un devoir ſacré & moral. *Hérodote* remarque, que les Egyptiens, & ſpécialement les prêtres, étoient extrêmement propres; & que la circonciſion, pratiquée depuis un temps immémorial parmi les Egyptiens & les Ethiopiens, devoit probablement ſon origine à un pareil

pareil motif. Au temps où *Hérodote* voyageoit en Egypte, chaque Médecin ne s'occupoit que d'une ſeule maladie; ce qui faiſoit que le nombre des Médecins y étoit prodigieux. Les uns n'étoient qu'oculiſtes, les autres ne traitoient que les maux de la tête ou des dents excluſivement; quelques-uns s'occupoient uniquement des maladies internes, tandis que d'autres n'étoient appellés que pour les maladies externes. La ſaignée étoit chez eux un remède très-familier & très-fréquent; on tiroit encore du ſang par l'artériotomie & par des ventouſes ſcarifiées. Dans le délire des fièvres, on plongeoit les jambes du malade dans l'eau chaude, & on les ſcarifioit de manière à tirer une copieuſe quantité de ſang. Dans les maux obſtinés de la tête, dans les ophthalmies, dans l'épilepſie, dans le vertige & dans l'apoplexie, ils cautériſoient les tempes & les parties poſtérieures de la tête avec de la charpie ou du moxa. Ils traitoient la Phthiſie pulmonaire par des ulcères artificiels, qu'ils pratiquoient en cautériſant la poitrine; & dans les douleurs des articulations ou dans la goutte, ils appliquoient le feu ſur les parties affectées. On rouloit de la charpie en lui donnant une forme conique ou pyramidale; on l'appliquoit ainſi ſur la peau du côté de la baſe, & en allumant le ſommet, on la laiſſoit brûler petit à

petit jusqu'à ce que le feu en la consumant toute entière parvint jusqu'à la chaire. Une autre singulière pratique chez les Egyptiens, c'étoit de se purger trois jours de suite dans chaque mois, par des vomitifs & par des lavemens, d'après l'idée qu'ils s'étoient formée, que toutes les maladies venoient originairement des alimens, avec lesquels elles s'introduisoient dans le corps.

Il est à présumer d'après le récit d'*Herodote*, que les Rois de Perse, se servoient de Médedecins & Chirurgiens Egyptiens. *Cyrus*, contemporain de *Solon* & de *Crésus*, & qui réunit la Médie, la Lydie, la Babylonie & la Perse en une seule immense Monarchie, affligé de maux d'yeux (1), envoya chez *Amasis* roi d'Egypte pour lui demander un des meilleurs Médecins-Oculistes. *Darius*, successeur de *Cambysès* fils de *Cyrus*, s'étant démis la cheville du pied, fut traité par son Médecin Egyptien si brusquement, que les douleurs augmentées le jettèrent dans une insomnie qui dura pendant sept jours. Un Médecin Grec, nommé *Démocedes*, qui avoit été fait prisonnier dans la guerre entre les Perses & les Grecs, & qui étoit alors aux fers, suivant la coutume barbare de ces

(1) Hérodote, liv. III. chap. 1.

temps, entreprit & acheva très-promptement la cure du roi. *Darius* fut tellement satisfait de lui, qu'il lui fit présent d'une maison & d'une grande somme d'or, & qu'il en fit son principal favori, jusqu'à l'admettre familièrement à sa table (1).

Hérodote nous raconte encore plusieurs coutumes extraordinaires que les anciens Perses, les Indiens & les Scythes observoient dans leurs maladies. En Perse, quiconque étoit attaqué de Lèpre, étoit présumé d'avoir commis quelque grand péché contre le soleil; & s'il étoit étranger, on l'expulsoit de la contrée (2). Chez quelques Nations Indiennes, dit le même Auteur (3), si quelqu'un tombe malade, ses meilleurs amis ont soin de le tuer bien vîte, en alléguant pour raison qu'il est dans un état de dépérissement, & que la maladie ne feroit que corrompre sa chair : il a beau nier qu'il soit malade, sans avoir aucun égard à ses protestations, ils le tuent & ils en mangent la chair. Si c'est une femme, elle est traitée de la même manière par les autres femmes. D'autres Indiens ont des coutumes toutes opposées ; ils ne tuent jamais aucun

(1) Voyez Hérodote liv. III. chap. 129 — 133.

(2) Hérodote liv I. chap. 138.

(3) Liv. III. chap. 99.

animal, & ils ne vivent que de végétaux. Quand quelqu'un se sent malade, il se retire dans un désert, & s'y tient, sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort (1). Je dois observer au sujet des Indiens Antropophages, dont je viens de parler, qu'on peut ranger l'anecdote qui les concerne parmi les fables. Les Scythes, Nation de Sauvages ignorante, mais puissante, avoient un grand nombre de Devins parmi eux. Si le Roi des Scythes, dit *Hérodote*, tombe malade, il fait venir tous les Devins renommés (2). Ceux-ci sont dans l'usage de dire à leur noble malade, que tel & tel, dont ils disent en même-temps les noms, ont fait un faux serment en jurant par son royal trône (ce qui est le serment usité du pays), & que ce parjure est la cause de sa maladie. Le prétendu Criminel est pris à l'instant, & s'il nie le crime, on fait venir le double d'autres Devins. Si ceux-ci confirment ce que les premiers ont avancé, le malheureux accusé

(1) Hérodote, liv. III. chap. 100.

(2) Hérodote qui raconte cette horrible coutume liv. IV. chap. 68, dit : *trois des plus célèbre Devins*. Quant au serment, l'usage étoit chez les Scythes, suivant le même Historien, de jurer par les Lares du palais. Les faux Devins étoient brûlés sur un chariot rempli de fagots & traîné par des bœufs.

perd sa tête ; mais s'ils le déclarent innocent, un plus grand nombre de Devins est appellé au Conseil, qui décide alors à la pluralité des voix, si c'est l'accusé ou ses accusateurs, qui doivent mourir comme calomniateurs. Dans le dernier cas, on lie les Devins & on les jette sur un chariot rempli de fagots; on y met ensuite le feu, & l'on chasse les chevaux en les épouvantant.

Plusieurs Prêtres Egyptiens qui exerçoient la Médecine, n'étoient que des espèces de sorciers, qui distribuoient des charmes à la foule crédule qui sollicitoit leurs services. Nous lisons dans l'Ecriture que *Benhadad*, roi de Syrie, envoya consulter le Prophète *Elisée*, concernant l'issue de sa maladie. L'Historien Juif, *Joseph*, fait mention d'un nommé *Eléazar*, qui chassoit les Esprits malins, en appliquant au nez un certain anneau consacré, & en récitant quelques versets composés à cet effet par le roi *Salomon*.

La Médecine dans son enfance consistoit dans un petit nombre de remedes simples, dans quelques grossières notions de Chirurgie, & dans un fatras de superstitions, de charmes & d'autres opérations Magiques. Le mot ABRACADABRA, ABRACADABR, ABRACADAB &c., prononcé de manière qu'on retranche une lettre à chaque fois qu'on le répète, fut jadis un remède de

grande réputation. Si l'on étoit guéri, l'ignorance & la superstition attribuoient à ces sottes ruses la guérison qui n'étoit due qu'à la Nature; & le moyen qu'on avoit employé devenoit un remède à la mode. Quelquefois ce mot gravé sur du bois ou sur une pierre, étoit suspendu au cou du malade.

Les besoins des hommes, les portèrent d'abord, à se construire des habitations, pour se mettre à l'abri des vents & des orages. Ils les obligeoient de même à chercher des remèdes, lorsqu'ils étoient blessès, qu'ils se cassoient quelque membre, ou qu'ils étoient affligés de quelque maladie. Les plaies, les fractures & les luxations, qu'indépendamment des autres accidens, la guerre devoit produire dans les anciens temps, en exigeant le secours de la main, donnèrent naissance à la Chirurgie. La cure des maladies Chirurgicales se présentoit presque naturellement, & n'exigeoit que très-peu de jugement. Chacun devoit sentir & savoir traiter les os luxés ou fracturés. Chacun pouvoit arrêter une hémorragie, & tirer du corps un dard. Dans les maladies qui exigent l'assistance d'un Médecin proprement dit, quelques hommes judicieux, ayant par exemple observé, que quelques-uns guérissoient de la fièvre, & que d'autres en mouroient, durent remarquer les moyens que la

Nature avoit employés, si la crise avoit été précédée par le vomissement, par la diarrhée, par la sueur, par le flux d'urine, par une hémorragie, par quelque autre évacuation naturelle, ou par une éruption critique. Ils tâchèrent ensuite d'imiter par l'art ces efforts salutaires de la Nature ; ils réglèrent de cette manière la diète, & commencèrent à mettre en usage les vomitifs, les lavemens, les purgatifs, les sudorifiques, & la saignée. La mort de quelques-uns leur apprit la méthode de traiter les autres, de même que le naufrage de quelques navigateurs avertit les autres d'éviter le même danger. De cette manière, la cure des maladies avançoit à pas lens, aidée par l'expérience, par les conseils réciproques qu'on se donnoit, par la curiosité des Philosophes, par quelques découvertes accidentelles, & par la sagacité des Médecins de profession. Cependant il se passa une longue suite de siècles avant que ces observations fussent rassemblées & réunies en un systême de doctrine Médicale, & avant qu'elles fussent multipliées à tel point, qu'il fut nécessaire qu'un homme consacrât plusieurs années d'étude & d'attention à cette seule profession.

Parmi plusieurs tribus des plus ignorans Sauvages, on peut encore aujourd'hui observer de foibles vestiges de cette adresse & même des connoif-

fances Médicales, autant au moins qu'exigent leurs befoins preffans. Quand *Colomb* s'avança du côté de l'Hémifphère Occidental, les ignorans habitans de l'Hifpaniole, étoient déjà en poffeffion d'un remède pour combattre une maladie qui avoit pris naiffance dans leur pays & qui attaquoit la fource même de la vie. Ce font eux qui ont appris les premiers aux Européens, que le *Gayac* guériffoit la maladie Vénérienne. Les habitans de l'Amérique Méridionale découvrirent par accident la vertu du *Quinquina* contre les fièvres rémittentes, fi familières aux contrées fituées entre les Tropiques; & ce fut d'eux que les Jéfuites apprirent ce remède innappréciable, qu'ils firent connoître à leur tour aux Européens. Je pourrois citer un plus grand nombre d'exemples de cette nature; mais des objets plus utiles, m'obligent à quitter ceux qui ne font que de pure curiofité.

CHAPITRE III.

Des Auteurs Grecs, & de l'état de la Médecine & de la Chirurgie en Grèce, & à Alexandrie en Egypte.

Il est à présumer qu'on avoit écrit peu de livres sur la Médecine avant le siècle philosophique de la Grèce. Cette science étoit dans le commencement un mélange de superstition & d'empirisme, ne consistant que dans un petit nombre d'observations que la seule mémoire suffisoit pour les conserver. Dans plusieurs cas, ce n'étoient que des amis ou des voisins qui s'assistoient & qui se conseilloient réciproquement dans leurs maladies; & en général, considérée comme une profession séparée, la Médecine étoit renfermée par une espèce de monopole dans une famille, où le père ne l'enseignoit qu'à ses enfans ou à ses petits-enfans, de même que nous enseignons aujourd'hui aux nôtres les différens métiers que nous exerçons. Telle étoit l'éducation de la famille d'*Esculape*, de laquelle descendoit, à ce qu'on dit, *Hippocrate*. On nous assure que la profession de Médecin fut exercée

de père en fils pendant plusieurs siècles sans interruption dans cette famille. Un usage semblable a prevalu dans l'Inde depuis un temps presque immémorial : par une Institution de *Brama*, tous les métiers & toutes les professions y ont continué dans les mêmes familles ou tribus exclusivement depuis plus de trois mille ans. Les Bramines sont encore aujourd'hui les prêtres & les Médecins des Indiens. Les Anciens Perses étoient divisés en Tribus ; les Mages de l'Orient étoient les prêtres, les politiques & les philosophes de la Perse, & savoient se rendre importans en se donnant ce triple caractère. Les anciens Egyptiens étoient également séparés en différens ordres ; les professions & les métiers étoient exercés par les mêmes familles, & passoient de père en fils par un droit héréditaire.

La plupart des premiers Sages de la Grèce, comme *Thalès*, *Pythagore*, & *Empedocles* de Sicile étudioient la Médecine, au rapport de *Celse*, quoiqu'ils ne la pratiquassent point. Ils ne s'occupoient de cette étude que pour tâcher de découvrir les premiers élémens de tous les corps, & la stucture de celui de l'homme, comme d'un objet curieux de la Physique ; & d'un autre côté ils se flattoient en même-temps d'y puiser les moyens de conserver leur santé, que des

méditations continuelles menaçoient ſans ceſſe en affoibliſſant leur conſtitution.

La *Médecine gymnaſtique*, dont *Herodicus* fut le fondateur, eſt celle qui mérite la première notre attention. Il y avoit déjà des jeux & des divertiſſemens publics inſtitués dans les différens états de la Grèce, où la jeuneſſe apprenoit les exercices de la guerre, afin d'augmenter ſes forces & ſa vigueur; qualités ſi importantes, alors qu'elles décidoient du ſuccès d'un combat. Toute l'éducation des Lacédémoniens n'avoit d'autre but que de rendre la nation robuſte & belliqueuſe. C'eſt dans ce deſſin que les mères baignoient leurs enfans nouveaux-nés dans du vin. Une loi de *Lyçurgue* ordonnoit que tous les enfans débiles ou mal conformés fuſſent expoſés pour périr dans quelque caverne. Ce Légiſlateur ne fut pas moins attentif à améliorer l'état phyſique des hommes & des femmes, que ne le ſont aujourd'hui les Arabes & les Anglois à améliorer la race de leurs chevaux. Les Grecs aimoient & pratiquoient avec paſſion, les exercices Gymniques. Ils en avoient de religieux, de militaires, d'athlétiques, & enfin des exercices Médicinaux, deſtinés particulièrement à prévenir ou à guérir des maladies. *Hérodicus*, profeſſeur d'une de ces Académies gymniques, où la jeuneſſe alloit apprendre divers exer-

cices militaires, ayant obſervé les bons effets que ces exercices produiſoient ſur le corps en le fortifiant, & en le conſervant dans une ſanté vigoureuſe, ſe mit à profeſſer la Médecine. Sa panacée, que malheureuſement il adminiſtroit au hazard dans toutes les maladies, ſans en excepter même les fièvres, conſiſtoit dans l'exercice, les frictions & les bains; mais les règles, d'après leſquelles il employoit ces remèdes, ne ſont point parvenues juſqu'à nous. On ne peut diſconvenir que ces ſecours Médicinaux, quoique ſimples en apparence, ne ſoient extrêmement utiles non-ſeulement pour conſerver la ſanté, mais encore pour guérir diverſes maladies chroniques, ſi on ne les appliquoit pas indiſtinctement, en les prônant d'une manière extravagante, comme cela ſe fait ordinairement à l'égard de la plupart des nouveaux remèdes. Depuis ce temps on érigea dans toutes les villes de la Grèce des Académies d'exercices où il y avoit des bains & d'autres commodités pour adminiſtrer les frictions & les onctions du corps. Pluſieurs ſiècles après, Rome, à l'imitation des Grecs, ſes maîtres dans les ſciences & dans les arts, fit conſtruire de ſomptueux gymnaſes, dont il exiſte encore aujourd'hui quelques débris reſpectables, qui nous donnent une haute idée de leur ancienne magnificence.

HIPPOCRATE.

Hippocrate succéda à ces Médecins empiriques, qui n'employoient pour tout remède que la Gymnastique. Tous les suffrages de la postérité se sont réunis pour lui conférer le titre de *Père de la Médecine.* Il naquit à Cos, petite Isle de la Grèce, étudia la Médecine sous son père, & même, à ce qu'on dit, sous *Hérodicus*, & mourut dans un âge bien avancé 360 ans avant la naissance de *J.-Christ. Hippocrate* essaya le premier avec succès de séparer la profession de la Médecine de ce téméraire empirisme, & de ces rêves frivoles des philosophes, & de la rendre utile aux hommes, en l'établissant sur des fondemens rationels. En effet nous apprenons par ses ouvrages, qu'il existoit bien avant lui des Médecins dans la Grèce, & que les fièvres étoient déjà distinguées en leurs differentes espèces; il parle même des consultations médicales comme d'une chose qui devoit déjà être en usage: néanmoins ses prédécesseurs n'avoient fait que très-peu de progrés en Médecine; & il fut obligé de la reprendre presque sous œuvre.

Hippocrate compare le corps humain à un cercle, qui n'a ni commencement ni fin. Il applique ce raisonnement aux maladies, dans lesquelles le dérangement d'une fonction entraîne celui de plusieurs autres. C'est ainsi que

la tête eſt affectée, par le mauvais état de l'eſtomac, comme celui-ci l'eſt à ſon tour par les affections de la tête. La même ſympathie s'obſerve dans la peau & dans les parties extérieures (1) qui communiquent leurs affections aux organes internes.

Il examine les effets de l'air, ſelon qu'il eſt froid ou chaud, ſec ou humide, & des vents, d'après les divers points deſquels ils ſoufflent; ainſi que les effets des climats & des habitations des hommes, des différentes ſaiſons de l'année, des ſolſtices, des équinoxes, le lever & le coucher des Aſtres, & leur influence reſpeſpective ſur le corps humain. Il conſidère les ſaiſons relativement à la ſanté, & donne une liſte des maladies qui dominent dans chacune d'elles. Dans un endroit de ſes ouvrages, il préſente une eſquiſſe de journal annuel du temps & des ſaiſons, ainſi que des maladies dominantes. Il examine les effets que peuvent produire ſur la conſtitution de l'homme, le ſommeil & la veille, la faim & la ſoif, l'exercice et le repos, les excrétions & les rétentions, les différentes paſſions de l'ame; & il donne des préceptes pour régler tous ces objets. Il entre dans des détails minutieux pour déterminer la nature & les qua-

(1) L'original porte *extrême parts*, ce qui pourroît être une faute d'impreſſion.

lités des divers alimens, comme de la viande, du poiſſon d'eau douce ou de mer, des différens oiſeaux, des végétaux, des fruits, du vin & de l'eau. En parlant des viandes, il fait mention de celle du chien, du cheval & de l'âne; d'où l'on a conclu que ces animaux faiſoient partie de la nourriture des Grecs. *Herodote*, en racontant les coutumes & le régime des Perſes, dit (1) que les hommes riches, faiſoient au jour de leur naiſſance, rôtir & ſervir ſur leurs tables tout entiers des bœufs, des chameaux, des chevaux, & des ânes.

Hippocrate examine la nature des différentes maladies, auxquelles l'homme eſt le plus ſujet dans les differentes périodes de ſa vie, qui ſont l'enfance, la puberté, l'âge viril, & la vieilleſſe. On ne peut point dire qu'il ait claſſé les maladies dans un ordre noſologique; puiſqu'il ne donne que peu de diviſions des maladies, en les conſidérant d'après les différentes humeurs ou parties du corps qu'elles affectent. Il parle de maladies aigues, chroniques, endémiques, épidémiques, héréditaires, malignes, de maladies des femmes, & de celles qui ſont l'objet de la Chirurgie. Les aigues, ſelon lui, ſont les plus funeſtes aux hommes. Il attribue les fièvres épidémiques, comme à la cauſe la plus générale,

(1) Liv. 1. ch. 133.

à certaines altérations ou miasmes de l'air, qui affectent tous les hommes sans distinction, malgré la différence de leurs alimens & de leur manière de vivre. Il tourne en ridicule l'opinion superstitieuse, qui attribuoit les maladies au courroux des Dieux, ainsi que la pratique alors en usage de se servir des enchantemens dans le traitement de l'épilepsie. Il n'y a guère de maladies, alors connues, soit dans la Médecine, soit dans la Chirurgie, qui aient échappé à ses recherches. La simple liste de leurs noms occupe dix pages *in*-4°. dans *l'Histoire de la Médecine* de *Le Clerc.*

Mais ce qui a répandu le plus d'éclat sur la réputation d'*Hippocrate*, ce sont les prédictions des crises, des symptômes, & des différentes terminaisons des maladies. Ses Livres connus sous le nom de *Pronostics*, de *Prédictions*, de *Coaques* & d'*Aphorismes* renferment l'essence de ces admirables règles, dans lesquelles on trouve réunies l'exactitude de l'observation, & la sagacité d'un jugement sévère; qualités que tout le monde accorde à ce grand homme, & qu'aucun rival n'a pu encore lui disputer. Pour faire des prédictions sûres, *Hippocrate* nous conseille de faire attention à la saison de l'année, à la nature de la maladie, & à toutes les circonstances dans lesquelles se trouve le malade. Il examinoit particulièrement la respiration, &

rarement

rarement le pouls, qu'il regardoit pour plusieurs raisons comme un signe douteux. Dans la plupart des maladies, mais spécialement dans les fièvres, il examinoit avec une attention scrupuleuse la contenance, les yeux, la voix, les paroles, les gestes, les excrétions alvines, celles de l'urine, de la sueur, les matières vomies, les crachats, la respiration, la veille & le sommeil, l'appétit, la soif, la foiblesse ou la force, les esprits, la langue, les sens externes & internes, la manière d'être couché au lit, en un mot, toutes les fonctions & les actions du malade, ainsi que les jours critiques de la maladie. C'est par tous ces signes pesés & comparés ensemble, par une habitude constante, & par l'attention de ne jamais interrompre la marche de la nature dans les maladies fébriles, par l'administration des remèdes internes, qu'*Hippocrate* parvint à prédire avec une précision prophétique la durée, la crise & les différens évènemens ou terminaisons des maladies. Il croyoit encore qu'on pouvoit présager les maladies par les songes de la personne qui devoit en être attaquée.

Il pensoit que la plupart des maladies fébriles se guérissoient par différentes évacuations, telles que les selles, l'urine, la sueur, ou les crachats; & qu'une crise arrivoit dans certains jours particuliers

exclusivement aux autres. Les *jours critiques* dans les fièvres, en comptant du jour de l'invasion, étoient le quatrième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, & le vingtième; énumération, où l'on trouve manifestement des nombres pairs & impairs. De tous ces jours le septième étoit regardé comme le plus important, & appellé le nombre harmonique; opinion qui devoit son origine à la Philosophie de *Pythagore*. *Hippocrate*, en exposant la puissance du nombre septième, dit : (1) « *Per* » *septem figuras cognitio habetur, sensatio homini* » *contingit, auditione soni percipiuntur, visione ma-* » *nifesta cernuntur, nasus odores, lingua suavia &* » *insuavia discernit, os sermonem format, corpore* » *calidi & frigidi tactus percipitur, spiritus intro &* » *foras permeat, & per haec hominibus cognitio con-* » *tingit* ». Nous savons qu'il y a précisément sept tons en Musique, & sept couleurs primitives, ou rayons de lumière, que les Grecs auroient pu distinguer dans l'arc-en-ciel sans le secours du prisme. Les Anciens connoissoient l'échelle Musicale, quoiqu'ils ignorassent le système harmonique des Modernes; (2) & avant

---

(1) Liv. 1. de Diæt. vol. 1. pag. 194. Edit. de Vaderlind.

(2) Je ne crois point que la question de savoir si les Anciens connoissoient l'harmonie musicale, soit encore décidée. Il y

Newton, la doctrine des sept rayons visueles, dont je viens de parler, n'étoit pas encore démontrée. Les Grecs croyoient que les couleurs primitives existoient dans les objets mêmes, & qu'elles étoient inhérentes aux quatre élémens.

Hippocrate saignoit avec la lancette, & employoit les scarifications & les ventouses. Les vomitifs & les purgatifs, dont il se servoit, à moins de les administrer à de très-petites doses, étoient très-violens, tels que l'Hellebore blanc & noir, l'Elatérium, la Scammonée, & la Coloquinte. Il prescrivoit le lait d'ânesse mêlé avec du sel, comme un doux laxatif, ainsi que les lavemens & les suppositoires. Il donnoit le suc de Pavot ou Méconium, pour calmer les douleurs, & pour provoquer le sommeil.

Les remèdes internes, dont il faisoit usage, n'étoient rien moins que nombreux, comme on peut les voir dans *Le Clerc*, qui a rangé toute la Pharmacopée d'*Hippocrate* dans un ordre alphabétique. Sa plus grande attention ainsi, que celle de tous les anciens Médecins, se portoit principalement sur la partie diététique de la Méde-

---

a un trop grand nombre de raisons pour qu'on puisse leur refuser cette connoissance. (Voyez Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux Modernes.* Tom. II. pag. 246. suiv.)

cine, & fur la manière de déterminer le temps favorable pour adminiftrer les alimens & la boiffon aux malades. En prefcrivant la nourriture foit aux malades, foit aux hommes en fanté, il avoit toujours égard à l'habitude de chaque homme, & à la différence des climats. Il déconseille un régime trop exacte & trop métho dique, comme un moyen peu propre à conferver la fanté.

Dans les fièvres *Hippocrate*, prefcrivoit très-peu de remèdes internes; fa pratique étoit extrêmement fimple. Ce n'étoit qu'avec une extrême précaution qu'il agiffoit dans ces cas, crainte d'interrompre la marche de la nature, pendant que les humeurs étoient crües, & pas encore fuffifamment préparées pour être évacuées. Quand la coction étoit achevée, il fuppofoit que la Nature effayoit d'expulfer les humeurs peccantes par quelque évacuation ou crife. La découverte que les Modernes on faite des préparations antimoniales, & du quinquina a renverfé en grande partie l'ancienne théorie, & previent les erreurs, qu'une pratique fi timide pourroit commettre.

Dans les *fièvres continentes* & *rémittentes*, il paroît n'avoir été qu'un fimple fpectateur, affis auprès du lit du malade, tenant regiftre des bons & des mauvais fymptômes, confiant tout

aux efforts de la Nature, & pronostiquant l'issue de la maladie par ces mêmes efforts. Cette conduite donna lieu au sarcasme d'*Asclépiade*, qui vivoit quelques siècles après à Rome, & qui appelloit la pratique d'*Hippocrate* une *méditation sur la mort*. Sa manière de traiter les fièvres que je viens de nommer, consistoit principalement à régler les alimens & la boisson. Pendant le paroxysme de la fièvre tout aliment étoit interdit, jusqu'à ce que le froid fut dissipé & que la chaleur fut également répandue par tout le corps depuis la tête jusqu'aux extrémités. La tisane d'orge ou d'autres grains, l'oxymel, l'eau, & souvent une infusion de différentes herbes étoient les moyens qu'il employoit : & ces minces délayans servoient en même temps d'alimens & de boisson. Il les donnoit froids, pendant l'été, si rien ne l'empêchoit. Si le malade étoit foible & abattu, il ordonnoit l'usage du vin comme du cordial le plus fortifiant. Il recomandoit en général un lavement pour débarrasser les intestins. On trouve dans ses ouvrages un certain nombre de cas de fièvres épidémiques ; & dans les exemples qu'il y rapporte, il paroit que la Nature avoit été souvent un Médecin malheureux. Dans plusieurs espèces de fièvres il recommandoit dans le commencement un bain chaud, ou de laver le corps avec de l'eau chaude. Dans

les fièvres quartes il prefcrivoit les fternutatoires, les vomitifs, les purgatifs, les bains chauds, les fudorifiques, & autres remédes internes.

Dans les inflammations locales internes il faifoit des faignées plus ou moins copieufes, fuivant la violence de la maladie & de la douleur, l'âge, la force & la vigueur du malade. Dans la *Pleuréfie*, il fomentoit de plus le côté affecté avec du fel chauffé & renfermé dans un fachet, & quelquefois en y appliquant une veffie remplie d'eau chaude, ou une éponge mouillée d'eau chaude, après l'avoir exprimée.

Dans la *Péripneumonie* ou inflammation des poumons il recommandoit un bain chaud, & des infufions délayantes avalées en très-petite quantité à-la-fois, afin de favorifer l'expectoration & l'écoulement de l'urine. Ces infufions, qui étoient de différentes plantes, mêlées avec du miel & du vinaigre, étoient fort propres à cet effet. Le bain chaud fert, dit-il, à ramollir la peau & les articulations, à provoquer l'urine, & à ouvrir tous les conduits fécréteurs, à raffraîchir, & à diffiper la pefanteur de la tête (1).

Dans certaines efpèces de *Phthifie Pulmonaire* il prefcrivoit un vomitif, quelques infufions & fumigations pectorales, & quelquefois des fter-

(1) De vict. acut. vol. 2. pag. 296.

nutatoires : les alimens qu'il permettoit dans ce cas, étoient des volatiles, & des poiſſons cartilagineux, & il interdiſoit l'uſage de tout aliment âcre, tout excès dans le manger & dans le boire, ainſi que les plaiſirs de l'amour ; il ordonnoit avec cela un exercice modéré & la promenade, pourvu que ce fut à l'abri du ſoleil & du vent. Si la maladie réſiſtoit à tous ces moyens, il cautériſoit la poitrine & le dos avec un fer chaud, de manière à y exciter des ulcères artificiels, qu'il menoit à ſuppuration.

Lorſque quelque *empyême* ou collection de pus ſe formoit à la ſuite d'une Pleuréſie, d'une Péripneumonie, ou d'une Phthiſie, il tiroit la langue de la bouche, & il introduiſoit quelque liquide avec violence dans le goſier, afin d'exciter la toux & de faire crêver par ce moyen l'abcès. Si cela ne réuſſiſſoit point, il ſe haſardoit à faire une ouverture au côté pour donner iſſue au pus. Il employoit de plus dans cette maladie des ſternutatoires.

Dans l'*Eſquinancie*, il ſaignoit au bras, & s'il étoit néceſſaire, ſous la langue : il preſcrivoit des lavemens, & des vapeurs chaudes & des fumigations pour être reſpirées par la bouche & par le nez, ainſi que des gargariſmes chauds, pour relâcher les parties affectées, & pour provoquer le flux de la ſalive.

Dans la *Passion Iliaque*, ou inflammation des intestins, accompagnée de constipation opiniâtre, il saignoit & (ce qui mérite des reproches) il faisoit vomir; il plaçoit le malade dans un bain chaud, il fomentoit le ventre & les extrêmités inférieures & les frottoit avec de l'huile chaude, il ordonnoit des lavemens, & quelquefois il introduisoit de l'air dans le ventre à l'aide d'un soufflet appliqué à l'anus, pour administrer immédiatement après cette opération un lavement; il se servoit aussi des suppositoires.

Dans une espèce de *mal de tête* chronique, il fomentoit la tête, & faisoit renifler des sternutatoires faits du sucs de quelques plantes ou d'hellébore; & si le mal résistoit à ces moyens, il ouvroit les veines des tempes ou du front, ou il cautérisoit ces parties ou la nuque par le moyen d'un fer chauffé.

Dans les fluxions séreuses des yeux, il appliquoit le feu aux mêmes parties que dans les maux de tête. Au rapport d'*Hérodote* (1) un pareil moyen étoit en usage chez les Egyptiens : les

(1) Ce sont les Libyens Nomades, à qui Hérodote (liv. IV. chap. 187) attribue l'usage de brûler les veines du haut de la tête ou celles des tempes de leurs enfans à l'âge de quatre ans, dans l'intention non de guérir, mais d'empêcher qu'ils ne fussent par la suite incommodés de la pituite qui coule du cerveau.

mères brûloient les tempes de leurs enfans avec de la laine graſſe de mouton pour les guérir des fluxions des yeux.

Dans le *Tétanos* & dans le *Trismus* ou ſerrement convulſif de la mâchoire, il frottoit ſouvent le corps avec de l'huile chaude, & il preſcrivoit des ſternutatoires.

Il regardoit la *goutte* comme une maladie qui pouvoit être guérie par le régime & par l'exercice, toutes les fois qu'elle étoit encore récente & dans un ſujet jeune; il la croyoit incurable dans les gens âgés, & lorſqu'elle étoit invétérée. Dans les *douleurs arthritiques*, *sciatiques*, & en général dans toutes les douleurs chroniques & fixées dans quelque partie déterminée du corps, il appliquoit ſouvent le fer chaud ſur le ſiège de la douleur, ou il y pratiquoit un ulcère artificiel en cautériſant la partie avec de la charpie ou du moxa.

Dans l'*Hydropiſie*, il purgeoit, & donnoit pour alimens des végétaux diurétiques; il preſcrivoit une diète ſéche, peu de boiſſon & beaucoup d'exercice. Parmi les diurétiques, dont il ſe ſervoit, on trouve les oignons, l'ail, le poireau, le céleri, le perſil, les concombres, les melons, le fénouil, le miel, & le vin blanc; dans certains cas il employoit les cantharides, qui ſont un violent diurétique. Si la maladie devenoit re-

belle & que l'eau fut logée dans la membrane cellulaire externe, il pratiquoit des ponctions à la peau ; & si l'eau étoit dans la cavité de l'abdomen ou dans celle de la poitrine, il faisoit l'opération de la paracentèse.

Dans les *Ulcères des reins*, pendant le paroxysme de la douleur, il ordonnoit un bain chaud & des fomentations appliquées à la région externe des lombes; il prescrivoit du vin blanc détrempé, & pour boisson ordinaire du lait ou du petit-lait. Il ordonnoit également le bain chaud dans les *douleurs néphrétiques* accompagnées d'une congestion de gravier ou de petits calculs dans les reins ou dans les conduits urinaires.

Il employoit le même remède dans une espèce de *Jaunisse*, en y joignant un purgatif, des alimens pris parmi les végétaux diurétiques, du vin, &c. Il décrit plusieurs espèces de maladies du foie & de la rate, ainsi que la différente méthode de traitement qui convient à chaque espèce.

Hippocrate traite des *Maladies des femmes* avec une prolixité extraordinaire ; il considère l'utérus comme la cause de tous les maux qui affligent le beau sexe. Il décrit la suppression des règles, ainsi que leur écoulement excessif, diverses espèces de *Fleurs Blanches*, le *Cancer* de la matrice, sa *chûte*, la *Passion Hystérique*, &c.

Dans une *Menſtruation immodérée*, il faiſoit introduire dans le vagin des peſſaires aſtringens, & il appliquoit des ventouſes ſur le ſein; il conſeilloit à la malade de reſter couchée ſur ſon lit avec les pieds élevés, de faire auſſi peu de mouvement qu'il lui fut poſſible, & de ſe faire appliquer fréquemment à la partie inférieure de l'abdomen & aux parties ſexuelles, des éponges trempées dans de l'eau froide.

Dans les *Paroxyſmes hyſtériques* il faiſoit entourer le ventre de la malade, d'une ceinture bien ſerrée; il lui tenoit ſous le nez des ſubſtances fétides; il excitoit quelquefois l'éternuement, & il donnoit intérieurement pendant les intervalles le caſtoréum. Il introduiſoit dans le vagin, au moyen d'un entonnoir, des fumigations & des vapeurs chaudes émanées de différentes ſubſtances, dans l'affection hyſtérique auſſi bien que dans la ſuppreſſion des règles; & il employoit également dans l'une & l'autre de ces maladies les peſſaires. Mais le remède le plus efficace, ſuivant l'opinion d'*Hippocrate*, étoit de ſeconder les intentions de la Nature, en allumant le flambeau de l'Hymen, dans le cas où la malade ne fut point mariée. Les peſſaires, les injections & les fumigations qu'il employoit pour le vagin & pour l'utérus, étoient compoſées d'une prodigieuſe quantité d'ingrédiens. On voit la même

variété dans les potions & les mixtures qu'il faisoit prendre pour ces différentes maladies.

Il reconnoît plusieurs causes de la *stérilité* & de l'*avortement*, & il prescrit en conséquence divers remèdes pour ces affections. Il décrit les signes & les symptômes de la vraie conception. Pour favoriser la délivrance, lorsqu'elle se fait avec difficulté, il conseille l'usage des sternutatoires, & de secouer fortement la femme pendant les douleurs de l'enfantement, dans le cas où l'enfant se présente dans une position naturelle, savoir avec la tête la première : mais s'il ne présente que le bras, la jambe, ou la fesse, il veut alors qu'on le retourne de manière à lui faire présenter la tête ; ce qui est l'opposé de la pratique moderne. Il faisoit l'extraction du fétus mort du sein de sa mère avec un crochet de fer, & quelquefois après l'y avoir dépécé par morceaux. Pendant le travail de l'enfantement il faisoit appliquer des fomentations aux parties génitales. Dans les inflammations de la matrice, survenues à la suite de l'accouchement, il prescrivoit des fomentations, des cataplasmes, quelquefois des bains chauds, une diète ténue &c.; & dans la suppression soudaine des lochies il administroit des purgatifs ou des lavemens, des fomentations, des bains chauds &c..

Le partie la plus importante & la mieux tra-

vaillée de la Chirurgie d'*Hippocrate*, eſt celle qui concerne les fractures, les luxations, les ulcères & les fiſtules. En effet elle fait encore aujourd'hui la baſe de la Chirurgie moderne. Il y parle de l'extention, de la réduction, des bandages & des attéles propres aux fractures & aux luxations des différens os, de quelque eſpèce ou nature qu'elles ſoient; ainſi que de diverſes inventions ou machines pour augmenter l'extension, lorſqu'il eſt néceſſaire. Il indique les cas où un bandage doit être ſerré ou lâche, l'intervalle qu'il faut obſerver d'un panſement à l'autre, la poſition la plus convenable au membre fracturé, le régime ou la diète du malade, & le temps pendant lequel le callus ſe forme ordinairement. *Celſe* a copié tout ce qu'il y a d'utile dans cette doctrine, concernant les fractures du crâne & l'application du trépan, ainſi que les ulcères & les fiſtules. Pour éviter les répétitions, je dois renvoyer le lecteur à l'article concernant ce dernier Auteur, où je reviendrai ſur *Hippocrate* pour parler de quelques onguens & cataplaſmes émolliens & diſcuſſifs, dont il ſe ſervoit. Parmi les eſcharotiques qu'il employoit dans les ulcères ſordides & dans les chairs fongueuſes, nous trouvons le nitre (1), l'alun, le vert-de-gris, &

(1) Voyez la Table au mot *Nitre*.

la chaux-vive, & un nombre prodigieux de compoſitions qu'il appliquoit extérieurement.

Nous voici arrivés à la partie des écrits de ce grand homme, dont pluſieurs ne pourroient ſoutenir une critique ſévère. Sa théorie ſur les cauſes prochaines des maladies, eſt embrouillée par le mélange de quatre prétendues humeurs primitives, qui ſont le ſang, la pituite, la bile jaune, & l'atrabile. Il les fait entrer dans la compoſition du corps, comme des élémens, & fait dépendre les maladies de leur dégénération, de leur mixture diſproportionnée, ou intempérie, & notamment de la bile jaune & de l'atrabile. Il leur attribue les qualités de la chaleur, du froid, de l'humidité & de la ſécheresſe. La doctrine de quatre élémens primitifs, ſavoir, du feu, de l'air, de la terre, de l'eau, conſidérés comme parties conſtituantes de tous les corps de la Nature, reconnoit pour ſes premiers Auteurs *Thalès* & *Pythagore*.

On eſt forcé par les connoiſſances Anatomiques des Modernes, de convenir que l'Anatomie d'*Hippocrate* eſt très-imparfaite. De ſon temps l'uſage de diſſéquer des corps humains n'avoit pas encore prévalu; & il n'acquit des connoiſſances ſur cette partie de la Médecine (excepté peut-être l'Oſtéologie) que par l'ouverture des animaux, dont quelques-uns, comme par exemple

les ſinges, reſſemblent extrêmement à l'homme par leur ſtructure interne. Malgré ces obſtacles, pour ſe procurer des idées correctes ſur l'Anatomie, il nous a donné une deſcription ſuperficielle des poumons, du cœur, de l'eſtomac, du foie, de la rate, des reins, des urétères & & de la veſſie, ainſi que des gros troncs des vaiſſeaux ſanguins. Son Oſtéologie eſt la meilleure partie de ſon Anatomie. Quant aux muſcles, il ſe borne à les conſidérer comme les inſtrumens du mouvement. Il ſavoit que le cerveau étoit la principale origine du mouvement & du ſentiment; & que le corps tiroit ſa nourriture du ſang, qu'il conſidéroit comme la ſource de la chaleur : mais il ignora abſolument la circulation de cette humeur. Il prétendoit que les germes ou rudimens des fétus mâles ou femelles étoient contenus dans la liqueur ſéminale des deux ſexes.

Le *Style* d'*Hippocrate* eſt extraordinairement concis, & par cette cauſe ſouvent obſcur. Il eſt bien moins élégant que celui de quelques-uns de ſes Prédéceſſeurs (1), ainſi que de pluſieurs

(1) Je ne ſais quels ſont ces Prédéceſſeurs. Nous n'avons aucun écrit de ceux qui ont dévancé Hippocrate, pour pouvoir juger de leur ſtyle relativement à celui de ce dernier. Parmi les Succeſſeurs de ce grand homme, les meilleurs Ecrivains ſans contredit ſont Galien & Arétée ; mais ces Auteurs ſont ſi loin de la beauté du ſtyle d'Hippocrate, que les Au-

autres Ecrivains qui lui ont ſuccédé. On trouve dans ſes écrits des contradictions, quelques ob ſervations peu importantes, & un monſtrueux mélange de quelques maladies que les Médecins venus après lui n'ont ni connues ni décrites : ce qui nous autoriſe à croire, qu'on a altéré ſes écrits par des additions faites après ſa mort; & qu'il y en a parmi qui ne ſont point de lui. Il faut cependant avouer, qu'on y trouve une infinité d'idées & de maximes utiles. Doué d'un jugement profond & ſévère, *Hippocrate* eſt on ne peut plus vigilant & plus attentif, à ſuivre la marche, ſouvent tortueuſe, des maladies, & à examiner avec une patience infatigable tous leurs changemens. Malgré cela, ſes prédictions

teurs de la Byzantine le ſont d'Hérodote & de Thucydide. Si c'eſt avec ces derniers que M. Black veut mettre en parallèle le fondateur de la Médecine, il nous permettra d'obſerver qu'il n'y a rien de commun entr'eux. Chaque science ou branche de littérature a ſon ſtyle particulier; & certainement Hippocrate eſt auſſi parfait dans le ſtyle Médical d'une grande partie de ſes écrits, qu'Hérodote & Thucydide le ſont dans leur ſtyle Hiſtorique. Je doute qu'aucun Médecin ſoit antérieur ſoit poſtérieur à Hippocrate ait pu écrire les *Aphoriſmes*, les *Prognoſtiques*, le traité de *victu acutorum*, celui *de Aëribus, aquis & locis* &c., avec plus de conciſion, d'élégance & de cette ſimplicité qui fait tout le charme des écrits des Anciens, & qu'on ne peut ſentir à moins d'être bien verſé dans leur langue

leurs

font fouvent fondées fur un feul fymptôme, quoique d'après fes propres règles & fes préceptes, pour prédire les évènements futurs d'une maladie, il faille la confidérer fous plus d'un point de vue, & faire attention aux forces qui reftent à la Nature, & aux fuccès qu'on peut raifonnablement attendre des fecours de l'Art. Ses aphorifmes font écrits dans le même ftyle, dont j'ai déjà donné un échantillon : *Vita brevis, ars longa, experientia fallax, judicium difficile &c.* Jai mis la traduction Latine à la place de l'original Grec, qui eft beaucoup plus concis, & orné d'une diction majeftueufe. Son langage eft en général ferré ; & il manque dans plufieurs endroits d'ordre & de clarté. Il feroit trop fec & fouvent inintelligible pour les commençans en Médecine. Ses écrits reffemblent plutôt à un regiftre ou à un magafin plein de faits folides, entaffés les uns fur les autres, qu'à une narration agréable. On peut, à mon avis, comparer *Hippocrate* à notre *Bacon de Verulam* ; il fut en Médecine, ce que ce dernier a été dans les temps modernes en Philofophie. C'eft *Hippocrate* qui traça le premier la véritable route qui conduit aux connoiffances Médicales. C'eft lui qui jeta les premiers fondemens de prefque toutes les branches de la Médecine, quoiqu'il n'en portat aucune à la perfection. Dans un efpace

de temps si court, il fit des merveilles pour un seul homme; mais l'édifice d'une science telle que la Médecine étoit trop vaste pour être terminé par une seule personne. Il aura toujours la gloire immortelle d'avoir fourni le premier, le modèle, que les Médecins de plusieurs siècles successifs ont imité & surpassé en grande partie.

Hippocrate parle encore des devoirs du Médecin, & pose les règles, auxquelles il doit conformer ses mœurs & sa conduite. Il exerçoit toutes les branches de la Medecine; & il faisoit suivant les occasions l'office du Médecin, du Chirurgien, de l'Apothicaire, de l'Accoucheur, & même par fois celui du garde-malade. Il paroît aussi, qu'il voyagea dans la plupart des grandes villes de la Grèce, pour y exercer sa profession. Athènes lui décerna une couronne d'or, & lui fit de magnifiques présens, en récompense des services qu'il avoit rendus à la République affligée d'une maladie pestilentielle. *Artaxerxès* roi des Perses le sollicita dans les termes les plus pressans, & en lui promettant des récompenses royales, de se rendre à son camp, pour lui donner quelques conseils au sujet d'une maladie contagieuse qui désoloit son Armée. *Hippocrate* rejeta, nous dit-on, les offres du Monarque, par la seule raison qu'il étoit l'ennemi de la Grèce. Cette correspondance épistolaire, dont l'authenticité est révoquée en doute, est insérée parmi

les Œuvres de ce vénérable Patriarche de la Médecine.

DEMOCRITE.

Démocrite, l'intime ami d'*Hippocrate*, voyagea pour s'instruire en Egypte, en Perse, & dans une partie des Indes. En retournant dans sa patrie, il fit un grand nombre d'expériences, & disséqua beaucoup d'animaux. Il écrivit sur le vuide, sur la gravité, & sur les Elémens primitifs. Une vie extrêmement retirée, & la singularité de rire sans cesse (singularité, qui avoit peut-être sa source dans une pédanterie affectée,) firent que les Grecs regardèrent pendant quelque temps cet illustre Philosophe comme un fou. Cependant, si les hommes, dans la recherche de la vérité, avoient toujours suivi l'exemple d'*Hippocrate* & de *Démocrite*, au lieu d'imiter *Platon* & *Aristote*, ils seroient aujourd'hui beaucoup plus sages & plus instruits.

PLATON, ET ARISTOTE.

Platon & *Aristote* succédèrent à *Hippocrate* dans l'intervalle d'environ une cinquantaine d'années. ces deux Auteurs, si l'on en croit le savant Lord *Bolingbroke*, ont inventé des systêmes plus funestes à la vérité, & au vrai savoir, que ne le furent les ravages des Goths & des Sarrasins. *Platon* défigura la Philosophie naturelle & l'étude des Sciences par toutes les subtilités & les chimères de la Méta-

phyſique ; & *Ariſtote* par une dialectique captieuſe, par des ſophiſmes & par un jargon Scholastique. Leurs ſyſtêmes furent à la mode dans toute la Grèce, & continuèrent d'exercer une eſpèce d'empire ſur les écoles de Rome dans tous les ſiècles de la barbarie Gothique, Arabe & Eccléſiaſtique. Entremêlés parmi les différentes branches de Littérature, ils détournèrent les hommes de l'obſervation & de l'expérience, les ſeuls chemins qui conduiſent ſûrement à la vérité.

Ariſtote fut précepteur d'*Alexandre* le Grand ; & composa un ſyſtéme d'Hiſtoire Naturelle, à la requiſition de ſon Eléve. Ce Monarque ordonna aux chaſſeurs, aux pêcheurs & aux agriculteurs de toutes les contrées de l'Empire de Macédoine, de contribuer à la collection des matériaux néceſſaires à la confection de cet ouvrage. On y trouve différens articles ſur la diſſection de divers animaux, tels que les poiſſons, les oiſeaux, les inſectes. Il y expoſe la ſtructure & les uſages de leurs différens organes, leur manière de ſe propager, de pondre ou de mettre bas, de vivre & de ſe nourrir, leurs habitudes & leurs maladies. C'eſt le plus ancien modèle d'Hiſtoire Naturelle, qui ait échappé aux ravages du temps ; & on en regrette la partie botanique, qui n'a point eu le même bonheur. Cet ouvrage préſente à travers pluſieurs erreurs une variété de faits & d'excellentes obſervations. Ses Problêmes

concernant la Médecine & différentes autres sciences, sont des textes, qui ont également excité la curiosité & la critique de la postérité.

THEOPHRASTE.

Le plus ancien Naturaliste dans la partie Botanique, dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, est *Théophraste*, disciple d'*Aristote*. Mais ses observations ont fort peu de rapport à la Médecine : elles tendent principalement à expliquer la structure des plantes & des arbres, leur culture, leur propagation, leur accroissement, leurs différences & leurs maladies; elles ne regardent en général que quelques centaines d'espèces de végétaux.

DIOCLES.

A cette époque on commence à voir quelque foible lueur de connoissances Anatomiques, qui vient éclairer la Médecine. *Dioclès*, Médecin contemporain de *Platon*, publia par écrit des règles pour la dissection des animaux. L'Anatomie de l'homme ne fut enseignée que cent ans après par *Hérophile* & *Erasistrate*, deux Médecins, qui disséquèrent les premiers des corps humains. L'un étoit natif de l'Isle de Cos; l'autre étoit d'origine Carthaginoise (1). Tous deux se transportèrent

(1) On a été long-temps induit en erreur par la ressemblance des noms, au sujet de la patrie de ces deux célèbres Médecins. Erasistrate, petit fils d'Aristote, & connu pour avoir découvert par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter

à Alexandrie, pour y exercer leur profession, & pour y disséquer des cadavres sous la protection des Rois d'Egypte. On sait que c'est *Alexandre* le Grand, qui après avoir conquis la Perse & l'Egypte, fonda cette ville, qui devint par sa situation le centre du commerce de tout le Monde. Tenant par un isthme à la Méditérannée & à la mer Rouge, elle étoit propre à devenir un grand entrepôt de marchandises entre l'Europe & l'Inde. A la mort d'*Alexandre*, son vaste Empire fut la proie des hommes ambitieux, qui l'avoient aidé à le conquérir, & qui se le divisèrent entr'eux. L'Egypte subsista ensuite sous le règne de treize *Ptolomées* & de *Cléopatre*, comme un Etat indépendant & très-florissant pendant l'espace de trois cent six ans, après quoi elle fut subjuguée par les Romains sous *Auguste*. Les successeurs d'*A-*

la passion que ce jeune Prince avoit pour sa belle mère (Voyez Plutarque dans la *Vie de Demétrius*, Tom. v. pag. 70. Edit. *Reisk*), étoit de l'Isle non de Cos, comme l'a prétendu Etienne de Byzance (à l'article *Cos*) ni de Chios, comme on le trouve dans Galien (*in Isagoge*), mais de *Céos* une des Isles de l'Archipel, connue aujourd'hui sous le nom de *Zia*. Quand à Hérophile, Galien ou l'Auteur du Livre que je viens de citer sous le nom d'*Isagoge*, dit expressément, qu'il étoit de Chalcédoine; & quoique le même Galien l'appelle Carthaginois dans un autre endroit (liv. 1. de *usu partium*, Tom. 1. pag. 370); il est plus que vraisemblable que cette dernière leçon nous vient de l'inadvertence des copistes.

lexandre ſur le trône d'Egypte, furent tous protecteurs des Lettres & des Arts. Le ſecond *Ptolomée* raſſembla deux cent mille volumes de livres dans la ville d'Alexandrie ; & cette celèbre Bibliothèque fut enſuite augmentée par tous ſes ſucceſſeurs d'un grand nombre de livres, qu'on fit venir à grand frais de toutes les parties du Monde, où les Sciences avoient fait quelques progrès. Alexandrie conſerva, pluſieurs ſiècles après, la gloire d'être regardée par les Grecs & par les Romains, comme le ſiége de la magnifiſence & des Arts, & comme une Ecole très-renommée de Médecine, & ſpécialement de l'Anatomie.

Au rapport de certains Auteurs, il ne fallut rien moins que l'Autorité deſpotique des Rois d'Egypte, pour protéger contre l'indignation publique les premiers Diſſéqueurs de corps humains. Leurs travaux étoient regardés avec horreur, & on les taxoit d'impiété : c'eſt vraiſemblablement à cette diſpoſition du public qu'il faut attribuer le bruit répandu alors, & tranſmis enſuite à la poſtérité par *Celſe* & par *Tertullien*, qu'*Eraſiſtrate* & *Hérophile*, avoient diſſéqué des Criminels en vie. Le préjugé populaire & la nouveauté de la choſe elle-même, auront probablement porté quelques hommes à forger ce conte & à accréditer la nouvelle d'une barbarie digne des Sau-

vages, afin de rendre les Anatomiftes plus odieux. La Nature humaine frémit au feul récit de cette infernale cruauté. S'il étoit jamais poffible que des monftres infenfibles fuffent capables d'exercer de pareilles cruautés fur leurs femblables, ils mériteroient d'être en horreur à tout le monde, & leur mémoire devroit être vouée à une infamie perpétuelle. J'efpère & j'aime à croire, qu'il n'y a aujourd'hui que les rebuts de la fociété, les bourreaux, & d'autres exécrables monftres de cette efpèce qui foient capables de telles attrocités.

L'ufage reçu par les Egyptiens d'embaumer les cadavres, fait voir avec quelle follicitude ils tâchoient de préferver les morts de la corruption & de l'anéantiffement. Cette pratique eft certainement aujourd'hui très-peu importante pour le genre humain; mais en Egypte elle faifoit autrefois un métier particulier & diftingué des autres. *Hérodote* rapporte, que de fon temps la manière la plus difpendieufe d'embaumer parmi les Egyptiens, confiftoit à vuider le crâne du cerveau par les narines à l'aide d'un crochet, & en remplir enfuite la cavité de différentes gommes. On tiroit également les inteftins & les vifcères, on les lavoit avec des drogues aromatiques diffoutes dans du vin de palmier, on les remettoit en place, & on recouloit le ventre,

après l'avoir rempli de myrthe, de caſſe & d'autres drogues broyées; on y mettoit enſuite tout le corps dans du nitre pendant ſoixante-dix jours, & au bout de ce temps après l'avoir bien lavé, on l'emmaillotoit avec des bandes de ſoie enduites de gomme, & on le renfermoit dans un étui de bois (1). Chez les Ethiopiens, les gens de marque, étoient renfermés après leur mort dans un cylindre creux de cryſtal foſſil (2). Toutes les Momies d'Egypte, qu'on voit dans nos cabinets, ſont enveloppées de pluſieurs centaines d'aunes de bandes, de manière que les cadavres reſſemblent à une maſſe informe com-

---

(1) Hérodote rapporte (liv. II. chap. 86.) qu'on tiroit la cervelle par les narines, en partie avec un crochet de fer, & en partie par le moyen des drogues qu'on introduiſoit dans la tête &c. Quant aux inteſtins, cet Hiſtorien ne dit pas ce qu'on en faiſoit après les avoir nétoyés & paſſés au vin de palmier. Mais Porphyre & Plutarque y ont ſuppléé en nous apprenant qu'on les mettoit dans un coffre, & qu'on les jetoit ainſi dans le fleuve. Voyez la note 277 de Monſieur Larcher ſur l'endroit d'Hérodote que je viens de citer. La Caſſe (car j'imagine que le *Caſtor* que je trouve dans mon Texte Anglois eſt une faute d'impreſſion), eſt la *Caſſia cinnamomea*, c'eſt-à-dire notre Cannelle. De même le *Nitre* des Anciens eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Natron*, bien différent de ce que nous connoiſſons ſous le nom de Nitre. Les bandes dont on enveloppoit le cadavre étoient, non de ſoie, mais bien de coton, comme l'a prouvé M. Larcher, *Ibid. Note* 282.

(2) Voyez Hérodote liv. III. chap. 24.

posée d'un tas de linge gras qui a servi à des emplâtres. Les Egyptiens enterrés dans les catacombes, dans une terre de nature calcaire sèche & absorbante, se sont conservés pendant plusieurs milliers d'années sans être consumés; & cè sont ces restes affligeans de la vanité humaine, qui nous prouvent encore que l'espèce h ımaine a toujours eu à-peu-près la même stature.

M. *Brydone*, dans son dernier voyage à Malthe & en Sicile, nous dit, que dans quelques parties de cette dernière Isle, la peau & les muscles des corps morts, endurcis par un procedé particulier, ressemblent à du poisson sec, & qu'on y trouve dans cet état plusieurs centaines de cadavres conservés dans les souterrains pendant deux & trois cents ans. Sur le sommet de Tenériffe l'air, extrêmement sec, produit une telle crispation sur la peau, que les corps morts peuvent s'y conserver sans aucune préparation. Dans nos climats humides la meilleure manière d'embaumer les corps, seroit d'en injecter d'abord les vaisseaux sanguins; ce qui conserveroit une ressemblance de vie, en même-temps qu'il préviendroit la diminution du volume; d'ôter ensuite toutes les parties internes molles & corruptibles, & d'en remplir les cavités de gommes & d'aromates. Après ce procédé, on placeroit le corps dans une terre sèche ou dans du stuc, en le ga-

rantissant de l'air extérieur par une boîte ; on pourroit même mettre des yeux artificiels au visage, qu'il faudroit également garantir par une glace. Mais je reviens aux deux célébres Anatomistes, que j'ai abandonnés pour un moment.

L'Anatomie du cerveau & des nerfs décrite par *Erasistrate* est beaucoup plus exacte que celle de ses prédécesseurs. *Galien* nous a conservé la description des ventricules de ce viscère que cet Anatomiste avoit faite. Il a aussi découvert les vaisseaux blancs du mésentère, connus sous le nom de vaisseaux lactés, & qui conduisent le chyle des intestins dans le sang ; mais il a absolument ignoré leur usage, ainsi que les points où ils finissent. Il écrivit des traités sur le pouls & sur les causes des maladies. Il eut sur les purgatifs & sur la saignée le même préjugé que *Chrysippe* son précepteur en Médecine, lequel avoit condamné ces évacuations, déterminé vraisemblablement par les mauvaises suites que pouvoient entrainer les purgatifs drastiques, alors en usage, tels que l'hellebore, la scammonée, & la colocynthe. Il remplaça ces remèdes par l'abstinence, & la diète végétale, & en cas de pléthore, par les lavemens, les vomitifs, l'exercice & les bains. Il s'éleva contre les *compositions royales*, comme on les qualifioit alors, qui n'étoient qu'un assemblage de substances végétales,

animales & minérales mêlées ensemble sans ordre ni méthode; ainsi que contre toute espèce de charlatanisme Médical. Quelques-uns de ses élèves établirent après sa mort une école à Smyrne. *Hérophile*, son rival en Anatomie, fit un plus grand usage de remèdes internes soit simples soit composés. Ce fut le premier, qui enseignât que les nerfs tiroient leur origine du cerveau & de la moelle épinière, & qui découvrit deux tuniques de l'œil. Il parle d'une Paralysie du cœur, comme étant quelquefois la cause des morts subites. Les Ouvrages de ces deux Médecins ne sont point parvenus jusqu'à nous : mais *Cœlius Aurelianus* & *Galien* nous ont conservé de nombreux fragmens de leurs préceptes de pratique.

Ce fut du temps d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, que la Médecine & la Chirurgie, pratiquées jusqu'alors dans la Grèce par la même personne, furent séparées en trois branches distinctes (1), auxquelles on donna les noms de *Diététique*, de *Pharmaceutique*, & de *Chirurgie*. Ces dénominations ne répondent pas exactement à la division actuelle de la Médecine. Le *Chirurgien* dans ce

(1) Voyez Celse *in præfat.* Plutarque fait aussi mention de cette division de la Médecine en trois parties, dans son traité *de Solertia animalium* vol. x. pag. 56. sq. Edit. de *Reisk*.

temps n'exerçoit que la partie manuelle de l'Art, & se bornoit aux seules opérations. Les ulcères, mêmes les plaies & les tumeurs, qui sembleroient lui appartenir de droit, étoient confiées au *Pharmacien*. Il ne restoit au *Médecin* que le soin de régler la diète, & d'ordonner les médicamens internes, si le cas en indiquoit l'usage.

Ce fut à la même époque que la Médecine commença à former deux sectes, dont l'une étoit celle des *Empiriques*, & l'autre portoit le nom de *Dogmatiques*. Il paroît que les Médecins appellés de l'un ou de l'autre de ces noms eurent plus à cœur les intérêts de leurs partis respectifs, que ceux de la vérité & du Public. Ils portèrent la haine les uns contre les autres, ainsi que cela arrive dans toutes les divisions littéraires, jusqu'à l'acharnement. Les Empiriques se déclarèrent les ennemis de tout raisonnement; tandis que les Dogmatiques au contraire se faisoient forts de pénétrer les mystères les plus impénétrables de la nature, & que, malgré le peu de connoissances qu'ils avoient en Anatomie, en Philosophie & en Histoire Naturelle, ils avoient la présomption de décider les questions sur les principes élémentaires du corps, d'expliquer ses fonctions les plus obscures, ainsi que les causes premières des maladies. Il n'est pas du tout surprenant que les Empiriques, choqués dès

prétentions si absurdes, se soient portés à l'autre extrêmité, en méprisant toute espèce de raisonnement, & qu'ils se soient obstinés à rejeter toutes les recherches, qui avoient pour objet l'état Physiologique du corps, ainsi que les causes de ses maladies. Ceux qui désirent de juger du mérite des Sectateurs de ces deux systêmes, du-moins par rapport à leurs disputes, peuvent consulter *Celse*. Cet Auteur a exposé avec impartialité les argumens des uns & des autres; argumens qui n'ont plus aucun intérêt pour nous, vu les progrès que la Médecine a déjà faits. Il n'existe plus aujourd'hui aucune secte en Médecine dans le sens & d'après les vues bornées des Empiriques, si ce n'est parmi les charlatans; & l'on ne trouve un véritable Dogmatique que parmi quelques visionaires, dont le cervau mal organisé est rempli de monstres & de chimères.

HERRACLIDE *de Tarente*.

Héraclide de Tarente, disciple de *Mantias*, fut le principal entre les Empiriques, comme *Sérapion* avoit été le fondateur de cette secte, dans laquelle on comptoit encore *Glaucias* & *Apollonius*. On ne peut nier que les Empiriques ne fussent très-exacts à décrire les symptômes essentiels ou signes diagnostiques des maladies, & les bons ou les mauvais effets des médicamens, (*juvantia*

et lædentia.) C'eſt ſur cette ſecte, que celle des *Méthodiques* que nous allons bientôt trouver à Rome, fut entée. *Héraclide* fit des recherches ſur les vertus des différentes ſubſtances végétales, minérales & animales. *Cœlius Aurelianus* ainſi qu'un autre Ecrivain poſtérieur, nommé *Soranus*, ont recueilli ſes préceptes de Médecine, qui ſans cela ſeroient vraiſemblablement perdus. La plupart des écrits des anciens Chirurgiens, poſtérieurs à *Hippocrate*, ont eu le même ſort; mais on en trouve l'eſſence conſervée dans les Ouvrages de *Celſe.*

La chaîne des Ecrivains Médecins éprouve à cette époque une interruption; mais cette perte n'eſt pas auſſi importante, qu'on pourroit ſe l'imaginer à la première vue. La plupart des fragmens de ces Auteurs, dont les écrits originaux n'exiſtent plus, ont été conſervés dans les Ouvrages de quelques Ecrivains poſtérieurs de Rome, & d'autres villes de ce vaſte Empire. Nous allons reſaiſir cette chaîne à l'époque d'environ ſoixante ans avant *J.-Chriſt.*

CHAPITRE IV.

De Rome ; Médecins & Ecrivains de cette capitale, & des autres parties de l'Empire Romain ; un petit nombre d'Auteurs Grecs choisis sur la Médecine & sur la Chirurgie pendant les trois derniers siècles de la décadence de cet Empire, & environ un siècle après sa chute en Italie.

AU rapport de *Pline* le Naturaliste, six cents ans s'étoient écoulés après la fondation de Rome, avant qu'il y eût des Médecins établis. On peut opposer à l'autorité de *Pline* celle de *Denys* d'Halicarnasse, qui dit, que trois cents ans après la fondation de cette Capitale, une horrible peste avoit emporté une grande partie de ses habitans, tant citoyens qu'esclaves, & que le nombre des Médecins s'étoit trouvé trop petit relativement à celui des malades. Il est à présumer que les Médecins Romains ne furent jusqu'alors que des Empiriques ignorans, & que sous ce point de vue *Pline* ne les jugea point dignes du titre de Médecin. Cet Auteur fait mention d'un *Archagathus* (1), Grec d'origine, comme du premier

(1) Voyez Pline, liv. XXIX. chap. 6.

Médecin

Médecin ou plutôt Chirurgien étranger qui eût pratiqué à Rome, l'an 535 de sa fondation. Cet étranger, dit-il, employoit si souvent le couteau & le fer ardent, il coupoit & brûloit avec une telle cruauté, que les Romains lui donnèrent le nom odieux de bourreau, & conçurent une grande aversion pour la Médecine.

Cent trente ans environ après cette époque, *Asclépiade* fut le second étranger, qui exerça la Médecine à Rome. Une preuve qu'il devoit y jouir d'une certaine réputation, c'est qu'il fut l'intime ami de *Cicéron. Pline* observe, que, malgré les grands émolumens que les Médecins tiroient de l'exercice de leur profession, lorsque Rome, enrichie des dépouilles des différentes Nations, étoit devenue une superbe Capitale, il n'y avoit que très-peu de Romains qui étudiassent cette science. En effet les seuls Ecrivains d'origine Italique qui méritent quelque attention par rapport à la Médecine, sont *Celse* & *Pline. Cicéron* nous apprend, que jusqu'à son temps les Romains avoient méprisé la Philosophie: *Marc Caton* dans une lettre écrite à son fils (1), faisant alors ses études à Athènes, lui communiqua ses craintes, que les Arts libéraux & les sciences des Grecs, la Médecine y comprise, une fois introduits à

(1) Voyez Pline, liv. XXIX. chap. 7.

Rome ne corrompiſſent les Romains. Pour réſoudre pluſieurs difficultés qui embaraſſent cette époque de la Médecine, il faut examiner avec un peu d'attention l'Hiſtoire de cette Nation, ſans quoi il ſeroit impoſſible de ſuivre d'une manière intelligible les progrès & la décadence ſubſéquente de la Science & de la Médecine.

La République Romaine paſſa le temps de cinq cents ans environ dans la pauvreté & dans une guerre civile ſans interruption. Ce ne fût que l'an 449 de la fondation de la ville, qu'elle ſubjugua les Samnites, le ſeul peuple rival qui lui reſtoit encore, & qu'elle donna des loix à toute l'Italie. A cette époque commença la guerre de Carthage. Avant la guerre Punique, le temple de *Janus* ne fut fermé (ce qui étoit un ſigne de paix) que pendant ſix ans ſeulement. *Tite-Live* obſerve, qu'avant cette époque, il n'avoit été fermé qu'une ſeule fois pendant l'eſpace de cinq cents ans : & que les dépouilles de Syracuſe, la belle Capitale de Sicile, ſaccagée dans la guerre contre les Carthaginois, & où le célèbre Mathématicien & Mécanicien *Archimède* perdit la vie, avoient donné aux Romains pour la première fois le goût des Arts Grecs. Il y avoit déjà cinq cents ans paſſés depuis que *Romulus*, à la tête de quelques bergers bandits & fugitifs, avoit jeté les premiers fondemens de Rome. Ce ne fut que pendant les deux ſiècles ſuivans & une partie du

troisième, que les Romains conquirent d'immenses possessions en Europe, en Afrique & en Asie. Dévorés du désir d'éblouir l'Univers par la splendeur de leurs armes, & de lui imposer le joug accablant de leur tyrannie, ils ravagèrent le globe par un esprit d'ambition & par la rage de faire des conquêtes. L'étude des Sciences & des Arts ne pouvoit convenir à des hommes pénétrés de pareils sentimens, ni entrer dans leur éducation militaire. La conquête & la destruction du genre-humain, étoit alors regardées comme le plus haut degré de vertu, où l'homme put s'élever.

A l'époque d'*Auguste* & de la naissance de *J.-Christ*, temps qui répond à l'an 752 de la fondation de Rome, ce peuple altier qui avoit toujours violé le droit des autres Nations, par une succession rapide de conquêtes, se vit en possession de la plus belle partie de la terre; & un nombre incroyable de puissans Etats étoit fondu dans l'Empire Romain. Avant la fin du deuxième siècle de l'Ere Chrétienne, du temps de *Trajan* & des *Antonins*, tous les Royaumes civilisés & puissans de l'antiquité (excepté la Perse, l'Inde & la Chine), étoient engloutis par l'Empire Romain, & le nombre de ses habitans égaloit la population actuelle de l'Europe. La partie septentrionale de notre hémisphère, occupée main-

tenant par de puiſſans royaumes, n'étoit alors qu'un horrible déſert. L'Empire Romain avoit en général pour limites, du côté du Nord, le Rhin & le Danube.

Des Etrangers de différentes profeſſions attirés par l'opulence & par la renommée de Rome, s'y rendirent des provinces les plus éloignées de l'Empire. Tous les Arts libéraux furent ſucceſſivement apportés de la Grèce en Italie; & ce fut de ce ſol natal des Sciences & des Arts, que Rome fit venir la Poéſie, la Rhétorique, la Logique la Muſique, l'Architecture, la Sculpture, la Littérature, les Loix, & le rafinement du Goût. La Médecine ſuivit le ſort des autres Sciences à Rome, en s'y élevant & en tombant enſuite avec elles. *Plaute*, *Terence* & *Lucrèce* ſuccédèrent au Médecin *Archagathus*; *Aſclépiade* fut le contemporain de *Cicéron* & de *Céſar*; *Celſe* celui d'*Horace*, d'*Ovide* & de *Virgile*. C'eſt cette époque qu'on appelle le ſiècle d'*Auguſte*, & qui donna également naiſſance à *Tite-Live*, à *Varron* & à *Vitruve*. *Pline* & *Galien* ſuccédèrent à *Tacite*, & floriſſoient dans le deuxième ſiècle de l'Ere Chrétienne. Avant la fin de ce ſiècle, Rome étoit parvenue au plus haut période des Sciences & de ſa gloire militaire. En partant de cette époque, l'Empire commença à décliner; & en moins de quatre cents ans qui la ſuivirent, l'Italie & l'hémiſphère occidental furent ruinés par les barbares du Nord.

Du temps de *César*, la Bibilothèque d'Alexandrie, monument du goût des Rois d'Egypte, renfermoit déjà un nombre incroyable de Livres, dont une grande partie fut brûlée involontairement par ce conquérant. Pour pourvoir à son salut & à celui de son armée, *César* fut obligé d'incendier la flotte d'*Alexandrie*; mais malheureusement, les flammes communiquées à la Bibliothèque, y consumèrent, dit-on, quatre cents mille volumes. Cependant elle ne tarda point à recouvrir son ancienne splendeur, par la bibliothèque de *Marc-Antoine*, & la libéralité de *Cléopâtre*; & cette précieuse collection de Livres subsista encore pendant six cents ans jusqu'à l'époque des Successeurs de Mahomet. Plusieurs particuliers opulens de Rome, possédoient dans le deuxiéme siècle, des Bibliothèques fort riches, qui leur avoient coûté des sommes énormes. Celle de *Gordien*, Citoyen d'une noble extraction & possesseur d'une fortune immense, devenu ensuite Empereur, contenoit soixante mille volumes.

Je vais examiner maintenant l'état de la Médecine & de la Chirurgie, & les progrès que ces deux Sciences firent dans l'Empire Romain.

ASCLEPIADE.

L'an 690 de la fondation de Rome, & le 62

de l'Ere Chrétienne, *Asclépiade* natif de Bithynie, commença par enseigner à Rome l'Eloquence & la Rhétorique. Il possédoit à fond cet Art, & c'est vraisemblablement à ce titre, qu'il devint l'intime ami de *Cicéron*. Peu de temps après il se démit de sa chaire, pour professer la Médecine, Art qui ne devoit pas être moins lucratif que celui de la Rhétorique, à en juger par cette démarche d'*Asclépiade*. Il est difficile de juger si c'est par sa propre conviction, ou dans la vue de s'attirer l'attention du Public, que ce Médecin exerça sa nouvelle profession d'une manière singulière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit plusieurs innovations dans la théorie & dans la pratique de cet Art, & qu'il renversa une grande partie de la Médecine d'*Hippocrate*. D'après son nouveau systême, la santé dépendoit de la juste proportion des pores avec les atômes ou corpuscules auxquels ils devoient livrer passage ; comme la maladie résultoit de leur disproportion avec ces mêmes corpuscules. C'étoit à-peu-près la Philosophie de *Démocrite*, adoptée par *Erasistrate* ; si toutes fois elle mérite un pareil nom. Les fièvres, les inflammations locales, les douleurs, devoient leur origine à ces corpuscules qui s'arrêtoient dans les pores, & y causoient des obstructions ; l'hydropisie étoit occasionnée par le trop de relâchement & de dilatation de

ces pores. Tous ces remèdes étoient en conséquence dirigés contre ces deux causes imaginaires des maladies. Il combâttoit les obstructions par les frictions, les gestations, la navigation & autres exercices du corps, ou dans les cas qui exigeoient un traitement plus doux, par des lits ou des berceaux suspendus, quon agitoit pour soulager ou pour endormir les malades. Il avoit même inventé plusieurs nouvelles sortes de bains. Au rapport de *Celse*, il traitoit les fébricitans en vrai bourreau pendant les premiers jours de la fièvre, en les empêchant de dormir, & en leur refusant toute espèce de soulagement, jusqu'à l'usage de l'eau; cette pratique avoit été aussi celle d'*Héraclide*. Mais *Asclépiade* n'employoit cette sévérité que les trois premiers jours de la maladie, après lesquels, il accordoit à ses malades toutes les douceurs possibles : & il défendoit cette pratique, bien opposée à celle qui étoit alors en vogue, en disant que le Médecin devoit guérir ses malades d'une manière sûre, expéditive, & agréable, *tuto*, *celeriter & jucunde*. Il leur faisoit prendre quelquefois de l'eau de mer mêlée avec du vin (ce qui étoit un de ses remèdes favoris dans un grand nombre de maladies), en prétendant que le sel pénétroit beaucoup plus avant & qu'il désobstruoit les pores. Il donnoit de même de l'eau salée à ceux qui avoient la *Jaunisse*. Il saignoit dans la

Pleurésie; mais il s'abstenoit de ce remède dans la *Péripneumonie*, parce qu'accompagnée d'une moindre douleur, cette dernière maladie supposoit d'après sa théorie moins d'obstruction. A l'imitation de *Crhysippe* & *d'Erasistrate*, il proscrivit les émétiques & les purgatifs, sous prétexte que ces remèdes dissolvoient les humeurs; mais il faisoit un fréquent usage des lavemens en cas de constipation. Il tournoit en ridicule la doctrine des jours critiques dans les fièvres, en disant, que le devoir du Médecin étoit de combattre la fièvre, sans se fier aux efforts lens & précaires de la Nature. Il banissoit presque tous les médicamens internes de sa pratique, & insistoit principalement sur les différentes manières de régler la diète, les frictions, les gestations, les exercices & les bains. Dans certains cas, il avoit aussi recours aux charmes & aux enchantemens (1).

---

(1) C'est le sens que Doringius (*de Medecina & Medicis*) a donné aux paroles de *Pline*, liv. XXVI. chap. 9 : *super omnia eum* (Asclépiadem) *adjuvere magicæ vanitates*. Mais Le Clerc prétend que cet Auteur allemand s'est trompé, & que Pline dit précisément le contraire; savoir, que les remèdes magiques en grand usage avant la venue d'Asclépiade, mais dont on commençoit à se lasser, contribuèrent encore à établir la réputation de ce Médecin, qui étant Epicurien, ne pouvoit avoir aucune confiance à ces pratiques superstitieuses. Voyez Le Clerc, *Histoire de la Médecine*. Part. II. liv. III. chap. IV. pag. 103.

L'Antiquité eut une grande vénération pour ce Médecin. Son éloquence, fon adreffe, & la connoiffance qu'il avoit des hommes, lui fervirent à donner un vernis aux plus grandes abfurdités. *Celfe* avoue avoir adopté quelques idées de lui; & fa pratique concernant les fièvres, eft prefque copiée d'*Afclépiade*. *Pline* eft, à mon avis, celui qui nous a le mieux peint en peu de mots le caractère d'*Afclépiade*, en le regardant comme un illuftre Charlatant. C'eft cependant lui rendre juftice que d'ajouter, que la Médecine lui a des obligations, par rapport à certains remèdes puiffans, dont il avoit enfeigné l'ufage; & que parmi fes obfervations fur la Philofophie & fur la Médecine, il y en a qui ont du mérite & de l'originalité. Il fut regardé par fes contemporains comme un homme ambitieux, plein d'orgueil, entêté, envieux de tous les autres Médecins, qu'il méprifoit avec beaucoup d'affectation, & dont il rejetoit toujours les avis & les remèdes dans les confultations. Ces anecdotes, peu importantes par elles-mêmes, fervent au moins à nous expliquer les extravagances qu'on trouve dans fes écrits et dans fa pratique.

THEMISON.

Thémifon, un des difciples d'*Afclépiade*, trouvant que le fyftême de fon maître n'étoit point fans défauts, devint lui-même l'Auteur d'une

nouvelle secte, appellée la *Secte Méthodique*, parce que la doctrine qu'il enseignoit, fournissoit selon lui, une *Méthode* courte & facile pour acquérir les connoissances Médicinales. Les Empiriques avoient déjà beaucoup abrégé le travail des Dogmatiques, en banissant de la Médecine, non-seulement les causes prochaines, & tout raisonnement abstrait, mais encore les causes évidentes. Les Méthodiques le raccourcirent encore d'avantage, & furent assez hardis pour réduire toutes les maladies à deux principales classes, qu'ils désignèrent par les noms de *resserrement* & de *relâchement* (*strictum & laxum*). Comme ils supposoient que toute maladie dépendoit de l'une ou de l'autre de ces deux causes, & que les remèdes agissoient en resserrant ou en relâchant, ils en régloient le traitement en conséquence. A ces deux sortes de causes, ils ajoutèrent une troisième sous le nom de *genre mixte* ou *composé*, pour y classer les maladies, qui selon eux, tenoient de l'un & de l'autre de deux premiers genres. Un pareil systême est trop absurde pour mériter qu'on le refute sérieusement. C'étoit alors la mode d'être Auteur ou partisan de quelque secte; *César* étoit Epicurien, *Caton*, Stoïcien. *Thémison* fut l'inventeur d'un bon purgatif composé d'aloés, de safran & de quelques drogues aromatiques, lequel est toujours en usage, connu sous le nom d'*Hiera-picra*. On extrait

aujourd'hui de la bafe de cette compofition une teinture par le moyen du vin. Je penfe, que ce fut auffi le premier qui fit ufage de *Sangfues* pour tirer du fang, & qui les appliquat aux tempes dans les maux de tête.

THESSALUS.

Peu de temps après, *Theffalus* en amplifiant par quelques additions la doctrine de *Thémifon*, forma un nouveau fyftême, qui fut d'autant plus goûté, qu'on pouvoit l'apprendre en très-peu de temps, fans avoir befoin d'une longue expérience. Il fe vantoit d'avoir tellement abrégé l'étude de la Médecine, qu'il ne falloit que fix mois de temps pour l'apprendre : tout y étoit réduit à refferrer ou à relâcher les folides. Le feul commentaire, ou la feule critique qu'on puiffe appliquer à un pareil fyftême, eft le Roman de *Glyblas.* Malgré cela, *Theffalus* jouiffoit d'une grande réputation à Rome; ce qui prouve le peu de cas qu'on doit fouvent faire de l'eftime du peuple, fur-tout quand il eft queftion de la profeffion de la Médecine. *Pline* nous dit, que jamais hômme ne parut en public accompagné d'un fi nombreux cortège que *Theffalus*, & qu'il avoit écrit des ouvrages trop volumineux, pour qu'on put les lire dans fix mois, qui étoient cependant le terme qu'il avoit affigné à l'étude de la Médecine. Il

profcrivit également les purgatifs, & établit comme règle fondamentale de fa doctrine, l'abftinence de tout aliment pendant les trois premiers jours des maladies. Le portrait que *Galien* fait de ce Médecin, ne lui eft point du tout favorable. Il affure, que *Theffalus*, n'étoit parvenu à fe donner de l'importance & à étendre fa pratique, que par l'affiduité, & par la complaifance qu'il avoit pour fes malades, & qu'à force de flatter les grands avec une extrême impudence. Sa conduite perfonnelle n'offre aucun intérêt pour la poftérité. Il eut une trop grande opinion de fes talens, & traça lui-même fon caractère dans l'épitaphe qu'il avoit faite pour être gravée fur fa tombe : *Ci gît Theffalus, le vainqueur des Médecins.* Mais laiffons cet impudent Empirique, pour nous occuper du refte de notre Hiftoire.

La Secte des Méthodiques conferva pendant plufieurs fiècles fa grande réputation. Les Médecins de cette fecte décrivoient les fymptômes des maladies avec une exactitude particulière ; mais ils négligeoient l'étude de l'Anatomie & de la Phyfiologie. Ils ne faifoient pas non plus dans leur pratique une grande attention, à l'âge, au fexe, aux coutumes & habitudes du malade, au climat, à la faifon de l'année &c. Ils ne s'embarraffoient guères de l'état des fluides, perfuadés que la conftitution du corps n'étoit dé-

rangée le plus souvent que par la trop grande tension ou par la trop grande rélaxation des solides. Ces trois Sectes d'*Empiriques*, de *Dogmatiques* & de *Méthodiques* donnèrent naissance à trois autres, connus sous les noms d'*Episynthétiques*, d'*Eclectiques* & de *Pneumatiques* (1).

CÆLIUS AURELIANUS.

Cælius Aurelianus, originaire de Numidie en Afrique, nous a conservé le systême le plus complet de la théorie & de la pratique des Métho-

(1) La Secte *Pneumatique* fut ainsi appellée, parce qu'Athénée, chef de cette secte, prétendoit que la plupart des maladies étoient l'effet des affections de l'ame ou de l'esprit (en grec *Pneuma*). Cette doctrine renouvellée au commencement de ce siècle par Stahl, est retracée dans ces vers de Virgile, *Æneid.* VI. 726 :

totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. &c.

Athénée, qui parut après Thémison, eut pour disciples ou sectateurs, Agathinus, Hérodote, Magnus & Archigène. Les *Ecclétiques* (ou *choisissans*), faisoient profession de choisir dans chaque secte ce qu'il y avoit de meilleur, sans s'attacher à aucune exclusivement. Quand à la Secte des *Episynthétiques* Le Clerc (*Hist. de la Médec.* Part. II. liv. IV. Sect. 2. chap. I.), présume, qu'on entendoit par ce mot, qui est d'ailleurs très-obscur, les Médecins qui tâchoient de concilier les maximes des *Méthodiques* avec celles des *Empiriques* & des *Dogmatiques*.

diques. Il paſſe pour être un copiſte de *Soranus*, autre Médecin méthodique, qui vivoit au deuxième ſiècle ſous les Empereurs *Trajan* & *Adrien*. Quoiqu'il en ſoit, tout ce qu'il y avoit de plus eſſentiel dans les écrits de ce dernier Médecin, ſe trouve conſigné dans ceux de *Cælius*. Ce dernier, s'écarte dans pluſieurs cas des règles de la Médecine méthodique, (inconſéquence que *Galien* reproche aux Méthodiques) en faiſant mention des cauſes éloignées ou manifeſtes des maladies; & fait auſſi quelquefois attention au pouls. On ne ſait pas au juſte, dans quelle partie de l'Empire Romain *Cælius* exerça la Médecine. Son ſtyle eſt rude, provincial & plein de barbariſmes. Si je parle de lui avant que de parler de *Celſe*, qui lui eſt antérieur d'un ſiècle & demi au moins, c'eſt pour n'être point obligé de revenir ſur la Secte des Méthodiques. Dans ſes écrits, il diſcute ſouvent les opinions & la pratique de *Dioclès*, de *Praxagoras*, d'*Héraclide*, d'*Hérophile*, d'*Eraſiſtrate*, d'*Aſclépiade*, de *Thémiſon*, de *Theſſalus*, que nous aurions ignorées ſans lui.

Cælius définit pluſieurs maladies avec exactitude, & décrit les ſymptômes de la Phrénéſie, de la Catalepſie, de la Léthargie, de l'Epilepſie, de l'Apoplexie, de la Paralyſie, du Tétanos, de diverſes eſpèces de Manie, de l'Hydrophobie, de l'Eſquinancie, de la Pleuréſie, de la Périp-

neumonie, de la Phthisie pulmonaire, de l'Atrophie, de la Cachexie, de l'Asthme, de différentes espèces d'Hydropisies, de la Jaunisse, de l'Eléphantiasis, de la Goutte, de la Sciatique, de la Néphritie, de la Passion iliaque, de la Cardialgie, des Affections de l'estomac, des Vers, des maladies des voies urinaires & des parties génitales. Sa manière de clásser toutes ces maladies, est à la rigueur celle des Méthodiques. Il les range forcément sous trois classes générales, savoir : le *strictum*, le *laxum*, & le *genre mixte* ou *composé* de ces deux genres.

Durant les trois premiers jours de la maladie, *Cælius* prescrit une abstinence très-sévère. Il est fort attentif aux qualités de l'élément qui entretient notre respiration ; il recommande, dans le dessein de rafraîchir & corriger l'air de la chambre du malade, d'en couvrir le plancher de feuilles ou de branches de différens arbres, selon la différente nature de la maladie. Il entre dans des détails minutieux concernant le lit du malade, s'il doit être couché sur la plume, ou sur un simple matelas &c. A la fin de chaque maladie, il recommande l'exercice, & différentes espèces de gestations & de frictions. Il désaprouve les remèdes spécifiques alors en vogue, & qui consistoient en différentes substances inefficaces en elles-mêmes, & faites plutôt pour exciter l'horreur & le dégoût.

Cælius prescrit souvent des émétiques, mais on voit rarement dans sa pratique l'usage des purgatifs. Il s'imaginoit que ces derniers remèdes relâchoient le ton de l'estomac & des intestins. Il est certain que dans plusieurs maladies chroniques, on a souvent mal à propos admis l'usage long-temps continué des purgatifs drastiques. Il traitoit l'*Hydropisie* avec les vomitifs ; il donnoit la scille bouillie dans du vin, comme un diurétique, & prescrivoit les bains secs ou les étuves pour provoquer la sueur ; il se contentoit pour la diète de quelques végétaux aromatiques & diurétiques ; il conseilloit aussi les voyages de mer, & enfin la paracentèse. Dans la vue de prévenir la défaillance subite, que cette opération pouvoit entraîner, il recommandoit de serrer l'abdomen avec une ceinture à mesure qu'il étoit évacué des eaux. Dans l'*Ascite*, à peine permettoit-il aux malades de se rincer la bouche avec de l'eau, pour appaiser leur soif. Dans la *Tympanite*, pour exciter la sueur, il faisoit placer le malade dans un bain de sable chauffé au feu ou aux rayons du soleil. Il étoit également dans l'usage de provoquer la sueur, par les vapeurs de l'eau de mer chauffée. Il parle de l'*Euphorbe*, diurétique très-âcre & très-dangereux, dont il se servoit encore dans l'Hydropisie.

Pour

Pour réduire un *embonpoint excessif*, il recommande l'usage constant de divers exercices, une diète ténue, peu de sommeil, des bains de sable, des frictions, & de tenir l'esprit en haleine par des occupations qui exigent de la méditation.

Dans l'*Apoplexie*, il saignoit, il ordonnoit un lavement, il faisoit raser la tête, il y appliquoit des ventouses scarifiées, & ensuite quelques autres topiques. Pour rétablir le mouvement dans les membres paralytiques, il employoit des moyens fort simples & fort aisés; c'étoit de frotter la partie affectée, & d'y appliquer des substances âcres. Il conseilloit aussi l'usage sur les lieux de différentes eaux minérales d'Italie, & la natation dans ces mêmes eaux, ou dans celle de la mer, avec des vessies remplies d'air & attachées aux bras afin de prévenir la trop grande fatigue. Quelquefois il donnoit les douches, en plaçant les membres paralysés sous une chute d'eau.

Il traitoit l'*Esquinancie* par la saignée, par des cataplasmes émolliens, par des vapeurs d'eau chaude dirigées vers le gosier, par des gargarismes, & quelquefois par des ventouses scarifiées, ou des sangsues appliquées extérieurement à la tumeur de la gorge.

Dans la *Phthisie pulmonaire*, il donnoit le suc du marrube mêlé avec du miel, & appliquoit

des ventouſes ſcarifiées à l'extérieur de la partie affectée. Pour faire crever une *vomique* ou un abcès du poumon, il employoit des ſternutatoires, des vomitifs, & faiſoit reſpirer la fumée de ſoufre ou d'origan, dans la vue d'exciter une toux violente.

Dans les paroxyſmes de l'*Aſthme* avec danger de ſuffocation, il ſaignoit, donnoit quelques lavemens, appliquoit des ventouſes ſcarifiées à la poitrine, & au dos entre les épaules, & fomentoit auſſi la poitrine avec des éponges ou des étoffes de laine, trempées dans de l'eau chaude. Après les Paroxyſmes il preſcrivoit un émétique ; il donnoit dans l'intervalle des accès le vinaigre Scillitique, un électuaire fait avec du miel & de la térébenthine, du miel & du vinaigre, & une quantité d'autres drogues, ainſi que des eaux minérales, & des douches, & conſeilloit les voyages de mer & de terre.

Dans la *Paſſion iliaque*, il ſaignoit, il adminiſtroit un lavement émollient; il appliquoit ſur la partie affectée des vapeurs chaudes, des cataplaſmes emolliens, une veſſie remplie d'huile chaude, des ventouſes ſcarifiées, & mettoit le malade dans un bain chaud.

Pour détruire les petits vers connus ſous le nom d'*Aſcarides*, il faiſoit injecter de l'huile dans l'anus, & prendre par la bouche le même re-

mède, ainſi qu'une infinité d'autres médicamens, & entr'autres des amers, quand il s'agiſſoit de l'expulſion des vers *Strongles.*

Il décrit les ſymptômes & les cauſes occaſionelles les plus générales de la *goutte*, & il obſerve, qu'elle eſt plus fréquente parmi les hommes que parmi les femmes, qu'elle attaque de préférence les ſujets d'un moyen âge, qu'elle eſt ſouvent héréditaire, & que les cauſes qui la précèdent ſont ordinairement les excès dans le boire, & la négligence des exercices uſités. Il penſe que ſon ſiège eſt dans les nerfs, & que ſa guériſon devient d'autant plus difficile, qu'elle eſt plus ancienne. Dans les Paroxyſmes de cette maladie, ſi le ventre eſt conſtipé, il ordonne un lavement; il applique à la partie enflammée du pied des Sangſues, des ventouſes ſcarifiées, ou il y pratique de ſimples ſcarifications; il la fomente par des vapeurs chaudes, & il l'enveloppe avec des cataplaſmes émolliens. Quelquefois il emploie auſſi les ſinapiſmes; mail il déſapprouve l'uſtion; ainſi que les remèdes internes. Dans la convaleſcence, il recommande de faire enſorte que les pieds ſoient à l'abri de toute léſion mécanique, d'éviter les excès de la table & des plaiſirs de l'amour, de fortifier le corps peu-à-peu par l'exercice & par la promenade, & de prendre les eaux minérales.

F 2

La *Métafyncrife*, terme technique, dont fe fervoient les Méthodiques, étoit felon eux cette manière de traiter les maladies par les remèdes, qui attirent les humeurs du centre à la circonférence, qui changent les pores, les ramènent à la fymmétrie, & qui rétabliffent naturellement la fanté. Ils employoient auffi la *Règle cyclique* ou *circulaire*, qui confiftoit à remplacer une cure qui n'a point réuffi, par une autre, de paffer à une troifième, fi le mal ne cédoit point à cette dernière, & de parcourir ainfi fucceffivement différentes méthodes de traitement, en changeant les remèdes, & en effayant divers procédés très-fatiguans. On trouve dans *Caelius Aurélianus* un exemple de cette pratique pour les maux de tête chroniques. Il falloit que les malades euffent une patience à toute épreuve pour fe foumettre à la *Règle cyclique*. Un homme d'efprit a obfervé, qu'un malade qui auroit recouvré fa fanté après avoir foutenu un pareil traitement, devroit à coup fûr faire un fier foldat.

ARÉTÉE.

Les Ecrits d'*Arétée* de Cappadoce, Praticien diftingué, font entre les mains de tout le monde. *Hoffmann*, juge compétent en pareille matière, les appelle des *monumens d'or de Médecine.* L'ordre qu'il a fuivi dans l'arrangement des maladies,

tant aigues que chroniques, mais principalement des aigues, eſt judicieux. Il a mis la doctrine d'*Hippocrate* & celle des autres Médecins ſes prédéceſſeurs, dans un meilleur ordre, & tranſporté dans ſes écrits tout ce qu'il a trouvé d'utile chez eux. On ne peut ſuivre un meilleur guide parmi les Anciens pour ce qui concerne l'exactitude avec laquelle il diſtingue les maladies les unes des autres. Les Médicamens qu'il emploie ſont puiſſans & bien choiſis parmi ceux qu'on connoiſſoit de ſon temps. On étoit encore trop peu avancé dans le traitement des maladies chroniques pour le temps qui s'étoit écoulé entre lui & ceux qui l'avoient précédé.

Il décrit un *mal de gorge* putride ou peſtilentiel, particulièrement funeſte aux enfans. Il fait mention d'une eſpèce de *manie religieuſe*, dans laquelle les miſérables fanatiques, qui en étoient atteints, ſe déchiroient les chairs, & y faiſoient des inciſions, en s'imaginant que par cette barbarie ils ſe rendoient plus agréables à la Divinité.

Dans la *Lèpre*, il purgeoit avec l'ellébore, & donnoit les Vipères en aliment; il preſcrivoit des bains faits avec les décoctions de différentes ſubſtances âcres & de ſoufre. L'Ellébore blanc étoit ſon émétique favori dans pluſieurs maladies chroniques, comme l'Hiérapicra, étoit le purgatif, dont il faiſoit le plus d'uſage.

Dans une espêce d'*Epilepsie* il recomande les frictions de la tête avec les cantharides : il en traitoit une autre par le trépan appliqué sur le crâne. *Archigène*, qui vivoit avant lui, fut le premier qui employat les cantharides en cataplasme, dans le dessein d'exciter des vessies sur la peau ; mais cet usage fut fort restreint pendant plusieurs siècles consécutifs. *Arétée* comptoit beaucoup pour la guérison de plusieurs maladies sur les divers exercices du corps, sur les bains, &c, ainsi que tous les Méthodiques, sur une quantité d'applications externes, comme de fomentations de linimens, de frictions, de cataplasmes, & sur la diète.

Arétée passe pour avoir été de la Secte des *Pneumatiques*, ainsi nommés parce qu'ils établissoient un cinquième élément, qu'ils appelloient *Esprit*, mais qui semble n'avoir été au fond que l'air même que nous respirons. Son Systême ou ses opinions concernant les causes prochaines des maladies, se rapportent aux quatre Elémens connus. *Bœrhaave* compare cet Auteur à *Hippocrate : hujus autem viri auctoritatem Hippocrati equalem habemus. In hoc etiam emicüit supra Hippocratem, quod ad suas classes & capita sparsa Hippocratis redigerit. Haller* va même jusqu'à le regarder comme supérieur à *Hippocrate*, en ajoutant cependant, qu'il devoit cet avantage à la circonf-

tance d'avoir vécu long-temps après le Père de la Médecine, & profité de ses découvertes. Après le témoignage de ces deux excellens critiques, il seroit inutile de parler davantage du mérite d'*Arétée*. On ne sait pas au juste dans quel temps il vécut, & s'il fut antérieur ou postérieur à *Galien*.

CELSE.

Celse vivoit à Rome, au commencement de l'Ere Chrétienne, sous les règnes d'*Auguste* & de *Tibere*. On a mal-à-propos douté, s'il étoit Médecin de profession, ou s'il n'en fut qu'en simple amateur. Tout le monde convient, que son Systême de Médecine & de Chirurgie est le rival de tout ce qu'on trouve de plus parfait dans l'Antiquité. *Quintilien* dit, en parlant de lui, qu'il avoit un génie varié, & qu'il avoit écrit, sur la Poésie, la Rhétorique, la Tactique, & l'Agriculture (1). Heureusement pour la Méde-

(1) Il semble cependant que Quintilien n'avoit point une grande opinion de cette fécondité du génie de Celse. Voici comment il s'exprime à son sujet, vers la fin du XII. livre. *Instit. Orator : quid plura ? cum etiam C. Celsus, mediocri vir ingenio, non solum de His omnibus conscripserit artibus, sed amplius rei militaris, & rusticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit; dignus vel ipso proposito, ut illum scisse omnia illa crédamus.*

cine & pour la Chirurgie, tous ſes ouvrages relatifs à ces deux Arts ſont parvenus juſqu'à nous. Dans huit chapitres ou ſections, qui ne forment en tout qu'un petit volume, il a décrit avec autant d'élégance que de conciſion toutes les maladies connues de ſon temps; & l'on peut dire, que ſon ouvrage renferme en abrégé tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans l'ancienne Médecine & Chirurgie. Ses obſervations ſont choiſies avec jugement, & ſont calculées d'après l'expérience. Il y a mis plus d'ordre, qu'on n'en trouve dans *Hippocrate*, dont il a compilé pour la plus grande partie les pronoſtics. Son ſtyle eſt aiſé & familier, & les règles pratiques qu'il propoſe, ſont dépouillées de toute conjecture.

Celſe parle de l'origine & des progrès de la Médecine. Il examine, comme *Hippocrate* l'avoit fait avant lui, les effets ſalutaires ou morbifiques des ſaiſons, de la chaleur & du froid, des vents, des pluies, les maladies prédominantes à chaque âge de la vie. Il donne la liſte d'un grand nombre d'alimens pris dans les règnes animal & végétal, & de boiſſons à l'uſage de l'homme. Il diviſe la diète ou le régime en trois claſſes; ſavoir en alimens forts, moyens, & foibles (*materia valentiſſima*, *media*, *imbecilliſſima*), & il expoſe les vertus & les effets qu'ils produiſent dans le corps humain ſain ou malade.

Il divise les fiévres en différentes espèces ; il parle de la fièvre quotidienne, tierce, quarte, semi-tierce, continue, pestilentielle, ardente, lente, & des fiévres accompagnées d'inflammation locale, telle que la Pleurésie, la Péripneumonie &c. Il traite ensuite des maladies qui affectent la tête, le tronc, les extrêmités, & les parties externes du corps, ainsi que des maladies Chirurgicales.

La Pratique de *Celse* dans la cure des fièvres paroît évidemment copiée sur celle d'*Asclépiade* ; elle n'est pas cependant aussi févère. Il prescrit à la vérité l'abstinence pendant les trois premiers jours de la maladie ; mais il établit aussi des exceptions d'après la différence de l'âge, du climat, de la saison de l'année, de la force & de l'habitude du malade, & de la nature de la fièvre. Il dit expressément qu'on ne peut en donner des règles générales, attendu qu'en Afrique il faut accorder de la nourriture aux malades plutôt que dans d'autres pays, plutôt aux enfans qu'aux personnes d'un âge avancé, dans un temps chaud que dans un temps froid : & que le Médecin doit prendre garde d'exposer son malade aux suites funestes d'une abstinence rigoureuse. Pour ce qui est de la boisson, il conseille de ne l'accorder que rarement au commencement de la maladie, & de tâcher d'en dis-

traire le malade, en lui faiſant ſeulement rincer la bouche, & en l'aſſurant que ſa ſoif ceſſera avec la fièvre.

Il déſaprouve la doctrine d'*Hippocrate* relativement aux *jours critiques*; mais il eſt très-attentif aux retours périodiques de l'accés ou de l'invaſion des fièvres, & à n'accorder de la nourriture que pendant les intervalles de l'apyrexie. Si la fièvre étoit de l'eſpèce des continues, il épioit le moment de la remiſſion pour placer une légère nourriture. Vers la fin du paroxyſme, & lorſque la ſueur commençoit à paroître, il donnoit de l'eau chaude en boiſſon, & faiſoit bien couvrir le malade afin d'exciter une ſueur univerſelle par-tout le corps, qu'il faiſoit ensuite eſſuyer avec un linge chauffé. Il avoit ſoin d'entretenir la liberté du ventre, & de provoquer les urines. Dans certains cas il ordonnoit un bain. Il avoit l'attention de placer le malade dans un apartement où l'air fut pur & frais; & de lui prôcurer autant qu'il étoit poſſible la tranquillité de l'eſprit, en écartant ſoigneuſement tout ce qui auroit pu l'irriter ou le décourager.

Dans les *fièvres lentes*, il faiſoit frotter le corps du malade avec du ſel & de l'huile, ou avec de l'eau froide & de l'huile, dans le deſſein de rallumer la fièvre; & ſi le froid de l'accès duroit trop long-temps, il donnoit trois ou quatre

verres de vin bien trempé (1). Il prescrivoit la même friction d'eau & d'huile pour les fièvres ardentes : dans lesquelles, au quatrième jour de la maladie, il faisoit quelquefois prendre au malade une grande quantité d'eau froide; après quoi il lui donnoit immédiatement un émétique, & le faisoit ensuite couvrir avec beaucoup de couvertures. Par ce moyen il provoquoit le sommeil, & une sueur abondante, qui soulageoit beaucoup le malade. Mais il défendoit au contraire l'usage de l'eau froide, toutes les fois que la fièvre étoit accompagnée de toux ou de quelque inflammation locale. Dans toutes les fièvres en général, de quelque dénomination qu'elles fussent qualifiées, il examinoit sur-tout, si le cerveau ou quelque autre viscère principal étoit intéressé. Dans le premier cas il bassinoit le front & les tempes avec du vinaigre rosat, & il faisoit flairer au malade des substances d'une odeur agréable. Si la langue étoit séche & raboteuse, il la faisoit d'abord nettoyer & ramollir avec de l'eau chaude, & oindre ensuite avec du miel rosat, & autres déterfifs. Il accordoit du vin & du pain léger à ceux dont les forces étoient affectées

---

(1) Celse dit : *dare mulsi* (ce qui étoit du vin mêlé avec du miel) *tres aut quatuor cyathos, vel cum cibo vinum bene dilutum.* Liv. III. chap. 9.

par la longueur & la violence de la fièvre, & & par les fréquens retours des paroxyſmes fébriles. Il regardoit le vin comme le cordial le plus agréable au goût, & celui dont on pouvoit ſe ſervir dans tous les cas. *Hippocrate* avoit défendu la ſaignée pour les enfans & les vieillards : mais *Celſe* penſoit qu'on pouvoit tirer du ſang à tout âge, toutes les fois que les forces du malade le permettoient & que la nature de la maladie exigeoit une pareille évacuation. Il la recommande dans différentes eſpèces de fièvres ; mais il obſerve en même temps, qu'on abuſoit de ce remède de ſon temps. Il ne fait aucune attention au pouls, qu'il regarde comme un ſigne équivoque, par la raiſon que l'âge, le ſexe, le tempéramment, les paſſions de l'ame, le dérangement de l'eſtomac, les douleurs, & l'apparition du Médecin, peuvent affecter les pulſations des artères & modifier différemment leur force & leur fréquence. Il examinoit avec une attention particulière les yeux, la contenance & la reſpiration du malade, ainſi que l'état de la peau, ſi elle étoit froide ou chaude au toucher, aride & brûlante, ou couverte de ſueurs univerſelles ou partielles.

Dans les *fièvres quartes*, il ordonnoit un émétique au commencement, & une diète ſévère pendant les treize premiers jours, & il tâchoit

de prévenir le retour de l'accès par un bain chaud, après lequel il permettoit un peu de nourriture légère & du vin. Cette abstinence jointe à l'usage des bains devoit emporter la fièvre. Mais si néanmoins elle résistoit à ce traitement, il conseilloit pour lors d'abandonner les bains, de se tourner du côté de l'exercice, des frictions, & d'augmenter la quantité des alimens & du vin. Il avoit aussi soin de remédier à la constipation du ventre. Il recommandoit l'usage des substances âcres, telles que l'ail, le poivre broyé & mêlé avec de l'eau, ou la moutarde avec du vin, prises immédiatement avant le moment du frisson, comme un moyen qui réussissoit quelquefois à prévenir le paroxysme. Suivant lui, le frisson qui commençoit l'accès étoit souvent occasionné par la bile contenue dans l'estomac; & dans ce cas il conseilloit d'exciter le vomissement par le moyen de l'eau chaude.

Dans la *Péripneumonie*, il saignoit, il appliquoit des ventouses sur le côté, & il donnoit pour boisson une décoction aqueuse d'hysope & de figues, ou une infusion d'hysope édulcorée avec du miel. Lorsque la maladie étoit parvenue à son plus haut période, il avoit grand soin de tenir le malade à l'abri de l'air frais, en fermant les fenêtres de la chambre.

Dans la *Pleurésie*, il saignoit, il appliquoit des

sinapismes sur le côté affecté, pour y exciter des ampoules, & faire écouler les humeurs, ou des ventouses scarifiées & des fomentations.

Il saignoit également dans l'*Esquinancie*; il lâchoit le ventre; il appliquoit des ventouses sur la partie externe & antérieure du col, la fomentoit avec de l'huile chaude, ou avec des sachets pleins de sel chaud. Il prescrivoit aussi des gargarismes; & si le mal étoit violent, il saignoit sous la langue, & scarifioit la luette & les amygdales.

Il décrit trois différentes especes de consomption, savoir l'*Atrophie*, la *Cachexie*, & la *Phthisie pulmonaire*. Dans cette derniere, il conseilloit d'éviter les bains, le froid, toutes les causes de Rhume, tout excès dans le manger & le boire, & les plaisirs de l'amour: & il prescrivoit un régime végétal, du lait, de temps en temps un peu de poisson, & des bouillies faites de graisse & de farine. Comme remèdes, il donnoit le suc exprimé de plantain, ou le marrube cuit avec du miel & pris à la dose d'une cuiller. Il employoit aussi quelquefois un éclegme pectoral & béchique, composé de beurre, de miel & de térébenthine, qu'il faisoit cuire ensemble. Mais si la fièvre & la toux persistoient, & que l'émaciation du corps devint de plus en plus considérable, il pratiquoit des ulcères artificiels, en

appliquant un fer chaud sur le côté & entre les épaules; & il en entretenoit la suppuration jusqu'à ce que la toux, fut entièrement dissipée. Le malade devoit prendre journellement de l'exercice, en se promenant, en se faisant voiturer ou en naviguant. La dernière ressource qu'il employoit, c'étoit de lui faire changer de climat; & il conseilloit pour cet effet de faire le voyage d'Alexandrie par mer.

Dans l'*Asthme*, il saignoit, il fomentoit la poitrine & les côtés, & il y appliquoit quelquefois des ventouses. Il prescrivoit une composition de miel, de galbanum & de térébenthine, dont il faisoit tenir dans la bouche la grosseur d'une fève, pour qu'elle y fut fondue lentement. Il recommandoit aussi l'ail, le cresson, une diète propre à favoriser l'excrétion de l'urine, la tisane d'hysope avec du miel, l'exercice, les frictions, & la liberté du ventre.

L'*Epilepsie*, selon lui, étoit plus fréquente chez les hommes que chez les femmes; elle n'étoit dangereuse que dans ses commencemens; & elle étoit souvent guérie par la révolution qu'amenoit l'âge de la puberté, après avoir résisté à tous les moyens de l'art. Il faisoit raser la tète du malade, & la laver ou la frotter avec de l'huile & du vinaigre, ou avec du vinaigre & du nitre. Il ordonnoit la saignée pour le jour où l'on attendoit

le paroxysme ; il purgeoit quelquefois avec de l'ellébore noir, ou il faisoit vomir avec de l'ellébore blanc. Il recommandoit l'exercice de la promenade, & ensuite il faisoit faire de fortes frictions au malade dans une chambre chaude, après lesquelles immédiatement il lui versoit de l'eau froide sur la tête. Si le mal résistoit à ces moyens, il appliquoit des ventouses scarifiées à l'occiput, & pratiquoit à la nuque deux ulcéres artificiels moyennant l'application du fer chaud. Il conseilloit d'éviter la chaleur, le froid, la fatigue du corps, de s'abstenir du vin, des plaisirs de l'amour, de toutes les passions de l'ame, & d'écarter la peur, la frayeur, & toute espèce de soucis.

Dans les *maux de tête* chroniques & rebelles, il rasoit la tête du malade, & la lavoit avec de l'eau chaude de mer, ou avec une décoction de laurier (1). Il ordonnoit des sternutatoires, des gargarismes faits avec des substances propres à exciter la salivation; de faire journellement des frictions aux extrémités inférieures ; d'appliquer des ventouses aux tempes & à la partie postérieure de la tête, & des sinapismes à la partie affectée de la douleur, ou lorsque le mal étoit extrême,

(1) C'est-à-dire, si le mal étoit occasionné par le froid ; mais s'il étoit produit par la chaleur, il versoit sur la tête rasée beaucoup d'eau froide. Celse, liv. IV. chap. 2.

d'y

d'y pratiquer des uftions avec un fer chaud. Il avoit foin de régler la diète du malade ; & il penfoit, que le mal provenant de différentes caufes, & exigeant fouvent des remèdes oppofés, puifque les uns étoient foulagés par les applications chaudes, & en tenant la tête couverte, les autres au contraire fe trouvoient mieux d'un traitement raffraîchiffant, c'étoit à l'expérience feule de décider de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes.

Il traitoit les *Léthargiques*, en leur faifant verfer de l'eau froide fur la tête, il rafoit cette partie du corps, la lavoit avec une décoction de rue ou de laurier ; & il y appliquoit différens autres médicamens. Il portoit aux organes de l'odorat de forts ftimulans, & des fubftances fétides, pour diffiper la Léthargie, & il tâchoit d'exciter l'éternuement.

Il reconnoit l'utilité des bains chauds ; & il fait mention des eaux minérales de Baies (1), ville d'Italie, où la terre exhaloit fpontanément une vapeur chaude. Il prefcrivoit l'ufage des bains dans certaines affections nerveufes ; afin d'exciter la fueur, de purifier les mauvaifes humeurs & de changer totalement l'état du corps.

(1) Celfe recommande encore ces bains dans l'Hydropifie. liv. III. chap. 21.

Dans une espèce de *Lèpre* (1), il recommande entre autres choses de provoquer la sueur par le moyen des *étuves*.

Il distingue les différentes espèces d'*Hydropisies* : & il conseille dans l'*Ascite* de mésurer tous les jours le ventre, ainsi que la quantité de la boisson & de l'urine, afin de voir par-là, si la maladie cède aux remèdes. Il recommande pour toutes les espéces d'Hydropisie, l'exercice journalier de la promenade, ainsi que les frictions des extrémités ; de ne boire, que ce qui est absolument nécessaire pour le soutien de la vie, & que des boissons propres à favoriser l'excrétion de l'urine ; de ne prendre que des alimens solides, & notamment des viandes, & un peu de vin âpre. Il prescrit l'usage des étuves, ou du sable chaud pour provoquer la sueur, ou ce qui vaut encore mieux, des vapeurs qui émanent de la terre dans certains endroits d'Italie. Il a soin d'entretenir la liberté du ventre, par une diète laxative plutôt que par des médicamens (2). Sa dernière res-

(1) C'est l'*Eléphantiasis* dont parle Celse liv. III. chap. 25, & qui de son temps n'étoit encore guère connue en Italie (*ignotus pæne in Italia*). Au rapport de Plutarque, *Symposiac.* liv. VIII. *quæst.* 9, cette maladie ainsi que l'*Hydrophobie*, ne furent connues que du temps d'Asclépiade.

(2) On peut comparer avec tout ce traitement, celui que prescrit Hippocrate en pareil cas, Epidem. liv. V. chap. 22. sect. 27. vol. I. pag. 788. édit. Vanderlind.

fource confifte à pratiquer la paracentèfe à l'abdomen : à cet effet il confeille d'employer une canule de plomb ou de cuivre, dont le bord ou l'extrêmité foit large & évafé, de crainte qu'elle ne tombe dans la cavité du bas ventre; & de la laiffer, après l'évacuation de la plus grande partie des eaux, à l'orifice de la plaie, afin que toute l'eau reftante puiffe s'évacuer graduellement. Il fait continuer le même régime de vie après l'opération, jufqu'au parfait rétabliffement de la fanté.

Dans *Leucophlegmatie* ou l'*Anafarque*, il confeille de fe faire frotter la peau deux fois par jour, une heure à chaque fois (1), par une main douce, avec de l'eau dans laquelle on a mêlé du fel, du nitre & de l'huile. Il ordonne auffi des incifions aux jambes au-deffus des malleoles, pour donner iffue aux eaux.

Il décrit différentes *affections chroniques* de l'eftomac, avec les remèdes qui conviennent à chacune d'elles. Si c'eft la pituite qui y abonde il confeille les vomitifs, l'exercice, la navigation, de ne rien boire ou manger qui ne foit chaud, & de s'abftenir de tous les alimens qui engendrent la pituite.

---

(1) Celfe, liv. III. chap. 21, dit : *Ante meridiem, tota hora; poft meridiem, femihora.*

Si c'eſt une congeſtion billieuſe qui occupe l'eſtomac, il preſcrit des vomitifs, des purgatifs, l'exercice, la navigation, l'infuſion d'abſinthe, du vin âpre, & des alimens de facile digeſtion.

Il regarde comme la plus fâcheuſe de toutes ces affections le relâchement & l'atonie des organes digeſtifs, qui ne peuvent ni retenir ni digérer les alimens. Il conſeille l'exercice du corps, & ſur-tout l'exercice de ſes extrêmités ſupérieures, qui convient ſelon lui à la plupart des vices de l'eſtomac; de lire à haute voix, de manière à agiter ce viſcère & les poumons, d'employer les frictions, & l'eau froide verſée ſur tout le corps, ou ſeulement ſur la région de l'eſtomac; de ne manger ni ne boire que froid, & de n'uſer que du vin âpre.

Dans le *Cholera morbus*, maladie d'une marche précipitée, il donne d'abord de l'eau chaude, pour favoriſer le vomiſſement, & enſuite du vin mêlé avec de l'eau immédiatement après que toutes les crudités ſe ſont évacuées, afin de reſtaurer les forces épuiſées. Si l'eſtomac continue à rejeter tout ce qu'on lui offre, il conſeille d'augmenter la doſe du vin: & ſi le mal devient de plus en plus opiniâtre, & qu'il ſoit accompagné de défaillances & de la contraction des extrêmités, il applique des ventouſes & des ſina-

pismes sur l'estomac, & des fomentations chaudes aux extrêmités, qu'il frotte aussi avec de l'huile.

Il décrit plusieurs maladies du *foie*, de la *rate* & des *intestins*. Dans la *Jaunisse*, après avoir ordonné la diète, il prescrit un purgatif. Il rapporte qu'*Asclépiade* étoit dans l'usage de purger dans ces cas avec de l'eau salée. Il recommande l'exercice, les frictions, les bains chauds en hiver, & la natation dans l'eau froide en été, l'usage d'un peu de vin, & la dissipation de l'esprit par différentes espèces d'amusemens.

En parlant des *Hémorrhoïdes*, il observe que leur suppression est quelquefois suivie d'accidens très-grâves & très-dangereux. Si l'anus est enflammé, il conseille les insessions sur l'eau chaude, comme un moyen qui pourroit soulager, ainsi que l'application externe de quelques autres remèdes. Dans les cas où l'on est obligé de les supprimer, il conseille beaucoup d'exercice, & de temps à autre les saignées du bras, après qu'elles ont été supprimées.

Dans la *Dyssenterie*, il s'empresse trop de prescrire les astringens. Pour calmer les douleurs & l'irritation des intestins, il ordonne des lavemens faits de graisse fondue, ou d'huile, ou d'une décoction des graines de lin, ou des blancs d'œufs, avec des roses & du beurre. Le malade

Dans la *Manie triste* ou *mélancolique*, le malade doit être saigné au commencement; on lui donnera ensuite l'ellébore noir pour le purger, & l'ellébore blanc pour émétique. S'il refuse de le prendre, on le mêlera avec son pain. On lui rasera la tête, & on y appliquera des ventouses; quelquefois on versera de l'eau froide sur cette partie du corps, ou on lavera tout le corps avec de l'eau & de l'huile. On tâchera de procurer le sommeil au malade par tous les moyens que nous venons d'exposer; on cherchera à calmer ou à encourager son esprit par l'espérance, & à l'aide de tous les divertissemens, qui l'amusoient le plus pendant le temps de santé, & on employera tour-à-tour la flatterie & la contrainte pour le distraire des idées qui l'occupent, & pour porter son attention sur d'autres objets. La surprise ou la frayeur subite peut aussi quelquefois devenir un moyen de guérison. Il recommande dans tous les cas l'exercice & la diète, qui doit être légère, sur-tout dans les Manies phrénétiques, ainsi que le changement de climat, & de voyager pendant un an après qu'on a été guéri.

Dans la *Morsure des animaux enragés*, *Celse*, ainsi que presque tous les Anciens, conseillent de brûler avec le fer chaud l'endroit de la blessure, & de laisser suppurer l'ulcère pendant un long espace de temps. Si la personne mordue

eſt parvenue à cet horrible période, où l'hydrophobie ſe déclare, il conſeille de la plonger bruſquement dans l'eau froide ou dans la mer (1).

Dans la *Sciatique*, toutes les fois que les frictions répétées de la partie affectée, & les cataplaſmes de ſubſtances âcres appliqués ſur le ſiège de la douleur, ainſi que les ventouſes, étoient ſans effet, ſa dernière reſſource étoit l'application du feu actuel.

La partie Chirurgicale de *Celſe*, eſt une collection de tout ce qu'on avoit découvert dans cet Art depuis *Hippocrate* juſqu'à ſon temps; on y trouve juſqu'aux maladies les moins importantes. Auſſi un illuſtre Chirurgien (2) parmi les Modernes, exhorte-t-il de la manière la plus énergique, ceux qui profeſſent cet Art, à avoir *Celſe* jour & nuit entre leurs mains.

Celſe décrit les fractions du crâne; expoſe tous les ſignes auxquels on peut les reconnoître & juger du plus ou moins de danger, ainſi que la méthode de les examiner & de les mettre à découvert par une inciſion cruciale de la peau

---

(1) Celſe, liv. v. chap. 27, dit ſimplement: *Nec opinantem in piſcinam non ante ei proviſam projicere.* Quant à l'Hydrophobie, dont il eſt queſtion ici, voyez pag. 98 not. 1.

(2) C'eſt Fabrice d'Aquapendente, qui donne ce conſeil: *Nocturna verſate manu, verſate diurna Hor.*

dans la forme de la lettre X. L'incision faite, il conseille d'enlever les angles, & d'y appliquer le trépan. Il observe, qu'il y a des cas, quoique rares, ou par une commotion funeste du cervau, les vaisseaux sanguins de ce viscère se rompent, quoique les os du crâne conservent leur intégrité. Après l'opération du trépan, il applique sur la tète des éponges ou des linges trempés dans du vinaigre, & prescrit une diète sévère.

Dans les violentes fractures des côtés, il ordonne la saignée, & une diète sevère; il conseille d'éviter les passions de l'ame, les cris, le mouvement & ce qui peut exciter la toux ou l'éternuement. Il applique sur la partie fracturée un mêlange de vin & d'huile rosat, ou d'autres topiques composés de divers substances médicamenteuses.

Il en est presque de même, dit-il, des fractures des extrêmités supérieures & inférieures; elles sont plus ou moins graves & dangereuses suivant qu'elles sont composées ou simples, c'est-à-dire, avec ou sans lésion de la chair, & plus ou moins éloignées de l'articulation.

L'extension des membres doit se faire par les aides, & la réduction des os fracturés dans leur situation naturelle, par les mains du Chirurgien. Il faut ensuite y appliquer des bandages

de différentes longueurs, trempés dans du vin & de l'huile. On ne renouvelle le premier panſement qu'au bout de trois jours, & l'on fomente le membre fracturé par la vapeur de l'eau chaude, ſur-tout tant que l'inflammation dure.

En cas de beſoin, on emploie auſſi des atteles, pour contenir les os dans leur ſituation naturelle. Si c'eſt le bras qui eſt fracturé, il faut le porter en écharpe : & ſi c'eſt la jambe, on la place dans une eſpèce de boîte, qui l'entoure juſqu'au-deſſus du jarret, & qu'on aſſujettit par un ſupport du côté du pied, & par des courroies latérales, afin de la tenir dans une poſition ferme. Dans la fracture de l'os de la cuiſſe, la boîte doit s'étendre depuis la tête du fémur juſqu'au pied, de manière qu'elle puiſſe embraſſer la hanche même.

Il décrit la méthode de traiter les fractures compoſées, & donne les moyens d'enlever les eſquilles des os caſſés, ainſi que la manière d'extraire les dards.

Dans la luxation de l'épaule il rapporte pluſieurs manières de renforcer l'extenſion & de réduire à ſa place l'os diſloqué. Une de ces manières ſemblable à la pratique d'*Hippocrate*, étoit de ſuſpendre le malade par le bras, en plaçant l'aiſſelle ſur une porte coupée, ſur une échelle, ou ſur une traverſe ſupportée par deux montans,

& aſſez élevée pour que le malade fut forcé de ſe tenir ſur la pointe des pieds.

Une autre manière de réduction, étoit de coucher le malade ſur le dos. Un aide aſſis derrière ſa tête, aſſujettiſſoit ſon corps dans une poſition fixe, pendant qu'un autre en tiroit le bras dans une direction oppoſée ; & dans ce temps le Chirurgien tâchoit de reduire l'os à ſa place.

Quand à la ſuite d'une plaie il y avoit une inflammation conſidérable à craindre, il employoit les ſaignées plus ou moins répétées du bras.

Pour arrêter les *Hémorrhagies* qui accompagnent les plaies, il appliquoit ſur ces dernières une éponge trempée dans du vinaigre ; & dans les cas plus urgens il faiſoit des ligatures autour des vaiſſeaux bleſſés, ou il en brûloit les orifices avec la pointe d'un fer chaud. Il renouvelloit le panſement au bout de trois jours.

Dans les *Contuſions* conſidérables, accompagnées d'une petite bleſſure, toutes les fois que les nerfs ni les vaiſſeaux ſanguins ne ſont point intéreſſés, il conſeille de dilater la plaie.

Il recommande dans tous ces cas l'abſtinence ou une diète ténue, & l'application de linges trempés dans du vinaigre, ou d'autres ſubſtances ſur la partie enflammée. Il obſerve qu'on peut

guérir les plaies fraîches sans employer des topiques composés. *Hippocrate* se servoit dans ce cas d'une éponge séche, & rejetoit l'usage des substances grasses.

Dans la *Gangrène*, *Celse* conseille de couper la partie affectée jusqu'à ce qu'on arrive à la chaire vive; on d'extirper le membre, si en dépit de tous les efforts de l'Art, on ne peut venir à bout d'arrêter les progrès de la mortification. Après avoir poussé l'instrument tranchant jusqu'à l'os, il scioit celui-ci sous la partie saine de la peau, de manière qu'il restât assez de chair pour recouvrir ensuite l'extrêmité de l'os.

Celse, quoique très-prolixe dans la description des maladies Chirurgicales, ainsi que des divers remèdes qu'il y appliquoit, passe presque sous silence la méthode d'amputer les membres; d'où l'on peut conclure, si on compare sur-tout ses écrits avec ceux des Modernes, que l'*amputation* n'étoit pas aussi fréquemment employée du temps de ce Médecin, qu'elle l'est de nos jours.

Il décrit les symptômes de cette dangereuse maladie, connue sous le nom de *Charbon*, & conseille de consumer incessament la partie gangrenée par l'application de différens corrosifs.

Afin de favoriser la suppuration des *abcès*, il prescrit des cataplasmes de farine d'orge, de mauve. de graine de lin ou de fenu-grec. Il

fait aussi mention de la composition de différens cataplasmes répercussifs.

Dans l'inflammation superficielle, connue sous le nom d'*Erysipèle*, il appliquoit la céruse mêlée avec le suc de solanum, autrement appellé morelle.

Il mêloit aussi quelquefois du sel ammoniac avec les différens cataplasmes qu'il employoit.

Il rapporte très en détail les *maladies des yeux*, *des oreilles* & *des dents*, ainsi que les divers remèdes ou topiques, qu'il y appliquoit.

Dans les *maux des yeux*, il ordonnoit l'abstinence, ou une diète ténue, le repos, & le séjour dans une chambre obscure. Si l'inflammation étoit violente, & accompagnée de vives douleurs, il prescrivoit la saignée & les purgatifs. Il appliquoit au front un emplâtre composé de fleur de farine, de safran & de blanc d'œuf, afin d'empêcher le flux de la pituite; & aux yeux, la mie de pain blanc trempée dans du vin. Il ajoutoit encore à ses collyres le suc de pavot, les roses, & différens autres ingrédiens, trop nombreux pour être ici rapportés. Dans les fluxions chroniques des yeux, il employoit des topiques astringens; il appliquoit aux tempes des ventouses, & il brûloit les veines de ces parties ainsi que celles du front. Il opéroit

la *cataracte* en abaissant l'humeur chrystalline de l'œil an fond de l'orbite.

Il recommande, d'après l'exemple d'*Hippocrate*, d'attacher les *dents* déchaussées par quelque accident, à celles qui les avoisinent de deux côtés par un fil d'or. Avant de faire l'extraction d'une dent, il conseille de couper la gencive qui entoure son cou ; & si elle est creuse, d'en remplir la cavité avec du plomb, de crainte qu'on ne la casse en l'arrachant avec l'instrument.

Il décrit non-seulement l'inflammation, mais encore l'alongement ou la *chute de la luette*.

Il parle de plus des *Polypes* & de quelques autres maladies du nez.

Il fait la description de plusieurs espèces de *Hernies*, & notamment de l'*Hydrocele* ou hydropisie du scrotum, ainsi que des opérations employées dans de pareils cas. Après la réduction de l'intestin dans l'abdomen, il appliquoit une forte compresse à cette partie de l'aine par où il étoit sorti; & il assujettissoit cette compresse par un bandage oppliqué autour des lombes. Dans certains cas, après avoir fait la réduction, il emportoit par l'instrument une partie de la peau relâchée, afin que la cicatrice & la contraction qui devoient s'en suivre, la rendissent plus ferme, & qu'elles opposassent une plus grande résistance à la sortie de l'intestin.

Il décrit différentes maladies des *parties génitales*, & notamment la *difficulté d'uriner*, & la manière de vuider la veſſie par la ſonde.

Il expoſe les ſignes du *calcul*, & la méthode de ſonder les malades pour s'aſſurer de la préſence de la pierre. Dans ce temps la lithotomie conſiſtoit à introduire deux doigts dans l'anus, à pouſſer la pierre vers le périnée, & à l'extraire avec un eſpèce de crochet, par une inciſion faite à la veſſie. Il décrit la manière de faire cette opération dans les deux ſexes; celle de traiter les opérés, & les ſignes qui annoncent le ſuccès de l'opération. *Hippocrate* avoit hazardé d'inciſer même la partie où ſont placés les reins, ſoit pour livrer paſſage au pus des abſcès qui s'y étoient formés, ſoit pour extraire des calculs.

Celſe employoit différens topiques & injections corroſives pour les *Fiſtules*, & les ouvroit même dans la dernière extrêmité juſqu'au fond, au moyen d'un ſcalpel, qu'il dirigeoit ſur une ſonde cannelée.

Pour guérir les vieux *Ulcères*, il faut, ſuivant lui, les changer en plaies récentes, ſoit en emportant par le ſcalpel leurs bords calleux, ſoit en les corrodant par le ver de gris, la chaux vive, l'alun, le nitre, & différens autres eſcharotiques pris du règne végétal.

Dans la *Carie* des os, il conſeille de mettre

l'os à découvert, de le percer de plusieurs trous; de le trépaner, de le brûler, ou de le ratisser, afin d'opérer l'exfoliation de la partie corrompue, & d'y appliquer ensuite du nitre ou d'autres topiques appropriés.

L'orpiment ou arsénic étoit un des topiques qu'il employoit dans le *cancer*.

Il enseigne la manière de faire la *paracentèse* dans l'*Ascite*; & celle de tirer du sang par la *saignée* ou par les *ventouses*. Ces dernières ne paroissent point avoir été aussi commodes que nos ventouses modernes. Elles étoient faites de cuivre ou de corne.

Il traitoit les *veines variqueuses* par l'ustion ou par l'incision.

Il donne le procédé pour extraire le fœtus mort de la matrice, dans quelque position qu'il se présente; & conseille d'appliquer aux parties génitales, après la délivrance, des linges trempés dans du vinaigre rosat.

On trouve dans les écrits de *Celse* une quantité superflue d'emplâtres, de linimens, d'escharotiques, de collyres, de cataplasmes suppuratifs & discusifs, & de différens autres topiques soit simples, soit composés. Il est très-possible que dans cette prodigieuse multitude de remèdes, il s'en trouve quelques-uns d'utiles que les Modernes aient négligés mal-à-propos.

Son *Anatomie* se réduit à une courte description des viscères, des os & des articulations. L'Ostéologie est la partie la plus parfaite de cette description.

Il est impossible d'abréger les écrits de cet illustre Auteur, d'autant plus qu'ils ne sont eux-mêmes qu'un excellent abrégé de Médecine purgé dans la plus grande partie de tout ce qui est inutile ou étranger à cette science. Ceux qui désirent d'en connoître le mérite, doivent les consulter dans l'original.

Son style est net, nerveux & concis. On n'y trouve guères des termes techniques, & il décrit les maladies par un petit nombre de symptômes essentiels : cette manière, sans contredit la meilleure, est en général négligée par les Auteurs de Médecine.

Celse, considéré comme écrivain classique, occupe le même rang en Médecine, que *Tacite*, *Tite-Live*, ou *César* occupent en Histoire. Je ne saurois mieux finir son éloge, qu'en donnant pour échantillon de son style, un excellent morceau sur les moyens de conserver la santé.

Sanus homo, qui & bene valet, & suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet, ac neque Medico, neque Jatroalipta egere. Hunc oportet varium habere vitæ genus : modo ruri esse, modo in urbe, saepius que in agro, navigare, venari, quiescere in-

terdum, sed frequentius se exercere : siquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat ; illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit. Prodest etiam interdum balneo, interdum aquis frigidis uti ; modo ungi, modo id ipsum negligere, nullum cibi genus fugere, quo populus utatur ; interdum in convivio esse, interdum ab eo se retrahere ; modo plus justo, modo non amplius assumere ; bis die potius quam semel cibum capere, & semper quamplurimum, dummodo hunc concoquat. Sed ut hujus generis exercitationes cibique necessarii sunt, sic athletici supervacui : nam & intermissus propter aliquas civiles necessitates ordo exercitationis corpus affligit ; & ea corpora, quae more eorum repleta sunt, celerrime & senescunt & aegrotant. Concubitus vero neque nimis concupiscendus, neque nimis pertimescendus est : rarus, corpus excitat, frequens, solvit. Cum autem frequens non numero sit, sed natura, ratione aetatis & corporis, scire licet eum non inutilem esse, quem corporis neque languor neque dolor sequitur. Idem interdiu pejor est, tutior noctu ; ita tamen, si neque illum cibus, neque hunc cum vigilia labor statim sequitur. Haec firmis servanda sunt, cavendumque ne in secunda valetudine adversae praesidia consumantur.

DIOSCORIDE.

Dioſcoride de Cilicie, Auteur de matière Médicale, fait la deſcription de tous les ſimples & de toutes les drogues, qui étoient de ſon temps en uſage. Il vécut ſous les règnes de *Néron* & de *Veſpaſien*, & il avoit voyagé dans différens pays pour acquérir la connoiſſance des plantes. Il diviſe la matière Médicale en trois claſſes; ſavoir les plantes, les animaux & les minéraux. Il indique les endroits où l'on trouve ces différens ſimples, la manière de les préparer & de les conſerver pour l'uſage, ainſi que les vertus qu'on leur attribuoit relativement aux différentes maladies. Il cite dans le cours de ſon ouvrage pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, dont les écrits pour la plupart n'exiſtent plus. Ce que nous avons de cet Auteur conſiſte en cinq livres complets. *Théophraſte* n'avoit décrit le peu de plantes (cinq à ſix cents eſpèces environ) alors connues, que comme Botaniſte : *Dioſcoride* y ajoute leurs qualités & leurs vertus Médicinales, quoique d'une manière vague & incorrecte. Il vous dira par exemple d'une plante, qu'elle eſt bonne pour provoquer l'urine, ſans faire attention à la maladie & aux autres circonſtances, qui doivent déterminer ſon uſage. On eſt auſſi ſouvent embaraſſé de ſavoir quelle eſt la plante, qu'il déſigne

par un tel nom, parce que la deſcription qu'il en donne eſt extrêmement ſuperficielle. Cette difficulté eſt encore augmentée par le nom de pluſieurs plantes, qui a changé dans la ſuite, ainſi que par les différens noms que porte ſouvent la même plante. Quelques Auteurs modernes, que je nommerai dans la ſuite, ont tâché d'applanir ces difficultés. On ne peut profiter de l'ouvrage de *Diſcoride*, qu'en le liſant avec le commentaire de J.*Bauhin*, ou celui de *Fabius Columna*. *Saumaiſe* eſt également un habile Critique pour ce qui concerne la matière Médicale. Malgré toutes ces inexactitudes, *Galien* avoue que *Dioſcoride* avoit mieux traité la matière Médicale qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Nous avons déjà vu, que chez les Anciens pluſieurs ſubſtances métalliques, comme la céruſe, la litharge, le vert de gris, l'antimoine brûlé, le cinabre étoient uniquement employées extérieurement comme topiques. Le mercure étoit regardé comme un poiſon. Ils ne ſe ſervoient intérieurement que d'un petit nombre de terres, du ſel ammoniac (différent de celui qui porte aujourd'hui le même nom), & de quelques ſels foſſiles. Ils preſcrivoient en bain, & quelquefois en boiſſons les eaux thermales bitumineuſes, natreuſes & ſulfureuſes, ainſi qu'on peut le voir dans *Pline* & dans *Galien*.

On donnoit alors, comme on donne aujourd'hui, différentes formes & préparations aux médicamens. On trouve dans les formules de ce temps, des poudres, des pilules, des trochifques, des électuaires, des infufions, des décoctions, ou des fucs exprimés de plantes & de fruits, des gargarifmes, des errhines, des finapifmes, des collyres, des fuppofitoires, des peffaires, des tentes, des onguens, des cataplafmes, des emplâtres, des cérats &c. Les *compofitions royales* & les *antidotes* étoient en grande réputation. On avoit des recettes & des antidotes non-feulement contre les poifons & les bêtes vénimeufes, mais encore contre différentes maladies. Ce fut l'Archiatre de *Néron* qui inventa cette abfurde mais fameufe compofition, connue depuis fous le nom de *Thériaque* d'*Andromaque*, dans le deffein de perfectionner le *Mithridate*, autre compofition, ainfi nommée du nom de cet infortuné Prince Afiatique que Pompée avoit détrôné. Cet antidote de *Mithridate* étoit compofé de 36 ingrédiens aromatiques & de différentes gommes, parmi lefquelles on comptoit l'opium. Les Romains y ajoutèrent la chair de vipère avec 24 autres ingrédiens. Plufieurs Empereurs Romains faifoient préparer ce prétendu contre-poifon dans leurs propres palais: & même aujourd'hui la *Thériaque*, réduite à la vérité à un moindre nombre

d'ingrédiens, figure encore dans les pharmacopées & dans les boutiques des Apothicaires. Les Anciens l'adminiſtroient dans différentes eſpèces de maladies. *Pline* dit, avec cette raillerie cauſtique qu'on lui connoît, que cet amas confus de drogues, étoit uniquement inventé *ad oſtentationem artis*.

Pluſieurs Médecins employoit alors les *vipères* comme un remède contre les ulcères invétérés, les taches de la peau, la lèpre, le maraſme, & comme un antidote contre les poiſons. Ils les preſcrivoit ſous la forme de bouillons, de gelées, d'infuſions vineuſes, ou ils les donnoient rôties, comme nous faiſons rôtir les anguilles.

L'*Aſſa-fétida*, que les Allemands appellent *Stercus diaboli* à cauſe de ſa puanteur, étoit auſſi en uſage chez lès Anciens. Ils le faiſoient entrer dans pluſieurs de leurs ſauces & de leurs ragoûts.

Tous ces ſomptueux *onguens* & *parfums*, inventions puériles & dégoutantes d'un goût dépravé par le luxe, furent portés par les Romains à un point extravagant. Ils étoient compoſés de différentes plantes, fleurs, gommes, réſines odoriférantes infuſées dans de l'huile de caſtor (1), d'ambre,

(1) C'eſt le nom que les Anglais donnent à l'huile de ricin. Au ſujet de ces onguens ou parfums, vous pouvez conſulter Le Clerc, *Hiſt. de la Médec.* Part. III. liv. II. chap. I.

de cinnamome, & d'autres drogues aromatiques.

PLINE.

Pline le Naturaliſte, Génie diſtingué par des talens éminens & par le rang qu'il occupoit dans la ſociété, quoiqu'il ne fut point Médecin de profeſſion, écrivit pluſieurs chapitres ſur l'origine & l'Hiſtoire de la Médecine, ſur la matière Médicale & ſur la Pharmacie. Il raſſembla dans un traité les obſervations de *Théophraſte* & de *Dioſcoride.* Perſonne n'ignore ſon *Hiſtoire Naturelle*, qui eſt un abrégé des écrits d'*Ariſtote.* Animé d'un déſir ardent de s'inſtruire & d'acquérir une érudition univerſelle, il recueillit de divers Auteurs anciens, & publia un mélange d'obſervations différentes ſur les Météores, l'Aſtronomie, les comètes, les éclipſes & les tremblemens de terre. Pour élever un ſi vaſte édifice, il fut obligé de s'en rapporter dans pluſieurs occaſions au témoignage des autres; ce qui fait que ſes ouvrages renferment beaucoup d'erreurs & de fables mêlées avec un grand nombre de vérités importantes.

Il ſe déclare contre les Médecins Dogmatiques, qu'il accuſe d'avoir rendu l'Art conjectural; & déſaprouve tous les remèdes composés & notamment ces compoſitions qu'on déſignoit par le nom de *Royales.* Il regarde l'uſage de mêler les

ſimples les unes avec les autres, & de les faire entrer dans une compoſition en petites doſes, comme la preuve d'une inſigne impudence & comme l'invention de ceux qui avoient intérêt de débiter leurs drogues.

Il appelle le vin, le *ſang de la terre* (1), & le conſidère comme le plus agréable cordial que la nature ait produit pour égayer l'homme. Les anciens Romains, dans les beaux jours de leur République, cultivoient la vigne avec un ſoin particulier, & il fut un temps où ils comptoient juſqu'à quatre-vingt eſpèces de vin différentes (2).

GALIEN.

Galien, qu'on place communément à l'an 160 de l'Ere Chrétienne, eſt le dernier Médecin de diſtinction qui ait pratiqué à Rome. Il faut que je parle un peu plus au long du caractère & des écrits de cet Auteur, par la raiſon qu'il a régné pendant pluſieurs ſiécles en Médecine, & que ſes opinions y ont été regardées comme des oracles. Dans la ſuppoſition qu'il avoit porté

(1) Au rapport de Pline, liv. XIV. chap. 7. C'étoit Androcydes qui appelloit le vin de ce nom, dans une lettre adreſſée à Alexandre le Grand.

(2) Voyez Pline, liv. XIV. chap. 13.

toutes les branches de la Médecine à leur perfection, on a cru que son systême étoit infaillible. Plusieurs Médecins n'ont fait que le copier, ou écrire d'ennuyeux commentaires sur différentes parties de ses volumineux ouvrages, dont plusieurs sont déjà perdus. Ce qui nous reste de ce Médecin consiste en six volumes in-folio.

Cet Auteur naquit à Pergame, ville de l'Asie mineure, voyagea beaucoup dans la vue de s'instruire, & demeura quelque temps à Alexandrie, capitale d'Egypte, pour poursuivre ses études en Médecine. A l'âge de trente-deux ans (l'an 160 environ de l'Ere Chrétienne) *Galien* alla à Rome, où la réputation de ses talens lui procura des admirateurs & des protecteurs parmi les Grands, & lui suscita en même-temps, comme il le dit lui-même, des rivaux & des ennemis envieux de son mérite. Les Empereurs *Marc-Aurele* & *Lucius Vérus* le comblèrent de leurs faveurs; & il eut le bonheur de guérir le premier d'une maladie dangereuse. Cette cure, lui valut, à ce qu'il dit lui-même, des témoignages d'estime très-flatteurs de la part du Souverain.

Lorsque *Galien* parut à Rome, toutes les autres sectes de Médecins connues sous les noms de *Dogmatiques*, d'*Empiriques*, de *Méthodiques*, d'*Episynthétiques*, de *Pneumatiques*, & d'*Eclectiques* subsistoient encore. Quelques-unes d'entre elles

étoient encore ſubdiviſées en d'autres parties, de manière qu'on n'étoit point d'accord ſur celui qu'on devoit ſuivre. Le ſyſtême de *Galien* prit le deſſus ſur tous les autres. Bien loin de s'attacher à aucun parti, il ſe déclara contre toutes les ſectes, & les traita avec un grand mépris. Il appelloit les Méthodiques les *ânes de Theſſalus*. Les Empiriques commençoient alors à dégénérer, & n'étoient plus que de vrais Charlatans, en adminiſtrant les remèdes ſans aucun jugement ni méthode; ils tombèrent enfin avec toutes les autres ſectes, à force d'être mépriſés, dans l'oubli.

Galien ſe vante ouvertement dans ſes écrits, des connoiſſances ſupérieures qu'il poſſédoit en Médecine; il prend ſouvent un ton magiſtral, & fait ſon propre éloge avec une arrogance qui révolte. « J'ai fait (dit-il, dans un mouvement d'amour-propre dégoutant) en Médecine, » ce que *Trajan* a opéré dans l'Empire Romain, » en faiſant conſtruire des chemins & des ponts » par toute l'Italie. Perſonne n'a donné avant moi » la vraie méthode de traiter les maladies. Il eſt » vrai qu'*Hippocrate* avoit déjà frayé ce même » chemin; mais comme il fut le premier qui » l'eût découvert, il n'avoit pu aller auſſi loin, » qu'il auroit été à ſouhaiter. Ses écrits manquent » d'ordre; & l'on n'y trouve dans pluſieurs cas

» ni toutes les diſtinctions, ni tous les détails » néceſſaires. Il eſt ſouvent obſcur, à la manière » des Anciens, pour vouloir être concis. Il a » ouvert le chemin, mais il falloit qu'un autre » le rendit aiſé ».

Galien entreprit de réparer tous les défauts, & de remplir toutes les lacunes qu'on trouve dans *Hippocrate.* Il prend ſouvent ce dernier pour ſon guide & ſon modèle, & il commente pluſieurs de ſes ouvrages. Il prétend avoir établi le premier une méthode juſte & raiſonnée de traiter & d'enſeigner la Médecine.

Il compare le Médecin à un Architecte. Comme celui-ci doit connoître juſqu'aux plus petites parties qui compoſent une maiſon, de même le Médecin doit être au fait des actions & fonctions particulières à chaque partie qui entre dans la compoſition du corps humain : ce qui établit néceſſairement l'étude de l'Anatomie & de la Phyſiologie.

Sa théorie concernant les quatre principes ou élémens, n'eſt que le ſyſtême des Philoſophes Grecs & qu'une répétition de ce qu'a dit *Hippocrate.* Le *feu*, l'*air*, la *terre* & l'*eau* étoient regardés comme les corps élémentaires de toute la Nature; & les quatre humeurs du corps humain, analogue à ces élémeus, étoient le *ſang*, la *pituite*, la *bile jaune* & la *bile noire.* Les qualités de ces

élémens, sont le *chaud*, le *froid*, l'*humide* & le *sec*; & les maladies dépendent de l'excès ou de la dégénération d'une de ces quatre humeurs fondamentales. D'après ces principes, il établit les quatre principaux *tempéramens*, qui sont le *sanguin*, le *phlegmatique*, le *bilieux* (1) & le *mélancolique*, & qu'il subdivise en d'autres tempéramens plus composés, en y ajoutant les tempéramens propres à certains individus.

Il divise les parties du corps humain en *solides*, en *fluides* & en *esprits*; les humeurs, en *sang*, *pituite*, *bile jaune* & *bile noire*; & les fonctions, en *naturelles*, *vitales* & *animales*. Les fonctions naturelles servent à la digestion, à la nutrition & à la génération; les vitales concernent l'action du cœur & la respiration, & distribuent la vie & la chaleur par-tout le corps; & les animales, regardées comme les plus nobles de toutes, sont placées dans le cerveau, d'où dépendent les sens internes & externes.

Il examine en détail l'abus & les effets de ce qu'on appelle (peut-être improprement) *six choses non-naturelles*, & qui reglées convenablement tendent à conserver la santé. Telles sont

(1) C'est vraisemblablement par une faute d'impression que mon texte Anglois porte ici *atrabilarian*, comme un mot différent du *mélancholic* qui le suit.

l'*air* que nous respirons, le *manger* & le *boire*, le *mouvement* & le *repos*, le *sommeil* & les *veilles*, les *rétentions* & les *excrétions* du corps, & les *passions* de l'ame. Il les regarde comme des *causes procatarctiques* des maladies, parce que ce sont elles qui mettent en mouvement le *cause antécédente*, qui consiste dans la *pléthore* ou dans la *dégénération* des humeurs élémentaires du corps. *Hippocrate* regardoit de plus l'introduction de l'air dans les vaisseaux sanguins, comme cause de plusieurs maladies nerveuses ou spasmodiques.

Galien définit la maladie, une disposition du corps qui empêche que ses parties ne s'acquittent de leurs fonctions. Sa classification des maladies est analogue à celle d'*Hippocrate*. Il les distingue en *épidémiques*, *endémiques*, *sporadiques*, *aigues*, *chroniques*, *bénignes*, *malignes*, en y ajoutant plusieurs autres espèces, qu'il feroit inutile de rapporter ici. Il définit les *symptômes*, des *affections contre-nature*, qui dépendent des maladies mêmes, & qui les accompagnent, comme l'ombre accompagne le corps. Il distingue trois différentes espèces de symptômes : les premiers consistent dans la lésion de quelque fonction du corps ; les seconds concernent le changement de qualité de quelqu'une de ses parties ; & les troisièmes regardent les vices de rétentions ou d'excrétions. C'est ainsi que la *mauvaise digestion* est un symptôme

de la fonction naturelle léſée de l'eſtomac & des inteſtins ; la *Syncope*, de la fonction vitale léſée du cœur ; & *l'Apoplexie*, de la fonction animale altérée du cerveau. Les vices des rétentions & des excrétions ſont annoncés par les ſelles, les urines & les autres couloirs de la Nature.

Il diſtinguoit de plus les ſymptômes en *diagnoſtiques* & *prognoſtiques* ; & ſubdiviſoit les premiers en *pathognomoniques* & en *adjoints*. Les ſignes pathognomoniques ſervent à caractériſer une maladie & à la diſtinguer d'une autre. Ils commencent avec la maladie, l'accompagnent dans tout ſon cours & finiſſent avec elle. Les ſignes adjoints au contraire ſont communs à pluſieurs maladies. Dans la Pleuréſie, par exemple, la toux, la difficulté de reſpirer, la douleur du côté & la fièvre continue ſont des ſymptômes pathognomoniques ; mais les différentes couleurs des crachats ne ſont qu'un ſigne adjoint. Il tiroit les ſignes diagnoſtiques de l'action même léſée des parties, des cauſes des maladies, du pouls, & des diverſes excrétions. Quant aux maladies ou affections externes, la vue & le toucher ſuffiſent pour nous les faire connoître.

La connoiſſance que l'on a (dit *Galien*) des différentes fonctions du corps, ſervent à découvrir l'organe léſé ou malade. Ainſi une pénible digeſtion marque que l'eſtomac eſt affecté ; une

difficulté d'uriner annonce l'obſtruction de la veſſie, des reins & des autres parties qui contribuent à cette excrétion; l'altération du pouls eſt un ſigne de l'affection du cœur & des artères; le défaut de mouvement dans quelque partie, indique une affection des nerfs.

Mais les fonctions pouvoient être altérées de deux manières; ou directement & par elles-mêmes, ou par ſympathie. C'eſt ainſi que le vomiſſement peut quelquefois dépendre ſympathiquement du calcul de reins; & dans ce cas les remèdes pour l'eſtomac feroient abſolument inutiles.

La nature de la douleur peut auſſi déceler la nature de la partie affectée. Si la douleur eſt vive & pungitive, c'eſt une marque que la partie affectée eſt une membrane; ſi elle eſt accompagnée de convulſions, ce ſont les nerfs qui ſouffrent.

On peut encore découvrir les maladies par les excrétions & les évacuations. Les petites chairs, que l'on rend quelquefois en urinant, annoncent une affection des reins; mais des écailles, ſemblables à du ſon, qui ſortent par la même voie, marquent que c'eſt la veſſie qui ſouffre. Le ſang qui jaillit d'un vaiſſeau d'une manière inégale & comme par bonds, indique l'ouverture d'une artère; celui qui ſort de la bouche lorſqu'on touſſe, marque la rupture de quelque vaiſſeau du poumon; & s'il eſt mêlé avec du pus, c'eſt

un ſigne que cet organe de la reſpiration eſt ulcéré. La couleur jaune de la peau dans l'Ictère, eſt un ſigne de l'obſtruction des organes excréteurs de la bile.

Galien a écrit pluſieurs livres, ſur le ſiège des différentes maladies; lesſquels paſſent pour être des meilleurs ouvrages qu'il ait faits.

Ce ſont, ſelon lui, les cauſes qui nous fourniſſent les divers ſignes pour connoître & pour déterminer la nature individuelle de chaque maladie. La *pléthore* & la *cacochymie* ſont les cauſes les plus ordinaires de pluſieurs maladies. Il peut, d'après ſon ſyſtême, exiſter une pléthore dans toutes les humeurs également; mais ſi ce ſont les deux biles ou la pituite, qui excèdent leur juſte proportion, on appelle cette ſur-abondance, cacochymie, à cauſe de l'altération qu'elle produit dans le ſang. Ces humeurs peuvent encore être dans un état de cacochymie, uniquement par la dégénération de leurs qualités primitives.

Il diſtingue les caractères de ces différentes affections des humeurs de cette manière :

La *Pléthore ſanguine* (humide & chaude) ſe connoît par les ſignes ſuivans : on a de l'embonpoint & l'on groſſit plus que de coutume; les vaiſſeaux s'enflent, le pouls eſt fort; la reſpiration n'eſt pas bien libre; on eſt facilement aſſoupi, & l'on eſt agité par des rêves pendant

le

le ſommeil; on éprouve des éruptions de ſang par le nez ou par d'autres parties du corps. On la connoît encore par les cauſes qui tendent à la produire; telles ſont une vie ſédentaire, des alimens nourriſſans, l'interruption d'un exercice ordinaire, la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle.

La *Cacochymie bilieuse* (chaude & sèche) a pour ſignes, la couleur jaune de la peau des yeux, et de la langue, l'amertume de la bouche, la ſoif, le dégoût, la nauſée, les évacuations bilieuſes par le vomiſſement ou par les ſelles; on ſupporte avec peine la faim; on a le pouls vîte; on eſt vif & colère. Les cauſes qui peuvent diſpoſer à une pareille Cacochymie, ſont un tempérament ſec & chaud, la ſaiſon de l'été ou la chaleur du climat, le grand travail ou le trop d'exercice, les veilles, l'abſtinence & les paſſions de l'âme.

Les ſignes qui annoncent la *Cacochymie mélancolique* (froide & sèche), ſont un appétit inſatiable & dépravé, les flatuoſités, la triſteſſe, la taciturnité, les hémorrhoïdes, les varices, la lèpre, le cancer. La ſaiſon de l'automne, l'âge moyen, un tempéramment froid & ſec, des alimens groſſiers & le chagrin diſpoſent à cette Cacochymie.

La *Cacochymie pituiteuſe* (humide & froide)

se manifeste par la couleur pâle de la peau ; la peau est froide au toucher ; le pouls foible, lent & mou, l'urine blanche ou pâle ; on est sujet aux fluxions, aux catarrhes & aux tumeurs édémateuses ; on craint le froid. Les causes qui disposent à cette Cacochymie, sont les climats humides & froids, une nourriture aqueuse & crue, la vie sédentaire & oisive, & l'excès du sommeil.

Galien discute les signes prognostiques, c'est-à-dire les signes qui indiquent la crise future & la terminaison de chaque maladie. Il les tire, ainsi que les signes diagnostiques, principalement des fonctions naturelles, vitales & animales, des excrétions, des qualites changées des parties du corps, & des jours critiques. La maladie, une fois connue, nous guide à prévoir la manière dont elle doit se terminer. Une fièvre maligne, par exemple, est toujours dangereuse ; les fièvres intermittentes sont pour l'ordinaire sans danger ; une grande inflammation est plus à craindre qu'une petite. Il en est de même de la nature de la partie qu'occupe la maladie, par rapport au prognostique : plus l'organe affecté est important pour la conservation de la vie, plus le danger est grand. La cause de la maladie, le sexe & l'âge du malade, le climat, la saison de l'année, & le plus ou moins de dérangement dans les fonctions

& dans les excrétions, sont autant des guides qui peuvent nous conduire dans le prognoſtique. On trouve dans cet Auteur une infinité d'obſervations importantes relatives à cette partie de la Médecine, ainſi que des commentaires ſur les prognoſtiques d'*Hippocrate.*

Galien eſt le premier Médecin, après *Eraſiſtrate* & *Archigène*, qui ait fait le plus d'attention au pouls dans les maladies. *Hippocrate* & *Celſe* avoient, pour des raiſons déjà alléguées, negligé cet examen, & s'étoient fiés davantage à celui de la reſpiration. *Galien* a écrit dix-ſept livres ſur les différentes eſpèces de pouls, & ſur les indications, qu'ils fourniſſent dans le traitement des maladies. Je n'en rapporterai que quelques-uns, qui peuvent ſervir d'échantillon de l'étendue de ſes travaux dans cette partie. Le pouls, ſelon lui, ſe diſtingue en *ſimple*, *compoſé*, *long*, *large*, *élevé*, *vîte*, *fréquent*, *véhément* ou *fort*, *lent*, *foible*, *mou*, *dur*, *égal*, *inégal*, *intermittent*, *dicrote* ou *à deux pulſations*, *ondoyant*, *tremblant*, *convulſif &c.* Il fait dépendre toutes ces variations de différentes cauſes, qu'il diſtingue en premiéres & en ſecondes. Un pouls fort indique la force du cœur & des artères; le mou eſt un ſigne du relâchement des artères, comme le dur l'eſt de leur tenſion & de leur rigidité. Il ajoute que l'âge, le ſexe, le tempéramment, & les changemens dans les

choſes non-naturelles, peuvent modifier différemment les pulſations.

Pluſieurs de ces diſtinctions minutieuſes relatives au pouls, n'ont jamais exiſté que dans l'imagination de *Galien*; du moins une grande partie des cauſes qu'il en donne, & des prognoſtiques qu'il en tire, ſont extrêmemenet douteux. Il avoue lui-même l'impoſſibilité d'établir toutes ces diſtinctions, en diſant qu'il faudroit toute la vie d'un homme pour en acquérir une connoiſſance parfaite. Nous ſavons que le pouls eſt altéré par les moindres cauſes, que les changemens dans le manger & le boire, les paſſions de l'ame, & même les différentes parties de la journée peuvent accélérer ou rallentir ſa marche.

Galien n'eſt pas moins ſubtil & minutieux dans l'examen des divers états & changemens de l'urine, & dans les indications & les préſages qu'on peut tirer de cette excrétion dans les maladies.

Dans chaque maladie, dit-il, il exiſte *trois affections contre-nature*, leſquelles ſont la *maladie* même, ſa *cauſe* & ſes *ſymptômes*. C'eſt la maladie, cauſe de tous les autres ſymptômes, qui doit faire l'objet conſtant de toute l'attention du Médecin, & c'eſt contre elle qu'il doit principalement diriger ses remèdes. Il faut en excepter

les cas où quelque ſymptôme violent & dangereux nous oblige à tourner tous les moyens de l'Art contre lui, en laiſſant pour un moment de côté la maladie principale.

Pour prévenir les maladies, il ne faut qu'enlever ou éviter les cauſes qui les produiſent. Pour les traiter, & pour juger de leur terminaiſon future, il y a pluſieurs circonſtances qu'il faut conſidérer & peſer enſemble, afin de tirer de leur réſultat les remèdes les plus appropriés. Ces circonſtances ſont, les forces, l'âge, le tempérament & les habitudes du malade : il faut de plus examiner la nature de l'organe affecté, s'il eſt délicat, par exemple comme ſont les yeux, ou s'il eſt d'une importance majeure pour la conſervation de la vie, comme ſont le cerveau & les poumons.

Depuis le temps d'*Hippocrate* juſqu'à celui de *Galien*, le nombre des médicamens, & ſur-tout des médicamens compoſés s'étoit prodigieuſement accru. A cela près la pratique de *Galien* eſt fondée ſur celle d'*Hippocrate*, dont il a également adopté & défendu les *jours critiques*. Il a écrit fort au long ſur la matière médicale & ſur la compoſition des remèdes. Pluſieurs de ſes formules, recettes & antidotes, recueillis par différens Auteurs, ſont compoſés d'un amas d'ingrédiens diſcordans,

& sont par conséquent effacés de nos pharmacopées modernes.

Il fait dépendre toutes les vertus qu'il attribue aux médicamens, de leurs prétendues qualités élémentaires, le chaud, le froid, l'humide & le sec. Il subdivise encore chacune de ces qualités en quatre degrés, de manière qu'une plante ou une drogue peut être froide ou chaude au premier, au second, au troisième, ou au quatrième degré. Ainsi, pour une maladie chaude ou froide à un de ces quatres degrés, on prescrivoit un médicament doué de qualités opposées au même degré de chaud ou de froid élémentaire. La salure, l'amertume, & l'acrimonie des substances dépendent, d'après ses idées, de leur chaleur ou de leur sécheresse.

Galien saignoit plus souvent qu'*Hippocrate*; mais il n'employoit jamais ce remède pour les enfans au-dessous de quatorze ans. La quantité de sang qu'il tiroit à la fois, étoit proportionné à la nature de la maladie & aux forces du malade; elle n'alloit jamais au-delà de dix-huit, ni ne descendoit au-dessous de huit onces. Il avoit pour maxime, qu'il valoit toujours mieux se tromper par défaut que par excès. Il saignoit dans la vue de diminuer la pléthore, comme il purgeoit pour évacuer la cacochymie. Il ouvroit les veines jugulaires, & quelquefois même il pratiquoit l'ar-

tériotomie ſur les tempes. Il employoit de plus les ſangſues (1), les ſcarifications, & les ventouſes ſcarifiées.

Pour provoquer la *ſueur*, il faiſoit uſage de bains & de frictions, & il n'employoit guères des remèdes internes, excepté la thériaque.

Galien ſe ſervoit encore des *anodins* (2), c'eſt-à dire de médicamens où il entre de l'opium, pour calmer les douleurs, pour arrêter des évacuations exceſſives, ou pour procurer le ſommeil.

Ses préceptes concernant les règles & le choix du régime pour tous les âges & pour toutes les ſaiſons de l'année, ſoit en ſanté, ſoit lorſqu'on

---

(1) Il ne paroît point que Galien ait fait uſage de ſangſues; & cela peut-être par prévention contre un remède particulier à la Secte des Méthodiques, donr il étoit l'ennemi déclaré. Quant au petit traité intitulé *des ventouſes, de la ſcarification, des ſangſues* &c., qui ſe trouve parmi les œuvres de Galien, Le Clerc a déjà obſervé qu'il n'eſt point de cet Auteur. Voyez ſon *Hiſt. de la Médec.* Part. II. liv. IV. ſect. I. chap. I., & Part. III. liv. III. chap. 3.

(2) Pratique que Galien a vraiſemblablement imitée d'*Héraclide* de Tarente, célèbre Empirique, dont il faiſoit cas, & qui paroît avoir été le premier qui eût employé intérieurement & extérieurement l'opium. Voyez Le Clerc, *Hiſt. de la Médec.*, Part. II. liv. II. chap. 7. Nous avons déjà vu (pag. 35) qu'Hippocrate ſe ſervoit du ſuc de pavot pour une ſemblable indication.

eſt malade, ont été copiés par la plupart des Auteurs qui lui ont ſuccédé, & ne ſont point inférieurs à ſes autres écrits. Il examine la nature de preſque toutes les eſpèces d'alimens & leurs effets par rapport à la digeſtion. Il parle fort au long, dans les règles qu'il donne pour la conſervation de la ſanté, de l'exercice, des bains, des frictions, des évacuations, &c.

Ses commentaires ſur la Chirurgie d'*Hippocrate*, ainſi que pluſieurs de ſes propres ouvrages Chirurgicaux ſont parvenus juſqu'à nous. Il donne une exacte deſcription des diverſes eſpèces de Hernies ; & il paroît avoir exercé la Chirurgie auſſi bien que la Médecine.

Il eſt fort douteux que *Galien* ait diſſéqué régulièrement des corps humains. A Rome, où par une délicateſſe ſuperſtitieuſe, on ne ſouffroit pas même d'approcher un corps mort, & l'on brûloit le plus ſouvent les cadavres, le peuple avoit vu ces diſſections avec horreur. Il paroît d'après ce que dit *Galien* lui-même, que ce n'étoit que par occaſion que les Médecins pouvoient ſe procurer les corps des voleurs tués ſur le grand chemin, des ennemis tombés ſur le champ de bataille, des criminels condamnés à mort, ou des enfans expoſés. Car il n'étoit pas rare, au rapport des Hiſtoriens, de voir les perſonnes les plus indigentes du peuple, expoſer leurs

enfans, toutes les fois fur-tout qu'elles étoient accablées d'impôts très-onéreux. Ajoutez à cette averfion du peuple pour les diffections, les peines prononcées par les loix contre ceux qui auroient ofé maltraiter un corps mort. On avoit établi ces loix pour arrêter les meurtres & les cruautés de toute efpèce qu'exerçoient les factions de *Marius* & de *Sylla.*

Galien confeilloit de commencer par s'exercer fur des finges, afin qu'on fut préparé & mieux en état de profiter enfuite des diffections de corps humains, que la guerre avec les Germains ou quelque autre occafion auroit pu fournir aux Médecins. Il décrit fouvent les parties du finge en les fuppofant femblables à celles du corps humain. Il nous apprend lui-même qu'il avoit difféqué plufieurs efpèces d'animaux, & notamment des finges. Ces derniers ne font à la vérité, dans leur forme externe, & plus encore dans leur ftructure interne, qu'une imitation groffière de l'homme : il y a cependant des cas où l'Anatomifte & le Moralifte feroient peut-être fort embaraffés de décider s'ils doivent être regardés comme inférieurs à l'homme. A Alexandrie même, cette fameufe cité, qui rivalifoit avec Rome fa fouveraine, & dont l'Ecole de Médecine eft recommandée par *Galien* à ceux qui veulent s'inftruire dans l'Anatomie, on n'avoit dans ce temps

que des ſquelettes humains ; le reſte du cours d'Anatomie y étoit vraiſemblablement enſeigné ſur les corps des animaux que je viens de citer.

Les Œuvres Anatomiques de *Galien* ſont très-volumineuſes. Elles renferment pluſieurs découvertes faites par lui, & d'autres qui appartiennenent à ſon prédéceſſeur *Marinus* ; & préſentent ſans comparaiſon le tableau anatomique & phyſiologique du corps humain & de ſes fonctions, le plus parfait qu'on puiſſe trouver dans l'Antiquité. On y trouve une deſcription, qui n'eſt pas à beaucoup près à mépriſer, des os, des ligamens, des cartilages, des muſcles, de la peau, des vaiſſeaux ſanguins du cerveau, des nerfs & de leurs membranes, de l'œil & de ſes humeurs & tuniques, de tous les organes externes des ſens, des nerfs qui y aboutiſſent, ainſi que des nerfs vertébraux, de la trachée-artère, des poumons, du cœur, du diaphragme, de l'œſophage, de l'eſtomac & des inteſtins, du foie, de la véſicule du fiel, de la rate, du pancréas, des reins, des urétères, de la veſſie, & des organes de la génération dans les deux ſexes.

Galien eſt le premier qui ait diſſéqué un grand nombre de muſcles, & qui ait démontré leur figure, leur ſituation & leur direction, quoiqu'il en ignorât la ſtructure.

Il parle de ce mouvement du cœur, connu

ſous le nom de *ſyſtole* & de *diaſtole*, & il a ſu que les veines & les artères renferment du ſang, dont il paroît même n'avoir point ignoré la petite circulation, qui ſe fait par les poumons, ni la communication qui exiſte entre les oreillettes & les ventricules du cœur dans le fétus avant ſa naiſſance : mais la circulation générale du ſang par-tout le corps continua d'être ignorée pluſieurs ſiècles après *Galien.*

Il penſoit, que le cœur recevoit des poumons la partie la plus pure & la plus ſubtile de l'air reſpiré, laquelle ſervoit à rafraîchir le ſang; que le ſang & l'air ſervoient conjointement à former les eſprits animaux & vitaux ; & que la partie groſſière & ſuperflue de ce même air, après avoir ſervi à l'importante fonction de la voix, ſe déchargeoit en partie par la reſpiration, & en partie par la tranſpiration de la peau en entraînant avec elle, tout ce qu'il y avoit de fuligineux dans le ſang.

Il croyoit que le chyle étoit abſorbé par le foie; & que dans cet organe il ſe changeoit en ſang, que la bile étoit une humeur excrémenticielle de ce dernier, mais qu'elle ſervoit cependant en même temps à ſtimuler les inteſtins, & à leur donner ce mouvement néceſſaire pour expulſer les matières fécales; que la bile noire, qu'il regardoit comme la lie du ſang, étoit ſéparée

dans la rate. Les nerfs, selon lui, étoient les premiers instrumens du sentiment & du mouvement. Un grand nombre de termes anatomiques, actuellement en usage, sont copiés des écrits de *Galien*.

Ce n'est point une entreprise si facile, que de présenter en abrégé & pour ainsi dire en miniature, la masse énorme des ouvrages, le système & les découvertes Médicales de *Galien*. Pour en donner une idée exacte & telle que cet Auteur la mérite, il faudroit au lieu de quelques pages, lui consacrer des volumes entiers.

Il suffit d'observer, que *Galien* entreprit de décrire la structure & les fonctions du corps humain, d'examiner les causes de ses maladies & leur manière d'agir, d'exposer les noms, la composition & les vertus des médicamens, & enfin d'établir la science des signes diagnostiques & prognostiques, ainsi que de l'administration des remèdes. Toutes ces connoissances supposent & renferment l'Anatomie, la Physiologie, la Pathologie, la matière Médicale, & la Médecine pratique. Si vous exceptez la Chymie & la Physique, qui ne furent connues que plusieurs siècles après lui, il n'existe aucune partie de la Médecine, du moins telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans les Ecoles, qui ne fût traitée par *Galien*.

Son Anatomie & sa Physiologie, quoique défigurées par bien des erreurs, ont épargné une grande partie de travaux aux Modernes, qui se sont trouvés par-là en état de faire des progrès rapides dans ces sciences. Il a établi l'étude d'*Hippocrate*, & a montré le chemin qu'il falloit suivre pour arriver à la connoissance de la Médecine; ce n'est pas toujours, à la vérité, par des exemples & par des expériences qu'il nous y guide, mais il a du moins indiqué les moyens d'étudier cette science avec plus de profit, de l'établir sur des fondemens rationels & d'en étendre les limites.

J'avoue, que *Galien* s'écarte souvent de son chemin, pour se perdre dans des subtilités, mais ses erreurs mêmes ont servi à exciter la curiosité de s'instruire par des recherches ultérieures, à l'époque de la renaissance des lettres en Europe. Une preuve de ce que j'avance, c'est que la Médecine est encore aujourd'hui enseignée dans la plupart des Universités d'après le plan de *Galien*. On ne peut disconvenir, qu'il n'ait fournit le canevas le plus complet de cette science, quoique difforme & incorrect dans toutes ses parties. Tout ce qu'il rapporte sur la pratique des différens Médecins anciens diminue nos regrets pour la perte de leurs ouvrages originaux.

Malheureusement pour *Galien*, il n'y avoit

pas encore de son temps assez de matériaux ; pour construire un systême permanent de Médecine : son imagination Asiatique & son esprit inventif suppléèrent au défaut de faits & d'expériences, & lui firent remplir les lacunes avec des conjectures. Il ne se donna point la peine de raisonner de cette manière serrée & circonspecte, dont s'est servi notre *Locke*, en tirant ses conclusions des principes fondés sur des faits. Plusieurs de ses ingénieuses théories ne portent que sur de foibles fondemens, & ressemblent à de beaux châteaux batis en l'air. S'il eût vécu dans ces temps modernes, il est probable que son systême, embelli par ses talens oratoires, par son érudition, & par son style fleuri, auroit rivalisé avec ceux des deux Modernes compilateurs, *Bœrhaave* & *Hoffmann*.

Ainsi qu'*Aristote*, *Galien* paroît avoir été plus propre à rédiger en systême les observations des autres, qu'à réunir les matériaux rassemblés par sa propre expérience : mais les découvertes Médicales sont l'affaire du temps, & ne s'acquièrent que par de lens degrés; & *Galien* avoit trop de vanité, dans les questions même les plus épineuses, pour avouer son ignorance.

Sa Théorie des quatre élémens, comme applicable au corps humain & aux vertus des médicamens, est un curieux tissu de fictions phi-

losophiques, & un monstre d'imagination. Il fut obligé, pour la soutenir, d'entasser conjectures sur conjectures.

Ses écrits sont verbeux & prolixes, & ses observations pratiques sont obscurcies par un nuage de sophismes. A l'imitation de son cher *Aristote*, il a prodigué par-tout les définitions & les divisions; & l'on a souvent besoin d'une patience à toute épreuve pour supporter ce jargon de termes & ce rafinement de Logique.

Durant l'espace de treize cents ans, le systême de *Galien*, règna successivement en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie, & parmi les Médecins Arabes. L'opinion ridicule, que la Médecine étoit parvenue à sa pleine maturité, le fit adopter par-tout où cette science étoit cultivée, avec une espèce de bigoterie & de superstition, qui arrêtèrent les progrès de la raison & la poursuite des nouvelles vérités & des nouvelles découvertes. Il faut cependant attribuer principalement cette longue dictature de *Galien* à ces causes générales, que nous verrons bientôt envelopper l'Europe d'ignorance, & ensevelir toutes les sciences avec la Médecine sous les cendres de Rome.

Le Clerc donne une longue liste de Médecins, qui ont écrit & pratiqué à Rome après & avant *Galien*; & dont l'histoire est, à mon avis, très-

peu importante (1). Les noms même de *Craterus* & d'*Alexion*, les premiers praticiens de leur temps, feroient déjà oubliés, si *Horace* & *Ciceron* n'en

(1) On ne doit pas cependant, dans cette période de *l'Histoire de la Médecine*, passer sous silence Xénocratès (an 37) Auteur d'un petit traité de *victu ex aquatilibus*, & qu'il faut par conséquent placer parmi les Ecrivains praticiens, plutôt que parmi les Auteurs de Matière Médicale, comme on le trouve dans le tableau chronologique de M. Black. Rufus d'Ephèse (an 99), Auteur d'une nomenclature Anatomique, & que j'aurois par conséquent mieux aimé placer parmi les Anatomistes; & Plutarque (an 107), Ecrivain polygraphe, & Auteur des Préceptes pour conserver la santé, vivoient également avant Galien. Lucien célèbre Ecrivain du deuxième siècle, est encore connu par un petit Poème sur la Goutte, intitulé *Tragopodagra*. Sextus Empiricus, Philosophe Pyrrhonien, est un Médecin du même siècle. Un autre Auteur qui méritoit aussi une place dans le tableau, c'est Moschion d'une époque incertaine, mais qui semble être du siècle de Galien ou à-peu-près. Son traité sur les maladies des femmes, le place naturellement parmi les Praticiens du même siècle, ou du moins parmi les Accoucheurs, puisque M. Black a placé parmi ces derniers au seizième siècle J. Spachius, qui n'est que l'Editeur de Moschion. Après Galien, on peut placer parmi les Naturalistes, Opien (an 204), Auteur des Poèmes de la Chasse & de la Pêche, Athenée (an 210), & plus encore Elien (an 225), Auteur de l'Histoire des Animaux; & parmi les Ecrivains de Médecine pratique &c. Alexandre d'Aphrodisée (an 229) célèbre commentateur d'Aristote, qui outre divers questions ou problêmes concernant la Médecine, qu'il a traités à l'exemple de ce dernier, a composé un traité particulier sur les fièvres.

eussent

eussent point parlé. Tous ces Médecins, ainsi que les anecdotes qui les concernent ne font qu'embarasser la mémoire, & peuvent très-bien demeurer dans l'oubli, sans faire aucun tort à l'Histoire de la Médecine.

Je vais quitter pour un moment Rome, afin de retourner dans la Grèce, qui eut pendant long-temps l'humiliation de n'être qu'un apanage de la Souveraineté Romaine. Rome, cette orgueilleuse maîtresse du Monde, commença vers la fin du deuxième siècle à montrer des signes de décadence; sa constitution étoit déjà corrompue, & fut entièrement usée quelques siècles après. L'ambition des Triumvirs, des Tribuns & des Généraux, avoit d'abord miné & abattu peu-à-peu tout ce qui servoit de rempart à la liberté Romaine; elle donna bientôt lieu à l'anarchie, qui fut à son tour terminée par le despotisme absolu de l'astutieux *Auguste*.

Dans les trois derniers siècles, la Médecine & la Chirurgie firent encore quelques progrès, par les soins de quelques Auteurs Grecs, hommes de mérite. A cela près, toutes les sciences s'avançoient à grands pas vers leur décadence, dans toute la vaste étendue de la domination Romaine. Les dissensions civiles, & le despotisme des scélérats Empereurs de Rome, accélérèrent leur chute. *Platon*, *Aristote* & *Galien* étoient à cette époque

les guides qu'on ſuivoit dans les Sciences & dans la Médecine. Alexandrie étoit l'école à la mode, où l'on ſe rendoit de toutes les parties du monde, pour y apprendre à conſumer ſon temps & ſa ſanté par les méditations métaphyſiques les plus profondes, & par les diſputes de mots.

L'*Alchymie*, cet Art trompeur, inventé par les Egyptiens, devint bientôt un objet d'étude & d'avarice inſatiable. On voit au deuxième ſiècle, un édit de l'Empereur *Dioclétien*, qui condamne ſous des peines ſévères tous les livres de cette ſcience à être brûlés. Quelques traces d'Alchymie reparoiſſent encore au quatrième ſiècle; époque de pluſieures expériences infructueuſes pour changer les métaux en or. *Boerhaave* fait mention de divers Auteurs Grecs, qui avoient employé leur temps à cette folle pourſuite, après la chute de l'Empire en occident : mais il paroît qu'on ne s'étoit pas encore occupé à cette époque de l'idée de découvrir & de préparer par des procédés chymiques aucun médicament appliquable aux maladies. Mille ans environ après l'édit de *Dioclétien*, pendant que toute l'Europe étoit plongée dans l'ignorance, on revint encore à l'Art chimérique de faire de l'or. La *Métallurgie*, ou l'Art de fondre & de forger les métaux, étoit pratiqué depuis les temps les plus reculés. On peut remonter juſqu'à *Tubalcain* ou *Vulcain*, pour en chercher

les premières traces, qui se perdent enfin dans les temps fabuleux.

ORIBASE.

Les Ecrivains Grecs, que je vais nommer, n'ont fait que copier pour la plupart *Galien*. Leur Anatomie, leur Théorie de Médecine, & même le plus souvent leur Pratique, sont absolument Galéniques. Le grand ouvrage d'*Oribase* (qui vivoit en 360 de l'Ere Chrétienne), intitulé l'*Abrégé de la Médecine*, n'est en grande partie qu'une compilation. Tout ce qu'on y trouve d'original, se réduit à quelques nouvelles espèces d'exercices, à la description d'une espèce particulière de Mélancolie ou de Manie (1). Il nous apprend au sujet de cette dernière, que ceux qui en étoient

(1) Il donne à cette espèce de Mélancolie le nom de *Lycanthropie*, parce que les personnes qui en étoient attaquées imitoient les loups. Aëtius en parle aussi, en lui donnant encore le nom de *Cynanthropie*; mais il nous avertit que ce qu'il en dit est pris de Marcellus, qui suivant Suidas (au mot Μάρκελλος) avoit écrit sur cette maladie. Si ces espèces de fous ou maniaques s'imaginoient aussi, comme il est très-probable, être changés en loups, on pourroit présumer que c'est la même folie ou peut-être la même fourberie qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de loup-garou. Au reste on trouve quelques vestiges de cette prétendue métamorphose, dans Platon *de Républ.* liv. VIII. vol. VII. pag. 228. *édit.*

affectés rodoient autour des cimetières & des tombeaux* (1).

AETIUS.

Aëtius qui vivoit en 500 de l'Ere Chrétienne, parle dans ses écrits volumineux, qui sont également une compilation, d'un plus grand nombre de maladies, qu'on n'en trouve dans *Oribase*. Il en décrit les symptômes & la méthode du traitement plus en détail. Nous trouvons dans cet Auteur, outre plusieurs observations relatives aux opérations Chirurgicales & aux maladies des femmes, & que *Celse* & *Galien* avoient omises, les causes des accouchemens laborieux, & les différentes manières d'acoucher les femmes. Il parle de ce ver connu sous le nom de *ver de Guinée*, & qui est une maladie familière aux Nègres de l'Afrique. Dans les ulcères de la vessie, il recommande l'usage interne des eaux minérales chaudes.

---

* *Bip.* Suidas au mot Λυκάνθρωπος, fait sans doute allusion à cette même fable, dont parle Platon ; ce que les érudits n'ont point observé.

(1) Après Oribase, je placerois volontiers Nemesius, Evêque d'Emèse, dont il nous reste un traité de *Natura hominis*, publié en Grec en 1565, & avec une traduction Latine en 1676. M. Black le place dans le tableau parmi les Physiologistes du sixième siècle ; mais il paroît que cet Auteur vivoit vers la fin du quatrième.

Aëtius avoit étudié la Médecine à Alexandrie ; & il rappporte quelques cérémonies ridicules, & des pratiques superstitieuses & empiriqnes, dont se servoient les Egyptiens pour guérir les maladies (1)

ALEXANDRE DE TRALLES.

Alexandre de Tralles, qui vivoit en 560 de l'Ere Chrétienne, exerça, dit-on, la Médecine à Rome. Ses écrits ne sont pas aussi volumineux que ceux de deux Médecins, dont je viens de parler, mais ils ont un caractère plus original, & suffisent pour nous donner une idée distincte de l'état où étoit la Médecine de son temps. Son style est concis & ne s'écarte point du langage ordinaire. Il arrange les maladies dans un ordre convenable, & distingue celles qui se ressemblent le plus avec une grande sagacité.

Il est le premier qui ait prescrit la rhubarbe dans la *Dyssenterie*, & l'usage interne du fer dans les *Squirrhes de la rate.* Depuis ce temps, nous avons découvert des remèdes puissans dans les eaux martiales qui contiennent ce métal en dif-

(1) Je place ici Palladius d'Alexandrie, Auteur du sixième siècle (an 540), dont il nous reste un traité sur les fièvres. La dernière édition de cet ouvrage, est celle que publia feu M. Bernard en 1745.

ſolution. Dans les obſtructions familières aux femmes, dans les maladies chroniques, & dans la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, les ſolutions aqueuſes ainſi que les autres préparations de fer, ont ſouvent produit les effets les plus ſalutaires.

Dans certaines douleurs locales, & même dans la *Goutte*, il appliquoit extérieurement les *Cantharides*, & conſeilloit la ſobriété & l'exercice. Il ſaignoit dans les accès violens de *Néphrétique*; & dans les fièvres accompagnées d'une ſaburre bilieuſe, il préféroit les doux purgatifs à la ſaignée.

Il rapporte le cas d'une perſonne, de laquelle il avoit tiré un ver ſolitaire de la longueur de douze coudées, à l'aide d'une doſe d'*Hiera-picra*.

Il décrit pluſieurs eſpèces de Mélancolie ou folie; & il recommade la diète, les bains, l'exercice, le voyage & la diſſipation de toute eſpéce plutôt qu'un amas confus de drogues. L'uſage de l'ellébore n'étoit plus de ſon temps auſſi eſtimé qu'il l'étoit chez les Anciens (1). Il fait diffé-

---

(1) L'uſage de l'Ellébore blanc, tombé en oubli, fut rétabli par un certain Aſclépiodotus, dont parle Photius dans ſa *Bibliotheque cod.* 242; & qui vivoit peu avant Alexandre de Tralles; mais il ſemble que ce dernier ne fit guères attention à cette recommandation. Voyez Freind, *Hiſt. de la Médec.* Part. 1.

rentes observations nouvelles sur l'air, l'eau, les bains, l'exercice, & autres moyens de conserver la santé.

Dans certaines occasions, *Alexandre* a la foiblesse d'ajouter foi aux charmes & aux Amulettes; mais malgré cette crédulité on trouve dans ses écrits plusieurs excellentes observations de pratique. Il a passé sous silence les maladies Chirurgicales, comme celles qui sont particulières aux femmes.

PAUL D'EGINE.

La Chirurgie doit beaucoup à *Paul d'Egine*, qui vivoit vers l'an 640 de l'Ere Chrétienne. Son traité des Opérations manuelles est supérieur à tout ce que *Celse* & d'autres Auteurs anciens ont écrit sur le même sujet. Il enseigne la manière d'extraire les dards, de faire l'opération dans ces *Hernies* dangereuses, où les intestins ne peuvent être réduits par aucun autre moyen, & de réunir les artères séparés dans l'opération de l'*anévrysme. Galien*, *Paul d'Egine* & tous les Anciens, n'ont parlé que d'une espèce d'Anévrysme, qu'ils ont définie, *une tumeur provenant de sang extravasé par la rupture d'une artère.* L'Anévrysme occasionné par la dilatation d'une artère, est une découverte des Modernes.

Dans les *Esquinancies* violentes accompagnées

de danger de suffocation, *Paul d'Egine* pratiquoit la *Bronchotomie.* Dans les *Fluxions d'yeux* opiniâtres, il ouvroit les veines jugulaires. Il parle de la manière d'ouvrir les artères de derrière les oreilles, dans les douleurs chroniques de la tête. On ouvroit alors les cautères & les sétons à l'aide du fer chaud. Il décrit une espèce de colique violente, connue chez les Modernes sous le nom de *Colique de Poitou.* Il conseille l'usage des eaux minérales chaudes dans la *Lèpre.*

Fabrice d'Aquapendente, célèbre Chirurgien du seizième siècle, suit en tout *Celse* & *Paul d'Egine*, & prend leurs écrits pour son texte. Quelques Modernes, sans avouer le plagiat, n'ont fait que nous donner *Paul d'Egine* déguisé sous leur langage, & que publier la Chirurgie Greque, comme une chose qui leur appartenoit.

PROCOPE.

Un autre Auteur, qui mérite principalement notre attention pour l'Histoire exacte qu'il nous a laissé d'une peste qui s'étoit manifestée à Constantinople, où il résidoit alors (l'an 640 de l'Ere Chrétienne), c'est *Procope.* Ce fut la plus horrible peste qui eût existé de memoire d'homme. Elle avoit commencé sous le règne de l'Empereur *Justinien*, continua, au rapport de cet Auteur, pendant 52 ans, en parcourant successivement

différentes contrées, & dépeupla presque tout le Globe (1).

Après avoir essayé de donner une foible idée de l'état de la Médecine, & des principaux Auteurs de Médecine & de Chirurgie, qui ont écrit ou exercé ces Arts dans l'Empire Romain, je finirai par quelques observations sur la Médecine Gymnastique, sur les bains, sur les esclaves qui pratiquoient, dit-on, la Médecine à Rome, & sur le titre d'*Archiatre*.

---

(1) Procope n'étoit point Médecin, comme quelques-uns se le sont imaginé; mais il ne mérite pas moins de trouver place dans une Histoire de la Médecine, à cause de la description qu'il nous a laissée de l'horrible peste de Constantinople. On peut encore placer avant la période des Médecins Arabes, deux autres Médecins Grecs. L'un est Nonus (an 940), compilateur au-dessous du médiocre, & dont nous avons une espèce d'Abrégé ou de Manuel de Médecine. On vient d'en donner une nouvelle édition soignée par feu M. Bernard, le même qui avoit publié Palladius. L'autre est Demetrius Pepagomenus (an 1270), Auteur d'un petit traité de la Podagre, publié également par M. Bernard. C'est à-peu-près à cette époque (an 1280) qu'on trouve Nicolaus Myrepsus, qui n'étoit, si l'on en juge par son surnom qu'un Apothicaire. Son *Antidotarium* ne nous donne pas une grande idée de son savoir. Mais un Auteur qui mérite un peu plus d'attention que le reste des Médecins du bas Empire, c'est Actuarius (an 1300), dont il nous reste un traité intitulé *Methodus medendi*, & un autre *sur les urines*.

On trouve dans les écrits des anciens Médecins Grecs & Romains, l'exercice, les onctions, les frictions & les bains recommandés souvent comme des moyens pour conserver ou rétablir la santé. Nous avons déjà vu, que ce fut *Hérodicus* qui introduisit le premier cette espèce de Médecine en Grèce. Mais à Rome, ces vastes & majestueux édifices, connus sous le nom de *Gymnases*, ne furent érigés que sous les Empereurs. *Vitruve*, contemporain d'*Auguste*, ne parle que des Gymnases de la Grèce, d'où l'on peut conclure, indépendamment d'autres preuves très-fortes, qu'il n'existoit pas encore à cette époque dans la Capitale de l'Empire Romain des édifices publics de cette nature. *Asclépiade* paroît avoir été le premier qui mit en réputation à Rome la Médecine Gymnastique & les bains. Un grand nombre de ces édifides publics, fondés par divers Empereurs, étoient d'une magnificence étonnante, & d'une capacité qu'on a de la peine à croire. On peut voir dans les figures de *Mercurialis*, leur forme & leurs dimensions. Ces édifices contenoient des apartemens où l'on faisoit les différens exercices; d'autres, destinés aux bains froids, chauds, ou de vapeurs, aux frictions & aux octions; & d'autres enfin, où s'assembloient les Rhéteurs, les Philosophes, les Médecins, pour s'y promener, y converser entre

eux, y disputer, & y donner des Leçons des sciences qu'ils professoient. Ce fut dans les Gymnases de la Grèce, que *Platon* & *Aristote* enseignèrent la Philosophie.

Dans les temps, où Rome n'étoit pas encore policée, la jeunesse, après la fatigue des exercices Militaires, alloit souvent se baigner dans les eaux du Tibre. Le luxe & la molesse inventèrent ensuite des édifices couverts, pour le même usage. Dans les *Palestres*, qui étoient des quarrés très-spacieux destinés aux exercices, on instruisoit la jeunesse dans l'Art militaire ou tactique : c'étoit là que s'exerçoient encore les Gladiateurs & les Athlétes, pour se préparer aux divertissemens brutaux qu'on donnoit au Public dans les Amphithéâtres. On s'y exerçoit à l'équitation, à faire des armes, à lancer le javelot & le disque. Le combat à coups de poing, la lutte, la course & les danses militaires faisoient aussi partie des jeux athlétiques. Avant de se livrer à ces forts exercices, on se déshabilloit jusqu'à la ceinture, & on se frottoit d'huile; on se couvroit ensuite de poussière afin de prévenir une trop grande effusion de sueur & par conséquent la fatigue. Cette pratique servoit encore à ôter aux mains des Lutteurs cette onctuosité, qui les auroit empêché de saisir avec fermeté leurs adversaires. Après l'exercice, on les frottoit avec des instrumens

particuliers, quelquefois avec du linge ou avec des éponges, pour nettoyer le corps de l'huile, de la poussière & de la sueur : cela fait, ils se plongeoient dans un bain, après lequel ils se frottoient encore d'huile, ou s'ils étoient riches, avec des parfums, ou des huiles imprégnées de différens ingrédiens aromatiques, lesquelles servoient également à prévenir une trop copieuse transpiration. Le bain étoit en général suivi du souper, qui chez les Romains étoit le principal repas, distingué par le luxe qu'ils y mettoient : ils le mangeoient couchés par terre. Tous les services nécessaires à ces Gymnases, occupoient un grand nombre de domestiques & d'esclaves, dont chacun avoit des devoirs particuliers à remplir, & qui tous étoient commandés par le maître de la Palestre.

Bien des personnes ne se rendoint à ces Gymnases que pour prendre des bains, & peut-être par occasion pour se faire seulement frotter. On prenoit les bains par raison de santé, ou par une espèce de luxe, pour qu'on assistât au repas avec la peau décrassée, l'usage du linge étant encore à cette époque fort rare. *Galien* se plaint de ce que de son temps presque toutes les classes du peuple se baignoient tous les jours. Tout ce qu'on appelle *honnêtes gens*, avoient chez eux des bains magnifiques & remarquables par différens or-

nemens. *Sénèque*, en déclamant contre ce luxe, nous apprend que des perſonnes même d'une condition inférieure, ne ſe croyoient point heureuſes, à moins que les murs de leurs bains domeſtiques, ne fuſſent ornés avec du marbre d'Alexandrie. Dans les bains publics froids, il y avoit encore des endroits deſtinés à la *natation*; c'étoit un exercice généralement adopté parmi les Grecs & les Romains. Les gens efféminés par le luxe, ainſi que les malades ou les valétudinaires ne ſe ſervoient que de bains chauds, excepté peut-être dans le temps des grandes chaleurs, où l'eau chaude n'eut été ni agréable, ni propre à rafraîchir le corps. Outre les bains chauds proprement dits, il y avoit des étuves (*Sudatorium*) ou des bains de vapeurs qui ſervoient à provoquer la ſueur. A *Baies*, dont les bains ſont recomandés par *Celſe*, une vapeur chaude qui s'ehxaloit naturellement de la terre, tenoit lieu d'étuve. *Caelius Aurelianus* parle de l'utilité de ces étuves dans différentes maladies : *locorum natura ſpirantium*, *quo ſudores moveantur.*

Pluſieurs Empereurs Romains entretenoient des bains publics à leurs dépens. Mais dans les autres bains, la ſomme qu'on étoit obligé de payer pour ſe baigner, étoit ſi modique, que les pauvres même pouvoient quand ils vouloient ſe donner ce plaiſir. Quant aux femmes, elles pre-

noient vraisemblablement leurs bains chez elles; mais à l'époque de la corruption des mœurs de ce peuple, on les a vues, au rapport de *Juvenal*, se baigner mêlées avec les hommes dans les bains publics, au point qu'il a fallu arrêter cette scandaleuse indécence par des édits impériaux. On fit construire ensuite des bains publics séparés pour l'usage exclusif du Sexe. Parmi la plupart des Peuples Asiatiques, & aujourd'hui parmi les Nations Mahométanes, l'usage du bain est aussi commun, que l'est parmi nous celui de nous laver les mains & le visage. Il est douteux que cet usage tire son origine du défaut de linge, d'autant plus que les manufactures des toiles de lin & de coton existent en Egypte & dans les Indes depuis un temps immémorial. Dans tous les climats brûlans, il est naturel, que l'homme ait recours aux bains tant pour modérer la chaleur de la peau, que pour remédier à la langueur causée par la chaleur excessive. Dans la seule ville d'Alexandrie, il y avoit quatre mille bains, lorsqu'elle fut prise par les Mahométans au sixième siècle.

Les exercices, que les anciens Médecins prescrivoient à leurs malades, étoient de différentes espèces. On comptoit parmi ceux d'une nature douce la gestation dans une voiture ou dans une litière. Les lits suspendus, exercice beaucoup plus doux, inventé par *Asclépiade*, & les frictions de

la peau pouvoient sans contredit avoir leur utilité dans les langueurs & les maladies Chroniques, où les malades n'auroient pu supporter une agitation plus forte. *Asclépiade* employoit encore des bains suspendus, dans lesquels on se baignoit & on s'exerçoit doucement à la fois. La navigation étoit regardée comme un exercice violent. On prescrivoit la déclamation ou l'exercice de la voix dans certaines affections des organes digestifs, telles que l'indigestion, & les douleurs de l'estomac. *Galien* traite fort au long des différens exercices, & de la manière dont il faut les régler ou les graduer. Dans notre climat humide & variable, l'usage du linge & l'équitation produisent de bons effets, & nous dispensent en grande partie de la Gymnastique des Anciens & de leurs exercices systématiques; quoiqu'on ne puisse révoquer en doute les avantages d'un usage modéré des bains froids, qui décrassent la peau en même-temps qu'ils fortifient les constitutions débiles. Nous examinerons dans la suite, jusqu'à quel point la Médecine Gymnastique peut être utile dans la cure des maladies.

Parmi les Médecins qui pratiquoient à Rome, on trouve quelques esclaves. *Antonius Muza*, homme de condition servile, guérit l'Empereur *Auguste* d'une maladie Chronique par le moyen des bains froids. Cette cure lui valut l'honneur

d'une ftatue, qui lui fut érigée par un décret du Sénat. Quelques Efclaves, occupés chez des Médecins à préparer leurs remèdes, furent au rapport des Hiftoriens, affranchis, & devinrent à leur tour Médecins & Chirurgiens. De jeunes Efclaves, qui montroient plus d'efprit & des difpofitions naturelles, furent élevés de manière à devenir de grands Médecins & des Chirurgiens très-habiles. Ils affiftoient aux bains, appliquoient des onguens & des parfums, faifoient des frictions, rafoient &c. On trouve parmi les legs de quelques Romains riches, des Médecins, des Chirurgiens, des Précepteurs, & du gros bétail laiffés par teftament à leurs amis & à leurs parens: c'étoit en grande partie de malheureux captifs ou prifonniers de guerre. Dans la maifon d'un grand de Rome, on trouvoit toutes les profeffions & les arts mécaniques. Le nombre des malheureux qu'un homme privé de cette cité pouvoit poffeder, & dont la vie & la mort dépendoient du caprice d'un maître, nous paroît aujourd'hui incroyable; celui des efclaves de *Craffus*, l'homme le plus riche de Rome, & un des Triumvirs, égaloit une nombreufe armée.

Il paroît qu'on donnoit fouvent le titre de *Médecin*, à plufieurs efclaves employés dans les différens fervices des bains, de même que nous appellons

appellons aujourd'hui *Docteurs* les plus méprisables Empiriques. *Le Clerc* a prouvé par des témoignages incontestables, qu'à Rome la profession du Médecin, n'étoit point regardée comme une profession ignoble. Il s'est donné beaucoup de peine pour recueillir un grand nombre d'autorités, qui réfutent victorieusement l'opinion, si humiliante pour la Faculté, de ceux qui pensent, qu'il n'y avoit à Rome que des esclaves qui exerçassent la Médecine. En Egypte cet Art étoit exercé par les Prêtres, & quelquefois par des Rois; dans l'Inde c'étoient les Brâmines qui professoient la Médecine. *Esculape*, le premier Médecin qui parût en Grèce, y fut déifié; & son descendant *Hippocrate* fut honoré d'une couronne d'or; *Démocède*, un autre Médecin Grec, étoit admis familièrement à la table de *Darius*. A Rome, *Asclépiade* & *Alexion* furent les amis intimes de *Cicéron* : & *Chariclès*, Médecin de l'Empereur *Tibère*, étoit au rapport de *Tacite*, admis à la table de ce Prince, dont il étoit l'ami, & dont il prédit la mort à *Macron* deux jours avant qu'elle arrivât. On ne trouve dans les temps modernes aucun exemple de l'énorme somme payée pour une seule cure à *Charmis*, Médecin du règne de *Néron*; ni le legs digne d'un Prince, que *Crinas*, fameux Empirique du même règne, laissa par testament à la ville de Marseille, pour

néceſſaires à la claſſe indigente & induſtrieuſe de la ſociété. Ce fut ſous les Empereurs, qu'on fonda à Rome des hôpitaux pour les malades; une école de Médecine & un collège de Médecins ou d'*Archiatres*, deſtinés à examiner la capacité des Candidats avant de les admettre à l'exercice de la Médecine. C'eſt encore un objet de diſpute que de ſavoir dans quelle époque il faut placer l'Inſtitution des *Archiatres* : *Andromaque*, Médecin de *Néron*, eſt le premier qu'on trouve décoré de ce titre.

CHAPITRE V.

Destruction de l'Empire Romain en Occident par les Goths & les Vandales dans le sixième siècle : De Mahomet & de l'invasion des Arabes ; Influence de ce peuple sur la Médecine & sur la Littérature. Ecrivains Arabes sur la Médecine & sur la Chirurgie. Origine de la Petite-Vérole & de la Rougeole.

LA Mécecine, la Chirurgie, la Littérature & les Arts présentent ici un vuide d'environ trois cents ans. L'Empire Romain, opprimé par des Tyrans intérieurs, & gémissant sous des Empereurs & sous une soldatesque plongés dans la molesse & dans la dissolution des mœurs, fut successivement attaqué & démembré dans plusieurs de ses Provinces, & détruit enfin par un torrent de barbares du Nord après une guerre défensive de quelques siècles. Le renversement final de ce puissant colosse en Italie & dans la partie Occidentale de l'Europe, arriva au sixème siècle de l'Ere Chrétienne. L'histoire de l'invasion de ces barbares n'est qu'une scène con-

tinuelle de cruautés ſans exemple. Le ſang & la déſolation marquoient par-tout les traces de ces féroces ſauvages : des cités peuplées & floriſſantes miſes à feu & à ſang, des femmes, des enfans, des hommes de tous les rangs, ſans excepter le Sacerdoce même, paſſés au fil de l'épée ; tel étoit le douloureux ſpectacle que leur férocité barbare préſentoit par-tout. Toutes les Sciences & tous les Arts de Rome furent engloutis dans ce naufrage général. La ſeule partie Orientale de ce vaſte Empire ſubſiſtoit encore dans ſa ſplendeur ; & ſes foibles Monarques, diſtingués par le titre d'*Empereurs Grecs*, réſidoient à Conſtantinople.

Cette cataſtrophe fut immédiatement ſuivie par un évènement mémorable. Six cents ans environ après *J.-Chriſt*, une nouvelle Religion parut en Orient. Les Arabes, conduits par *Mahomet* (en 622) & ſes Succeſſeurs, ſortirent des déſerts de l'Arabie, & propagèrent, l'épée à la main, ſa nouvelle doctrine. Ils ſubjuguèrent avec une étonnante rapidité pluſieurs grands Royaumes & Provinces en Afrique & en Aſie, ainſi qu'une grande partie de l'Eſpagne en Europe. Cette extravagante rapſodie de *Mahomet*, connue ſus le nom de *Coran*, & la guerre, étoient les ſeules études en crédit parmi ſes premiers diſciples. Ce fut ſous les Succeſſeurs de

ce Prophète Arabe, que la Bibliothèque d'Alexandrie, la plus magnifique collection de livres & le plus ſuperbe monument d'ancienne Littérature qui eût jamais exiſté, fut réduite en cendres. Quatre cents, ou ſuivant d'autres, ſept cents mille volumes furent conſumés par cet affreux incendie : on ne ſauva des flammes, que ſix cents volumes. Le nombre des ouvrages qui furent détruits pendant les premiers accès du fanatiſme de ces barbares, eſt incroyable. *Hippocrate*, *Ariſtote*, *Galien* & *Dioſcoride* reſtèrent parmi le petit nombre d'ouvrages Médicinaux, qui avoient échappé à cette deſtruction générale.

A la chute de la puiſſance Romaine en Italie, & pendant pluſieurs ſiècles qui lui ſuccédèrent, des eſſaims d'hommes indigens de la Germanie & des forêts ſeptentrionales de notre continent, répandoient ſans ceſſe l'alarme dans toute l'Europe par leurs horribles brigandages. Vers la fin du ſixième ſiècle, les Francs s'emparèrent des Gaules, les Huns de la Panonie, les Goths & les Lombards de l'Italie. Des Nations nombreuſes ſorties des régions glaciales du Nord, couvrirent les pays les plus fertiles de l'Europe. L'Angleterre, abandonnée par les légions Romaines, éprouva ſucceſſivement l'invaſion des Saxons, des Danois & des Normands.

L'Europe, & une partie de l'Aſie & de l'Afrique,

étant inondées par tant de guerriers barbares, fanatiques & ignorans, il n'eſt pas étonnant qu'on n'y trouve plus depuis les derniers Médecins Grecs, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, juſqu'au commencement du dixième ſiècle, aucun Auteur de Médecine, du moins aucuns progrès faits dans cette partie des connoiſſances humaines. Il n'y avoit à cette époque que les Arabes qui cultivaſſent la Médecine & les Sciences. On trouve néanmoins l'Univerſité de Paris, fondée par *Charlemagne* (en 800), & celle d'Oxford en Angleterre par *Alfred.* Les Hiſtoriens Irlandois aſſurent que dans leur Ile il y avoit déjà des collèges établis, avant qu'il en fut queſtion en Angleterre ou en France, & qu'ils étoient très fréquentés par des Etudians qui venoient du continent de l'Europe. La petite portion de Science qui avoit ſurvécu à la deſtruction de l'Empire Romain (excepté la Grèce) étoit poſſédée par le Clergé. La Nobleſſe ne ſavoit ni lire ni écrire, encore moins raiſonner. En moins d'un ſiècle après que les Nations barbares du Nord furent établies dans leurs nouvelles conquêtes, tous les veſtiges de la Littérature, du goût & des Arts des Romains, furent oubliés ou détruits. Pendant les quatre ſiècles ſuivans, l'Europe ne produiſit aucun écrivain qui méritât d'être lu, pas un Art ou une découverte utile. Les ignorans Goths

ne permettoient point à leurs enfans d'apprendre à lire, à écrire, ou de s'instruire dans quelque science; il ne les élevoient que dans l'Art de la guerre: car ils s'imaginoient que les Arts & les Sciences avoient énervé & avili les Romains.

Après que la frénésie Religieuse des Mahométans fut un peu calmée, après qu'ils furent enrichis par le commerce & rasasiés de conquêtes, leur férocité militaire s'adoucit; & ils commencèrent à cultiver la Littérature & les Sciences avec beaucoup de soin. Ils encouragèrent sur tout la profession Médicale par toutes espèces de récompenses, supérieures à ce qu'ont fait jusqu'à présent à cet égard toutes les Nations, chez lesquelles cet art est exercé. Ils sont les premiers qui ayent doté plusieurs Ecoles de Médecine en Perse, en Afrique & en Espagne. C'étoit l'usage chez eux par-tout où ils faisoient construire un temple consacré à leur culte, d'y ajouter une école, & un hôpital pour les malades.

Au rapport des Historiens, un Calife Mahométant, envoya (l'an 820) demander à l'Empereur Grec de Constantinople des copies des meilleurs livres qu'il possédoit, & les fit traduire en Arabe par des interprètes Juifs, ou Grecs Chrétiens, qui se trouvoient dans ses états. Les ouvrages de *Galien* furent d'abord traduits en

langue Syriaque; mais ce ne fut qu'une pitoyable verſion, altérée de plus par le mélange des fables ridicules & de l'Aſtrologie des Arabes. Les Mahométans étudioient encore avec une ardeur incroyable les ouvrages d'*Ariſtote*. Ils étoient adonnés à l'étude de la Magie, de l'Aſtrologie judiciaire, & de l'intréprétation des ſonges, par leſquels ils régloient & conduiſoient les entrepriſes les plus importantes. Ces folies, que tout homme ſenſé regarde avec mépris, favoriſoient le fanatiſme & l'impoſture.

Les Arabes ne firent probablement que recueillir les fruits des obſervations Aſtronomiques faites par les Babyloniens, les Egyptiens & les Grecs. Il paroît cependant, que cette diviſion de la ſphère céleſte en vingt-huit maiſons, différente des conſtellations des Grecs, leur appartient : elle déſigne ſimplement les étoiles, dont la lune s'approche chaque nuit dans ſon tours menſtruel autour de la terre.

Le nom & la ſcience de l'*Algèbre* appartiennent également aux Arabes : c'eſt cette eſpèce d'Arithmétique univerſelle, à l'aide de laquelle on réſout les problêmes des Mathématiques les plus compliqués, & on facilite beaucoup les opérations d'Arithmétique.

Nous devons aux Arabes la première deſcription de trois nouvelles maladies, qui ſont

la *petite-vérole*, la *rougeole* & la *ſpina-ventoſa* ou *carie des os*. Les deux premières, plus funeſtes à l'Europe, que ne l'avoient été les guerres les plus ſanglantes, dont les annales du monde nous euſſent conſervé la mémoire, n'étoient connues avant cette époque dans aucune partie du globe fréquentée par les Européens: du moins on n'en trouve des traces dans aucun Médecin, Poète, Hiſtorien Grec ou Romain. Ces deux poiſons nous furent apportés, dit-on, des déſerts de l'Arabie par les Sectateurs de *Mahomet*. C'eſt en Egypte, & ſous le règne d'*Omar*, ſucceſſeur de *Mahomet*, que je trouve les plus anciens veſtiges de la Petite-Vérole : car c'eſt à-peu-près à cette époque qu'*Aaron* écrivoit ſur cette maladie, au rapport de *Rhazès*. Les Mahométans répandirent bientôt le venin variolique dans la Syrie, l'Egypte, la Perſe, l'Eſpagne, & par-tout où ils portèrent leurs armes victorieuſes. Pluſieurs ſiècles après, les croiſades achevèrent d'en infecter toute l'Europe; où depuis ce temps ces deux maladies ont fait des ravages incroyables (1).

---

(1)Après Aaron, qu'on regarde comme contemporain de Paul d'Egine, on place, Méſué autrement appellé Jean Damaſcene. Il y a plus d'un Médecin de ce nom, ce qui l'a contribué à embrouiller leur Hiſtoire, de manière qu'on n'eſt d'acord ni ſur le nombre des Méſués, ni ſur le temps

RHAZES ET AVICENNE (1).

Rhazès (l'an 900) & *Avicenne* nous ont laissé une Histoire exacte de la petite-vérole *distincte* & *confluente*, ou plutôt de la petite-vérole bénigne & maligne ; ils en exposent le prognostique & le diagnostique, les bons & les mauvais signes, & la méthode du traitement. *Rhazès* étoit natif de la Perse, & exerça la Médecine à Bagdat, où il étoit à la tête d'un hôpital. Son traité sur la petite-vérole & sur la rougeole fut traduit de l'Arabe par les soins du Docteur *Méad*, & se trouve tout entier parmi ses ouvrages posthumes dans une dissertation séparée. Il traite cette maladie avec beaucoup de jugement; & il recommande la méthode rafraîchissante à un tel degré, que les Médecins qui pratiquent dans les climats septentrionaux, auroient raison de regarder comme excessif.

---

où ils ont vécu. On présume que le plus ancien est du neuvième & le plus moderne du onzième siècle. Voyez *Blumenbach Introd. in Hist. Medic. Litterr.*, pag. 88 *sq.* Sérapion (ou plutôt Jean fils de Sérapion), est également un Médecin Arabe, d'une époque incertaine, mais qu'on place ordinairement entre Mésué & Rhazés.

(1) Entre Rhazès, mort en 932 (ou suivant d'autres en 942) & Avicenne, mort en 1036, on place communément Haly Abbas, Auteur d'*Almaleki*; il florissoit vers la fin du dixième siècle.

Dans la chaleur fébrile, & lorsqu'il y a des symptômes violens, *Rhazès* conseille des saignées copieuses non-seulement avant, mais encore après l'éruption des boutons, si la fièvre persiste. Quant aux enfans au-dessous de quatorze ans, il se contente, à l'imitation de *Galien*, de leur appliquer seulement des ventouses scarifiées. Il recommande de boire souvent de l'eau à la glace; & si elle n'est point évacuée par la sueur ou par les urines, ou si la fièvre n'est point calmée, il en augmente la quantité jusqu'à ce qu'elle décide le vomissement. Cette pratique a pour but de favoriser l'éruption des boutons. C'est dans la même vue qu'il conseille de bien couvrir le malade, de lui frotter tout le corps, en lui faisant boire en même-temps de l'eau froide. Un autre moyen qu'il employoit, c'étoit de placer deux vases pleins d'eau chaude, l'un devant, l'autre derrière le malade, qui devoit être en chemise, afin que la vapeur en ramollit la peau, & facilitât l'éruption. Il falloit ensuite bien essuyer le corps avant que la vapeur se réfroidit. Il faisoit également mettre les jambes dans un bain chaud, & quelquefois appliquer aux pieds des cataplâsmes émolliens.

Il prescrit différens topiques pour défendre les yeux, toutes les fois que la rougeur & la démangeaison annoncent une éruption de pustules sur ces tendres organes. Il n'est pas moins attentif

à prévenir les mauvais effets d'une pareille éruption dans le gosier, en ordonnant des gargarismes, ou en tirant du sang, si l'enrouement & la difficulté de respirer menacent de suffoquer le malade.

Pour faire mûrir les boutons, il employoit la vapeur de l'eau chaude de la manière que je viens d'exposer. Il ouvroit ceux qui occupoient les jambes, quand ils étoient mûrs. *Avicenne* conseille d'ouvrir les boutons avec une aiguille d'or, & d'en ôter le pus avec du coton. Si la quantité du pus étoit considérable, on fait coucher le malade sur un matelas rempli de roses en poudre ou de farine de riz.

Ils remédioit à la diarrhée ou aux longues veilles par l'usage de l'opium. Dans le déclin de la maladie, ils prescrivoient des purgatifs, pour débarrasser la Nature d'un fardeau qui auroit pu l'opprimer.

La viande, le poisson, le lait, & tout aliment assaisonné avec des drogues échauffantes & de haut goût étoient défendus. La tisanne d'orge édulcorée avec du sucre, ou une décoction de raisins, de figues & de semences de fénouil servoient de boisson. Dans les cas d'une chaleur fébrile excessive, on donnoit le suc de grenades aigres bouilli avec du sucre & une petite portion de gomme Arabique : & l'on avoit soin que l'air de la

chambre fut frais. On faisoit également usage de l'hydromel, boisson favorite des Grecs & des Romains dans les maladies fébriles.

Rhazès décrit la composition de plusieurs sirops & oxymels, dont on faisoit usage dans la petite-vérole. Ils consistoient dans un mélange de différens sucs de plantes & de fruits acides, auxquels on ajoutoit du sucre & du vinaigre. Le *camphre* en petite quantité entroit aussi quelquefois dans les sirops & les électuaires rafraîchissans.

Dans la *Rougeole*, lorsque le malade éprouvoit de grandes anxiétés, & qu'il se sentoit prêt à tomber en syncope, on le plongeoit dans l'eau froide, & on lui frottoit la peau, afin de provoquer l'éruption des boutons.

Ce sont les Médeçins Arabes qui ont les premiers mis en usage les *purgatifs doux*, tels que la manne, la casse, le séné & les myrobolans. Ce sont les premiers qui ont parlé de sucre, & de sucre-candi, extraits de la canne à sucre, & qui ont introduit dans la Médecine, les sirops, les juleps, les confections, & les conserves, compositions, dont le sucre est souvent un des principaux ingrédiens. Les Grecs & les Romains n'employoient communément que le miel pour déguiser le goût désagréable des remèdes.

Les Arabes ont ajouté à la matière Médicale

& à la Botanique plusieurs plantes, & différens parfums & aromates orientaux ; tels sont parmi ces derniers le musc, la noix muscade, le macis & les cloux de girofle.

Ils ont de plus introduit l'usage des *feuilles d'or & d'argent*, du *bézoard* (1) & des *pierres précieuses*, auxquelles ils attribuoient de vertus surprenantes, pour imposer à l'ignorance crédule, & augmenter par ce moyen leurs profits & leur crédit. C'est chez les Arabes qu'on trouve pour la première fois cette opération de la Chymie connue sous le nom de *distillation*, & que vraisemblablement ils apprirent des Egyptiens : on ne voit cependant chez eux d'autres productions Chymiques que l'eau de rose & quelques huiles.

Les Arabes ne sont point exacts dans la description des signes essentiels des maladies. Ils s'appesantissent plutôt sur les différens médicamens, dont ils donnent plusieurs formules ou recettes très-compliquées. Leur théorie & leur pratique sont prises en entier chez les Grecs ; mais ils y ajoutèrent un fatras de secrets & de remèdes superstitieux. Ils adoptèrent l'Anatomie de *Galien* sans y rien ajouter.

---

(1) Quant aux différentes opinions, qui concernent la nature & l'origine du *bézoard*, vous pouvez consulter Buffon, *Hist. natur. Quadrup.* à l'article *des Gazelles*, & l'Encyclopédie Méthodique, à l'article *Bézoard*.

Ils employèrent les cantharides en véficatoires. *Archigène*, *Aréthée* & *Alexandre de Tralles*, s'en étoient auffi fervis dans certaines occafions ; mais en général les Grecs & les Romains employoient les finapifmes compofés de moutarde, & d'autres ingrédiens âcres de cette nature. Les Arabes bornèrent l'ufage des véficatoires à un très-petit nombre de maladies; telles que la léthargie, l'apoplexie, & quelques autres affections analogues. Ce ne fut que plufieurs fiècles après, qu'on s'avifa, de les employer dans les fièvres malignes & contagieufes, dans les inflammations locales internes, dans les affections phthifiques de la poitrine, dans toutes les maladies enfin, dans lefquelles les véficatoires font regardés aujourd'hui comme un puiffant remède.

Le *Canon de la Médecine* d'*Avicenne*, n'eft qu'une compilation de *Galien*, de *Rhazès*, & d'*Haly Abbas* (1). Cet ouvrage, qui eft un fyftême général de Médecine & de Chirurgie, fut en grande réputation dans toutes les Ecoles de Médecine. Il fut porté en Europe par les Croifades ; & depuis cette époque jufqu'au feizième fiècle on regarda *Avicenne* comme le Prince de la Médecine, & on

(1) C'eft le jugement de Freind ; mais outre & avant ces trois Auteurs il auroit dû nommer Hippocrate, qu'Avicenne pille fouvent fans daigner feulement le nommer.

eut une vénération si profonde pour lui, qu'il ne fut guères plus question d'*Hippocrate* ni de *Galien*. Le Canon d'*Avicenne*, & le neuvième livre (1) de *Rhazès* servoient de texte aux leçons Médicales des Ecoles : le premier sur-tout eut l'honneur d'être expliqué par une foule de Commentateurs.

Avicenne donne une liste de Matière Médicale, & des formules qui de son temps étoient en usage. Il recommande les eaux minérales chaudes dans les obstructions, & autres indispositions internes. Il ne dédaigne pas même de donner la composition de divers *cosmétiques*, *des dépilatoires*, & des remèdes pour faire croître les cheveux.

Rhazès décrit exactement le *Spina-ventosa*, ou la carie des os, accompagnée d'enflure & de douleurs aigues. Il est également le premier qui ait consacré un traité particulier aux maladies des enfans. Dans les accouchemens laborieux, il recommande de faire l'extraction du fétus à l'aide d'une bande : (2) *Avicenne* conseille dans le même

(1) Ce neuvième livre, intitulé *de curatione omnium partium*, ainsi que la plupart des autres traités de Rhazès, ne sont à leur tour qu'une compilation des écrits d'Hippocrate, de Galien, d'Aétius, d'Oribase & de Paul d'Egine, comme on peut le voir dans Freind.

(2) Avant l'invention du Forceps on se servoit soit d'une espèce de filet pour envelopper la tête de l'enfant & le tirer hors

cas le forceps (1). *Rhazès* rapporte les différentes impostures des Empiriques ou des Charlatans de sa Nation.

AVENZOAR ET AVERRHOES.

Je serai très-succinct au sujet d'*Avenzoar* (an 980) & d'*Averrhoès*. Le premier écrivit sur la Chirurgie, mais de manière qu'il semble vouloir s'excuser d'avoir traité un sujet qu'il regarde comme vil & fort au-dessous de lui. Parmi les Arabes, les opérations Chirurgicales étoient dans ce temps, pratiquées par des personnes de condition basse & servile : c'est pourquoi il ne faut point s'attendre à trouver dans ces Auteurs quelque addition intéressante faite à cet Art utile. *Avenzoar* nous a laissé la description de deux maladies rares, savoir de l'*Inflammation du Médiastin* & de celle du *Péricarde*. Il recommande dans la suppression des règles l'ellébore noir, à la dose de deux drachmes ou environ, & il prescrit dans certains cas particuliers le même remède, comme diurétique. Donné à petites doses, ce remède n'a jamais

du sein de sa mère, soit d'une bande en forme de fronde, qu'on faisoit passer sous le menton de l'enfant pour en faciliter l'extraction.

(1) Ou plutôt un crochet.

produit des effets dangereux; & l'expérience a depuis prouvé que c'est un puissant emménagogue. *Averrhoès* s'occupa principalement de controverses théoriques; qu'il discute à l'aide des principes d'*Aristote* & de *Galien*, & d'autres rêveries semblables, dont on est depuis long-temps revenu (1).

ALBUCASIS (2).

Albucasis est le premier qui ait relevé l'honneur de la Chirurgie parmi les Arabes. *Rhazès* se plaignoit de leur profonde ignorance dans cet art, & de ce que les opérations manuelles n'étoient faites que par les serviteurs des Médecins. *Albucasis* nous donne une liste d'opérations, faites pour inspirer de l'horreur aux hommes sensibles. Le fer chaud & les cautères étoient les remèdes favoris d'*Albucasis* & des Chirurgiens Arabes. Dans les douleurs invétérées, ils avoient, ainsi que les Egyptiens, une grande confiance pour l'ustion de la partie même affectée.

Il décrit exactement la manière de pratiquer la paracentèse dans l'Ascite; il fait mention de

(1) A Avenzoar & Averrhoès, on peut ajouter le Juif Moyse Maimonides, disciple de ce dernier. Tous trois florissoient au douzième siècle; par conséquent après Albucasis qui vivoit au onzième.

(2) Voyez la note précédente.

plusieurs instrumens faits pour tirer du sang ; & nous a laissé sans contredit la description d'instrumens Chirurgicaux, la plus ample & la plus exacte qu'on trouve parmi les Anciens. Il donne différens moyens pour extraire le fétus dans les accouchemens laborieux. Il parle de la *Bronchocele*, qui d'après son observation étoit plus fréquente parmi les femmes que parmi les hommes.

Cet Auteur nous apprend que l'opération de la taille ne se faisoit chez les femmes Arabes qui avoient le malheur d'avoir la pierre que par des femmes. La pudeur (je penserois plutôt, *la jalousie des hommes*) ne permettoit, dit-il, qu'elle découvrissent à des Chirurgiens le siège de la maladie.

Abi-Osbia, Ecrivain Arabe, nous fournit un catalogue de trois cents Auteurs Médecins de la Religion Mahométane. Je n'en ai rapporté que ceux qui se sont distingués par quelque ouvrage utile ou par quelque découverte : le reste est au-dessous de la médiocrité, & ne présente rien d'instructif pour nous. A quoi serviroit-il de se charger la mémoire de la nomenclature inutile des Auteurs & des ouvrages, qu'on peut avec justice condamner à un profond oubli ? Il existe plusieurs manuscrits Arabes de Médecine dans différentes Bibliothèques de l'Europe, qui ne méritent d'être traduits ni publiés par l'impression.

Depuis la destruction de l'Empire Romain &

l'Ere Mahométane, l'Europe ne préfente durant l'efpace de cinq fiècles confécutifs, ni dans la Médecine ni dans la Littérature, rien qui mérite d'arrêter nos regards. Les dégoutans ouvrages des Hiftoriens de toute cette période ne font qu'un regiftre fatiguant des folies, des barbaries & de la ftupidité de notre hémifphère. Les dépouilles de Rome furent partagées entre ceux qui l'avoient envahi : & le fyftême féodal, corrompu dans la fuite, fut une fource féconde d'anarchie. L'Europe, remplie infenfiblement de châteaux forts, gémiffoit fous un grand nombre de petits Tyrans & de Barons impérieux, qui fe faifoient continuellement la guerre. La grande maffe & les claffes inférieures du Peuple étoient réduites à l'état humiliant de vaffaux, & éprouvoient toute la rigueur d'un Defpotifme Ariftocratique. Les Arts & les Sciences fe confervoient toujours dans un petit coin de l'Europe, la Grèce; mais à Conftantinople même, la capitale de l'Empire d'Orient, la Littérature étoit abforbée dans des difputes théologiques. Presque tout le refte de l'Europe étoit occupé de querelles privées, de guerres & de rapines. Les droits conteftés, les injures perfonnelles & les difputes y étoient terminées par des combats, par l'épreuve du feu ou de l'eau, & par d'autres abfurdes inftitutions de Jurifprudence. Les chemins infeftés par des

bandes de voleurs n'étoient guère praticables, & rendoient la communication des Provinces même peu éloignées extrêmement périlleuse: Après avoir échappé à tous les dangers des grands chemins, le voyageur courroit encore risque d'être reclamé comme vassal, ou peut-être comme esclave, par quelque insolent Baron, pour peu qu'il voulut s'arrêter sur ses terres. Vers la fin du onzième siècle ces désordres étoient parvenus à un degré, dont on a de la peine à se former une idée.

CHAPITRE VI.

Etat de la Médecine & la Chirurgie depuis le onzième jusqu'au milieu presque du quinzième ſièclc : la Lèpre introduite en Enrope.

DANS l'intervalle du onzième juſqu'au milieu du quinzième ſiècle, la Phyſique, les Arts & la Littérature commencèrent à revivre, quoique par des degrés forts lents. Ce ne fut qu'au ſeizième ſiècle, que l'eſprit humain revint de cette profonde léthargie qui l'avoit accablé durant l'eſpace de pluſieurs ſiècles. L'Italie avoit fait quelques progrès dans l'induſtrie & dans le commerce, & ſe poliçoit de plus en plus. C'étoit l'effet de ſa proximité avec la Grèce & avec Conſtantinople, où les Arts, & une certaine élégance dans la manière de vivre s'étoient toujours conſervés, & où le luxe Oriental s'étoit introduit par le commerce de la mer noire & de la mer Caſpienne. Cependant il faut chercher les premières cauſes, qui ont contribué à diſſiper l'ignorance & la ruſticité générale de l'Europe, dans les folies ſuperſtitieuſes & dans ces

expéditions romanesques, connues sous le nom de *Croisades*. C'est à ce sauvage fanatisme que l'Europe doit en grande partie, le recouvrement de sa raison & de sa liberté; c'est lui qui fut la cause de ce changement salutaire qui s'est opéré dans ses mœurs & dans sa jurisprudence.

La Syrie & la Palestine furent conquises dans le onzième siècle sur les Califes Mahométans par les Turcs ou Tartares. Ces derniers étoient une race d'hommes féroces, sortis des vastes déserts de l'Asie, connus sous le nom de grande Tartarie, & qui embrassèrent la religion des Peuples conquis. Les Califes avoient encouragé, comme une branche de commerce lucratif, les pélérinages que les dévôts de l'Europe entreprenoient souvent pour visiter le St.-Sépulcre à Jérusalem: mais les Turcs, nouveaux possesseurs de la Cité Sainte, traitèrent plusieurs de ces dévots avec cruauté, & les opprimèrent d'une manière outrageante. Cette conduite excita l'indignation des Européens, aussi ignorans que superstitieux, & leur inspira le désir de s'en venger. Ce délire religieux & ce zèle fanatique contre les infidèles, furent de plus en plus enflammés par une autre circonstance: une obscure prophétie de la Bible parut à plusieurs Chrétiens annoncer la fin prochaine du Monde qui devoit être consumé par un embrasement universel. Ils se rassemblèrent

donc à l'inſtigation des Moines & du Pape, & partirent pour la Paleſtine, dans le deſſein d'exterminer les Sarraſins, ou de périr, comme des Martyrs ſur le tombeau du Meſſie.

Les Rois, les Princes, les Nobles, les hommes de tous les rangs, & même les femmes s'enrolèrent pendant deux ſiècles de ſuite avec une ardeur fanatique, pour arracher la Paleſtine aux Infidèles. La folie de cette bigoterie épidémique produiſit heureuſement de grands effets & fut la ſource des bienfaits réels, auxquels on ne s'étoit point attendu alors. Dans le cours de cette longue guerre, la plupart de ces armées vagabondes furent obligées de paſſer par l'Italie, par la Grèce, & particulièrement par Conſtantinople. Elles furent étonnées d'y trouver une ſuperbe ville, diſtinguée par de nombreuſes manufactures, & par un rafinement de goût qui ſe voyoit dans les Arts & dans les divertiſſemens des habitans. Quelques Croiſés retournés de la Terre Sainte, rapportèrent chez eux des copies des ouvrages d'*Ariſtote* & des Médecins Arabes. Ce fut une des principales cauſes, que la Littérature Arabe fut introduite & cultivée la première en Europe : les Arts libéraux y étoient appellés l'*Etude des Sarraſins.*

Le commerce des Italiens avec les Maures, établis en Eſpagne, fut un autre moyen d'in-

troduire cette Littérature en Europe. Parmi le peu d'Auteurs de Médecine qu'on y avoit apporté, *Avicenne* & *Rhazès* eurent l'honneur d'être lus & étudiés exclusivement aux autres. Les Auteurs Grecs étoient traduits en langue Arabe; et ces traductions furent de nouveau défigurées et mises par des compilateurs moines dans une latinité barbare, le seul langage alors, & même plusieurs siécles après, dans lequel on enseignoit les Sciences.

Un autre accident qui contribua encore beaucoup à dissiper les nuages épais de l'ignorance, qui avoient obscurci notre horison, ce fut la découverte qu'on fit en Italie (l'an 1137), des *Pandectes* de *Justinien*. Ce code de la Jurisprudence Romaine, sauvé par un évènement heureux, du naufrage universel, fut en peu de temps étudié avec avidité dans différentes contrées de l'Europe, où l'on établit des chaires de Professeurs pour l'expliquer. Il y avoit de ces chaires à Bologne, à Oxford, & à Paris : & l'étude du *Droit Romain* se répandit avec rapidité dans la plus grande partie de l'Europe. On comptoit à Bologne (l'an 1262) dix mille, & à Oxford (l'an 1340) trente mille Etudians.

Montpellier en France, & quelques Colléges en Italie, étoient alors, les Ecoles les plus célèbres de la Médecine. L'Italie l'emportoit sur le reste de l'Europe, non-seulement par rapport

à la Médecine, mais encore par les beaux Arts & les ouvrages d'efprit. Je ne fache qu'on ait enfeigné la Médecine, comme une fcience régulière dans aucune Univerfité d'Angleterre, avant la fin du quinzième fiècle. On voit les titres de Bachelier & de Docteur conférés pour la première fois en 1231, dans l'Univerfité de Paris, fondée par *Charlemagne.* Il y avoit déjà dans plufieurs Univerfités, des réglemens pour le temps & pour la forme des études. Ceux qui prenoient le titre de *Docteur* dans quelque profeffion favante, parvenoient par-là, au plus haut rang alors connu, qui équivaloit à celui d'une chevalerie militaire. Les ftatuts de l'Ecole de Salerne (1), & de celle de Naples, femblent être antérieurs à ceux de Paris. Par ces ftatuts, un Médecin devoit avoir étudié pendant fept ans, au bout defquels, il recevoit l'anneau & le bonnet, après avoir été

(1) Ce fut Conftantin, furnommé l'Africain, auteur du onzième fiècle, qui le premier porta la Médecine en Italie de Babylone & de Bagdat, où il l'avoit étudiée fous des maîtres Arabes; & c'eft à la recommandation de ce Médecin, que Robert Duc de Pouille, fonda l'Ecole de Salerne, regardée avec raifon, comme la plus ancienne Univerfité de Médecine en Europe. Le fameux Poème diététique connu fous le nom de l'*Ecole de Salerne*, eft de Jean de Milan, membre de cette Ecole. La Faculté de Montpellier date depuis 1150; celle de Paris depuis 1220; & celle de Bologne depuis le commencement du quatorzième fiècle.

examiné ſur *Galien* & ſur *Avicenne* : pour être Chirurgien, il ſuffiſoit d'avoir étudié pendant un an l'Anatomie.

L'art de faire du Papier, inventé dans le onzième ſiècle, augmenta le nombre des manuſcrits, & diminua le prix des livres. Mais la découverte, plus importante encore, de l'Imprimerie, faite au quinzième ſiècle; répandit les lumières par toute l'Europe. Les Anciens écrivoient ſur l'écorce du *Papyrus*, & ſur du Parchemin. Les manuſcrits de cette dernière matière étoient extrêmement chers. Avant la découverte dont je viens de parler, il y avoit peu de particuliers qui poſſédaſſent un livre. Dans pluſieurs Monaſtères on n'avoit qu'un ſeul Miſſel. On vendit un livre d'homélies, compilé par je ne ſais quel Saint natif de France, pour deux cents moutons, & une quantité conſidérable de bled. *Louis* XI, roi de France, ne put emprunter (en 1471) de la Faculté de Paris, les ouvrages de *Rhazès*, qu'en la nantiſſant d'une quantité de vaiſſelle, & en employant de plus la médiation d'un noble qui garantit à la Faculté, le ſoin & le retour du livre. Cela prouve que les livres à cettte époque étoient extrêmement rares, & qu'il n'y avoit qu'un très-petit nombre d'hommes qui fuſſent en poſſeſſion des Sciences. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique pendant ces

ſiècles d'ignorance fournit pluſieurs exemples d'Evêques qui, n'ayant point appris à écrire, étoient obligés de ſe ſervir du ſigne de la croix au lieu de ſignature.

La Théologie Scholaſtique, les commentaires, la magie, la juriſprudence romaine & le droit canon en uſage dans différentes Egliſes & Monaſtères, étoient preſque les ſeules études de ces temps. *Ariſtote* étoit univerſellemeut admiré ; & malheureuſement les ſubtilités de ce Philoſophe, donnèrent une mauvaiſe direction (1) aux premiers efforts que faiſoit l'eſprit humain pour reſſuſciter les Sciences en Europe. Le petit fonds de ſavoir d'alors, étoit principalement entre les mains du Clergé & des Moines, qui s'emparrèrent par ce moyen, de la plupart des des emplois civils & eccléſiaſtiques qui donnoient du profit ou de la conſidérations. Ils ſe mirent ſur-tout à exercer la Médecine.

La *Chevalerie,* qui doit ſon origine & ſes progrès aux croiſades, continua, long-temps après que ces

(1) Cela peut être vrai pour les Sciences naturelles ; mais d'un autre côté on ne peut nier que ces mêmes ſubtilités ſcholaſtiques, ne fuſſent « la première origine de cette analyſe » philoſophique, qui depuis a été la ſource féconde de nos » progrès, » comme l'a très-bien obſervé Condorcet dans ſon *Eſquiſſe d'un Tableau Hiſtorique des progres de l'Eſprit humain, ſeptieme Epoq.* pag. 377.

dernières furent finies, d'être la paſſion favorite; & de faire l'occupation principale de la Nobleſſe, & de toutes les perſonnes libres. Les joutes, les tournois, & les Chevaliers errans, étoient alors en pleine vigueur, & contribuèrent d'une manière beaucoup plus prompte & plus efficace que les ſyſtêmes arides de Morale, à polir & à adoucir les mœurs.

Une autre cauſe non moins efficace ſervit encore à éclairer & à civiliſer l'Europe.. Pluſieurs Seigneurs & Barons croiſés, furent obligés pour pourvoir aux frais de cette expédition lointaine, de vendre pour une modique ſomme d'argent une partie de leurs terres & de leurs privilèges arbitraires. Un grand nombre de perſonnes profitèrent de cette occaſion pour ſe racheter de l'eſclavage & du vaſſelage: il ſe forma des cités & des communes, qui protégèrent les Arts & l'induſtrie.

En Angleterre, les Arts & le Commerce firent des progrès bien lents, ſi on les compare avec ceux d'Italie & d'autres contrées maritimes de l'Europe. On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce retard: la diviſion de la Grande-Bretagne en ſept petits Royaumes, l'invaſion des Danois, la conquête faite par les Normands, les croiſades, enſuite l'ambition de ces Rois, & leurs efforts continuels pour s'emparer de la couronne

de France, & finalement la guerre civile, allumée parmi les maisons de *Yorck* & de *Lancastre*, pour soutenir leurs prétentions au trône; toutes ces violentes & successives révolutions bannirent le loisir de cultiver les Arts & les Sciences. Les connoissances réelles (car je ne donne point ce nom à la Théologie, & aux disputes scholastiques) n'y commencèrent à paroître qu'au treizième siècle avec *Bacon*, moine de l'Abbaye de Westminster.

Pendant que les Sciences étoient ainsi négligées, on vit la plupart de Papes & des têtes couronnées de l'Europe, avoir des Juifs pour leurs Médecins. *Jean de Gaddesden* fut le premier Médecin Anglois attaché à la cour. Avant lui, ce poste n'étoit confié qu'à des Juifs ou à des étrangers, & notamment à des personnes venues par des croisades. La connoissance qu'ils avoient de la langue Arabe, leur procuroit l'avantage d'étudier les Auteurs de Médecine. *Saint-Louis*, roi de France, gagna la Lèpre dans la guerre Sainte; & son Médecin Juif lui prescrivit un abominable remède, qui consistoit à boire du sang d'un jeune enfant.

La *Lèpre*, un de ces fruits pernicieux que les croisades avoient apporté, étoit alors une maladie très-commune, répandue dans la plus grande partie de l'Europe. Il y avoit en Angleterre

plusieurs infirmeries destinées uniquement à recevoir les Lépreux. Les Historiens François nous parlent de deux mille Lazarets, établis en France, & dotés par *Saint-Louis*; dans lesquels on n'admettoit que ceux qui étoient infectés de cette maladie, & qui ne pouvoient entrer dans les hôpitaux ordinaires. Une armée Romaine avoit déjà apporté autrefois, de la Palestine & de l'Egypte, cette maladie Judaïque; mais avec le temps, & à l'aide des précautions qu'on prit en séparant de la société les gens infectés, le mal avoit disparu insensiblement : ceci s'accorde avec les observations modernes que nous avons concernant cette maladie.

L'*Alchymie*, ou l'art de changer les métaux en or, commença à être cultivé en Europe : c'étoit un des grands secrets que *Bacon*, & tous les Chymistes qui lui succédèrent, s'efforçoient de découvrir. En Angleterre on s'occupa pendant plusieurs siècles de cet Art chimérique qui flattoit l'avarice des hommes; mais on s'en occupa avec plus d'ardeur & d'assiduité en Allemagne. La Philosophie, jointe à des expériences ruineuses, a presque guéri aujourd'hui les hommes de cette folie, en leur montrant les véritables moyens d'acquérir des richesses.

Un autre projet beaucoup plus chimérique & plus ridicule que les Chymistes avoient conçu, ce

ce fut d'extraire par des procédés chymiques de différentes substances une panacée universelle, qui possédât la vertu non-seulement de guérir toute espèce de maladies, mais encore de prolonger la vie bien au-delà du terme ordinaire.

ALBERT LE GRAND, BACON, &c.

Albert le Grand, Allemand de naissance, écrivit sur l'Alchimie l'an 1200 (1). Peu de temps après lui, *Bacon*, moine de l'Abbaye de Westminster (en 1226), jeta les fondemens de la Chymie & de la Philosophie expérimentale en Europe. Il étoit non-seulement un habile Chymiste, mais encore doué d'un génie original pour la Mécanique, peu inférieur à celui d'*Archimède*. Il inventa des *chars-volans*, & donna du mouvement à des statues. Il écrivit sur la nature des lignes, sur le télescope, sur la réflexion & la réfraction de la lumiére, sur l'optique, sur les verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur des objets, qui les éloignent de l'œil ou qui les en approchent, sur les *miroirs ardens*, sur les météores & sur l'Astronomie. Il essaya même de

(1) On peut encore regarder Albert le Grand comme Naturaliste du treizième siècle. On peut lui associer sous le même rapport Vincent de Beauvais (mort en 1262), & le Botaniste Pierre de Crescéntia, qui vivoit environ en 1307.

corriger les erreurs du *calendrier*, & il inventa la *poudre à canon.* Ses connaiſſances & ſes lumières ſont d'autant plus extraordinaires, qu'elles ſont ſorties des ténèbres d'un cloître. Auſſi ſes contemporains, & ſur-tout le Clergé, le regardèrent-ils comme un véritable ſorcier. N'étant point en état de comprendre ſes écrits, ils conclurent que l'Auteur devoit être un Magicien, & ils s'en interdirent la lecture.

Nous ſommes redevables à un Italien, nommé *Salvinus de Armatis*, d'une invention (en 1280) utile à la vue; je veux parler de celle des *lunettes.*

ARNAUD DE VILLENEUVE.

Arnaud de Villeneuve, François d'origine (1), (d'autres diſent Italien ou Eſpagnol), ſuccéda à *Bacon* vers la fin du même ſiècle. Il recommande l'eſprit de vin imprégné de certaines plantes, comme un bon remède; & il parle d'une eau diſtillée de certains métaux pour la lèpre.

(1) Arnaud de Villeneuve, profeſſeur de Montpellier, eſt mort en 1313. Il compoſa entre autres ouvrages un Commentaire ſur l'*Ecole de Salerne*, dont j'ai parlé à la note pag. 187. Il eſt le premier qui ait obtenu de l'Eſprit de vin par la diſtillation, quoique d'autres attribuent cette découverte à Lulle ſon diſciple.

Raimond Lulle, disciple de ce célèbre Chymiste, composa différens traités sur la Panacée universelle, & sur la *pierre philosophale* (1).

JACQUES HOLLANDUS, ET BASILE VALENTIN.

Jacques Hollandus, & *Basile Valentin*, moine Allemand, qui vivoit vers la fin du quinzième siècle, traitèrent le même sujet. Ce *Valentin* étoit excellent Chymiste pratique, il recommanda le premier l'usage interne de l'*Antimoine*. Il exalte les vertus de ce puissant métal pour plusieurs maladies, dans son traité intitulé *char triomphal de l'Antimoine*.

PARACELSE.

Paracelse, fameux Chymiste & Empirique du seizième siècle, emprunta des ouvrages de *Valentin* plusieurs de ses expériences & de ses re-

(1) Raimond Lulle surnommé le Docteur illuminé, né dans l'Isle Majorque en 1236, & lapidé l'an 1315 en Afrique, où il étoit allé prêcher le Christianisme, se rendit sur-tout fameux par son *grand Art* (Ars magna). Il prétendoit que cet ouvrage offroit un moyen aisé de perfectionner la mémoire, & d'acquérir toutes les sciences. Ceux qui désirent avoir une notice plus ample sur la personne & les écrits de cet homme extravagant, peuvent consulter Morhof. *Polyhist.* liv. II. chap. 5, & Feyjoo, *Cartas eruditas* Tom. I. Cart. XXII. & Tom. II. Cart. XIII.

mèdes, ainſi que les trois nouveaux élémens, le ſel, le ſoufre, & le mercure. Il en eſt de même de pluſieurs autres découvertes Chymiques, qui furent publiées dans la ſuite ſous différens noms, & qui appartiennent également à *Valentin*. L'origine de la Chymie Médicale ne date que depuis le ſiècle où vivoit *Bacon*.

GILBERT L'ANGLOIS. (1)

Gilbert l'Anglois, Chirurgien qui vivoit environ l'an 1300, fait mention de quelques maladies guéries par les bains d'eaux ſulfureuſes. Il déſigne ſuivant toutes les apparences, par ce nom, les eaux de Bath, dont les propriétés ſalutaires avoient été déjà connues des Romains. Il parle, ainſi que pluſieurs autres Ecrivains moines, du don que nos Rois avoient de guérir les *écrouelles* par l'attouchement. Il eſt à préſumer, que ce fut une ſupercherie monacale, inventée dans le deſſein d'augmenter la vénération pour les Rois. Cet attouchement royal ſe pratiquoit dans les ſiècles des ténèbres, en Angleterre comme en

(1) Je me ſuis ici permis de changer l'ordre de l'Auteur, en plaçant Gilbert l'Anglois avant Jean de Gaddeſden ; & ce changement eſt autoriſé par la Chronologie que M. Black lui-même a ſuivie, en plaçant Gilbert à l'année 1300. Bayle le fait encore plus ancien en le mettant en l'année 1210.

France (1); mais il n'en eſt plus queſtion à préſent dans notre iſle, depuis qu'on a commencé à douter de la Divinité des têtes couronnées. *Daniel Turner*, Ecrivain Chirurgien, rapporte pluſieurs cures extraordinaires, opérées par les mains royales des Princes de la maiſon de *Stuart* : mais cette coutume fut abolie à la fin du dernier ſiècle, époque où ces Princes furent chaſſés d'Angleterre; & ne mérite aſſurément pour toute réfutation que le ridicule dont on eſt en droit de couvrir la bigoterie ou l'im-

(1) Le Roi de France après avoir confeſſé & communié au couvent de ſaint François, le jour de la Pentecôte, touchoi au front tous les ſcrofuleux qui ſe préſentoient à lui en prononçant ces mots : *Rex tangit te, Deus ſanat* (ſuivant d'autres *ſanet*, ce qui eſt un peu différent), *te*, *in nomine Patris & Filii & Spiritus Sancti.* Le Roi d'Angleterre poſſédoit la vertu de guérir non-ſeulement les Ecrouelles, mais encore l'Epilepſie. Voyez *Feyjoò*, *Cartas Eruditas Cart.* XXV. vol. 1. pag. 217. Ce privilège de guérir les Ecrouelles remonte au onzième ſiècle. Philippe Ier., Roi de France, qui monta ſur le trône en 1060, uſoit de ce droit, ainſi qu'Edouard-le-Confeſſeur ſon contemporain, & qui monta ſur le trône d'Angleterre en 1043. Ce qu'il y a de remarquable dans cette Hiſtoire, c'eſt que l'invention n'en eſt point nouvelle. Pyrrhus, roi d'Epire, qui vivoit bien des ſiècles auparavant, poſſédoit la vertu de guérir les perſonnes attaquées du mal de rate, en preſſant de ſon pied droit ce viſcère (Voyez Plutarch. *in vit.* Pyrrhi, & Pline, liv. VII. chap. 2.) « Et pourroit-on (s'écrie Bayle), reprocher après cela aux Payens de n'avoir pas eu des Rois comparables aux Princes Chrétiens, qui guériſſent la Jauniſſe & les Ecrouelles! »

posture. La légende de l'Eglise Romaine est pleine de pareilles fables. Des gens crédules parmi le peuple, appliquent encore aujourd'hui quelquefois les mains des personnes mortes, sur les goîtres & sur les écrouelles. Il faut supposer que c'est une vertu magique ou miraculeuse, attachée spécialement aux mains d'un Roi & à celles de ses sujets morts. Si jamais on a obtenu une guérison réelle de ces pratiques superstitieuses, on ne peut l'attribuer qu'à la force inexplicable de l'imagination occupée par une aveugle crédulité.

JEAN DE GADDESDEN (1).

Un de nos plus anciens Poétes, *Chaucer*, fait dans ses vers une mention très-honorable de *Jean de Gaddesden*, le premier Médecin national qui fut attaché à la cour d'Angleterre. Ce Médecin (qui vivoit en 1320), est auteur d'un petit traité, intitulé *Rosa Anglica*, dans lequel les amateurs de l'antiquité trouveront de quoi satisfaire leur curiosité sur les mœurs Gothiques de nos Ancêtres, sur leur manière de vivre & sur leur cuisine. Il parle de la Petite-vérole, comme d'une maladie qui fut alors très-familière, sans faire mention de son arrivée par les Croisades. Rien

(1) Voyez la note de la pag. 196.

de si plaisant que la manière dont il traita un des fils du Roi, attaqué de la petite-vérole : il ordonna qu'on enveloppât le Prince de drap d'écarlate (1), & qu'on entourat le lit de rideaux de la même couleur ; appareil ridicule, dont il faisoit cependant un grand cas. Il se vente d'avoir vendu à des barbiers certaines recettes, pour une somme considérable d'argent, & il avoue ingénuement, avoir dupé plus d'un sot par de pareilles impostures. Il possédoit des secrets pour certaines maladies, ainsi que pour favoriser la conception chez les femmes, & il prétendoit être très-habile dans la physiognomie & dans la chiromancie. Le traité de *Gaddesden* passoit dans ce temps pour une production extrêmement savante, tout insignifiant qu'il paroisse aujourd'hui. Il existe en effet très-peu de livres, écrits depuis la décadence de l'Empire Romain jusques vers le seizième siècle, sur la Médecine ou sur la Philosophie, qu'un homme de goût puisse lire à présent avec plaisir. Les commentaires sur les ouvrages Arabes, étoient les plus grands efforts que l'esprit des Médecins

(1) Le préjugé d'envelopper d'écarlate les malades attaqués de la petite-vérole, a long-temps subsisté chez les Japonois, & n'est pas encore totalement détruit en Angleterre. Voyez l'Encylopédie par ordre de Matières, à l'article Gaddesden du Dictionnaire de Médecine.

d'alors put faire ; & les noms de ces Commentateurs moines ne méritent point d'être conservés par l'Histoire. Ceux qui sont curieux de les connoître, peuvent consulter *Le Clerc* & *Freind*, qui en ont donné la liste.

Je finis ce Chapitre par le récit d'une horrible calamité qui affligea le genre humain au quatorzième siècle. Pendant le court espace de quatre ans la peste ravagea les trois parties du globe successivement, & en enleva, à ce qu'on dit, le quart de ses habitans. En 1346 elle sévit en Egypte, en Turquie, en Grèce, dans la Syrie, & dans différentes autres parties de l'Asie. En 1347, des vaisseaux marchands la portèrent en Sicile, a Pise, à Gênes & à d'autres parties d'Italie. L'année suivante elle pénétra par la Savoie en France & en Espagne ; & en 1349 elle se répandit, en Angleterre & dans la Flandre, d'où elle passa l'année après en Allemagne, en Hongrie, & autres parties de l'Europe. Il n'y avoit encore des quanraines établies chez aucune Nation commerçante.

GUI DE CHAULIAC.

Les symptômes & l'Histoire de cette Peste sont décrits par un témoin oculaire, *Gui de Chauliac*, Chirurgien habile, & Professeur de Montpel-

lier (1). Ce même Auteur nous a de plus laissé une bonne description de la Lèpre, qui régnoit alors en Europe; & un traité de Chirurgie, dans lequel on peut voir la pratique & les noms des principaux Ecrivains Chirurgiens de son temps (2);

---

(1) On trouve encore la description de cette Peste dans la préface du *Décameron* de Bocace.

(2) On peut grossir la liste des Ecrivains Praticiens de cette période qui a précédé la renaissance des Lettres, par les noms de Pierre l'Espagnol (depuis Pape sous le nom de Jean XX), qui mourut en 1277, de Bernard de Gordon, mort en 1305, de Pierre d'Abano, mort en 1316, de Matthæus Sylvaticus, qui florissoit au commencement du quatorzième siècle, de Nicolas de Falconiis, mort en 1412; de Valescus de Taranta, mort en 1418. Les Chirurgiens de cette période, outre de Chauliac qui florissoit au milieu du quatorzième siècle, sont Guillaume de Saliceto, Roger de Salerne, Chancelier de l'Université de Montpellier, & Théodoric, tous trois Ecrivains du treizième siècle. Lanfranc florissoit au quatorzième, ainsi qu'Ardern, Chirurgien Anglois, qui ranima l'étude de la Chirurgie parmi ses compatriotes. Le quinzième nous offre Pierre d'Argillata : ce Chirurgien est le premier parmi les Modernes, qui ait pratiqué l'opération du *Spina-ventosa*, maladie décrite par Rhazès. Voyez pag. 170.

CHAPITRE VII.

Description de l'Empire Romain en Orient, & prise de Constantinople au quinzième siècle. Découverte de l'Imprimerie. Découverte de l'Amérique. Origine de la maladie Vénérienne. Origine du Scorbut de mer. Origine de la Suette. Esquisse générale des progrès de la Médecine & de la Chirurgie en Europe; ainsi que des principaux Ecrivains & des découvertes importantes depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à nos jours : ce qui comprend environ l'espace de trois cents ans. Anatomie & Physiologie; Chymie & Médecine; Sociétés Littéraires; Botanique; Histoire Naturelle; Matière Médicale & Pharmacie; Auteurs de Médecine pratique, de Thérapeutique & de Pathologie; Art des Accouchemens; Chirurgie.

DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN.

NOUS avons vu que la Médecine, ensevelie depuis plusieurs siècles sous les ruines de Rome, n'étoit plus cultivée que chez les Arabes. L'Europe commence enfin de revenir de sa longue

léthargie, en faisant revivre graduellement toutes les Sciences. Vers le milieu du quinzième siècle, Constantinople, ce reste de la grandeur Romaine, fut prise par les Turcs ou Tatars. Toutes les Provinces Grecs, depuis les bords du Danube jusqu'à la capitale, étoient déjà réduites après des guerres de plusieurs siècles; & les Princes dégénérés de l'Empire Romain, jadis si puissant, ne possédoient plus que cette seule cité, qui bornoit de tous côtés leur domination. Elle étoit le seul pilier vacillant qui restoit encore de leur grandeur Impériale, & fut enfin renversée par les barbares de la Tatarie. Pendant cette révolution plusieurs gens de lettres, en abandonnant Constantinople, se réfugièrent en Italie, où ils portèrent avec eux les anciens Auteurs Grecs & Romains, qui depuis plusieurs siècles, étoient conservés dans les bibliothèques de cette ville. Un petit nombre de ces Auteurs avoit été déjà apporté en Italie; mais on en avoit negligé l'étude & la lecture. Il y avoit même fort peu de personnes qui entendissent encore la Langue Grecque : mais les Arts & les Sciences obligés de fuir la Grèce, où ils étoient foulés aux pieds par l'ignorance & par le despotisme qui leur substituoit par-tout le Coran, refluèrent désormais en Italie. Nous les verrons s'étendre jusqu'à la partie Occidentale des Alpes, franchir le Rhin

& le Danube pour pénétrer dans les régions froides du Nord ; nous verrons enfin ces ſemences des connoiſſances humaines, apportées par les Grecs & les Romains, ſe répandre dans preſque toutes les parties de l'Europe, & y accroître par de nouvelles découvertes, & par des progrès ſucceſſifs.

DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE.

L'art de l'Imprimerie, inventé en Allemagne en 1445, changea la face des Sciences & des Arts en leur donnant de nouvelles ailes. Cet Art en fourniſſant les moyens de ſe procurer des livres à un prix modique, répandit de plus en plus les connoiſſances. On imprima en 1506 les ouvrages de *Dioſcoride*, en 1525 ceux de *Galien*, en 1526 ceux d'*Hippocrate*, & en 1528 ceux de *Paul d'Egine*. On n'eut les Ecrits de *Celſe* que plus tard (1); je ne ſache pas même que cet Auteur fut connu parmi les Arabes.

(1) Cela doit s'entendre de Celſe manuſcrit. En effet Guy de Chauliac, qui cite un grand nombre d'Auteurs, ne dit pas un ſeul mot de Celſe, d'où l'on peut conclurre, comme l'obſerve Freind, que cet Auteur étoit auſſi peu connu des Ecrivains de ce ſiècle (du quatorzième), qu'il l'avoit été des Arabes. Mais il en fut tout autrement après la découverte de l'Imprimerie : Celſe fut imprimé avant les Médecins & les Chirurgiens Grecs. La première édition de ſes ouvrages,

Tous les Historiens s'accordent à regarder le commencement du seizième siècle comme une des époques les plus remarquables & les plus brillantes dans les annales du monde. On y voit tout le spectacle de la Nature se développer successivement & par degrés aux yeux de l'homme. C'est depuis cette époque qu'il a commencé de cultiver avec une ardeur infatigable les Sciences & les Arts, & d'étudier avec succès la Nature, non dans les rêveries des cloîtres, mais dans ses productions mêmes. La plupart des Nations modernes commencent à cette époque d'occuper un rang dans la balance politique de l'Europe. Les langues modernes se fixent graduellement, se purgent de la rouille de la Latinité Gothique, & acquièrent plus d'énergie & de grace. Des Ecrivains d'un savoir solide, qui commençoient à paroître dans différens pays, enseignèrent l'art de s'exprimer clairement ; & les Poétes, les Historiens, & les Philosophes, polirent de plus en

---

est celle de Florence en 1478. Les premières Editions Grecques de Dioscoride, de Galien, d'Hippocrate, & de Paul d'Egine, dont parle M. Black, sont toutes d'Alde. Elles ont été suivies par d'autres Editions Latines, ou Grecques & Latines, publiées en différentes années et villes. Galien seul fut publié en Latin à Venise, en 1490, *in-fol.*, par Phil. Pintius de Caneto, avant que d'être imprimé en Grec. Voyez Blumenbach. *Introd: in Hist. Médic. Litter.* pag. 72.

plus parmi leurs Nations refpectives les langues, qui font les inftrumens des connoiffances humaines.

DECOUVERTE DE L'AMERIQUE.

Une nouvelle découverte de ce temps, du moins pour l'Europe, encouragea les mariniers & les porta à entreprendre des voyages lointains: je veux parler de la bouffole. L'aiguille aimantée, par fa propriété de fe tourner du côté du Nord, dirigea leurs courfes, & les raffura contre la crainte de s'éloigner pour plufieurs mois de la terre. Les Portugais furent les premiers à profiter de cette découverte. *Vafco de Gama*, leur Amiral, découvrit un nouveau paffage aux Indes Orientales, où il arriva en doublant le premier le Cap méridional de l'Afrique. *Hérodote* rapporte en effet qu'on avoit fait avant fon temps le tour de cette partie du monde, dans une direction contraire. Cette Découverte moderne tarit en peu de temps le commerce qui tranfportoit en Europe, le luxe de l'Afie par la mer rouge & par l'Alexandrie, & que les Vénitiens avoient rétabli dans fon ancienne fplendeur. Cette dernière Cité, ainfi que Syracufe, jadis fi puiffante, ne conferve plus aujourd'hui rien de fon ancienne grandeur.

Colomb, autre navigateur hardi, & voyageant

ſous pavillon Eſpagnol, découvrit (en 1492) le premier les Iſles de Bahama & d'Hiſpaniola, dans la proximité du continent de l'Amérique. Le Mexique & le Pérou furent bientôt après découverts & conquis par *Cortès* & *Pizaro*. *Magellan* pénétra enſuite par l'extrêmité méridionale de l'Amérique dans les mers immenſes, connues ſous le nom d'Océan pacifique. Après avoir traverſé la vaſte mer Auſtrale, il arriva aux Iſles Philippines & y périt ; mais *Sébaſtien* & une partie de ſon eſcadre, firent les premiers le tour du monde.

Ces importans évènemens étendirent le domaine de la géographie. Un nouveau continent, preſque auſſi grand que la moitié de l'ancien monde, une nouvelle race d'homme, juſqu'alors inconnue, & la figure ronde de la terre conſtatée à ne plus en douter, furent des objets d'admiration & d'étonnement. L'Europe ſe vit enrichie par l'argent & le commerce du nouveau monde ; & la Médecine acquit (ſpécialement du Pérou) des remèdes ineſtimables.

Les progrès de la Navigation & l'accroiſſement des richeſſes, opérèrent une révolution dans les mœurs & la manière de vivre de toute l'Europe, & y apportèrent de l'Aſie & de l'Amérique différens articles de luxe fort eſtimés généralement, tels que le thé, le café, les cloux de giroſle, la noix muſcade, le ſucre, les li-

queurs distillées, auxquels on peut encore ajouter le tabac. L'influence que peut avoir l'usage de ces drogues sur la santé (1) & sur le caractère des Nations, a fourni matière aux discussions des Médecins & des Moralistes.

ORIGINE DE LA MALADIE VENERIENNE

Une maladie singulière, connue sous le nom de *maladie Vénérienne*, se manifesta pour la première fois en Europe, deux ans après la découverte de l'Amérique. Les femmes de l'Isle d'Hispaniola la communiquèrent à l'équipage de *Colomb*, qui la porta ensuite en Espagne. Les Espagnols la portèrent à leur tour à Naples, assiégée alors par les Français; & la maladie fut injustement appellée du nom de ces derniers, qui en avoient été infectés par les Espagnols. La maladie se répandit par toute la France, l'Allemagne & l'Angleterre, d'autant plus rapidement, comme on peut le présumer, qu'il n'y avoit encore aucun remède connu qu'on

(1) On croit avoir observé que l'usage du thé & du café, ou plutôt l'usage des boissons chaudes en général, a diminué le nombre des calculeux, comme il a d'un autre côté augmenté les affections hypochondriaques & hystériques, ainsi que toutes les maladies dépendantes du relâchement des solides, telles que les fleurs blanches, &c.

pût

pût lui oppoſer. Les Egyptiens, les Turcs, les Perſans, & même les Japonois plus éloignés encore de nous, lui ont donné le nom de *mal François*; ce qui prouve qu'ils l'ont reçu de cette Nation. En Afrique, on l'appelle le *mal d'Eſpagne.* Les Maures Mahométans, chaſſés de l'Eſpagne par Ferdinand, après huit ſiècles de guerre, ainſi que les Juifs qui en avoient été bannis, la tranſplantèrent en Afrique, où elle n'étoit point connue avant cette époque.

Le célèbre Anatomiſte *Fallope*, qui écrivoit en 1555, parle de la maladie Vénérienne, comme d'une calamité nouvelle, introduite depuis peu en Europe. Dès ſa première invaſion tous les Médecins s'accordèrent à la conſidérer comme une nouvelle maladie. *Aſtruc* cite plus de cinquante Auteurs différens, antérieurs à *Fallope*, qui ſont du même avis que lui. Ils en parlent en termes très-expreſſifs, tels que ceux-ci: *Novum morbi genus, inauditum, inviſum, incognitum, ignotum. Novam peſtem mundo irremediabilem. Nullis ante ſœculis viſus, totaque in orbe terrarum incognitus; peſtifer morbus; morbus atrociſſimus, irruens in homines ſaevo morſu ulcerum. Dira lues, quam nulla ſit ætas antea experta. Pauperes hoc malo laborantes expellebantur ab hominum converſatione tanquam purulentum cadaver; habitabant in arvis ſylvis, &c.*

La consternation que répandit l'apparition de ce nouveau fléau fut universelle. Des ulcères dégoûtans affectoient les parties génitales, & gagnoient successivement le palais & la luette. Il se manifestoit des tumeurs & des bubons aux aines; & lorsque la maladie étoit un peu plus avancée, les malheureux qui en étoient les victimes souffroient des douleurs très-vives dans les os, sur-tout pendant la nuit. Leur peau étoit couverte de pustules galeuses & de petits ulcères purulens; & il leur venoit des exostoses & des *nodûs* sur le front. Leurs os se carioient à la longue, s'enflòient, & tomboient en corruption. Plusieurs de ces malheureux, après avoir langui pendant plusieurs mois dans cet horrible état, finissoient par perdre le palais, le nez, les lèvres, les dents, les yeux, les parties génitales, & ne présentoient plus avant leur mort que le spectacle hideux d'un cadavre déjà corrompu. Cette peinture de la maladie Vénérienne doit d'autant moins paroître exagérée, qu'elle ne pouvoit céder à aucun des remèdes alors en usage, & que les Médecins & les Chirurgiens de ce temps avouent eux-mêmes, de n'avoir connu aucun remède propre à soulager les malheureuses victimes de cette maladie.

Il n'est point probable, que les Anciens, ordinairement si minutieux dans la description même

des maladies les plus insignifiantes, ayent passé sous silence une maladie accompagnée de symptômes si extraordinaires, si de leur temps elle eut été connue. Aucun de leurs Médecins, Historiens, Poétes, ou Ecrivains satyriques, quoique souvent très-obscènes, n'en fait mention. Nous avons les preuves les plus évidentes, qu'elle fut portée en Espagne par une flotte Espagnole, à son retour d'Hispaniola ; elle avoit à bord deux cents personnes attaquées de cette maladie. Ceux qui voudront se donner la peine de lire l'*Histoire de la Médecine* de *Le Clerc*, ou celle de *Freind*, mais sur-tout le traité d'*Astruc*, *sur les maladies Vénériennes*, seront convaincus de la vérité de ce fait. Ces Auteurs ont examiné à fond toutes les disputes qui s'étoient élevées au sujet de l'origine de cette maladie, & auxquelles plusieurs Savans avoient pris part.

On a voulu révoquer en doute la nouveauté de la maladie Américaine, par une ressemblance qu'on avoit cru voir entre ses symptômes & les ulcères, dont *Job*, le Roi *Hérode*, & l'Empereur Romain *Tibère* furent affligés. Les Historiens que je viens de nommer, réfutent victorieusement cette objection, ainsi que beaucoup d'autres fables absurdes, qu'on a inventées pour rendre raison de ce nouveau phénomène en Médecine. L'unique remède spécifique de la Vérole con-

firmée, le mercure, étoit regardé par les Médecins Grecs & Romains comme un poison; & ils ne l'ont jamais employé ni intérieurement, ni en frictions.

Avicenne, parle de quelques cas de *Lèpre* accompagnée d'ulcères au pénis & d'ardeur d'urine; mais on n'y trouve aucun autre symptôme de ce qu'on appelle Vérole, pour qu'on puisse distinguer les cas dont il parle d'une simple gonorrhée. Dans les climats chauds la malpropreté suffisoit quelquefois pour produire des excoriations sous le prépuce. Plusieurs Auteurs parlent de l'ardeur d'urine, comme d'un accident qui pouvoit naître du commerce avec des personnes infectées de Lèpre, avec des femmes qui avoient un cancer à la matrice, ou même qui étoient à l'époque de leur évacuation périodique, dans un climat brûlant. La loi de *Moyse* obligeoit dans ce dernier cas les femmes à certaines cérémonies rigoureuses. On trouve également la description des ulcères du pénis, du phimosis & du paraphimosis dans plusieurs anciens Auteurs de Médecine, & particulièrement dans *Celse*, qui parle en détail de tous les désordres des parties génitales: mais il n'y a aucune raison pour qu'on regarde ces accidens comme vénériens. Ces parties, ainsi que toutes les autres parties du corps, sont sujettes aux inflammations

& aux ulcères. *Cælius Aurelianus*, parle aussi de la *pollution nocturne*, & de l'écoulement de la semence causées par l'abus des femmes.

En Chine, si l'on peut ajouter foi aux relations de quelques Jésuites missionnaires, on ne connoît point la source ni l'origine de cette maladie. On la trouve, dit-on, décrite dans les plus anciens livres de Médecine de cette Nation, comme une maladie commune, avec la seule différence que ses symptômes sont d'une nature plus bénigne, que ceux qu'on observe en Europe. *Astruc*, tâche de réfuter cette opinion avec beaucoup d'esprit & d'érudition.

En 1496, la maladie Vénérienne avoit déjà fait des progrès dans quelques provinces de France. Par un arrêt du Parlement de Paris, rendu dans cette même année, il fut enjoint à tous les étrangers qui en étoient infectés, de quitter cette ville dans l'espace de vingt-quatre heures, & ensuite tout le Royaume le plutôt possible. Il leur étoit défendu, sous peine de mort, d'y retourner à moins qu'ils ne fussent guéris. Les habitans natifs, attaqués de ce mal, devoient garder leurs maisons, & les pauvres étoient enfermés, & entretenus aux dépens du public, dans des édifices bâtis à cet effet dans les faubourgs de la ville; toute communication

avec le reste des Citoyens leur étoit interdite, sous peine de vie.

A Edimbourg, ceux qui avoient le malheur d'être attaqués de ce mal, étoient déportés dans une petite isle située dans la baie qui joint cette cité. On croyoit alors que l'infection pouvoit se propager à une certaine distance sans un contact immédiat.

Une autre preuve qu'on regardoit la maladie Vénérienne, comme absolument différente de la *Lèpre*, c'est qu'on n'admettoit des personnes attaquées de Vérole dans aucune des ladreries existantes alors à Paris, de peur qu'elles n'infectassent les Lépreux. L'*Eléphantiasis*, ou *Lèpre* des Arabes, maladie dont les symptômes approchent au moins de ceux de la Vérole, est commune en Irlande; la rigueur du climat, le régime & la manière de vivre des habitans peuvent y contribuer : mais la Vérole n'y étoit point connue avant l'époque de 1753.

La Faculté avoit inutilement essayé différens remèdes pour détruire ce nouveau fléau de l'humanité. On avoit épuisé sans aucun succès toutes les ressources de la pratique ordinaire. Ayant enfin observé dans *Mésué*, écrivain Arabe, que les Médecins Mahométans avoient employé les frictions mercurielles dans les maladies de la peau,

quoique ſans aucun deſſein de cauſer la ſalivation, ils les employèrent de même, & ils eurent des ſuccès bien ſupérieurs à tout ce qu'ils en pouvoient attendre.

L'origine des frictions mercurielles date de 1497 ou 1498 ; & ce n'eſt point *Jacques Carpi*, célébre Anatomiſte & Chirurgien Italien (en 1520), qui en fit uſage le premier, comme on le penſe communément. La réputation de cet homme, pour ce qui concerne le traitement de la Vérole, fut ſi grande, qu'il parvint à amaſſer au-delà de cinquante mille ducats ; quantité prodigieuſe pour ces temps, où l'or & l'argent étoient extrêmement rares.

Nicolas Maſſa, natif de Veniſe, qui écrivoit en 1532, & *Fallope* qui le ſuivit vingt ans après, publièrent une deſcription exacte de la maladie Vénérienne, telle qu'ils l'avoient obſervée de leur temps, ainſi que des différentes méthodes de la traiter, qui étoient alors en uſage. Au rapport de ces Auteurs, un grand nombre de malades devenoient victimes de l'ignorance des Empiriques téméraires, qui pouſſoient la ſalivation à un point exceſſif. Dans ces temps la manière de donner les frictions, conſiſtoit à enfermer les malades dans une chambre, qu'on chauffoit conſtamment comme un four, & qu'on avoit ſoin de tenir à l'abri de l'air frais ; à leur

frotter différentes parties du corps avec un onguent mercurielle, jusqu'à ce que la salive fut forcée de couler par torrens, que leur bouche fut enflammée & ulcérée, & qu'ils perdissent même les dents. On poussoit par fois cette méthode au point, que l'humeur déchargée par la bouche, alloit depuis sept jusqu'à dix pintes par jour, & cela pendant sept ou dix jours de suite, & quelquefois davantage.

Un autre moyen de provoquer la salivation consistoit à administrer des *fumigations mercurielles*. Après avoir saigné & purgé le malade, on le mettoit dans une petite chambre chaude ou une étuve; on lui ôtoit tous ses habits excepté la chemise; & on plaçoit entre ses pieds des charbons allumés ou un creuset chauffé, sur lequel on mettoit une tablette composée de cinabre & de térébenthine ou de storax : on le fumigeoit de cette manière, jusqu'à lui procurer une sueur très-copieuse. Le malade étoit de plus pourvu d'un tuyau, par lequel il pouvoit respirer un air frais, en cas qu'il se trouvat mal, ou prêt à tomber en syncope. Cette fumigation duroit depuis un quart d'heure jusqu'à une heure, suivant l'exigeance des symptômes & les forces du malade : on le portoit ensuite dans un lit chaud, où il suoit encore pendant une ou deux heures, après quoi on l'essuyoit avec du linge

ſec. De cette manière on le fumigeoit pluſieurs fois par jour, ou tous les deux ou trois jours ſelon l'exigence des cas, juſqu'à ce qu'il y eut une ſalivation ou un flux de ventre. Quelques Médecins, guidés par une théorie abſurde, défendoient même à leurs malades de changer du linge pendant tous les temps que duroit ce traitement.

L'excès de la ſalivation provoquée par les frictions ou par les fumigations, & le régime ſuffocant, qu'on faiſoit ſubir aux malades, avoient produit de ſi funeſtes effets, que pluſieurs Médecins, même de ceux de la Faculté, condamnèrent l'uſage du Mercure. En effet, les malades craignoient plus le remède que la maladie, ou la mort même.

C'eſt pourquoi un Eſpagnol, nommé *G. F. d'Oviedo* (1) ſe décida à faire un voyage à Hiſpaniola, dans le deſſein de s'informer ſi les naturels du pays, connoiſſoient par hazard quelque remède. Il y apprit qu'ils traitoient cette maladie avec la *décoction* de *Gayac*. De retour

(1) Dans l'*Hiſt. de la Médec.* de Freind, traduite par Coulet, ce Oviedo eſt appellé Gonſalve Ferrand. Mais l'Encyclopédie Méthodique, Hiſt. Tom. IV. pag. 131, l'apelle Jean Gonſalve d'Oviedo; & ne donne le nom de Gonzalès Fernand (& non-pas Gonſalve Ferrand d'Oviedo) qu'à un autre Eſpagnol, auteur d'une Hiſtoire générale des Indes Occidentales,

en Espagne (en 1517), *Oviédo* se mit à pratiquer la Médecine & à traiter la maladie Vénérienne, avec le secret qu'il avoit apporté de son voyage, & qui fit sa fortune.

La manière d'administrer le Gayac des Médecins Européens, fut alors de commencer par purger le malade, de l'enfermer ensuite dans une chambre bien chaude, & de lui faire prendre deux fois par jour environ une pinte d'une forte décoction de ce remède. Ils le faisoient coucher bien couvert dans un lit chaud, où il suoit pendant deux ou trois heures, après quoi on l'essuyoit avec du linge sec. Quant à la diète, on le nourrissoit avec des végétaux & du pain bien cuit; & s'il étoit affoibli, on lui permettoit le bouillon avec un peu de chair de poulet. Ce traitement duroit trente ou quarante jours, & pendant cet intervalle on le purgeoit deux ou trois fois. Sa boisson ordinaire devoit être une décoction foible de gayac; & on ne lui accordoit des alimens plus nourrissans que vers la fin de la maladie. Bien des malades d'une constitution délicate succomboient sous ce régime sévère, ou s'ils en échappoient, ils s'en ressentoient le reste de leur vie. Dans un grand nombre de cas, le gayac étoit bien loin d'opérer la guérison du mal : & on vit des personnnes du premier rang périr misérablement rongées par des

des ulcères, après avoir été abreuvées de décoctions, & exténuées par les sueurs excessives.

Peu de temps après, les décoctions de *Sassafras* & de *Salsepareille* (végétaux que nous devons également à l'Amérique) furent aussi vantés pour la cure de la maladie Vénérienne.

Le traitement par les fumigations avoit de très-grands inconvéniens : il causoit à plusieurs malades des inflammations des yeux dangereuses; ou un relâchement des gencives, suivi de la perte des dents; il étoit en général extrêmement nuisible au cerveau, aux nerfs & aux poumons foibles : il étoit après tout, tout aussi fatiguant & beaucoup plus incertain que les frictions. Aussi fut-on à la fin obligé de le reserver pour les seuls cas désespérés, tels qu'une érosion assez considérable, pour qu'on eût à craindre la chûte ou la séparation de quelque partie du corps essentielle, comme du palais, de la luette ou du pénis. Dans ces cas, les fumigations conduites & dirigées par un tuyau sur les ulcères mêmes, ont produit des effets aussi prompts que salutaires.

Jean de Vigo recommanda aussi (en 1514) le *Précipité rouge*, comme un puissant topique pour les ulcères véroliques.

On sait que la *Gonorrhée* se manifeste ordinairement quelques jours après qu'on a été in-

fecté par un commerce impur, & qu'elle consiste en une ardeur de l'urine accompagnée du flux d'une mucosité par le canal de l'uretre : & cependant dans les Ecrivains de ces temps, il n'est question de ce syptôme que trente ou quarante ans après l'apparition de la maladie Vénérienne en Europe. A moins qu'il n'y ait quelque omission dans la description qu'ils nous en ont laissée, cette circonstance est fort extraordinaire. On n'est pas moins embarrassé d'expliquer l'origine de la Vérole à Hispaniola : quelques Historiens prétendent qu'elle n'étoit pas seulement dans ce pays; mais qu'on la trouva de même au Pérou, lorsque les Espagnols y entrèrent.

Tous les symptômes de cette maladie sont aujourd'hui moins virulens, qu'ils ne l'étoient autrefois; ce qu'on peut raisonnablement attribuer à la méthode du traitement perfectionnée & mieux connue de nos jours.

Un échange de maladies & de remèdes eut lieu entre l'Europe & le nouveau continent de l'Amérique. En retour de la maladie Vénérienne, les Européens ont apporté les premiers chez les Américains cet horrible fleau de la race humaine, la *petite-Vérole*. Cette dernière maladie y fut plus meurtrière que dans aucun pays de l'Europe; & elle y fit en diverses parties tant de ravages,

qu'elle a presque dépeuplé le nouveau continent. Un esclave nègre d'Espagne l'apporta en 1520 au Mexique, où périt la moitié de ceux qui en furent attaqués. Elle fut communiquée en 1588 au Pérou, & quelques temps après au Paraguay, où elle fut encore plus funeste que dans aucune autre partie du monde, puisqu'il y eut presque autant de morts que de malades. Avec le venin de la petite-Vérole nous avons cependant apporté chez les Américains des présens inestimables : la canne à sucre, les animaux domestiques, qui nourrissent, vêtissent, & soulagent dans ses travaux l'homme, tels que le bœuf, le mouton & le cheval, furent transportés de l'ancien monde à l'autre côté de l'océan Atlantique. Nous avons enseigné les premiers aux Américains l'usage du fer, sans lequel on ne peut abattre les forêts, dessécher les marais, labourer la terre, ni perfectionner l'Agriculture, les Arts & les manufactures.

ORIGINE DU SCORBUT DE MER.

Les premiers longs voyages sur mer, la nécessité de se nourrir constamment d'alimens salés & grossiers, & le défaut de végétaux, donnèrent naissance au *Scorbut*, maladie si funeste aux marins, & dont les Anciens eurent peu de connoissance, & ne parlèrent qu'en termes très-obscurs. *Vasco*

de Gama, & *Magellan* perdirent à cette maladie la plus grande partie de leurs équipages; & ce sont les journaux de ces navigateurs, qui nous ont fourni la première histoire de ce fléau de la mer. Ceux qui leur avoient succédé eurent le même sort, jusqu'à ce que la véritable cause et la cure de cette maladie furent découvertes. Les anciens Navigateurs, n'ayant d'autres guides dans leurs courses que les étoiles; dépourvus de la connoissance & de l'usage de l'aimant, ainsi que des autres moyens dont la navigation moderne est enrichie, n'osant par conséquent, s'éloigner trop des terres ou des caps, n'étoient point affligés de cette maladie; du moins autant qu'on peut le présumer par l'Histoire & par les Annales de la Médecine. Quelques-uns pensent qu'*Hippocrate* a voulu désigner le Scorbut par cette maladie qu'il appelle *grosse rate* (*splen magnus*), & qu'il attribue à l'usage des eaux stagnantes & mal-saines; d'autant plus qu'il compte parmi les symptômes de cette maladie, la tuméfaction putride des gencives, l'haleine forte, la pâleur du visage, & les ulcères aux jambes. On trouve une description semblable dans *Caelius Aurélianus*, & dans les Médecins Arabes, qui donnent le nom de *rateleux* (*ienosi*) à ceux qui sont affectés de la maladie, parce qu'ils la croient occasionnée par le mauvais

état de la rate. *Pline* rapporte, qu'une partie de l'armée Romaine, campée ſur les bords du Rhin, avoit les gencives putréfiées, l'haleine puante, & les dents déchauſſées; ſymptômes qui caractériſent le ſcorbut.

Je crois que dans les climats méridionaux de la Grèce, de Rome, de l'Arabie & de la Perſe, le Scorbut étoit une maladie fort rare; & que ça a été vraiſemblablement la cauſe du ſilence des Médecins qui avoient exercé la Médecine dans ces pays. Ce n'eſt pas que cette maladie ne puiſſe avoir lieu, même ſur terre, dans des latitudes chaudes; nous en avons des exemples dans les temps modernes, où quelques parties de l'Italie en furent cruellement infectées. On ſait que les cauſes qui peuvent l'occaſionner ſont un régime particulier, & un froid accompagné d'humidité. Sur mer le Scorbut eſt très-commun parmi les eſcadres qui naviguent entre les tropiques. La reddition de Minorque déterminée par le Scorbut qui affligeoit nos troupes, eſt encore trop récente, pour qu'on ne s'en ſouvienne plus. On trouve déjà le ſcorbut de terre dans quelques Ecrivains Allemands, dès l'an 1500; & des Auteurs de ce ſiècle en ont parlé comme d'une maladie qui infeſte les côtes de la mer Baltique, & toutes les parties ſeptentrionales de l'Europe, celles ſur-tout qui avoiſinent des marais ou des côtes de mer.

Olaus Magnus, Hiftorien du Nord, donna en 1555 une bonne defcription du Scorbut. *Echtius*, *Ronffeus*, & *Wier*, qui écrivoient à-peu-près à la même époque, recommandent les antifcorbutiques végétaux, & de faire fuer les malades une fois par jour, comme les meilleurs remèdes pour guérir cette maladie. Elle préfentoit alors les mêmes fymptômes, que nous obfervons aujourd'hui : c'étoient la laffitude du corps, l'averfion pour tout mouvement, des gencives putrides, fpongieufes & ulcérées, une haleine forte, un teint pâle, des jambes enflées ; la peau fe couvroit fucceffivement d'ulcères, des meurtriffures & des puftules noires, & lorfque le mal étoit invétéré, les tendons des jarrets fe roidiffoient, &c.

Eugalenus, Ecrivain Allemand du commencement du fiècle fuivant, a cru voir le Scorbut compliqué avec plufieurs maladies, & il en a multiplié les fymptômes fans aucune néceffité. *Sydenham*, difoit avec raifon, que de fon temps les deux grands fubterfuges des Médecins étoient la *malignité* & le *Scorbut*, qu'ils croyoient trouver dans toutes les maladies.

Dans le fiècle, où nous vivons, *Backftrom* & *Kramer* ont donné une defcription exacte du Scorbut. Au rapport de *Kramer*, les troupes Impériales éprouvèrent des pertes prodigieufes en Hongrie,

Hongrie par cette maladie ; on essaya toute sorte de remèdes sans aucun succès, parce qu'on ne pouvoit se procurer des végétaux frais. En Allemagne plusieurs armées ou garnisons assiégées & réduites à manquer absolument de végétaux, ont été détruites à différentes époques par le Scorbut. En Hollande cette maladie étoit autrefois endémique, sur-tout parmi la classe inférieure du peuple ; elle étoit due aux alimens salés & grossiers, aux eaux troubles & stagnantes, à un air épais & couvert de brouillard & à la nature marécageuse du sol. Par tout le Nord, ainsi qu'en Hollande, parmi ceux qui habitent les marais ou les côtes de mer, elle faisoit de grands ravages dans les deux siècles qui ont précédé le nôtre, sur-tout pendant la saison de l'hiver. Elle a détruit un grand nombre de nouveaux Colons, établis dans l'Amérique Septentrionale & à Terre-neuve, avant qu'ils eussent appris des Suédois & des habitans des côtes de la Baltique, le souverain remède, capable de suppléer au défaut des végétaux. C'est une liqueur fermentée, composée de sommités de sapin, de mélasse & d'eau, qu'ils appellent du nom de *Spruce beer*. L'industrieux Hollandois a su aussi se guérir & se préserver du scorbut, en procurant un écoulement aux eaux surabondantes de son sol par des saignées & des canaux, & en introduisant chez lui l'usage

des choux confits, connus ſous le nom de *Sauer-kraut*. Un pain acidulé dans certains pays du Nord & une boiſſon aigre chez les Ruſſes, ſont de puiſſans remèdes du ſcorbut. Dans les voyages du Capitaine *Anſon*, faits autour du monde dans ce ſiècle, & où cette maladie ſe manifeſta dans toute ſa force, les citrons, les oranges, & différens autres fruits & végétaux frais, ont également produit des effets ſalutaires auſſi prompts que ſurprenans. Les Médecins en profitant de toutes les inſtructions recueillies de différens ſièges & voyages malheureux, ainſi que des contrées où le Scorbut eſt endémique, ſont enfin parvenus à découvrir ſes cauſes & ſon traitement de la manière la plus certaine.

ORIGINE DE LA SUETTE.

Une autre maladie nouvelle, connue ſous le nom de *Suette Angloiſe*, parut pour la première fois en 1483 ou 1485 dans l'armée de *Henri* VII, à ſon retour au port de Milford dans le pays de Galles de l'expédition contre la France. Dans l'eſpace de ſoixante ans elle reparut à cinq différentes époques, & toujours pendant la ſaiſon de l'été. Heureuſement elle n'exerça ſa plus grande rigueur que pendant l'eſpace d'un ſeul mois. Une maladie ſemblable ſe manifeſta dans quelques parties du continent, d'où vraiſemblablement elle avoit été apportée en Angleterre. En 1529,

& seulement alors, elle infecta la Hollande & l'Allemagne, où elle détruisit beaucoup de monde. En 1713 elle reparut pour la dernière fois en Angleterre; mais elle n'y dura que très-peu de temps, & on n'en a plus depuis cette époque entendu parler ni dans cette Ile ni dans aucune partie de l'Europe que je sache. Dans les premières époques de son invasion à Londres, elle étoit si violente, qu'elle emportoit plusieurs milliers de malades en trois heures de temps : mais l'expérience apprit aux Médecins, que le seul moyen de les sauver, étoit de les obliger à rester tranquilles dans un lit chaud & à l'abri de tout air extérieur, de favoriser l'éruption de la sueur pendant vingt-quatre heures, & d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pouvoit arrêter la transpiration (1).

Ce furent vraisemblablement le succès de la méthode sudorifique dans cette maladie, & le danger de s'exposer au froid, qui portèrent ensuite les Médecins, qui raisonnoient par analogie,

(1) Ce qu'il y avoit de plus étrange dans cette maladie, c'étoit de ne point attaquer les étrangers qui se trouvoient en Angleterre, tandis qu'elle alloit chercher les Anglois quelque part qu'ils fussent hors de leur pays. Un semblable phénomène eut lieu dans la peste arrivée sous le règne de Justinien, au rapport d'Evagrius, *Hist. Ecclésiast.* liv. IV. chap. 28

à prescrire un semblable régime dans la *petite-Vérole.* Je présume que la Chymie, qui commençoit alors à acquérir de la réputation, & surtout en Allemagne, a aussi contribué à accréditer cette pernicieuse pratique : on a cru que le sang du corps humain se purifioit par un procédé analogue à la fermentation & à la despumation des liqueurs. Des milliers d'hommes, continuèrent a périr étuvés, si je puis m'exprimer ainsi, dans leurs émanations vénimeuses, jusqu'à ce que *Sydenham* vint à la fin dans le dix-septième siècle, les arracher à la mort. Il est clair que les Médecins qui l'avoient précédé n'avoient pu prendre cette pratique meurtrière des Arabes, qui employoient un régime rafraîchissant dans la petite-vérole.

ESQUISSE GENERALE DES PROGRES DE LA MEDECINE ET DE LA CHIRURGIE EN EUROPE, &c.

Vers le commencement du seizième siècle, on vit paroître une institution extrêmement utile aux progrès de la Médecine ; je veux parler du *Collège des Médecins*, établi à Londres par une Chartre Royale. *Linacre*, distingué par son savoir par l'intime amitié dont il étoit lié avec *Erasme*

de Rotterdam, & par ſa place de Médecin de *Henry* VII, ſe ſervant du crédit qu'il avoit auprès du Cardinal *Wolſey*, alors premier Miniſtre, obtint du Roi l'établiſſement de ce collége. Les Médecins, après avoir fait un cours régulier d'études, & pris le titre de Docteur dans quelque Univerſité, étoient encore obligés de ſubir un autre examen avant d'être admis dans cette ſociété; & ils étoient autoriſés par ce moyen, a exercer la Médecine dans la ville de Londres & dans ſes environs ſept milles à la ronde. Ce Collége devoit encore avoir l'inſpection ſur les Apothicaires, veiller à ce que leurs drogues & leurs compoſitions euſſent toutes les qualités requiſes, & punir les fraudes. C'étoit également à lui qu'appartenoit le droit de régler les *Pharmacopées*, c'eſt-à-dire, de publier des regiſtres imprimés des drogues, ainſi que de leurs compoſitions ou préparations. Un dernier acte du Parlement ajoute aux différens privilèges du Collége celui d'accorder la permiſſion d'exercer la Médecine, & d'avoir ſous ſa juriſdicton les petites-maiſons. Avant ſon établiſſement c'étoient l'Evêque de Londres, & le Doyen de *St. Paul*, qui avoient le droit de vendre aux gens d'Egliſe, aux Laïques & aux Empiriques la permiſſion d'exercer la Médecine & la Chirurgie dans la cité & dans les fauxbourgs; les autres

Evêques du Royaume poſſédoient ou du moins uſurpoient un pareil droit dans leurs diocèſes reſpectives.

Par un abus monacal, les honneurs & les privilèges du Collège de Londres ſont devenus une eſpèce de monopole exercé par un petit *Club* de Médecins qui ſe donnent le nom de *Collègues*, & dont les prétentions à la ſupériorité ne ſont fondées que ſur le ſeul mérite d'avoir étudié la Médecine dans l'Univerſité d'Oxford ou de Cambridge. Je ne veux point dire avec le Docteur *Mandeville*, qu'on n'apprend pas plus la Médecine que le commerce dans ces Univerſités; car je ne vois point de raiſon, pourquoi, ſi l'on vouloit une fois changer les réglemens vicieux de ces Ecoles, on ne l'y apprendroit pas auſſi bien qu'à Leyde ou à Edimbourg. Mais je ne conçois pas ſous quel prétexte on peut exclurre, après l'examen d'uſage, d'une égale jouiſſance des privilèges du Collège, les perſonnes qui ont fait leurs études dans toute autte Univerſité que celle d'Oxford & de Cambridge. Ce qu'on appelle un *Licentié* du Collège de Londres (& il y en a quelques-uns de cette eſpèce encore en vie, qui ſont nés vraiſemblablement au commencement de ce ſiècle) après avoir été examiné & approuvé par quelques membres, paye cinquante livres ſterling au Collège. Celui-ci lui livre pour

cette somme un morceau de parchemin, qui l'autorise seulement à exercer la Médecine à Londres & dans ses fauxbourgs, sans lui permettre de participer à aucun des autres priviléges du Collège. Je ne peux pas non plus concevoir, de quel droit un simple Licentié se donne le vain titre de *Membre* de ce collège, dont l'entrée lui est interdite, malgré l'examen qu'on lui a fait subir. Si le Collège insiste sur le droit d'examiner tous les Médecins qui veulent pratiquer à Londres, il doit les examiner comme Collègues, ou ne point s'en mêler du tout.

Linacre fut le premier fondateur de deux chaires de Médecine d'Oxford & de Cambridge, destinées à expliquer tous les ans *Hippocrate* & *Galien.* C'est depuis cette époque que la Médecine a commencé en Angleterre à être enseignée d'une manière plus régulière ; mais ce n'est que depuis les deux derniers siècles qu'on a érigé un *Amphithéâtre Anatomique* à Oxford. Ce fut aussi pendant le règne d'*Henri* VIII & la courte minorité de son fils *Edouard* VI, qu'on érigea à Londres les premiers hôpitaux pour les malades & pour les fous, connus sous le nom de *Saint Barthelemi*, & de *Bedlam.* A Edimbourg on ne commença d'enseigner la Médecine que dans ce siècle. A Leyde ce fut au dix-septième siécle qu'on com-

mença de donner des cours publics ſur cette ſcience.

Au commencement du ſeizième ſiécle la Chirurgie étoit mépriſée en Angleterre. Elle y étoit exercée indiſtinctement par les barbiers, les maréchaux ferrans, & les châtreurs de cochons. Pendant l'eſpace de deux cents ans après cette époque, les Barbiers & les Chirurgiens continuèrent à ne former qu'un corps tant à Londres qu'à Paris : & même aujourd'hui en Hollande & dans quelques parties d'Allemagne les Barbiers ſont dans l'uſage de manier alternativement le raſoir & la lancette. Le corps des Chirurgiens de Londres, ſéparé maintenant de cette aſſociation déshonorante qui les aſſimiloit aux Barbiers, eſt autoriſé à examiner les jeunes Chirurgiens, & à leur accorder des certificats qui leur procurent des emplois dans la marine ou dans les armées de terre. *Frédéric Hoffmann*, célèbre Médecin Allemand, qui écrivoit au commencement de ce ſiècle, recommande gravement, dans ſon *Medicus Politicus*, aux Médecins de ne pas trop ſe familiariſer avec les Chirurgiens : *Medicus nimiam familiaritatem cum Chirurgo non ineat*; & *Stahl*, ſon Collégue, dit : *officium Medici requirit ut ne Chirurgis, multo vero minus tonſoribus, internus mercurialium uſus pro*

excitanda salivatione unquam permittatur. Si de pareils réglemens eussent prévalu en Angleterre, la plupart de nos Chirurgiens seroient bien embarrassés à gagner leur vie. On ne fait plus attention à ces formalités rigoureuses, & on se moque de cette vanité ridicule, que des hommes même du mérite d'*Hoffmann* ont fait paroître dans leurs écrits. L'Angleterre a eu l'honneur de donner la première l'exemple sur cet objet comme sur beaucoup d'autres, en brisant les chaînes de tous les préjugés & de tous les usages absurdes. La Chirurgie, ainsi que les autres Arts & Sciences utiles, y fleurissent sous l'ombre bienfaisante de l'opulence & du commerce. La Philosophie n'y est point avilie par la superstition, ou par l'orgueil aristocratique; ni le génie condamné à languir, faute d'émulation & d'encouragement. D'ailleurs, de la manière dont la Médecine se fait chez nous, le conseil de *Stahl* devient absolument inutile. Dans nos armées de terre & de mer, ainsi que par toute l'Angleterre, la même personne fait communément l'office du Médecin, du Chirurgien & de l'Apothicaire. La vérité m'oblige d'ajouter que les établissemens Médicinaux, soit civils soit militaires, de ce Royaume appellent à haute voix l'assistance du parlement, qui seul peut les examiner & y faire les réformes nécessaires. Pour prouver ce que j'avance, il me

faudroit entrer dans une longue discussion, qui m'écarteroit trop de mon sujet.

L'Art de graver sur des planches de cuivre, inventé par les Italiens vers l'époque de la renaissance des Lettres, contribua beaucoup aux progrès de l'Anatomie, de la Chirurgie, de l'Histoire Naturelle, & des différens Arts & Sciences. A l'aide des gravures, qu'on pouvoit se procurer à un prix modique, les objets se fixoient beaucoup plus facilement dans la mémoire, que par les descriptions les plus exactes.

Dans l'esquisse que je vais donner des découvertes faites pendant les trois derniers siécles, dans la Médecine & dans la Chirurgie, ainsi que dans la Physique, autant que cette dernière science a du rapport avec la Médecine, je suivrai la distribution naturelle des différens objets plutôt que de m'astreindre à l'ordre chronologique, dans lequel se sont succédés les divers Auteurs. En traitant, par exemple, chaque branche de Médecine séparément, je ne la quitterai qu'après avoir parcouru successivement tout l'espace de trois cents ans. A moins de vouloir écrire plusieurs volumes *in-folio*, il est impossible de rapporter en détail tous les ouvrages Médicinaux & Philosophiques, écrits pendant cet intervalle, & de marquer avec une juste critique les défauts ou les perfections de chaque Auteur. Une

pareille entreprise suffiroit pour exercer les talens du plus grand génie pendant une longue vie, & exigeroit non-seulement un jugement éclairé, mais encore une érudition sans bornes. Dans cet Abrégé superficiel que je présente au Public, jai eu plus en vue de marquer les découvertes importantes & les progrès qu'on a faits en Médecine que d'exposer en détail les opinions des Medecins, ou de donner un ample vocabulaire de leurs noms. Ceux qui désirent une Bibliographie universelle des livres de Médecine & de Chirurgie, écrits & publiés pendant l'espace de trois siècles, trouveront de quoi se satisfaire dans les riches collections de *Vander-Linden* & de *Merklin*, mais sur-tout dans celle d'*Haller* intitulée : *Boerhaavii Methodus discendi artem Medicam*, ainsi que dans ses divers & volumineux ouvrages publiés sous le nom de *Bibliothèques* (1). Ces Ecrivains y ont de plus marqué les meilleures éditions des différens Auteurs, ce qui est fort commode pour ceux qui veulent en faire l'acquisition. *Haller* observe à la vérité que les seuls ouvrages périodiques, ou journaux qui ont paru dans le cours de ce siècle, & où l'on trouve les

(1) Telles sont sa *Bibliotheca Botanica*, *Bibliotheca Chirurgica*, *Bibliotheca Anatomica*, *Biblliotheca Médicina Practica.*

annonces & la critique de différens livres, montent déjà à un nombre presque infini. Tels sont le *Journal Littéraire* d'Italie, la *Bibliothèque raisonnée* de France, les différens *Journaux* de Leipsick & de Londres, &c. (1). On peut juger par la quantité énorme de ces journaux, quelle doit être celle des écrits qui y sont annoncés & jugés. Ceux qui connoissent la manière dont se fabriquent la plupart de ces ouvrages critiques, savent jusqu'à quel point on doit se fier à la censure ou à l'éloge que leurs Auteurs anonymes font des écrits qu'ils annoncent au Public. Quelques-uns de ces écrits ont mérité & obtenu l'approbation de tout le monde; mais plusieurs aussi n'ont eu qu'une existence éphémère.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

En cherchant l'origine des découvertes les plus utiles & les plus importantes faites non-seulement dans l'Anatomie, mais encore dans toutes les autres branches de la Médecine, je dois marquer ce que les Anciens ignoroient absolument, ou ne connoissoient qu'imparfaitement dans cette science, & ce que les Modernes ont ajouté ou rectifié dans les écrits de leurs prédécesseurs. Je

(1) Voyez la Table au mot *Journaux*.

ne m'occuperai point ici à copier toute l'Anatomie & la Physiologie des Anciens : ce travail exigeroit plusieurs volumes, & personne, je pense, ne m'accusera de m'en être dispensé.

L'Anatomie du corps humain, perfectionnée & tombée ensuite dans l'oubli à Alexandrie, commença de revivre en Italie & en Sicile. Dès l'an 1151 on l'enseignoit déjà à Bologne. On trouve aussi une loi de *Frédéric* II en Sicile, qui défend d'exercer la Chirurgie, sans être au préalable instruit dans l'Anatomie (1). *Jacques Carpi*, dont j'ai déjà fait mention en parlant de ceux

(1) Frédéric second, mourut en 1250. Outre un traité sur la chasse, que cet Empereur, protecteur des Sciences & des Arts, a composé, & dans lequel on trouve beaucoup d'observations relatives à l'Anatomie comparée, il fit établir des Cours publics d'Anatomie, où l'on disséquoit des corps humains pour l'instruction de ceux qui se destinoient à la Médecine. Ce fut dans ce siècle, qu'on vit la superstition s'opposer aux progrès des connoissances humaines. Un Edit du Pape Boniface VIII, publié en 1300, défendit expressément de faire bouillir les cadavres pour en faire des squelettes. Cet Edit, tout superstitieux qu'il étoit, ne laissa pas de faire naître des scrupules dans les ames des Anatomistes, qui connoissoient plus l'art de disséquer que celui de raisonner. Mundinus, qu'on peut regarder comme le restaurateur de l'Anatomie (au commencement du quatorzième siècle), en s'excusant de ce qu'il n'avoit pas fait des recherches plus exactes sur l'ostéologie du crâne, s'exprime en ces mots : *Ossa autem alia quæ sunt infra basilare non bene ad sensum apparent, nisi ossa illa decoquantur; sed* PROPTER PECCATUM *dimittere consuevi.* Quel pêché !

qui avoient écrits ſur les maladies Vénériennes, diſſéqua une centaine de cadavres.

Cependant les découvertes modernes en Anatomie ne doivent dater que depuis le temps de *Véſal* (en 1539), Médecin de Bruxelles & contemporain de *Charles-Quint.* Je ne connois aucune découverte originale dans cette ſcience en Angleterre, en France ou en Allemagne avant le commencement du dix-ſeptième ſiècle. *Mundinus* & *Benedetti*, dont les écrits Anatomiques ſervoient de texte au quatorzième & au quinzième ſiècle dans la plupart des Ecoles d'Italie, ne s'étoient jamais élevés au-deſſus du rang des traducteurs ou des commentateurs des Anciens.

La célébrité; dont jouiſſoit cet *Hérophile* moderne (*Veſal*), lui valut une invitation de la part des Italiens, pour aller remplir une chaire publique d'Anatomie. Sa critique ſur pluſieurs erreurs de *Galien* lui ſuſcita beaucoup d'ennemis parmi les dévots de ce dernier Auteur, regardé depuis long-temps comme un oracle infaillible. Son traité *de la ſtructure du corps humain*, & la deſcription des os, des muſcles, & des vaiſſeaux ſanguins qu'il a publiée avec des planches ſurpaſſent tout ce que les Anciens ont écrit ſur ce ſujet.

G. Fallope (1555), élève de *Vésal* (1), eſt regardé mal-à-propos comme le premier qui ait découvert ces deux trompes attachées à la matrice, & appellées de ſon nom *Trompes de Fallope.* L'honneur de cette découverte appartient originairement à *Hérophile* (2). On ſait que ces trompes ont, comme les cornes des limaçons, la faculté de s'ériger dans le temps de la conception, qu'elles embraſſent les ovaires, placés également aux deux côtés de la matrice, & qu'elles en détachent l'œuf fécondé par la liqueur ſéminale pour le porter dans ce viſcère. Le renouvellement de cette doctrine fit une révolution dans les ſyſtêmes ſur la génération imaginés par *Hippocrate*, *Ariſtote*, & *Galien.*

Fallope démêla le premier la ſtructure interne de l'oreile les anciens Anatomiſtes n'en avoient guère connu que le tympan; ils ignoroient les parties internes de cette cavité pierreuſe. Il corrigea pluſieurs erreurs de ſon maître, & donna la deſcription de pluſieurs muſcles, inconnus avant lui, & particuliérement de quelques muſcles de la tête, du goſier & du palais.

---

(1) Freind le fait Elève de Braſavola. Voyez ſon *Hiſt. de la Medec.*, Part. III.

(2) Ou plutôt à Rufus d'Ephèſe. Voyez Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux Modernes*, vol. 2. part. III. chap. 1. No. 193. pag. 27.

B. Eustache, qui vivoit à Rome sur la fin du même siècle, mérite par le grand nombre de découvertes qu'il a faites dans cette science, d'être appellé le *Prince des Anatomistes*. Il examina avec un soin infatigable les parties internes de l'oreille, & la structure des dents; il disséqua les plus petites parties de l'œil en détail, & découvrit plusieurs muscles de la face, des yeux, des oreilles, du gosier, du dos, & des parties génitales, que *Vesal* n'avoit point connus. Il donna la description des dix paires des nerfs qui sortent du cerveau par différentes ouvertures du crâne, & débrouilla avec une sagacité & une ardeur extraordinaires, tout le cours compliqué des nerfs abdominaux. Il découvrit le *canal Thoracique*, quoiqu'il n'en connut point l'origine. La description & les tables qu'il donna des reins & des urétères, ainsi que des parties génitales de la femme, sont on ne peut pas plus exactes. Mais sur-tout ses *Tables Anatomiques* du systême général des vaisseaux sanguins & des nerfs, distribués par-tout le corps, avec les muscles dans leur situation naturelle, ont fait l'admiration de la postérité, & ont été copiées par plusieurs Anatomistes qui lui avoient succédé. Elles ont reçu un complément de perfection par les explications qu'a ajoutées *Albinus*, dans l'édition qu'il en a donnée. Ces Tables restèrent par évènement ensévelies

ensévelies dans l'obscurité pendant plus d'un siècle apès la mort de l'Auteur.

Fabrice d'Aquapendente, & *J. Silvius* découvrirent les valvules des veines, dont la fonction est d'empêcher que le sang, qui est poussé vers le cœur par une action musculaire, ne reflue dans une direction contraire. L'usage de ces valvules fut mieux connu par les dernières découvertes d'*Harvey*. *Aquapendente*, en exposant la structure des muscles, réfute plusieurs erreurs de ces prédécesseurs. Outre un excellent systême de Chirurgie, il écrivit sur les viscères de l'abdomen, sur l'estomac & sur les intestins, ainsi que sur la formation de l'œuf & du poulet.

Plater découvrit le véritable usage de l'humeur Chrystalline de l'œil, en faisant voir qu'elle favorise la vision comme une lentille convexe (1).

---

(1) Aux Anatomistes du seizième siècle, on peut ajouter Marc-Antoine de la Torre, Charles-Etienne, Realdus Columbus, J.-P. Ingrassias, Côiter (*ou Koyter*), qui a présenté les premières idées sur l'Anatomie comparée, & sur la formation du Poulet, C. Varol, connu par le pont du cerveau qui porte son nom. J.-C. Arantius, le premier qui ait donné une Histoire exacte de la Matrice pendant la gestation, & qui ait formé en Italie un cabinet d'Histoire Naturelle, & Severin du Pineau, connu par son Traité de *Virginitatis notis*.

Le dix-ſeptième ſiècle vit paroître *Spigel*, connu par ſon traité *de corporis humani fabrica, cum tabulis.*

Sanctorius (1614) parvint par ſes expériences Médico-ſtatiques à s'aſſurer de la quantité des excrétions rendues par les différens couloirs du corps relativement à une quantité donnée d'alimens & de boiſſons, qu'il avoit ſoin de peſer avant de les prendre. Les Anciens Médecins connoiſſoient bien la tranſpiration de la peau; mais perſonne avant *Sanctorius* ne s'étoit aviſé d'en déterminer la quantité par le moyen d'une balance. Il a prouvé que la tranſpiration cutanée étoit plus copieuſe qu'aucune autre excrétion du corps, & qu'elle alloit, du moins chez lui, juſqu'à la moitié du poids de la nourriture & de la boiſſon qu'il conſommoit. Il examina les effets de la chaleur, du froid, des divers ſaiſons de l'année, des différens alimens & boiſſons, des paſſions de l'ame, du ſommeil, de la veille, & de toutes les choſes non-naturelles, par rapport à l'augmentation ou à la diminution de l'humeur exhalée par la peau. Il a démontré de plus, que cette partie du corps avoit auſſi la faculté de pomper dans certaines occaſions l'humidité de l'atmoſphère, & que l'effet de cette inhalation étoit d'augmenter le poids du corps. *Sanctorius*

eut la patience de continuer ses précieuses expériences pendant trente ans de suite, & en consigna les résultats généraux dans un petit volume en forme d'Aphorismes. La différence des saisons, des climats, de la manière de vivre, ainsi que la variété des tempéramens, ne permettent point que les Aphorismes ou règles de *Sanctorius* soient d'une application générale & sans aucune exception. Il évalue, par exemple, trop haut la quantité de la transpiration en général, & de celle qui se fait pendant la nuit en particulier: des expériences postérieures dont je ferai mention dans la suite, ont rectifié plusieurs erreurs de *Sanctorius*.

W. Harvey (1628) s'est immortalisé en Angletetre par une autre découverte bien remarquable; Je veux parler de la *circulation du sang*, qui engagea plusieurs personnes à prendre la plume pour la défendre ou pour la combattre. Parmi ses adversaires on trouve les noms de quelques Anatomistes célèbres, qui agissoient plutôt par envie & dans le dessein de lui enlever la gloire de la découverte. *Harvey* établit par des expériences incontestables le mouvement du sang par le cœur, les artères & les veines; mouvement qui est continuel, & qui se fait en cercle, de manière que cette humeur rouge fait plusieurs circuits complets par tout le corps dans l'espace

de vingt-quatre heures (1). Ce qu'on appelle la *petite circulation*, qui se fait par les poumons étoit déjà connue de *Galien*, & parmi les Modernes, de *Servet*, & de *Césalpin* Botaniste Italien (2). Mais il étoit réservé à *Harvey* de mettre la dernière main à cette glorieuse découverte, & d'é-

---

(1) Le Texte Anglois porte vingt heures ; ce qui pouroit être une faute d'impression.

(2) D'autres prétendent que Servet & Césalpin connoissoient aussi la grande Circulation. Il y en a qui attribuent la découverte au célèbre Fra Paolo Sarpi, qui communiqua son secret à Fabrice d'Aquapendente, Professeur en Médecine à Padoue, & successeur de Fallope : Harvey, disent-ils, auroit très-bien pu apprendre cette découverte de Fabrice, sous lequel il étudioit à Padoue. Il seroit aussi long qu'ennuyeux de rapporter ici tous les passages des Médecins & Ecrivains Grecs qu'on trouve dans Dutens, au commencement du 2me. volume de *l'Origine des Découvertes attribuées aux Modernes*: mais il ne seroit pas peut-être déplacé dans une Histoire de la Médecine de répéter un passage de Platon, concernant la circulation du sang, d'autant plus que ce passage traduit peu fidèlement, n'a été encore relevé par personne que je sache. *Cor vèro* (dit ce Philosophe d'après son traducteur) *venarum originem, fontemque sanguinis per omne corpus impetu quodam MANANTIS. In Timæo édit. FICINI Lugd.* 1590. pag. 543. Si le célèbre Harvey eût voulu traduire ce passage, & que pour mieux s'assurer la gloire de la découverte, il eût été tenté d'être infidelle, il auroit certainement été fort embarassé d'en trouver le moyen, ne pouvant pas s'imaginer que le mot Grec Περιφερομένυ, qui ne peut absolument signifier en Latin que *Circumlati* ou *Circumeuntis*, put être rendu par le mot *manantis*, qui n'est

clairer cette partie la plus essentielle de la Physiologie. Il nous a laissé aussi un incomparable traité sur la formation du poulet & sur les changemens successifs qu'il éprouve depuis le premier moment de l'incubation jusqu'à celui où il sort de sa coquille. En observant son accroissement progressif jusqu'au temps où il quitte sa prison,

---

pas même un synonyme. Je me serois abstenu de faire cette remarque, si je n'avois pas vu que les preuves sur lesquelles se fonde un Ecrivain Espagnol, pour revendiquer cette découverte en faveur d'un Médecin Vétérinaire de sa Nation, ne sont pas plus concluantes que le passage de Platon, dont je viens de donner la véritable explication. Ce Vétérinaire, nommé François de la Reyna, en parlant du sang, dans son Traité intitulé de *Albeyteria*, & publié en 1564 (c'est-à-dire 93 ans avant la mort d'Harvey, ce dernier n'étant mort qu'en 1657), dit expressement : *La sangre anda en torno y en rueda por todos los miembros* : sur quoi Feyjoô dans ses *Cartas Eruditas*, Tom. III. *Madrid* 1754, pag. 348, observe qu'avant Harvey, on ne trouve aucun Médecin ni Philosophe qui ait employé le mot *circulation* en parlant du mouvement du sang, si ce n'est le Vétérinaire Espagnol de la Reyna; *Lo que se puede assegurar es, que no consta, que antes de Harveo algun Medico ò Philosopho haya hablado distintamente de la circulation, con la voz* circulation, *ni con otra equivalente, à exception de nuestro Albeytar, que claramante dexò escrito que la* sangre anda en torno y en rueda por todos los miembros. Certes, si Feyjoô eût lu Platon en Grec, il auroit vu que le passage du Philosophe d'Athènes, est encore plus formel que celui du Vétérinaire Espagnol.

il a répandu beaucoup de lumière sur la génération des animaux plus nobles. Pour mieux développer le procédé de le nature dans la formation des corps animés. *Harvey* fut pourvu par ordre de *Charles* Ier. d'une grande quantité des bêtes fauves, qu'il ouvrit & qu'il examina à differentes époques de la gestation depuis la conception jusqu'au terme de la naissance. Cette Anatomie comparée, quoique cruelle à la vérité, contribua à résoudre plusieurs questions embrouillées de la Physiologie du corps humain.

C. Asclli (1626) découvrit les veines lactées qui parcourent le mésentère, & que *Galien* avoit prise pour des artères blanches. *Asclli* s'imaginoit que ces vaisseaux se terminoient au foie. Bientôt après, *Pecquet* découvrit le réceptacle du chyle & le cours du canal thoracique qui va se terminer dans un vaisseau sanguin près du cœur. Cette dernière découverte renversa l'ancienne théorie de ceux qui croyoient que le chyle se rendoit d'abord au foie pour y subir une préparation qui devoit e changer en sang.

J. Riolan, natif de Paris, & contemporain d'*Harvey*, a aussi mérité d'occuper une place parmi les Anatomistes célèbres. Une preuve que de son temps la Médecine n'avoit plus à combattre la superstition, qui avoit anciennement entravé ses progrès, c'est que cet Auteur se vante

lui-même d'avoir disséqué cent-cinquante cadavres. Il n'est guère glorieux pour *Riolan* de s'être déchaîné contre ses rivaux contemporains, & d'avoir combattu leurs découvertes Anatomiques. Il écrivit contre *Harvey* & *Pecquet*; mais ensuite il jugea à-propos de reconnoître ses propres erreurs. Il traita différens sujets anatomiques, & donna à plusieurs muscles des noms nouveaux, qui expliquent leurs insertions, & présentent en même temps une idée de leurs usages. Sa nomenclature des muscles fut copiée par les Ecrivains qui lui succédèrent.

Dans le courant du dix-septième siècle on trouve encore plnsieurs autres découvertes anatomiques faites par divers Auteurs, dont les noms seuls suffisent pour indiquer leurs pays respectifs. *Schneider* donna la description de cette membrane qu'on appelle encore de son nom, & qui tapisse l'intérieur du nez, le palais, & l'œsophage. Elle est parsemée de petites glandes qui servent à la sécretion d'une humeur muqueuse. C'est, comme il observe, de cette membrane, & non pas du cerveau, que se font les fluxions catarrhales.

Wharton écrivit sur la structure des glandes, des testicules & des vaisseaux spermatiques, & découvrit les conduits salivaires inférieures. *Sténon* écrivit sur les conduits salivaires supérieurs,

& ſur les différens conduits, qui aboutiſſent au palais, au nez, & aux yeux; ſur les glandes muqueuſes du nez, du palais & de la langue, & ſur les glandes ſébacées de la peau. *Peyer* compoſa un traité ſur les glandes des inteſtins.

Lower, *Rudbeck*, *Bartholin* & *Nuck* découvrirent pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques, ſéreux ou abſorbans de la tête, de la poitrine, du ventre & des parties inférieures, dont quelques-uns ſe terminent à des vaiſſeaux ſanguins près du cœur, d'autres aboutiſſent au réceptacle du chyle (1). *Bellini* prouva l'exiſtence des vaiſſeaux abſorbans dans toutes les parties du corps.

Wirſung découvrit le *conduit Pancréatique*; & *Brunner* en démontra l'uſage. *Gliſſon* écrivit ſur le foie, la veine porte, les conduits biliaires, & ſur les fonctions de cet organe. *Lower* nous a laiſſé un traité ſur le cœur.

Willis & *Ridley* écrivirent ſur le cerveau & ſes membranes, & ſur l'origine & la diſtribution des nerfs. *R. Vieuſſens* eſt l'auteur d'une excellente Névrographie. *Borelli*, théoricien célèbre, écrivit ſur le mouvement muſculaire. *Du Verney* donna la meilleure deſcription de l'ouie.

---

(1) Les Anglois attribuent à Jolyffe, la découverte des Vaiſſeaux Lymphatiques; Bartholin ſe l'eſt également attribuée; mais il paroit que Rudbeck les a précédé tous les deux. Voyez Blumenbach. *Introd. in Hiſt. Medic. Litter.* pag. 202.

Kerkring écrivit fur l'Ostéologie, mais il fut furpaffé dans cette partie par *Cloptonhavers*, qui fit plufieurs découvertes concernant la ftructure & la formation des os, & l'ufage de la moelle, du périofte, & des glandes muqueufes qu'on trouve dans les articulations. *F. de Hildan* enfeigna la manière de préparer les fquelettes, & M. *Lyfer* celle de difféquer les cadavres.

Nous fommes redevables de la *fine Anatomie*, fpécialement des vaiffeaux fanguins, aux injections & aux obfervations microfcopiques des Modernes du dix-feptième fiécle, principalement de ceux qui vécurent depuis le milieu jufqu'à la fin de ce fiècle. *Malpighi*, *Van-Horne*, *Swammerdam*, *De Graef*, *Leeuwenhoek*, & *Ruyfch* font d'excellens guides dans ces minutieufes recherches.

M. Malpighi, Italien d'origne, aidé par de bons microfcopes, compofa des traités admirables fur la génération, fur le développement fucceffif & graduel du poulet dans l'œuf, fur le cerveau, fur les glandes de l'utérus, fur les organes du goût & du toucher, & fur la ftructure & les ufages de tous les vifcéres internes. Il n'y a guère d'Ecrivains qui aient mieux traité que lui ce qui concerne les glandes & les fécrétions. Il s'occupa de ces matières avec tant

d'ardeur & d'assiduité, qu'il affoiblit sa santé & qu'il abrégea sa vie.

R. De Graef décrivit les organes de la génération dans les deux sexes; il exposa les progrès successifs de la formation du fétus dans les lapins & dans d'autres petits animaux vivipares, en suivant avec une patience étonnante le petit œuf depuis ses premiers rudimens dans l'ovaire, jusqu'à son passage par la trompe de Fallope dans la matrice. Il tâcha avec *Malpighi*, *Van-Horne*, & l'on peut dire même avec *Harvey*, de prouver que les animaux vivipares, de même que les ovipares, tiroient leur origine d'*œufs*. Il est, je crois, un des premiers qui se servirent pour les petites injections, du mercure, sans lequel on ne peut guère rendre sensibles les vaisseaux des testicules. Il décrit le siphon qu'on emploie pour injecter les vaisseaux sanguins.

Swammerdam accuse *De Graef* de s'être approprié plusieurs idées & découvertes qui appartenoient à *Van-Horne*, Hollandois d'origine, leur maître commun, & qu'une mort inopinée avoit empêché de les publier.

Leeuwenhoek prétendit avoir découvert à l'aide de ses microscopes des animalcules, semblables à des petits crapauds, nageant dans la liqueur séminale du mâle, & qui étoient les rudimens du fétus humain. La femelle ou la mère, d'a-

près son hypothèse, ne contribuoit à la génération qu'en fournissant seulement la place où le fétus devoit être logé. Ce système ébranla pour quelques temps tous les systêmes antérieurs sur la génération; mais quelques Physiciens en appellèrent aux mêmes observations microscopiques pour nier l'existence des animalcules vivans dans la semence du mâle, & d'autres affirmoient, que la semence de la fémelle présentoit les mêmes phénomènes. Le systême de la génération continue d'être toujours un problême, dans lequel, si la curiosité trouve de quoi se satisfaire, l'homme sage doit suspendre son jugement. Par le moyen de ses excellens verres *Leeuwenhoek* découvrit les extrêmités des artères capillaires dans leur communication avec les veines. Il crut aussi avoir découvert dans le sang de petits globules séreux qui réunis en un certain nombre composoient des globules rouges.

F. Ruysch, natif d'Allemagne (1), apprit de *Van-Horne* & de *Swammerdam* l'art d'injecter les vaisseaux capillaires, & de les rendre sensibles à l'œil. Il laissa grand nombre d'injections anatomiques, parmi lesquelles on en trouve plusieurs qui son originales : mais en général ses prépa-

(1) Ruysch étoit Hollandois; il naquit à la Haye en 1638, & mourut en 1731, âgé de 93 ans.

rations manquent d'enſemble & de liaiſon. *Haller* regarde comme une choſe très-curieuſe ſa collection des fétus humains, qui préſente leur accroiſſement graduel & progreſſif juſqu'au neuvième mois de la geſtation. *Ruyſch* eſt le premier, qui ait démontré l'exiſtence des valvules dans les vaiſſeaux lactés & lymphatiques à l'inſtar de celles qu'on obſerve dans les veines. Il expliqua le premier la ſtructure du pénis, & trouva que le gland n'étoit qu'une continuation ou appendice de la ſubſtance ſpongieuſe de l'urètre. Il a décrit les conduits muqueux de cette dernière partie, ainſi que les papilles ou petites éminences charnues du pénis. Il a expoſé la véritable ſtructure de la peau, & fait voir que l'épiderme ſe continue juſqu'à la bouche, où elle entre pour ſe prolonger dans l'intérieur du corps & tapiſſer les inteſtins. Son Anatomie du cœur, de l'artère bronchiale des poumons, & des membranes du cerveau eſt faite avec beaucoup d'exactitude.

J. Locke, Génie ſublime, a honoré par ſes ouvrages la fin du dix-ſeptième ſiècle, & élevé ſa Nation au plus haut degré de la gloire Littéraire. Dans ſon *Eſſai ſur l'entendement humain*, il a expoſé l'anatomie de l'eſprit de l'homme, la nature & l'étendue des mots & du langage. On trouve dans cet ouvrage, préſenté de

la manière la plus distincte le développement graduel des sens & toutes les opérations compliquées de la faculté de penser. Ce Philosophe sublime a pesé chaque idée, chaque mot, chaque syllabe, & il a laissé à la Postérité un monument éternel des plus profondes recherches appuyées sur une manière de raisonner aussi serrée que circonspecte.

Pour entendre la doctrine de la Physionomie, & des passions, telles qu'elles sont exprimées sur le visage, ainsi que par les différentes attitudes ou gestes du corps, on doit consulter *Le Brun* (1) & d'autres Ecrivains qui ont écrit sur ce sujet relativement à la peinture (2).

---

(1) Nous avons deux Traités fort estimés, de Lebrun, célèbre peintre François : l'un sur la *Physionomie*, & l'autre sur le *Caractère des Passions*. L'Auteur naquit en 1618, & mourut en 1690.

(2) On ne peut refuser une place parmi les Anatomistes ou Physiologistes du dix-septième siècle, à Cassérius (mort en *1616*), à Caspar Bartholin, fils de Thomas Bartholin, à Vesling (mort en *1649*), à Rolfing (mort en *1673*), à Hook, contemporain de Leeuwenhœk, & qui s'est occupé comme ce dernier d'observations microscopiques, à Blaes (mort en *1682*), que M. Black place parmi les Ecrivains d'Histoire Naturelle, à Pechlin (mort en *1706*.), à Mayow (mort en *1679* &c.) Pitcairn, que M. Black place parmi les Auteurs de Pratique, est aussi un des Physiologistes de ce siècle; il a, comme Borelli, Bellini & Keil, appliqué les Mathématiques à la Médecine.

Je vais parler des Ecrivains de notre ſiècle, en les rangeant pour la plus grande partie d'après la reſſemblance des matières qu'ils ont traitées, ou des découvertes qu'ils ont faites, plutôt que d'après un ordre chronologique exact de la publication de leurs écrits. C'eſt, ce me ſemble, le moyen d'en abréger l'hiſtoire & de la rendre moins fatiguante pour la mémoire.

J. Keil, célèbre Phyſiologiſte-Mathématicien, a fait des recherches ſur le mouvement muſculaire, ſur les ſécrétions, ſur la quantité du ſang, & ſa vélocité dans la circulation, ainſi que ſur le poids par lequel il eſt preſſé dans les poumons. Ses expériences *Médico-Statiques* préſentent des réſultats différens de celles de *Sanctorius*. *Keil* a trouvé, que la tranſpiration diurne, étoit, toutes choſes égales, plus copieuſe que celle qui ſe fait pendant la nuit ; & que la ſécrétion de l'urine étoit également plus abondante que la ſécrétion de la peau ; & que l'une & l'autre ſont très-variables en quantité ſans aucun inconvènient ou préjudice eſſentiel. Il a conſtaté auſſi l'inhalation de la peau qui ſe fait dans certains cas particuliers, comme, par exemple, dans un temps humide ou pluvieux. Des expériences poſtérieures ſur la tranſpiration cutanée s'accordent à quelques égards avec celles de *Keil*. *Lining*, de la Caroline Méridionale, a trouvé que

la quantité de l'urine ſurpaſſoit celle de la tranſpiration pendant l'hiver, mais qu'elle lui étoit inférieure en été. On trouve dans les écrits de *A. Kaau*, d'excellentes obſervations ſur l'exhalation & l'inhalation tant internes qu'externes, & ſur la tranſpiration des poumons. *Robinſon* de Dublin, a de même obſervé qu'on tranſpire plus le jour que la nuit, & plus en été qu'en hiver. Son traité ſur la nourriture & les excrétions, ſur la proportion de chaque excrétion en particulier, & ſur les proportions relatives des différentes parties ou des différens organes du corps humain, eſt un excellent ouvrage (1).

Le Docteur *Hales*, a fait pluſieures expériences ſur des chevaux, des chiens, des bêtes-fauves, & d'autres différens animaux, leſquelles ſont publiées dans ſa *Statique végétale*. Il a tâché d'évaluer la force & la vélocité avec leſquelles le cœur & les artères pouſſent le ſang par-tout le corps; de meſurer la force de l'eſtomac & des inteſtins, & celle du périoſte & des ligamens. Il a fait également pluſieurs expériences pour éclaircir les fonctions de la reſpiration, & il a

(1) Aux Médecins qui ſe ſont occupés de recherches concernant la transpiration, il faut ajouter de Gorter. Son Traité *de perſpiratione inſenſibili*, fut publié pour la première fois en 1725.

démontré que l'air entroit comme élément, non-seulement dans la composition du sang, mais encore dans celle de la plupart des corps tant fluides que solides.

Douglas, célèbre Anatomiste de Londres au commencement de notre siècle, a démontré la véritable structure du *Péritoine*, & la manière dont il renferme les intestins. Il a donné la description de différens muscles du cou & du palais. Son Abrégé universel des muscles du corps humain, de leurs noms, leurs insertions & leurs usages est entre les mains de tous les Etudians en Médecine. *D. Le Clerc* publia à-peu-près à la même époque, un Abrégé d'Ostéologie, qui n'est pas moins estimé. *A. Monro*, Professeur d'Edimbourg, a depuis perfectionné l'Ostéologie ainsi que la Névrologie du corps humain. *Chefelden*, contemporain de *Douglas*, a composé un traité d'Anatomie; qui cependant n'est pas aussi estimé que l'*exposition Anatomique de la structure du corps humain* que *Vinslow* a publiée depuis, & qui sert de texte dans plusieurs écoles de Médecine. On trouve dans les *Adversaria Anatomica* de *G. B. Morgagni* une critique solide sur les erreurs des Anatomistes antérieurs, concernant différentes petites parties du corps. *Dodart* a donné une description de l'Epiglotte, & exposé le méca-

nisme

nifme de la voix, de la parole & du chant (1). Il faut encore ajouter à ce catalogue les traités d'Anatomie d'*Heifter* & de *Sabatier*.

Les planches Anatomiques, ajoutées à la fimple defcription des parties du corps humain, ont beaucoup facilité l'étude de l'Anatomie. On peut dire qu'*Euftache* a été le *Praxitile* moderne de cet art. *Cowper*, Chirurgien de Londres, & contemporain de *Douglas*, a publié des tables des mufcles en grand, ainfi que des vaiffeaux fanguins injectés avec de la cire colorée, qui font fupérieurement exécutées. Les tables des mufcles font copiées de celles de *Bidloo*, célèbre Anatomifte du fiècle précédent, auxquelles *Cowper* n'a fait qu'ajouter quelques explications. *Albinus*, Profeffeur de Léide, a publié des tables du fquelette & des mufcles, lefquelles l'emportent fur toutes celles des autres par l'exactitude & par l'élégance, & peuvent foutenir la critique la plus févère des Anatomiftes auffi bien que des Peintres. Les planches de l'utérus dans la groffeffe, données par *Guil. Hunter* à Londres, éclipfent tout ce qui avoit été fait antérieurement fur le même fujet.

Quant à la manière d'injecter les différens vaiffeaux du corps humain & de faire des prépa-

(1) Ferrein s'eft occupé du même fujet dans le dix-huitième fiècle.

rations anatomiques, on peut recueillir beaucoup d'inſtructions dans les écrits de *Véſal*, de *Fallope*, de *Lyſer*, d'*Hildan*, de *Riolan*, de *Ruyſch*, de *Cowper*, &c. *J. N. Lieberkuhn*, a décrit dans les *Mémoires de l'Accadémie de Berlin*, la manière d'injecter les vaiſſeaux ſanguins d'un organe, & de corroder enſuite à l'aide de l'acide vitriolique les membranes environnantes ſans détruire la forme vaſculaire de la cire. *Monro* rapporte, dans les *Eſſais de Médecine d'Edimbourg*, les différentes compoſitions dont les Anatomiſtes ſe ſervent pour injecter les vaiſſeaux ſanguins. On doit encore aux Modernes l'invention des figures anatomiques de cire, qui repréſentent le corps humain ou quelqu'une de ſes parties : elles ſont déjà parvenues au point d'être très-reſſemblantes au naturel; mais elles ne ſont pas moins ſuſceptibles d'être perfectionnées davantage.

C'eſt encore aux Anatomiſtes modernes qu'on doit les différentes découvertes ſur le ſyſtême des petits vaiſſeaux tranſparens, connus ſous le nom de *Lymphatiques* ou *abſorbans*, & qui s'ouvrent à la ſurface de la peau & des cavités internes du corps. *Haller*, *Hunter*, *Hewſon* & *Monro* ſe ſont particulièrement diſtingués dans ces pénibles recherches. Ces vaiſſeaux ne ſont point, comme on les ſuppoſoit auparavant, de petits rameaux d'artères & de veines; mais ils conſ-

tituent une claſſe ſéparée, deſtinée uniquement à l'ouvrage de l'abſorption. Ceux des parties inférieures du corps déchargent leurs humeurs dans le receptacle du chyle; & ceux qui ſont ſitués dans les parties ſupérieures, dans l'angle ou jonction des veines ſouclavière & jugulaire, & de-là conſéquemment dans la maſſe générale du ſang en circulation.

On ne peut faire mention d'*A. Haller*, mort il n'y a pas long-temps à Berne en Suiſſe, ſans ſe ſentir pénétré de reſpect & de vénération. Il a raſſemblé & mis en ordre toutes les découvertes anatomiques faites avant lui. A juger par la lecture de ſes volumineux ouvrages ſur l'Anatomie & ſur la Phyſiologie, on croiroit preſque qu'il a épuiſé toutes ces matières : il y examine en détail chaque partie du corps humain; il expoſe ſes fonctions & ſes uſages; il réfute les erreurs & les défauts de ceux qui l'ont décrite avant lui; & il y fait des additions importantes acquiſes par ſes travaux infatigables. Sa deſcription des vaiſſeaux ſanguins eſt un ouvrage incomparable. La lecture attentive des écrit d'*Haller* & de ceux d'un petit nombre d'Auteurs déjà mentionnés, aidée par quelques cours réguliers de diſſection, ſuffit pour mettre les Etudians au fait de cette branche de la Médecine. *Haller* renferme à lui ſeul tout ce qu'on peut

lire ou apprendre dans un grand nombre d'Auteurs moins célèbres : & l'on peut le comparer à un grand fleuve, ou même à l'Océan, dont la maſſe des eaux eſt augmentée par celles de mille petites rivières qui viennent s'y décharger. Perſonne ne peut ſe flatter d'acquérir des connoiſſances ſolides en Anatomie, ſans avoir étudié les ouvrages de cet Auteur. Les Profeſſeurs d'Anatomie qui négligent de recommander *Haller* à leurs Elèves, ou ne l'ont point lu, ou ils ont raiſon de craindre qu'on ne les accuſe de plagiat.

On ſent bien que la Phyſiologie ne peut point être ſéparée de l'Anatomie. A meſure qu'on examine la ſtructure du corps humain, il eſt naturel qu'on explique en même-temps ſon économie & ſes différentes fonctions. Cette ſcience a fait plus de progrès pendant les derniers deux cent quarante ans environ qui viennent de s'écouler, qu'elle n'avoit fait dans tous les ſiècles précédens. On trouvera l'analyſe des humeurs, des excrétions, des os, & des parties charnues du corps humain, à l'article des Chymiſtes, deſquels *Haller* l'a emprunté pour l'inſérer dans ſon ouvrage. Cette partie de la Phyſiologie étoit entièrement inconnue aux Anciens, toujours engoués de leurs élémens primitifs. En effet, la Phyſiologie & la Pathologie ſont deux ſujets inépuiſables, qui

ont exercé l'esprit & la plume de différentes Sectes de Médecins, ainsi que nous le verrons dans la suite (1).

CHYMIE ET PHYSIQUE.

Au commencement du seizième siècle la Chymie étoit devenue une étude favorite, & faisoit déjà partie des études médicales. Il y avoit déjà trois cents ans depuis *R. Bacon*, qu'elle s'occupoit de la recherche de la pierre Philosophale, c'est-à-dire des moyens de changer les métaux imparfaits en or, & d'une Panacée universelle qui put guérir toutes les maladies & prolonger la vie de l'homme. Un grand nombre de personnes perdirent leur raison & leur fortune dans des essais ridicules pour faire de l'or, & pour

(1) Les Anatomistes & Physiologistes du dix-huitième siècle les plus célèbres, outre ceux que l'Auteur a rapportés ici & dans la Table Chronologique, sont *Hamberger*, *Weitbrech*, *Albrecht*, *Huber*, *Marherr*, *Whytt*, connu de plus par son Traité sur les maladies Nerveuses, *Heriffant*, *Lieutaud*, *Bordenave*, *Moscati* & *Spallanzani*. *Cruikfank* & *Mascagni* se sont illustrés par leurs travaux sur les vaisseaux Lymphatiques. La mort vient d'enlever *Vicq-Dazyr*, au grand regret de ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Anatomie. *Blumenbach* est connu par sa Physiologie, & mérite encore une place parmi les Médecins Philologues pour son *introduction à l'Histoire Littéraire de la Médecine*.

découvrir ce grand élixir qui devoit changer l'état de l'homme : cependant, tous ridicules qu'ils étoient, ces essais menèrent à d'autres découvertes, très-importantes pour la Médecine & pour bien des Arts, & auxquelles on ne s'attendoit point. *Bacon de Vérulam* observe que les Alchymistes Chinois essayoient plutôt de changer les métaux imparfaits en argent ; & il pense que, le mercure & le plomb étant plus pesans que ce dernier métal, il y a plus d'apparence de succès dans ce procédé, que dans celui de les convertir en or (1).

Dans le Chapitre précédent, en parlant de l'origine & des progrès de la Chymie Médicale, je me suis arrêté à *Basile Valentin*. A ce Chymiste succéda *Paracelse*, natif de Suisse, ou comme il se nomme lui-même *Aurèle-Philippe-Théophraste-Paracelse-Bombast-de Hohenheim*. Son nom & ses cures merveilleuses se répandirent au commencement du seizième siècle dans plusieurs contrées de l'Europe, où il avoit voyagé pour s'instruire. Il prescrivoit un remède fait d'opium &

(1) La raison qu'en donne Bacon est, « qu'il est plus dif- « ficile de convertir en or (qui est le plus pesant de tous les » métaux) les métaux les plus légers que de convertir le » plomb ou le mercure en argent, qui est moins pesant que » ces deux métaux ». Voyez son *Natural History*, *Cent.* IV. N° 327. Tom. I. pag. 204.

de mercure, pour la lèpre, pour toutes ſortes d'affections cutanées, pour les maladies vénériennes, pour les ulcères opiniâtres, pour les douleurs chroniques, & même pour l'hydropiſie. Dans certaines affections chroniques de l'eſtomac, il donnoit une préparation vitriolique, dont la baſe étoit, comme je le préſume, la couperoſe, qui poſſéde des vertus analogues à celles du ſel de mars. Il élevoit l'antimoine juſqu'au ciel, en affirmant qu'il n'y avoit rien dans la Médecine qui put lui être comparé. Nous ne connoiſſons guère les autres ſecrets chymiques de *Paracelſe*.

Il compoſa un volumineux traité ſur les plaies, les ulcères, les maladies vénériennes, ſur la théorie de la Médecine, & ſur différens autres ſujets de cette ſcience. Il eſt cependant extrêmement difficile, & ſouvent impoſſible, de l'entendre, ou de trouver un ſens dans ſon jargon myſtique & barbare. Le fou le plus extravaguant qu'on puiſſe trouver dans les petites-maiſons, ne pourroit parler un langage plus inintelligible & plus vuide de ſens que les ridicules rapſodies renfermées dans la partie théorique des ouvrages de *Paracelſe*. Malgré cela, il a mérité beaucoup de la Médecine, par les efforts qu'il a faits pour y introduire l'uſage des remèdes antimoniaux & mercuriels. Ce Prince des Em-

piriques, adonné à la boiſſon, mourut à l'âge de quarante-ſept ans, en donnant un démenti formel à ſes remèdes ſi vantés, tels que l'*Or potable*, l'*azoth* (1), les *petits démons*, les *élixirs*, & les *Catholicums immortels* (2).

En parlant de la Chymie, je me borne uniquement à déſigner les avantages & les abus qu'elle a introduits dans la Médecine. Si nous admettons la définition que les Modernes donnent de la Chymie, cette ſcience paroît n'avoir point des limites. Les effets de la chaleur & de la combinaiſon ſur tous les corps de la Nature,

(1) C'eſt par une faute d'impreſſion, que le Texte Anglois porte *Azophſ.* Les Anciens Chymiſtes déſignoient par le nom d'*Azoth*, tantôt la matière précieuſe des métaux, tantôt les préparations ou amalgames de différens métaux. L'*Azoth* de Paracelſe, étoit un amalgame d'or & d'argent, qu'il regardoit comme un remède univerſel, & qu'il portoit, dit-on, toujours avec lui. On cite auſſi parmi les Ouvrages François de Baſile Valentin, l'*Azoth des Philoſophes*, *avec les* XII *clefs de Philoſophie*, Paris 1660. in 8. Paracelſe croyoit de plus que certains mots ou caractères avoient le pouvoir de guérir des maladies; mais qu'il falloit employer pour cela des mots inconnus, qui n'étant entendus que par certains *Démons*, devenoient autant de ſignes qui ſervoient à les invoquer pour opérer la guériſon des maladies.

(2) On peut ajouter deux autres Auteurs à ceux du ſeizième ſiècle : l'un eſt *Turneiſen*, Alchymiſte tout au moins auſſi extravagant que Paracelſe; l'autre eſt *J. du Cheſne*, un des premiers Chymiſtes François de cette époque.

étant variés à l'infini, il s'ensuit que les distillations, les sublimations, les compositions, les décompositions, & tout ce luxe des différens procédés chymiques, doivent l'être de même. Dans le sens le plus étendu, la Chymie peut avoir des rapports, avec presque tous les Arts & toutes les manufactures, dont les opérations paroissent avoir plus ou moins besoin d'elle.

La Chymie a fourni de nouvelles armes à la Médecine pour combattre plusieurs maladies funestes, qui résistoient aux efforts de la méthode des Grecs, des Romains & des Arabes. Les Anciens ignoroient les vertus des métaux pris intérieurement; ils ne les employoient guères que comme topiques. C'est aux travaux des différens Chymistes des trois derniers siècles principalement que la Médecine est redevable des remédes *antimoniaux* & *mercuriels*. C'est sur-tout l'Antimoine qui nous a fourni le *tartre émétique*, le *safran des métaux*, qui fait la base du *vin émétique*, & dans ce siècle la *poudre de James* qui est de l'aveu de tout le monde le plus puissant fébrifuge que nous connoissions. C'est encore à ce demi-métal que nous devons le *souffre doré d'Antimoine*, & le *kermès minéral*, remède célèbre du dernier siècle. Aujourd'hui nous mêlons souvent ces remèdes avec le *calomel*, pour les employer comme altérans dans les maladies de la

peau. Dans le seizième siècle la Faculté de Paris bannit les antimoniaux de ses Pharmacopées, mais un siècle après, devenue plus sage par l'expérience, elle en rétablit l'usage.

Du mêlange du Mercure cru & d'un acide minéral nous avons obtenu le *calomel*, le *sublimé corrosif*, & différentes autres préparations, qui opèrent des cures admirables dans les maladies vénériennes, dans les affections cutanées, dans quelques maladies chroniques, & dans des ulcères opiniâtres.

Le *cuivre* même, quoiqu'il soit un poison, mêlé avec le *sel ammoniac*, fournit un remède, qu'on a employé avec succès dans quelques cas désespérés d'épilepsie. Le *vitriol de cuivre* uni avec le *tartre émétique*, a de même réussi dans certains asthmes rebelles. La *teinture anti-phthisique*, que quelques-uns ont voulu essayer contre la phthisie pulmonaire, n'est qu'une préparation de *sucre de saturne* & de *vitriol de mars*; mais l'usage interne du *plomb*, est si dangereux, qu'il ne faut l'employer qu'avec une extrême circonspection.

C'est à la Chymie que nous devons les purgatifs doux pris des sels neutres, tels que le *sel de glauber*, le *sel cathartique amer*, le *sel polychreste*, le *tartre vitriolé*; ainsi que les diurétiques efficaces employés dans l'hydropisie, comme sont le *sel diurétique* & la *crême de tartre*. On a remplacé en

partie les poudres des testacées par la *magnésie*, ce doux absorbant & purgatif, pour les aigreurs des enfans, & pour l'ardeur d'estomac chez les adultes.

Tous les *sels volatils*, sont des productions chymiques. Le *sel ammoniac* dans sont état cru nous vient principalement d'Egypte, où il est formé, dit-on, de la suie qui s'élève de la fiente brulée des vaches. On emploie quelquefois ce sel mêlé avec le quinquina dans les intermittentes opiniâtres. Son esprit volatil mêlé avec du vinaigre distillé nous fournit l'*esprit de Mindérérus*, sudorifique & diurétique très-efficace dans les maladies fébriles & inflammatoires. Le sel ammoniac cru est encore employé comme discussif & antiséptique, pour des applications externes; son esprit volatil approché à l'organe de l'odorat, est extrêmement agréable, dans certaines affections de tête & de nerfs.

L'*acide vitriolique* mêlé avec de l'*esprit de vin*, nous donne cette liqueur subtile connue sous le nom d'*éther*. C'est un puissant topique pour dissiper les douleurs locales; & pris intérieurement, il agit comme antispasmodique très efficace.

La Chirurgie doit de même à la Chymie deux de ses meilleurs escharotiques ou caustiques, pour détruire les chairs fongueuses & pour net-

toyer les ulcèces fordides. De la diffolution de l'argent dans l'acide nitreux, elle a obtenu la *pierre infernale*, & de la combinaifon du mercure avec le même acide, le *précipité rouge*. La *céruse* ou la *litharge* combinée avec le vinaigre fournit ces topiques fi vantés pour les entorfes & pour les inflammations externes. Le *plomb* fait encore la bafe de certains onguens & emplâtres. La *tutie*, cet impur fublimé du zinc, & les *fleurs du zinc* font employées dans les onguens, & dans les collyres pour les inflammations des yeux.

Je parlerai peut-être de quelques autres préparations fous l'article de *matière Médicale & Pharmacie.* Il importe fort peu qu'elles foient rangées fous ce dernier article, ou fous celui de la Chymie.

La Chymie, en enrichiffant la Médecine des puiffans remédes dont je viens de parler, a en même-temps introduit de grands abus dans cette fcience. Les fuccés qu'on avoit obtenus des préparations mercurielles, pour la cure des maladies vénériennes, de la lèpre, des affections cutanées, & des ulcères opiniâtres, où les anciens remèdes échouoient ordinairement, & les découvertes utiles, relatives à différens Arts, qu'on avoit faites fortuitement, élevèrent la Chymie au plus haut degré de réputation. Ceux

qui la professoient, bouffis d'orgueil & d'arrogance, voulurent persuader au public, que tout ce que les Anciens avoient observé sur les signes, les causes, le prognostique, la diète, le régime & la cure des maladies, n'étoit qu'un fatras de préceptes inutiles. Ils se vantèrent non-seulement de savoir opérer la transmutation des métaux, mais encore de posséder le secret de détruire toutes les maladies par un seul remède souverain, & de rendre l'homme immortel, ou du moins de prolonger sa vie au-delà du terme de celle des Patriarches *antédiluviens*, par le seul usage de quelques fioles de leur élixir universel. En un mot, les Chymistes égalerent en imposture les Astrologues; & leurs remèdes violens, administrés au hazard pour tous les cas de maladies sans distinction, furent funestes à un grand nombre de personnes, qui de leur propre aveu tombèrent victimes de leur témérité criminelle. Au dix-septième siècle, la Chymie infecta la théorie de la Médecine, & eut une grande influence sur la pratique. On analysa par le moyen du feu les différens fluides & humeurs excrémentitielles, ainsi que les parties solides du corps humain; & l'on crut pouvoir découvrir les causes prochaines des maladies à l'aide de tous ces élémens hétérogènes séparés par la violence du

feu, qui dénaturoit les ſubſtances ſoumiſes à ſon action.

Pendant le dix-ſeptième & le dix-huitième ſiècle, la Chymie a été cultivée par des hommes de génie, qui l'ont aſſoçiée à la Phyſique. Ainſi je vais parcourir les progrès de ces deux ſciences enſemble. Avant cette époque la Chymie n'étoit qu'une ſcience occulte & myſtérieuſe ; & ſes expériences étoient ſoigneuſement cachées ſous les expreſſions ampoulées d'un jargon inintelligible.

Ce fut vers la fin du ſeizième ſiècle que *F. Bacon de Vérulam*, Chancellier d'Angleterre ſous *Jacques* Ier., jeta les fondemens de la Phyſique. Les Ecoles d'une grande partie de l'Europe, étoient alors occupées de ces ſubtilités ſcholaſtiques ou Platoniques, qui donnoient lieu à des diſputes auſſi vaines qu'interminables. Ce grand homme, dont le nom honore ſon ſiècle, conſidéra l'ancienne Philoſophie comme un édifice bâti en l'air. Il fit voir qu'il falloit étudier la Nature ſur un nouveau plan, commencer par faire des expériences, en écartant tous les vieux préjugés, & ne bâtir des ſyſtêmes que ſur des fondemens ſolides, & ſur des connoiſſances acquiſes ſucceſſivement & par degrés. *Bacon* fit de nombreuſes expériences ſur les vents,

la lumière, le son, la végétation, l'agriculture, en un mot sur presque tous les objets intéressans de la Physique. Il écrivit une *Histoire de la vie & de la mort*, & traita de la longévité de l'homme relativement aux autres animaux. Il donna la manière de convertir l'eau salée en eau douce (1) soit par la distillation, soit par la filtration en creusant un fossé sur le bord de la mer un peu au-dessus du niveau de la haute-marée. Il enseigna les moyens de conserver pendant long-temps dans leur fraîcheur des végétaux & des fruits en les renfermant dans des jarres ou des bouteilles bien bouchées, & mises en terre ou suspendues dans un puit profond. Il suggéra le premier l'idée d'un *thermomètre*, pour mesurer les degrés de chaleur, dressa des tables des gravités spécifiques, & proposa différentes idées sur la gravité & sur l'attraction, qui frayèrent le chemin à *Newton*. Il découvrit la véritable cause de la fièvre des prisons, qu'on attribuoit alors aux sortiléges & aux enchantemens. Les causes dont il fait dépendre la putréfaction, & les moyens qu'il indique pour condenser l'esprit vital présentent des réflexions aussi curieuses que profondes. Son

---

(1) Voyez Bacon, *Natur. History*, *Cent.* 1. N°. 1. Tom. 1. pag. 137.

Novum organum, son traité de *augmento scientiarum*, la *Nouvelle Atlantide*, & sa *Nouvelle Académie* pour favoriser les progrès de la Philosophie expérimentale, sont des ouvrages incomparables. Son génie vaste embrassa toute la Nature; & l'on peut trouver dans ses écrits les germes de plusieurs grandes découvertes faites après lui, sans compter peut-être ceux qui y restent encore cachés.

Galilée, originaire d'Italie, & à-peu près contemporain de *Bacon*, fut un très-grand Mathématicien & Astronome. Il commença à prouver la pesanteur de l'atmosphère. Il defendit le vrai systême planétaire, inventé dans le seizième siècle par *Copernic*, qui avoit démontré, que la terre & les planètes tournoient autour du soleil, lequel étoit fixé au centre. L'ancien systême astronomique de *Ptolomée* étoit extrêmement confus: les Grecs avoient imaginé que c'étoient le soleil & les planettes, qui faisoient leur tour pendant l'espace de vingt-quatre heures autour de la terre.

Toricelli, disciple de *Galilée*, inventa le *baromètre*, à l'aide duquel, nous pouvons mesurer les plus petites variations qui arrivent dans la pesanteur de l'atmosphère. Il écrivit non-seulement sur la Pneumatique; mais encore sur l'Hydraulique, c'est-à-dire sur les loix d'après lesquelles

lesquelles se meuvent les fluides à travers les tuyaux; & fut suivi pour ce dernier sujet par *Castelli.*

R. Boyle s'occupa de prouver la pesanteur de l'atmosphère, & découvrit une nouvelle propriété de l'air, savoir son élasticité, sa raréfaction & sa condensation. Il présenta plusieurs idées ingénieuses sur la respiration: il supposoit que l'air devoit contenir quelques principes subtils & cachés, qui le rendoient capable de soutenir la vie dans les animaux & de nourrir la flamme. Il observa que l'air factice, émané des substances en fermentation ou en putrefaction, possédoit des qualités délétères pour les animaux. Il donna les premiers matériaux d'une Histoire Naturelle des eaux minérales. Il fit des expériences Hydrostatiques pour déterminer le poids, la pression & les autres propriétés des fluides; & prouva que l'action d'une chaleur vive dans les opérations chymiques, formoit souvent des combinaisons & des décompositions bien différentes des principes ou élémens naturels des corps. Il n'y a presque aucune partie de la Chymie, que *Boyle* n'ait cultivée: aussi continue-t il d'occuper un rang distingué parmi les Chymistes & les Physiciens.

La découverte de l'élasticité de l'air donna lieu à d'autres découvertes, & expliqua plusieurs effets

mécaniques de cet élément. On ſait à préſent que la hauteur perpendiculaire de l'atmoſphère eſt d'environ quarante-cinq milles anglois, & que ſa preſſion ou gravité ſur le corps d'un homme de moyenne ſtature égale le poids de trente-deux ou trente-trois mille livres : poids qui varie beaucoup ſans un grand préjudice pour la ſanté, ſuivant qu'on eſt au bas ou ſur le ſommet d'une montagne, & que le temps eſt plus ou moins humide. La gravité ſeule de cette colonne de l'atmoſphère ne peut élever le mercure dans un tuyau qu'à la hauteur perpendiculaire de 29 à 30 pouces, ni l'eau qu'à 32 ou 33 pieds au-deſſus du niveau de la terre. Les pompes communes qui dépendent uniquement de la preſſion naturelle de cet élément, ne peuvent par conſéquent avoir que des effets circonſcrits. Pour augmenter la force & l'utilité de pluſieurs machines hydrauliques, nous employons aujourd'hui l'élaſticité d'un air comprimé.

La découverte de la *Machine Pneumatique* faite au dix-ſeptième ſiècle par *Otto de Gueriche*, eſt encore une époque brillante dans les annales de la Phyſique expérimentale. Cette Machine eſt preſque auſſi indiſpenſable pour la démonſtration de différentes propoſitions phyſiques, que la Machine Electrique l'eſt pour éclaircir les phénomènes de l'Electricité.

Vers la fin du dix-ſeptiéme ſiècle l'Angleterre produiſit un homme, qui ſuffiroit par ſes ſeules découvertes pour immortaliſer une Nation. C'eſt le génie vaſte & profond d'*Iſaac Newton*, qui a démontré la théorie de la lumière, des ſept couleurs primitives & de la viſion. La Phyſiologie de *Galien* ſur la viſion étoit extrêmement fautive. *Newton* a expliqué la propagation du *ſon*, la véritable figure de la terre, les lois de la *gravitation* & de l'*attraction*, la doctrine des forces centrales, les cauſes qui dirigent & qui retiennent le mouvement des planètes dans leurs orbites, & celles qui produiſent le flux & le reflux de l'Océan. Il a calculé la diſtance entre les planètes & le ſoleil, & la quantité de matière que cet immenſe globe de feu & pluſieurs planètes contiennent. Il a préſenté différentes idées ſur les *comètes*. Il a inventé le *calcul des fluxions*, & perfectionné les téleſcopes qui réfléchiſſent. Il a meſuré le mouvement & le retard qu'éprouvent les corps ſolides dans les fluides, & les rapports de la réſiſtance à la vélocité. La Philoſophie, les Mathématiques, l'Aſtronomie, & toutes les ſciences en général ont été éclaircies par une foule d'obſervations neuves & lumineuſes de ce profond Génie. *Newton* a développé l'ordre & l'origine de l'Univers, le grand ſyſ-

S 2

tême du Monde & des planètes, & révélé plusieurs secrets de l'admirable mécanisme de la création.

Le *feu électrique*, ce puissant agent de la Nature, dont les phénomènes sont encore vraisemblablement dans leur enfance, peut être regardé comme un nouvel élément, découvert par les Modernes. Les Grecs & les Romains éprouvoient un étonnement stupide à l'aspect du tonnerre, & regardoient avec un respect religieux les lieux frappés de la foudre. Avant notre siècle, on ne connoissoit guère que la propriété qu'ont l'ambre, la cire & le verre d'attirer & de repousser le duvet, après avoir été bien chauffés par le frottement avec la main ou un carreau. *Newton* a dévoilé en partie la véritable Nature, les propriétés & la force du fluide électrique; on a ensuite publié différens écrits sur cette matière dans les Mémoires de l'Académie de Paris & dans les Transactions Philosophiques : mais les effets étonnans de cet éther subtil, & sa présence par-tout, n'ont été constatés & éclaircis que par les expériences ingénieuses, faites à l'aide de la Machine Electrique par quelques Physiciens postérieurs; & principalement par le Docteur *Franklin*, originaire de l'Amérique Septentrionale. C'est à lui que nous devons l'invention des conducteurs, ou baguettes de fer, qui garantissent les édifices sur

lesquels elles sont placées des effets de la foudre, en attirant & en conduisant le fluide électrique au fond de la terre. Par ce simple appareil, les magasins qui renferment des matières combustibles, ainsi que les beaux monumens d'Architecture, peuvent être à l'abri de ce feu céleste. Le Docteur *Priestley* a rassemblé dans un vol. *in*-4°. toutes les découvertes qu'on a faites par degrés sur l'Electricité. Quant à la manière d'appliquer ce fluide au corps humain, & à ses vertus médicales, nous avons les traités de *Vérotti*, de *Cavallo*, de *Birch*, & de quelques autres Ecrivains modernes.

La Médecine a reçu le feu Electrique parmi ses remèdes. Les secousses excitées par son moyen, & les étincelles dirigées sur la partie affectée, ou tirées d'elle, ont été très-efficaces dans les paralysies, les rhumatismes chroniques, les foulures, les tumeurs endurcies, les maladies convulsives, les spasmes locaux, la contraction des muscles, les maux de dents, & la suppression des règles chez les femmes. Une personne bien connue par ses écrits dans la république des Lettres, m'a depuis peu assuré, qu'elle avoit guéri sur-le-champ dans deux cas divers une inflammation externe, à l'aide des étincelles électriques tirées de la partie affectée.

Dans un ouvrage de cette nature & de ce

format, on ne doit pas s'attendre, que j'expose en détail l'analyse chymique des quatre Elémens, des substances salines, minérales, métalliques, végétales & animales, les procédés innombrables de la Métallurgie ; encore moins que je donne la description des fourneaux, des creusets, des retortes, & d'autres appareils chymiques. Je dois me borner à indiquer seulement quelques-unes des sources les plus pures, où l'on doit puiser la vaste science de la Chymie.

Le dix-septième siècle vit naître *Van-Helmont*, *Faber*, *Sala*, *Glauber*, *Borrichius*, *Lémery*, *Kunkel*, *Becher*, & *Homberc* (1). Le dix-huitième siècle peut se vanter de *Stahl*, de *J. Hoffmann*, & de *F. Hoffmann*, de *Boerhaave*, de *Geoffroy*, d'*Hales*, d'*Henkel*, de *Newman*, *de Macquer*, de *Lewis*, de *Pott*, de *Black*, de *Priestley*, de *Bergmann*, & d'autres célèbres Chymistes (2).

Geoffroy a le premier inventé les *tables des affinités*, par lesquelles on connoît d'avance les ré-

(1) J. Rey mérite une place parmi les Chymistes du dix-septième siècle. C'est un des premiers qui se soient occupés des gas. Nous avons de lui un Traité intitulé, *Essais sur la recherche de la cause pour laquelle l'Estain & le Plomb augmentent de poids quand on les calcine*, publié en 1630, & réimprimé à Paris en 1777, in-8°.

(2) Ingenhousz & Sénebier méritent encore d'être cités parmi les Physiciens Chymistes du dix-huitième siècle.

ſultats de la combinaiſon de diverſes ſubſtances, & l'on prévient les décompoſitions qui peuvent arriver dans les différentes mixtures. Dans ces tables on peut voir d'un coup-d'œil preſque toutes les affinités fondamentales entre les ſolides & les fluides, dont chacun eſt déſigné par des eſpèces d'hiéroglyphes ou de caractères ſpécifiques, inventés par les Egyptiens ou par les Aſiatiques.

Hales a prouvé que l'air fixe étoit un des élemens du ſang ainſi que de pluſieurs autres fluides & ſolides. *Black*, en ſuivant la même route, a découvert que c'étoit à la ſéparation de cet élément ſubtil que la chaux devoit ſa cauſticité, qu'un ſemblable principe ou vapeur ſe détachoit du charbon de bois & des liqueurs en fermentation, & qu'il étoit eſſentiellement différent d'un autre principe que *Stahl* avoit introduit dans la Chymie ſous le nom de *Phlogiſtique.*

Prieſtley a remis en vogue l'exacte analyſe de l'air atmoſphérique, & l'examen de ſes différentes parties & qualités; & c'eſt avec une eſpèce de fureur que les Philoſophes Chymiſtes s'occupent aujourd'hui de ces recherches.

Notre ſiècle a vu paroître différens ſyſtêmes & traités de Chymie & de Phyſique. Les *Elémens de Chymie* de *Macquer* ſont un Abrégé très-connu, qui ſert de texte dans quelques Univerſités de

l'Europe. Les ouvrages Chymiques de *Newman* ſont bien adaptés à l'uſage des Médecins.

Quant à la Phyſique, nous en avons des livres élémentaires ou des Abrégés, faits par *Muſſchenbroeck*, par *s'Graveſand*, par *Martin*, & par Helsham. Nous avons également un ſyſtême de Pneumatique par *Woolf*, & des traités d'Aſtronomie par *Keil*, *Ferguſon*, &c. (1)

SOCIETES LITTERAIRES.

Les *Sociétés Littéraires* ſe ſont formées dans la vue d'exécuter en quelque manière le plan de *Bacon de Vérulam*, qui vouloit qu'on raſſemblat des faits & des obſervations philoſophiques, & qu'on fit des expériences qui puſſent ſervir des matériaux à un ſyſtême général. La *Société Royale de Londres* fut établie en 1663 par une Chartre de *Charles* II. Une Société Littéraire s'étoit déjà formé vingt ans auparavant à Oxford; mais

(1) L'Abbé Nollet & l'Abbé Rozier, rédacteur du Journal de Phyſique, trouvent ici naturellement leur place. Toaldo, Cotte, de Luc, de Sauſſure ont beaucoup travaillé ſur la Météorologie, une branche de Phyſique, qui a fait des progrès conſidérables dans ce ſiècle, & qui pourroit devenir d'un grand ſecours pour le Médecin. Nous avons auſſi une *Hiſtoire Naturelle de l'Air & des Météores*, par l'Abbé *Richard*, Paris, 1770. 10 vol. in-12.

elle fut interrompue par les guerres civiles. L'*Académie Royale des Sciences de Paris* fut établie en 1666 fur un plan à-peu-près femblable à celui de la Société de Londres : l'une & l'autre devoient fe foutenir par les contributions volontaires de leurs Membres refpectifs. Elles publièrent à différens intervalles une partie de leurs Memoires, l'une fous le nom de *Tranfactions Philofophiques*, & l'autre fous celui de *Mémoires de la Société Royale des Sciences de Paris.* L'*Académie des Curieux de la Nature* commença en 1670 en Allemagne ; & les Mémoires de *Léipfick* connus fous le nom d'*Acta Eruditorum*, furent publiés pour la première fois en 1682. Florence eut auffi une Académie Littéraire. L'Académie Royale de Paris reçut une nouvelle forme en 1669, pendant le règne de *Louis* XIV, & fut encouragée par différens privilèges que ce Prince lui avoit accordés. Elle approcha plus qu'une autre du précieux modèle que *Bacon* avoit tracé, en chargeant chacun de fes Membres d'une branche féparée, fur laquelle il devoit diriger toutes fes recherches. Toutes les expériences devoient être conftatées en préfence de tout le corps, & ne pouvoient être publiées qu'avec fon approbation. La dépenfe néceffaire pour les machines & pour les expériences étoit fournie par le Roi ; & les Membres étoient encouragés aux travaux utiles

par des récompenses & des pensions. Une autre *Académie des Sciences* fut établie a Berlin en 1711 sous la direction de *Leibnitz* (1). Celle de Petersbourg fut fondée 1725 par *Pierre-le-Grand*, qui accorda des pensions aux Accadémiciens, & leur donna un local pour leurs séances. En 1739 & 1746 les Rois de Suède & de Dannemark fondèrent aussi des Académies chacun dans ses états. Cet exemple fut suivi par plusieurs autres Princes & villes. L'*Académie de Chirurgie de Paris* date depuis 1731 (2). On peut ajouter à ces trésors différentes autres collections de Mémoires de ce siècle ; telles que les *Essais & Observations de Mé-*

---

(1) Elle fut fondée en 1700, sous le nom de *Société des Sciences*; & elle commença dès l'an 1710 à publier ses Mémoires en Latin, intitulés *Miscellanea Berolinensia*. En 1744 elle prit le nom d'*Académie*, & l'année suivante elle publia ses Mémoires en François, sous le titre d'*Histoire de l'Académie des Sciences & Belles Lettres avec les Mémoires*. En 1770 elle substitua à ce titre celui de *nouveaux Mémoires*. Voyez Blumenbach, *Introd. in Histor. Médic. Litter.* pag. 311.

(2) On ne doit point oublier l'*Institut de Bologne* dont les Mémoires datent depuis 1731 ; la Société des Sciences d'Upsal fondée en 1725, & dont les Mémoires ont commencé en 1740; & celle de Gottingue, établie avec ses Mémoires en 1751. Trois Sociétés des Sciences, Hollandoises, se sont formées dans la dernière moitié de ce siècle, & ont publié leurs Mémoires en Hollandois : savoir celle de Harlem en 1755, & celles de Flessingue & de Roterdam en 1769. Quand aux Sociétés qui regardent plus particulièrement la

decine, & les *Essais médicaux & littéraires d'Edimbourg*, & les *Transactions Médicales de Londres.*

C'est à l'aide de ces vastes collections, que la Mécanique, la Pneumatique, l'Hydrostatique, l'Hydraulique, l'Astronomie, & toutes les Sciences Physiques, ainsi que les Mathématiques, l'Anatomie, la Physiologie, la Chymie, la Botanique, l'Histoire Naturelle, l'Art des Accouchemens, la Chirurgie, la Médecine pratique, l'Agriculture, le Jardinage, en un mot toutes les Sciences & tous les Arts utiles ont fait des progrès immenses, en se perfectionnant graduellement. Ces collections, qu'on doit regarder comme des depôts ou magasins de connoissances, sont composées par un grand nombre des plus savans hommes de l'Europe. Elles sont enrichies des travaux de *Boyle*, de *Newton*, d'*Halley*, & des plus célèbres Philosophes de toutes les Nations. On y trouve pour

---

Médecine, nous avons celle de Copenhague, fondée depuis 1774, mais qui n'a commencé à publier ses Mémoires qu'en 1777. La Société de Médecine de Paris, fondée en 1776, commença à publier ses Mémoires en 1778; mais malheureusement elle a cessé d'exister depuis quelques années. Une troisième Société de Médecine s'est formée à la Haye depuis 1780; ses Mémoires sont écrits en Hollandois. Vienne en Autriche, nous offre depuis quelques années la dernière Société de cette nature, connue sous le nom d'*Academia Médico-Chirurgica Vindobonensis.*

ce qui regarde la Médecine une infinité de cas singuliers & de jeux de la Nature. Le nombre de ces différentes collections étant déjà monté à plusieurs centaines de volumes, qui renferment des matériaux très-variés, on sent bien qu'elles ne pouvoient être qu'un assemblage de morceaux incohérens entassés sans ordre ni distinction. Aussi a-t-on entrepris de les abréger & de les arranger d'une manière plus convenable & plus instructive; ce qu'on a déjà exécuté en partie avec grand succès pour les *Transactions Philosophiques* & pour les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris. J. Lowthorp* publia un abrégé des Transactions Philosophiques depuis leur origine jusqu'à 1700. D'autres Ecrivains continuèrent d'abréger les volumes suivans jusqu'au milieu de ce siècle, & réduisirent le tout à 12 vol. *in-4°.* Les trente-quatre premières années des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris ont été abrégées par *Du Hamel*; il existe un autre Abrégé postérieur avec des planches. Ces Mémoires sont, suivant les expressions & le jugement de *Boerhaave* : *Liber incomparabilis, qui palmam omnibus eripuit, & quo nullus plus profuit Scientiis* (1).

(1) Aux Collections ou recueils périodiques du dix septième siècle, on peut ajouter le *Journal des Savans*, commencé en 1665, les *Nouvelles de la République des Lettres* (en 1684), par Bayle, & plus particulièrement pour la Méde-

BOTANIQUE.

La plupart des fruits délicieux & des fleurs odoriférantes, ainsi que plusieurs arbres & ar-

---

cine, *les nouvelles Découvertes sur les parties de la Médecine* (en 1679), par Blegny, les *Collectanea Medico-Physica* &c. (en 1680), par Blancard, auteur du Dictionnaire de Médecine, réimprimé en 1777, avec les additions & corrections d'Isenflamm. Le dix-huitième siècle offre pour la Médecine la Collection de Breslau, connue sous le nom de *Sammlung von natur-und Medicin-Geschichten*, depuis 1717 jusqu'à 1730, & l'ouvrage qui a succédé à cette collection sous le titre de *Commercium Litterarium Noricum.* En France on a vu paroître différens ouvrages périodiques, tels que le *Journal de Médecine & de Chirurgie*, &c. La *Gazette Salutaire*, & celle de *Santé*; en Italie le *Giornale di Medicina. Venet.* 1763 --- 74, le *Nuovo Giornale di Medicina. Ibid* 1781, & le *Giornale per servire alla storia ragionata della Medicina di questo secolo*, *Ibid.* 1783; en Agleterre, les *Médical and Philosophical commentaries by a Society at Edinburgh* 1773; les *Médical obscrvations and inquiries by a Society of Physicians. Lond.* 1757 --- 84. Les *Medical communications. Ibid*, 1780. C'est à notre siècle qu'appartient de plus l'honneur des différens Dictionnaires des Sciences & des Arts, tels que le *Dictionnaire Encyclopédique* de Chambers, publié en Anglois pour la cinquième fois en 1741 2 vol. *in-fol.*, & augmenté de deux volumes de supplément en 1753. Le *Lexique universel de toutes les Sciences & de tous les Arts*, publie en Allemand. Lips. 1732---50, en 64 vol. *in-fol.*, avec quatre volumes de supplément. J'ajoute à ces Collections le *Dictionnaire de Médecine* de James, traduit par Diderot, & enfin le grand *Dictionnaire Encyclopédique*, rédigé par ce dernier Auteur & d'Alembert, & dont une nouvelle Edition par ordre de Matières, est depuis quelque temps sous presse.

brisseaux, qui décorent les jardins de l'Europe, sont des productions originaires des climats Orientaux, transplantées & naturalisées sur notre sol.

L'industrie des Modernes, & la découverte qu'ils ont faite de nouvelles Isles & continents, ont enrichi la Botanique, en augmentant prodigieusement le nombre des plantes. Les Naturalistes anciens, *Théophraste*, *Dioscoride*, & *Pline*, n'avoient vu qu'une très-petite portion du règne végétal. Ce fut en Italie dans le seizième siècle (1), qu'on planta les premiers Jardins publics de Botanique. Avant cette époque, on confondoit souvent les plantes décrites par les Anciens, & l'on vendoit sous le même nom des végétaux bien différens. Le premier Jardin Botanique planté dans le faubourg de Londres, date depuis 1673. Oxford avoit déjà vingt ans auparavant établi une petite Pépinière de plantes.

C. Gesner, qui vivoit dans le seizième siècle, peut être considéré comme le père de l'Histoire Naturelle & de la Botanique. *J. Bauhin*, Auteur du même siècle, écrivit une Histoire des plantes en trois volumes, en y ajoutant les vertus que les Anciens leur avoient attribuées. Il fut suivi par un autre habile Botaniste & graveur des planches

(1) Le premir Jardin public de Botanique fut établi à Padoue en 1533.

de Botanique à-la-fois, *F. Columna. Brunfels* eſt un des premiers graveurs de planches de Botanique parmi les Modernes.

Les anciens Herboriſtes diſtinguoient les plantes par leurs racines, ſuivant que celles-ci étoient bulbeuſes, ou diviſées en pluſieurs rameaux ou fibres. *A. Céſalpin*, Botaniſte Italien du ſeizième ſiècle, enſeigna une méthode plus aiſée & plus certaine de diſtinguer & de claſſer les différentes familles des plantes d'après leur fructification, & fut imité par pluſieurs autres Botaniſtes qui lui ſuccédèrent.

Un grand nombre de Botaniſtes ſe ſont occupés pendant les deux derniers ſiècles & celui où nous vivons, à raſſembler & à décrire des plantes des pays étrangers. Les plantes de la Zone torride, auſſi bien que celles des Zones glaciales, ont été miſes à contribution; & rien n'a échapé au zèle & aux recherches infatigables de ces Ecrivains. Au ſeizième ſiècle, *H. Tragus* publia ſon *Herbarium Germanicum*, L'*Ecluſe* donna la deſcription de différentes plantes d'Eſpagne & d'Autriche; *Alpin* celle des plantes d'Egypte; *Bauhin* & les autres Auteurs mentionnés ci-deſſus, celle de diverſes plantes Européennes. Les expériences & les obſervations de *Bacon* concernant les végétaux, ſont également propres à inſtruire le Philoſophe & l'Agriculteur.

Au dix-septième siècle *Rheede* (1) rassembla & décrit différentes plantes du Malabar; *Pison* celles du Brésil; *Hernandez* celles du Mexique; *Sloane* & *Plumier* celles de l'Amérique. *Paulli* celles du Dannemark, & *Ray* celles d'Angleterre.

Ces collections ont été considérablement augmentées au dix-huitième siècle par *Kæmpfer*, *Gmelin*, *Buxbaum*, *Hill*, *Banks*, *Solander*, &c.

Boerhaave compte onze mille plantes euviron, connues de son temps, les espèces y comprises. De ce nombre prodigieux quelques-unes fournissent des alimens à l'homme, ou servent à son luxe, plusieurs sont destinées à nourrir les animaux de différentes espèces, & les autres peuplent les forêts, ou deviennent des matériaux pour tous les Arts que l'industrie humaine exerce; il y en a malheureusement fort peu, dont la Médecine ait su tirer parti jusqu'à présent. Le nombre de tous les végétaux, dont on emploie comme remèdes les fleurs, les feuilles, les racines, les écorces, les gommes ou les résines, monte à-peine à deux cents; & ce nombre est encore ré-

(1) Henri van Rheede van Drakenstein, Gouverneur Hollandois de Malabar, a présidé & fourni les frais à cette fameuse collection des Plantes de Malabar, rédigée par Commelyn, habile Botaniste, & imprimée à Amsterdam 1676---93 en XII volumes *in-fol.*

duit

duit dans les dernières éditions des Pharmacopées.

Les faiseurs des Systêmesde Botanique ont eu pour but de ranger cette multitude de plantes sous certains articles généraux, pour qu'on puisse les distinguer les unes des autres au premier aspect sans s'y tromper. Les usages économiques & médicinaux des végétaux se trouvent entremêlés dans les Systêmes de Botanique ; mais l'objet principal de ces systêmes est de ranger les plantes sous des classes, des ordres, des genres, & des espèces, afin d'aider la mémoire à les reconnoître par cet arrangement régulier & par certains traits frappans. On a par conséquent composé une nomenclature incommode, dans laquelle, sous quelques centaines de genres, désignés seuls par des noms propres, on a forcément entassé plusieurs milliers d'espèces. On peut regarder les systêmes, pour me servir d'une expression militaire, comme la Tactique de la Botanique ; certainement ils ne sont point ce qu'il y a de meilleur dans cette science instructive & amusante.

Les Systêmes de Botanique renommés du dix-septième siècle étoient ceux de *Ray*, de *Morison*, & de *Tournefort*. Le Systême de *Ray* est plus compliqué que celui de *Tournefort*. Le premier, en classant les plantes eut égard non-seulement

à leur fructification, mais encore à leurs racines & à leurs feuilles. *Tournefort* ne considéra que les différences dans la forme des fleurs; & il en fit quatorze classes. Les fleurs & les fruits lui servirent pour composer les genres au nombre de 698; & il employa les racines, les tiges & les feuilles pour faire les espèces, qui montent à 10202.

Rivin & *Hermann* essayèrent de classer les plantes avec plus de précision, en ne les distinguant que par un ou deux caractères pris de la fructification; mais on s'est convaincu par l'expérience, que ce systême augmentoit la confusion & embarassoit la mémoire. Toutes les classifications artificielles sont sujettes à des inconvéniens & à des défauts: on n'y peut distinguer les plantes, que quand elles sont en fleurs; & il arrive que plusieurs plantes connues sous différens noms, & possédant des qualités diverses, se trouvent rangées sous la même espèce.

Il n'y a pas long-temps, que *C. Linné* de Suède, inventa un nouveau Systême de Botanique, connu sous le nom de *Systême Sexuel*, parce que les classes y sont prises uniquement des organes de la génération. Ces classes sont au nombre de vingt-quatre, distinguées principalement par les parties mâles, c'est-à-dire d'après le nombre, la figure, la proportion, la connection ou la position

des étamines. C'eſt ainſi que la partie fémelle ou le piſtil ſe trouve à côté d'1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 20 mâles ou étamines. Il y a treize claſſes de cette eſpèce, auxquelles *Linné* a donné les noms Grecs de *Monandrie*, *Diandrie*, *Triandrie*, *Tétrandrie*, *Pentandrie*, & ainſi de ſuite. Les claſſes ſont ſubdiviſées en ordres qui ſont pris du nombre ou de quelque autre particularité frappante des piſtils. Les genres, au nombre de 1300, ſont formés d'un petit nombre de caractères propres à chacun, & bornés principalement à la fructification. La diſtinction des eſpèces eſt priſe d'une foule de circonſtances, telles que la forme, la couleur, l'odeur, la ſaveur de la plante, le pays ou la ſaiſon où elle croît, le temps de ſa durée, ſes uſages, & autres particularités relatives à ſes feuilles, fleurs, branches, tiges & racines. Ainſi, en examinant attentivement les fleurs d'une plante, nous tâchons d'abord de découvrir ſa claſſe, & enſuite de la ranger ſucceſſivement ſous l'ordre, le genre & l'eſpèce, auxquels elle appartient. On convient que le Syſtême de *Linné* fournit la méthode la plus aiſée pour diſtinguer promptement les plantes : mais à d'autres égards, il reſſemble à ſon Hiſtoire Naturelle; on y trouve, comme dans celle-ci, un catalogue effrayant de termes nouveaux, employés avec une profuſion portée

T 2

jusqu'à la licence. Il n'est fait que pour être consulté par occasion.

La plupart des Botanistes que je viens de citer, ont accompagné leurs descriptions de gravures de plantes; auxquelles on peut ajouter les planches botaniques de *Vaillant*, de *Dillenius*, d'*Erhet*, de *Jacquin*, de *Trew* & de *Schmiédel*. Ce sont précisément ces planches qui rendent la publication des traités de Botanique & d'Histoire Naturelle, si dispendieuse. Un Système universel de gravures botaniques, encore plus dispendieux, a été exécuté depuis peu sous la direction du Docteur *Hill*.

Quant à l'accroissement, la structure, la nutrition, la transpiration & l'inhalation des végétaux, il y a bien des expériences & des observations curieuses dans les ouvrages de *Grew*, de *Malpighi*, de *Leuwenhoeck*, de *Du Hamel*, & d'*Hales*. *Bradley* & *Millar* ont écrit sur l'Agriculture & sur le Jardinage. On trouvera un Catalogue énorme d'Ecrivains Botanistes dans les collections de *Montalban*, de *Seguier* & de *Linné*; *Haller* a donné de même une très-longue liste d'Auteurs sur la théorie & sur la pratique de chaque branche d'Agriculture séparément (1).

(1) Cordus, père & fils, & Fuchs méritent encore d'être nommés comme Botanistes du seizième siècle, ainsi que Dodonœus, Caspar Bauhin, frère de Jean Bauhin, Camerarius &c. Le dix-septième siècle vit naître Rumph. Le dix-huitième

HISTOIRE NATURELLE.

L'objet de L'*Hiſtoire Naturelle* eſt, de diſtinguer toutes les variétés des animaux quadrupèdes, des oiſeaux, des poiſſons & des inſectes, raſſemblés de toutes les parties de la Terre & de l'Océan, de les repréſenter par des gravures, de décrire leurs mœurs, leur ſtructure, leur manière de vivre & de ſe propager, la durée de leur vie, & toutes les autres circonſtances qui les regardent, & qui peuvent intéreſſer l'homme par des inſtructions utiles, ou en ſatisfaiſant ſa curioſité. Cette étude auſſi inſtructive qu'agréable, ſert à éclaircir par analogie pluſieurs points de la Phyſiologie humaine, ainſi que beaucoup d'autres parties de la Médecine non-moins importantes. Pour qu'aucune partie de la Nature n'échappat à l'examen de l'homme, les Naturaliſtes ont étendu leurs recherches juſqu'aux coquillages, aux foſſiles, & à la ſtructure même de la terre.

Les premiers grands Naturaliſtes, qui parurent dans le ſeizième ſiècle ſont *Geſner* & *Aldrovande*, tous deux natifs d'Allemagne. Le génie

ſiècle nous offre les trois frères de Juſſieu, Rupp, & Buttner. Il faut eſpérer que le célèbre Gouan, Profeſſeur de Montpellier honorera le dix-neuvième ſiècle, comme il honore celui-ci.

profond de *Bacon* s'eſt encore occupé de cette ſcience. *Rondelet* n'a écrit que ſur les *poiſſons*.

Au dix-ſeptième ſiècle, *Swammerdam*, *Liſter*, & *Merian* publièrent des obſervations auſſi curieuſes qu'inſtructives ſur la ſtructure, la génération & la propagation des *Inſectes*. *Willoughby* ne s'occupa que des *Oiſeaux*. *Séverin* & *Blaes* travaillèrent à la diſſection de différens animaux. *Bonani* & *Guielker* ont écrit ſur les *Coquillages*.

Dans le courant du dix-huitième ſiècle, *Valliſnieri*, *Réaumur*, *Geoffroy*, *Scheffer*, *Tremblay* & *Fabrice* ont écrit ſur les nombreuſes familles des *Inſectes*; *Edwards*, *Briſſon*, *Latham*, & *Pennant*, ſur les *Oiſeaux*; *Artedi*, ſur les *Poiſſons*; *Erxleben*, ſur les animaux à mamelles; *Martin* & *Ellis* ſur les *Coquillages* & ſur les *Corallines*; *Woodward*, ſur la ſtructure de la *Terre*, & *Hamilton*, ſur les *Tremblemens de terre* & ſur les *Volcans*: tous ces Ecrivains occupent un rang diſtingué parmi les Naturaliſtes.

On a imaginé différens Syſtêmes ingénieux pour arranger ſous des genres & des eſpèces tous ces Matériaux de l'Hiſtoire Naturelle, infiniment plus nombreux & plus variés que ceux du règne végétal. Dans le Syſtême artificiel de *Linné*, on voit ſouvent des animaux d'une nature diamétralement oppoſée, rangés forcément ſous la même catégorie. Ceux qui déſirent avoir quelque

chose de plus qu'une classification sèche, doivent consulter *Buffon*, qui est également un Auteur Systématique de ce siècle. Cet élégant & agréable Ecrivain peint avec les plus vives couleurs presque tous les animaux qui habitent notre globe. La seule chose qu'on pourroit lui reprocher, c'est que la solidité de ses matériaux n'égale pas toujours la beauté de son travail (1).

Les Ecoles les plus commodes pour étudier l'Histoire Naturelle, d'une manière propre à en conserver la mémoire, sont des collections immenses arrangées systématiquement, & qu'on trouve dans differentes parties de l'Europe sous le nom de *Museums* ou de *Cabinets d'Histoire Naturelle*. Là, on voit d'un coup-d'œil les animaux les plus gigantesques & les plus petits, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes,

(1) On ne peut passer sous silence le nom d'Agricola, célèbre Naturaliste du seizième siècle. Kentmann, Belon, Naturaliste & Voyageur très connu, Schwenkfeld, un des premiers qui se sont occupés de l'Histoire Naturelle de leur propre pays, & Bernard de Palissy, cet homme extraordinaire qui de Potier de terre, devint par la seule force de son génie Physicien & Naturaliste, appartiennent à ce même siècle. Le dix-septième siècle vit naître le célèbre Naturaliste Redi. A ceux du dix huitième siècle, on peut ajouter Klein, Rosel, Guettard, Muller, Wallerius, Hasselquist, Bonnet, Pallas, Gmelin, Scopoli, Sage, Romé de l'Isle, Beckmann, Daubenton, Kirwan &c.

les coquillages, les fossiles, les marcassites, les pierres précieuses, les minéraux, les métaux, rassemblés par les Naturalistes de toutes les parties de la Terre & de l'Océan; là, on admire aussi les plumages variés de la classe ailée des animaux, conservés dans la plus grande perfection. Notre Muséum Britannique a été fondé par le Chevalier *Sloane*.

MATIERE MEDICALE ET PHARMACIE.

Les Systêmes ou les traités de *Matière Médicale* contiennent l'histoire des substances végétales, minérales & animales, employées en Médecine, leurs caractères distinctifs, le temps propre pour cueillir les différentes plantes, la manière de les conserver, & leurs usages ou vertus médicales. La *Matière Médicale* ne s'occupe principalement que des simples; c'est à la *Pharmacie* à décrire leurs différentes préparations, & les procédés qu'on employe pour en former différentes compositions médicales.

La distinction de la Pharmacie en *Galénique* & en *Chymique*, n'est point juste, & ne sert qu'à embrouiller les idées. La Pharmacie embrasse tous les matériaux de la Médecine, tirés des substances végétales, minérales ou animales, & est inséparable de la Chymie. C'est par les différens

procédés chymiques & à l'aide du feu qu'on analyse les plantes médicinales, qu'on en extrait les divers principes qui les composent, & qu'on parvient à connoître la saison & les parties de chaque plante où ces principes abondent ; c'est par eux qu'on obtient les huiles, les extraits, les résines, les sels fixes & volatils, les sels neutres, & toutes les préparations métalliques.

Quant aux vaisseaux et aux appareils pharmaceutiques, & aux diverses compositions officinales, je dois, ainsi que je l'ai fait à l'article de la Chymie, & d'après mon plan général, renvoyer le lecteur aux ouvrages qui traitent exprès de toutes ces matières. Je me bornerai à rapporter sommairement les découvertes les plus importantes, les abus & les erreurs des Modernes, par rapport à la matière Médicale & à la Pharmacie.

Les Modernes ont découvert plusieurs remèdes précieux, pris pour la plupart du règne végétal. Une grande partie de ces remèdes nous a été apportée de l'Amérique. C'est à ce nouveau monde que nous devons le *gayac*, dont la décoction fut autrefois si renommée pour la guérison des maladies vénériennes. La résine de ce même arbre, ou l'extrait de son bois, donné en substance, ou dissous dans une infusion vineuse, ou dans un esprit volatil, est souvent employé avec succès

dans les rhumatismes chroniques. L'extrait de gayac entre dans la composition de certains remèdes pour les maladies cutanées.

La *salsepareille* & le *Saffafras*, apportés également du nouveau monde, ont pendant long-temps joui de la réputation de guérir les maladies vénériennes, & quelques maladies de la peau, quoiqu'ils ne soient pas réputés aussi efficaces que le gayac.

L'écorce d'un arbre du Pérou, connue sous le nom de *quinquina*, fut découverte & apportée en Europe au dix-septième siècle. Les Jésuites missionnaires portèrent en 1639 à Rome ce reméde divin de l'Amérique Méridionale, où ils avoient observé que les naturels du pays l'employoient avec succès dans les fièvres rémittentes & malignes. De grands préjugés s'élevèrent contre le quinquina, au temps de sa première introduction en Europe. Vendu à un prix extravaguant, & souvent falsifié par la raison même qu'il étoit si cher, ce remède perdit pour quelque temps sa réputation. D'un autre côté, les zélés partisans d'Hippocrate & de l'Ancienne Médecine furent alarmés d'une innovation qui sapoit les fondemens de la doctrine des jours critiques, en guérissant les fièvres d'une manière plus sûre & plus expéditive. C'est dans notre siècle qu'on a administré le quinquina en assez grande quan-

tité pour en obtenir des effets décisifs, & pour découvrir les vertus surprenantes, que tout le monde lui connoît aujourd'hui, pour la cure des fièvres intermittentes (1), rémittentes & putrides, de certaines espèces de petite-vérole maligne, de la gangrène & de la mortification, du mal de gorge gangréneux, de certaines affections chroniques des organes digestifs, des affections nerveuses, & de quelques cas de relâchement de la matrice chez les femmes. La découverte de ce seul remède forme une époque très-importante dans les annales de la Médecine. Avant qu'il fut connu, les amers stomachiques, tels que la gentiane, les fleurs de camomille, l'écorce d'orange, étoient presque les seuls foibles remèdes que les Modernes pouvoient employer pour faire cesser les accès des fièvres intermittentes.

Une autre écorce, connue sous le nom de *cascarille*, & qui ressemble extérieurement au quinquina, nous fut apportée, a ce qu'on dit, des

(1) Et sur-tout de ces intermittentes malignes qui tuent le malade dans le troisième ou quatrième accès, si on ne s'empresse de lui administrer à hautes doses le Quinquina pendant l'apyrexie. Ces fièvres si pernicieuses avant les écrits de Torty & de Werlhof, attestent aujourd'hui le pouvoir de la Médecine, & la vengent suffisamment, & des soupçons des Sceptiques, & des outrages des ignorans.

Isles de Bahama, vers la fin du dernier siècle. Ce furent les Médecins Allemands qui l'employèrent les premiers. Elle est, comme le quinquina, fort estimée pour la cure des fièvres intermittentes, des rémittentes épidémiques, & des dyssenteries.

Les *Baumes* du *Pérou*, de *Tolu* & de *Copahu*, possédent des qualités semblables, & ne différent entre eux que du plus au moins. On recommande le *baume* du *Pérou* comme fortifiant dans les débilités du genre nerveux, & comme résolutif quand il s'agit d'atténuer les humeurs visqueuses. On attribue les mêmes vertus à celui de *Copahu*, qu'on emploie de plus dans les gonorrhées vénériennes chroniques, dans les fleurs blanches, & dans quelques affections chroniques de la poitrine.

Nous devons encore à l'Amérique Méridionale un émétique doux, connu sous le nom d'*Ipécacuanha*, & un purgatif, connu sous celui de *Jalap*. Ces deux racines nous furent apportées dans le dernier siècle. *Pison* & *Helvétius* (1) ont recommandé la première pour les diarrhées &

(1) Adrien Helvétius, Médecin Hollandois, employa le premier l'Ipecacuanha contre la Dyssenterie, & s'en servit comme d'un secret, jusqu'à ce que Louis XIV l'engagea à le rendre public, moyennant une gratification de mille louis d'or.

pour les dyssenteries. La *poudre* de *Dover*, ainsi appellée du nom de son inventeur, & qu'on administre souvent avec succès dans les Rhumatismes, en provoquant une sueur abondante, n'est qu'un composé d'*ipécacuanha*, d'*opium* & de *tartre vitriolé*.

La *Serpentaire* de *Virginie* est recommandée comme un diaphorétique & un diurétique très-efficace dans les fièvres malignes épidémiques. On la marie avec le *quinquina*. Le *Sénéka* ou *Polygala* de *Virginie*, est également employé comme diaphorétique & diurétique.

Une racine de la Guiane, connue sous le nom de *Simarouba*, & décrite par *Degner* & plusieurs autres Auteurs, est recommandée comme un astringent doux dans les dyssenteries chroniques. On emploie pour la même maladie le *Cachou* ou *terre du Japon*, qui n'est que le suc épaissi des fruits d'une espèce de palmier qui croît dans l'Inde (1). On le mêle souvent avec la racine de *Tormentille*, qui est également un astringent.

Rhazès avoit déjà employé le *Camphre* mêlé en petite quantité avec des syrops ou des électuaires, dans certains cas de petite-vérole, & de fièvres pestilentielles. On a également administré ce re-

(1) C'est vraisemblablement par erreur typographique que le Texte Anglois porte : *dans les Indes Occidentales*.

mède avec les sucs des fruits acides & rafraîchissans dans la vue d'empêcher la coagulation & la putréfaction du sang. Le Camphre nous vient aujourd'hui de deux Isles de la mer Australe, le Japon & le Borneo. Celui de cette dernière Isle est d'une qualité supérieure à celui du Japon; mais il nous parvient tellement falsifié, que dans plusieurs livres on trouve à peine une once de véritable Camphre. Les Chinois regardent le Camphre comme un des meilleurs remèdes; & ils le payent souvent dans l'Isle même de Borneo, jusqu'à trente-cinq livres sterling la livre. *Hoffmann*, *Lind*, & plusieurs autres Médecins de l'Europe, considèrent le Camphre comme un remède très-efficace dans certaines espèces de fièvres, & surtout dans les fièvres malignes. On l'administre mêlé avec différens autres médicamens, intérieurement & extérieurement. L'usage externe a également lieu dans les douleurs, les inflammations, les tumeurs, & lorsqu'il s'agit d'arrêter la gangrène.

Le *Musc*, un des plus forts & des plus pénétrans parfums, nous vient de la Chine, & d'autres contrées de l'Asie, où il est regardé comme un grand remède. D'après les expériences du Docteur *Wall*, insérées dans les Transactions Philosophiques, le Musc pris intérieurement doit être un remède très-efficace dans certaines affections

convulſives & hyſtériques, & dans les périodes dangereuſes des fièvres malignes, accompagnées de ſpaſme & de ſoubreſauts des tendons.

L'*Ambre gris* eſt un autre parfum plus agréable encore. *Hoffmann* le recommande également pour les maladies nerveuſes & hyſtériques.

Au ſeizième ſiècle *Mercurialis* voulut introduire en Italie l'uſage des *Véſicatoires*, faits, comme on ſait, de ces inſectes cauſtiques, connus ſous le nom de *Cantharides.* Il les employa dans les fièvres putrides; mais dans certains cas n'en ayant point obtenu un heureux ſuccès, il faillit devenir la victime des préjugés du peuple, qui s'étoit élevé contre cette nouvelle pratique. Au dix-ſeptième ſiècle, *Rivière* & *Etmuller* recommandèrent fortement les véſicatoires dans les fièvres contagieuſes. La vérité des obſervations de ces deux Praticiens ont été conſtatées par *Lind*, & par pluſieurs autres Ecrivains de notre ſiècle. On applique aujourd'hui les véſicatoires avec ſuccès même dans les douleurs occaſionnées par des inflammations locales internes, telles que la Pleuréſie, la Péripneumonie, & la Phthiſie pulmonaire. On les applique encore ſur les épaules, les jambes & les pieds dans la petite-vérole, toutes les fois que les boutons rentrent ſubitement, ſur-tout quand cela arrive près du temps de la criſe ou de leur maturité parfaite.

L'huile exprimée du Ricin de l'Amérique, & connue ſous le nom d'*huile* de *Ricin* ou de *Palma-Chriſti*, eſt une découverte de notre ſiècle. C'eſt un laxatif efficace & doux à-la-fois dans les conſtipations opiniâtres, & dans la *colique* de *Poitou*. On ſait à préſent que la plante, qui fournit cette huile, croît auſſi en Italie, & dans d'autres parties de l'Europe Méridionale

La racine de *Pareira-brava*, nous vient du *Bréſil*. Les Naturels de ce pays & les Portugais la regardent comme un excellent remède pour les coliques néphrétiques, & pour les douleurs de la pierre. *Geoffroy* la recommande dans les ulcères de la veſſie, & dans l'aſthme humoral.

Le *Ginſeng* paſſe chez les Chinois pour un grand analeptique. On n'emploie que rarement cette racine chez nous.

Le *Salep* eſt une racine bulbeuſe, qu'on peut prendre comme aliment & comme remède. Il eſt fort en uſage chez les Turcs, qui le regardent comme un analeptique propre à réparer les forces des ſujets foibles ou uſés. Avec l'eau il forme une gelée douce & nourriſſante qu'on peut donner avec avantage aux perſonnes malades ou foibles.

On a employé pendant long-temps la *Cigüe* comme un topique propre à réſoudre les tumeurs ſquirrheuſes : mais priſe intérieurement, elle a

été

été toujours regardée comme un poison violent. Cependant, le Docteur *Storck* de Vienne a recommandé il n'y a pas long-temps l'extrait des feuilles de ciguë, pris à petites doses, comme un puissant remède dans plusieurs maladies chroniques opiniâtres, & particulièrement dans les squirrhes & le cancer. Après des essais répétés, on a trouvé, que les effets de la ciguë dans le cancer étoient fort précaires; que dans les cas les plus favorables elle n'opéroit que très-lentement, & que c'étoit un remède extrêmement stupéfiant. Les vertus anti-cancéreuses de la ciguë auront peut-être à la fin le sort de l'*eau de goudron* de l'Evêque de Cloyne, si vantée pour la consomption, & des pilules de savon, de l'eau de chaux, ou des coquilles d'œufs, qu'on a tant recommandées pour la pierre.

Un Empirique français a débité la racine de la *fougère mâle* comme un secret contre le ver solitaire, si difficile à expulser des intestins du corps humain. Ce remède, acheté par le Roi de France pour une somme considérable d'argent, a été soumis à l'examen des Médecins, qui ont découvert, que ce prétendu secret étoit le même remède que *Galien* employoit pour la même maladie. La *limaille* d'*étain* est un autre remède contre les vers, découvert par les Modernes.

Helvétius a recommandé l'usage interne de l'*a-*

lun, comme d'un puiſſant ſtyptique dans les hémorrhagies de l'utérus & des poumons. Le Docteur *Mead* l'a encore recommandé dans les fleurs blanches & dans le diabètés. On l'emploie extérieurement comme aſtringent & comme répercuſſif.

Le Docteur *Hill* recommande avec beaucoup de zèle & de confiance trois végétaux, qui ont pendant long-temps fait partie de la matière médicale. Le premier eſt la *petite-centaurée*, dont une forte infuſion, ou une teinture vineuſe des feuiles & des racines, eſt un agréable ſtomachique amer, qu'on peut employer dans l'atonie & le relâchement des organes de la digeſtion. Les deux autres ſont, le *cétérac* pour les affections hypochondriaques, & la racine de *valériane* pour les maladies nerveuſes. Cette dernière a été également recommandée par *F. Columna* dans l'épilepſie.

La racine de *bardane* eſt diurétique & ſudorifique. On en a dernièrement employé la décoction pour le *rhumatiſme* & quelques autres maladies, & on l'a recommandée comme un remède qui pouvoit remplacer la *ſalſepareille.*

Les Anciens connurent différentes plantes de la claſſe des ſtomachiques amères, des cordiales, des nervines, des anti-hyſtériques & des pectorales, dont les vertus ſont en général du ſecond ordre. On peut les voir dans tous les traités de matière Médicale & de Pharmacie.

Des Charlatans Modernes, en abuſant de la crédulité du public, ont débité pluſieurs prétendus ſecrets contre la morſure des animaux enragés. Tels ſont le *turbith minéral*, le *muſc*, &c. Ceux qui ont eu le malheur d'éprouver un pareil accident, feront mieux de ſuivre les conſeils des anciens Médecins pour en prévenir les ſuites funeſtes. On prétend que les feuilles de *plantain* appliquées extérieurement, & le ſuc de la même plante pris intérieurement à la doſe d'une cuiller pleine, ſont un reméde ſpécifique, découvert dans l'Amérique Septentrionale, contre la morſure du *ſerpent à ſonnettes*.

Les médicamens ſont adminiſtrés non-ſeulement dans leur ſimplicité naturelle, mais encore, ainſi que cela ſe pratiquoit chez les Anciens, ſous la forme variée de différentes compoſitions ou préparations. Telles ſont pour l'uſage interne les extraits, les réſines, les ſucs exprimés, les infuſions, les huiles eſſentielles, les eaux diſtillées, les eſprits, les décoctions, les petits-laits, les teintures vineuſes & ſpiritueuſes, les élixirs, les biéres médicamenteuſes, les électuaires, les conſerves, les confections, les confitures, les ſyrops, les oxymels, les poudres, les trochiſques, les tablettes, les pilules, les bols, les lochs, les émulſions, les juleps, les potions, les gargariſmes & les injections ; on emploie extérieurement des

lotions, des emplâtres, des onguens, des cérats, des cataplafmes, & des épithémes. Toutes ces différentes préparations participent plus ou moins des vertus des fimples dont elles font compofées. Il feroit fort déplacé dans un abrégé de cette nature, de parler féparément & en détail de chacun de ces objets; d'autant plus que je n'ai prefque rien de nouveau à ajouter à ce qu'on a déjà dit fur ce fujet. Nous avons à la vérité obtenu des remèdes puiffans, à l'aide de plufieurs diffolutions, combinaifons, & préparations chymiques & pharmaceutiques; mais d'un autre côté il n'eft pas moins vrai, que la vertu de certains remèdes fimples peut être affoiblie & même détruite par leur compofition avec des fubftances d'une nature différente.

Dans le dernier fiècle & pendant une partie de celui-ci, les Pharmacopées, & les Apothicaireries, &, ce qui eft encore pire, les malades étoient furchargés de firops, d'eaux diftillées, fimples & compofées, de bols, de conferves, & d'une quantité d'autres compofitions auffi dégoûtantes qu'infignifiantes qu'on établit avec oftentation. On eft revenu de ces erreurs; & les boutiques font maintenant débarraffées d'une grande partie de ces vieilles compofitions. On a banni des Pharmacopées, les *eaux impériales*, *céleftes*, & *alexipharmaques*, les *confections cordiales*, les *con-*

fections propres à raffiner l'esprit & à aider l'intelligence, les *juleps de perles*, les *argiles*, les *bols*, les *terres-mortes*, plusieurs *esprits acides volatils*, & *huiles distillées*, les *os* & les *sabots de différens animaux*, les *momies* d'*Egypte*, la *poudre* du *crâne* de l'homme, & autres médicamens dégoûtans de cette nature. On a beaucoup réduit le nombre des sirops & des eaux distillées, ainsi que de plusieurs remèdes externes, tels que les emplâtres, les onguens & les cérats. Par cette réforme les malades se trouvent moins exposés aux inconvéniens de tout ce fatras de drogues inutiles, avec lesquelles on fatiguoit leur estomac à tout moment. Quelques-uns de ces remèdes, n'étoient, pour ainsi dire, que d'anciens legs, très-lucratifs pour ceux qui en étoient en possession, & ne servoient que d'ornemens superflus à la Médecine, plus faits pour augmenter le sot orgueil de ceux qui la professoient, en leur donnant un air mystérieux, que pour la rendre utile aux hommes.

Le Docteur *Pitt*, membre du Collège de Londres, publia vers la fin du dernier siècle un traité *sur les fraudes de la Médecine*, par lequel il nous apprend, que certains Médecins de son temps étoient dans l'usage d'écrire de longues recettes, faites pour augmenter les profits des Apothicaires, parce que ceux-ci étoient en possession de nommer le Médecin qui devoit traiter nn malade. « l'Insti-

» tution des Apothicaires (dit-il) n'eut dans le
» commencement d'autre but que celui de pré-
» parer & de compofer les remèdes. Ils étoient
» pour les Médecins ce que les imprimeurs font
» pour les gens de lettres, les pionniers pour les
» ingénieurs, ou les maçons pour les architectes;
» ils étoient les cuifiniers de la Médecine : mais
» le temps a bien changé la face des chofes. Au-
» jourd'hui le Peuple s'adreffe fouvent à eux &
» les confulte fur tous les cas. Il eft vrai que les
» Apothicaires ne fe font point payer des vifites
» en forme; mais ils favent profiter de la bourfe
» des malades par le prix exorbitant, auquel ils
» leur vendent leurs drogues, & en augmentant
» fans néceffité les dofes de leurs remèdes. Ils ont
» l'adreffe de les affoiblir à force de cordiaux,
» qu'ils favent divifer & fubdivifer en petites par-
» celles, de manière qu'au bout du compte, la
» fomme de leurs mémoires fe trouve équiva-
» lente à un grand nombre de vifites largement
» payées ». Un autre Auteur, le Docteur *Mandeville*, fe plaint de ce que « dans les cas dan-
» gereux on agit d'une manière lefte, comme fi
» la vie du malade étoit comptée pour rien; qu'on
» les furcharge d'un mélange extravagant & dé-
» goûtant de potions, ou de préparations con-
» fites, fouvent moifies par le temps, & d'eaux
» diftillées, troubles, évaporées & infipides. Si

» l'on a (dit-il) besoin de véhicules liquides pour » administrer quelques remèdes vraiment efficaces, » la simple infusion d'une plante, le café, le thé, » la petite-bierre, le petit-lait, le vin détrempé, » en offrent de plus naturels & de plus agréables. » S'il est nécessaire de prescrire quelque cordial, » quel cordial pourroit-on trouver plus agréable » & plus fortifiant que le vin » ?

Je ne déciderai pas jusqu'à quel point la Médecine, ou ceux qui la professent aujourd'hui méritent la critique qu'on vient d'entendre. Je remarquerai seulement une chose que *Pitt* & tous les autres écrivains jaloux des privilèges de leur art n'ont point observée. Je conviens avec eux pour un moment, que le nombre des Apothicaires est trop grand pour le seul but de préparer & de vendre les remèdes, qu'en prescrivant des remèdes, ils franchissent les limites de leur profession & qu'ils empiètent sur celle des Médecins, & que souvent ils multiplient les ordonnances par intérêt & par avarice. Mais l'honoraire du Médecin étant chez nous fixé à une guinée par visite ou par consultation, il s'ensuit naturellement que la classe laborieuse du peuple qui est la plus nombreuse, ne pouvant faire cette dépense, est obligée de s'adresser aux Apothicaires, ou d'implorer la charité des Médecins ; auxquels il seroit impossible dans ce dernier cas, fussent-

ils les plus généreux & les plus charitables des hommes, de facrifier leur temps & leurs confeils à une multitude de malades qui ne font point en état de les récompenfer de leurs peines.

J'ai plus d'une fois penfé, que de la maniere dont la Médecine s'exerce aujourd'hui chez nous, il feroit plus avantageux pour les Apothicaires & pour les malades, que les premiers fe fiffent payer un prix raifonnable pour leurs vifites, plutôt que d'être obligés de porter toute la dépenfe fur leurs mémoires. Il n'y a point de raifon de fuppofer que les Apothicaires doivent agir différemment que les autres hommes, & négliger leurs intérêts, en donnant gratis leur temps & leurs foins aux malades, encore moins qu'ils doivent vivre de la charité de ces derniers. Ils ont leurs befoins à fatisfaire, comme tout le monde, & ils font obligés de fournir à l'entretien de leurs familles. Il y en a parmi eux qui ont reçu une éducation médicale (1); & s'ils ont du mérite, je ne vois pas pourquoi on leur imputeroit comme un crime de vouloir faire leur fortune par l'exercice de la

(1) Je ne fais point ce que M. Black entend ici par *Education Médicale.* L'homme qui a fait fes études Médicales en régle, & qui eft d'ailleurs doué de cet efprit obfervateur, & de cette patience à toute épreuve, qui font qu'on entre volontiers dans les plus petits détails qui concernent les maladies & les malades, peut fans doute exercer la Médecine;

Médecine. Le ſeul moyen efficace de procurer à la claſſe inférieure & plus nombreuſe du peuple l'avantage des conſeils judicieux d'un homme de l'art, & de diminuer ce grand nombre de Médecins ignorans & d'Apothicaires, ſeroit, ſi je ne me trompe, un établiſſement national ſemblable à ce qui ſe pratiquoit chez les anciens Romains, & qui ſe pratique aujourd'hui chez les Italiens : il conſiſte à avoir des Médecins ſalariés par l'Etat & deſtinés à viſiter & à traiter les malades pauvres dans leurs propres maiſons. Les grands hôpitaux ſont trop diſpendieux, & il eſt facile de prouver qu'il ne ſuffiſent pas même pour remplir ſeuls l'objet de leur établiſſement. Si le plan que je viens de propoſer, malgré ſon utilité, n'étoit point approuvé, il ne reſteroit plus qu'un moyen aux Médecins pour rendre leur ſcience plus généralement utile, & pour mettre tout le monde à la portée de jouir de leurs ſecours. C'eſt de réduire d'un commun accord leur ſalaire ordinaire à la moitié & même au quart, & plus

mais alors auſſi il peut & il doit ſe paſſer de l'état d'Apothicaire. S'il n'a reçu qu'une éducation analogue à ce dernier état, & qu'il ne poſſéde ſur la Médecine que de ces demi-connoiſſances plus propres à faire du mal que du bien, il doit ſe contenter du titre d'honnête Apothicaire, & ne point envier celui de mauvais Médecin. Le ſeul moyen de remédier à ces abus, eſt celui que M. Black va propoſer.

encore de préparer eux-mêmes les remèdes qu'ils prescrivent ; ils trouveront l'exemple de cette dernière conduite dans la personne même d'*Hippocrate*, & chez les Médecins actuels de l'Amérique Septentrionale. Elle paroît à la vérité déroger à la dignité du Médecin ; mais j'écris sans aucun intérêt, & comme un homme qui n'est attaché à aucune secte.

Quant aux plus célèbres Ecrivains Modernes de matière Médicale & de Pharmacie, *J. Bauhin*, que j'ai déjà placé à l'article des Botanistes du seizième siècle, mérite encore d'avoir une place dans celui-ci, à cause des vertus médicales des simples qu'il ajouta d'après les Anciens à son *Histoire des Plantes*. *Haller* préfère cet Auteur Italien, même à *F. Columna*, autre Italien, qui fit également connoître les plantes médicinales des anciens Grecs & Romains, & qui fut regardé comme un Commentateur de *Dioscoride*. Le même siècle vit naître *J. B. Montanus*, & *Fallope*, auteur d'un traité de Pharmacie (1).

Au dix-septième siècle, *C. Bauhin* rendit des ser-

(1) Brasavola, Garcias-ab horto, Christophe-a Costa & Monardès appartiennent encore au nombre des Auteurs de Matière Médicale & Pharmacie du seizième siècle. C'est à cette époque (en 1538) qu'on voit les premiers tarifs du prix des remèdes vendus chez les Apothicaires. Voyez Blumenbach, *Introd. in Hist. Medic. Liter.* pag. 139.

vices importans à la matière Médicale, en publiant le Commentaire de *Matthiole* sur *Dioscoride*. *D. Ludovici* rassembla dans un abrégé tout ce qu'il y avoit d'essentiel dans les connoissances chymiques & pharmaceutiquus de ce siècle (1). *A. Sala* publia un traité de la préparation des Médicamens. Nous avons un traité de *C. Hofman*, *de Medicamentis officinalibus*, un autre de *S. Paulli*, *de Simplicium Médicamentorum facultatibus*, une Pharmacopée Médico-Chymique publiée par *Schroeder*, un Abrégé de matière Médicale par *G. Marcgrave*, & une Pharmacopée par *Lémery* (2).

Notre siècle nous a fourni différens Auteurs de matiére Médicale, tels que *Boerhaave*, *Cartheuser*, *Geoffroy*, *De Gorter*, *Alston*, *Cullen* & *Vogel*. Ces deux derniers jouissent d'une grande réputation.

---

(1) Ludovici non-seulement rassembla ce qu'il y avoit de plus essentiel chez les autres, mais il délivra encore la Pharmacie de ce fatras de compositions ridicules & pernicieuses à-la-fois. Son Traité intitulé *Pharmacia Moderno seculo applicanda*, réimprimé & traduit plusieurs fois, est un ouvrage classique.

(2) Parmi les Auteurs du dix-septième siècle, on trouve encore Charas, auteur de la *Pharmacopée Royale*. Paris 1772, 2 vol. *in*-8. La Pharmacie de ce siècle fut enrichie par un nouveau remède, le *Quinquina*. (Voyez pag. 298 & 299, not.) Ce siècle est encore remarquable par *l'Introduction de l'usage du Thé & du Café en Europe*. Voyez pag. 208, not.

Nous avons pour les préparations pharmaceutiques la *Méthode de formuler* de *Gaubius*, le *Conspectus formularum Medicarum* de *Junker*, la Pharmacopée de *Radcliff*, un petit traité contenant les recettes du Docteur *Ward*, célèbre Empirique de Londres, & les différentes Pharmacopées publiées par les Colléges de Londres, d'Edimbourg, & d'autres pays de l'Europe. *Haller* appelle celle de Wirtemberg, publiée en 1750, *Compendiosissimum & plenissimum opus.* On peut ajouter à cette liste la Pharmacopée de *Lewis*, les formules choisies de Londres, publiées par *Fox*, & beaucoup d'autres (1).

Quant à l'espece de remèdes qui conviennent à chaque maladie en particulier, il faut avoir recours aux Auteurs de Médecine pratique, que

(1) On peut ajouter aux Auteurs de Matière Médicale du dix-huitième siècle Kæmpfer, célèbre Voyageur, connu par ses *Amænitates exoticæ* (Voyez pag. 288.) Neumann, Professeur de Berlin, dont M. Black a parlé à l'article des Chymistes, pag. 280., & qui a écrit sur différens alimens & remèdes, & particulièrement sur le Thé, le Café, la Bière & le Vin, Spielmann, Bergius, Murray, ainsi que quelques Monographes célèbres, comme Storck, sur l'usage des Plantes Vénéneuses dans différentes maladies, (V. p. 305) Young & Trallès, sur l'usage de l'*Opium*, Rahn, sur le *Quinquina*. Parmi les Auteurs Pharmaceutiques de ce même siècle, on peut compter Dippel, connu par la composition de divers remèdes Chymiques qui portent son nom, Baumé, par ses *Elémens, de Pharmacie*, & Reuss. par son *Dispensatorium*

je dois rapporter dans la ſuite, & qui doivent également régler la diète des malades par rapport à la quantité & à la qualité des alimens qu'ils leur preſcrivent. Quelques Ecrivains Modernes de matière Médicale ont auſſi traité de la Diététique, mais d'une manière ſuperficielle. Je vais haſarder quelques propoſitions générales ſur ce dernier objet.

Il exiſte une différence totale entre le régime d'une Nation & celui d'une autre. La table du riche ne diffère pas moins de celle du pauvre. Heureuſement, notre machine peut s'accommoder à une grande diverſité de climat, d'air, de chaleur, de froid & de nourriture. La nature & l'induſtrie ont procuré à l'homme une grande variété d'alimens & de mets recherchés, pris du règne animal & végétal. De deux cents eſpèces de Quadrupèdes qui exiſtent, nous n'en employons pour nos tables qu'une petite quantité; mais nous faiſons une plus grande conſommation d'animaux aquatiques & d'oiſeaux, & nous uſons avec prodigalité de différens grains, herbes, tiges, feuilles, racines, fruits & aromates. Nous ne nous contentons point de jouir de ces divers objets, tels que la nature nous les préſente, ou du moins après les avoir ſeulement ſoumis à l'action du feu & préparés de la manière la plus ſimple nous les diverſifions à l'infini par des mélanges

& des préparations culinaires, par la fermentation, par la diſtillation & par divers autres procédés. Malheureuſement, une grande partie des hommes eſt dans le cas de *Tantale*; ils ſont condamnés à regarder ſeulement toutes ces friandiſes avec des yeux de concupiſcence qu'ils ne peuvent jamais ſatisfaire, & ne jouiſſent que d'une ſubſiſtance précaire. Le nombre de ceux qui ont les moyens de ſe procurer les rafinemens du luxe eſt très-petit; le reſte doit ſe contenter des alimens les moins chers & les plus faciles à trouver. En liſant certains traités de Diététique, on les croiroit écrits pour des perſonnes qui ſont en poſſeſſion d'un carroſſe à ſix chevaux & d'un cuiſinier français. La plupart des Nations barbares connoiſſent à peine l'Art culinaire; & il exiſte des tribus de ſauvages qui ne ſont pas plus de cuiſine que les bêtes féroces: au lieu que chez les Nations civiliſées l'art de préparer les alimens, en les ſuivant depuis leur état de ſimplicité juſqu'aux divers changemens qu'ils ſubiſſent ſucceſſivement par les différens procédés & mélanges, eſt d'une étendue conſidérable. Un repas très-magnifique & fait pour exciter les déſirs eſt ſervi indiſtinctement aux gens en ſanté, aux valétudinaires & aux malades. Le Médecin qui voudroit connoître cette matière, doit lire les différens ouvrages qui traitent de la Diète, de l'Art

culinaire, & de la manière de préparer les liqueurs fermentées & diſtillées. Mais pour faire enſuite une juſte application de ces connoiſſances aux cas individuels, il doit au préalable connoître le régime, les mœurs & les uſages des différentes Nations, décrits par pluſieurs voyageurs, dont il exiſte pluſieurs collections ou abrégés.

Comme les alimens & les boiſſons ſont très-ſouvent falſifiés, il eſt du devoir du Médecin de connoître ces falſifications. Ainſi, c'eſt un objet de la Diététique que de ſavoir découvrir les fraudes qu'on commet dans la préparation du pain & des liqueurs fermentées & diſtillées.

AUTEURS DE MEDECINE PRATIQUE, DE THERAPEUTIQUE ET DE PATHOLOGIE.

Je ſuivrai dans cet article le conſeil de *Boerhaave* : *hic in primis ſollicitus commendabo Auctores ; nam errores hic erunt lethales aut pernicioſi.* La crédulité eſt ici un écueil terrible ; & l'on court moins riſque en ſe méfiant, qu'en ſe jetant à l'extrême oppoſé d'une confiance aveugle. Un jugement ſain & un examen mûr & réfléchi ſont néceſſaires, pour diſtinguer dans cette partie le vrai de ce qui eſt fabuleux, & pour déterminer le degré de confiance que mérite chaque Ecrivain de cette claſſe.

Les Théories & les systêmes contradictoires de Médecine, & les disputes des Médecins par rapport à la cure des maladies, ont été, & souvent avec raison, des objets de satyre. Ceux qui lisent les ouvrages de Médecine, sont souvent étonnés de l'ambiguité & de l'incertitude qui règnent dans la recherche des causes & du siège d'une maladie, & dans la méthode de la traiter, qui est le but essentiel de la Médecine. Il existe dans la Pratique des contradictions non-seulement entre les Médecins anciens & modernes, entre les différentes Ecoles actuellement existantes en Europe, mais on voit encore dans la même ville, & même dans la même maladie les enfans d'Esculape être partagés d'avis; ce qui a donné lieu à cet adage si connu : *Hippocrate* dit, *oui*, & *Galien* dit, *non.* D'après cette incertitude & fluctuation d'opinions, nous devons être moins surpris, si des hommes instruits soutiennent dans la conversation & dans leurs écrits, que la Médecine est un art faux, & qu'ils regardent ceux qui le professent comme des imposteurs qui ne méritent pas plus de confiance que les Nécromanciens ou les Astrologues.

Il est vrai que la Médecine s'est déshonnorée par différens abus; mais quel est l'art ou la profession, à laquelle un esprit satyrique ne puisse reprocher les mêmes défauts qu'à la Médecine? Des abus partiels ne suffisent pas pour renverser les

les principes généraux ; & ce seroit agir de mauvaise foi que de se servir de l'ignorance & des absurdités des Artistes, pour combattre la certitude de l'art. La Médecine, malgré ses doutes, ses mystères & ses imperfections, possède cependant des principes, qui sont tout aussi solidement établis que ceux des Mathématiques. Les branches qui lui sont subordonnées, comme l'Anatomie, plusieurs parties de la Physiologie, la Chymie, la Botanique & la Physique sont susceptibles de démonstration. Les maladies mêmes ne sont point des mouvemens irréguliers & confus de la machine humaine, excités par l'impression de quelque mal : l'expérience depuis plus de vingt siècles prouve qu'elles observent une régularité constante dans leurs symptômes, & jusqu'à un certain point dans leur marche & dans leur terminaison, & que chacune d'elles est marquée par des symptômes, qui l'accompagnent, comme l'ombre accompagne le corps, & qui sont autant de caractères spécifiques qui la distinguent des autres. Il est vrai que les maladies fébriles & nerveuses se montrent souvent sous différens aspects ; mais à travers même cette confusion tumultueuse des symptômes accessoires ou secondaires, le Médecin judicieux peut dans la plupart des cas distinguer les vrais élémens ou le vrai type de la maladie. La *Lèpre* est encore aujour-

d'hui ce qu'elle étoit du temps de Moyse. L'*Epilepsie* ressemble exactement à cette affection convulsive dont parle l'Histoire sacrée. Toutes les maladies aiguës & chroniques présentent les mêmes signes qu'on leur trouve dans les écrits des Médecins Grecs & Romains. La *Petite-Vérole*, & la *Rougeole* n'ont point changé depuis le temps de *Rhazès*. La *maladie Vénérienne* est encore distinguée par les mêmes symptômes, qui l'accompagnoient à son arrivée de l'Amériqne. Ce peu d'exemples suffit pour prouver que les maladies soit internes soit externes, aiguës ou chroniques, ont à-peu-près conservé la même forme qu'elles avoient autrefois. Je ne parle que de leurs caractères essentiels & de leurs traits les plus saillans; car pour ce qui concerne leur plus ou moins de violence & autres circonstances qui les accompagnent, il existe sans doute des gradations & des nuances qui peuvent en varier le portrait.

Nous avons également des faits & des preuves pour déterminer les causes de plusieurs maladies. Les exhalaisons putrides des marais occasionnent des fièvres intermittentes, des fièvres remittentes & des dyssenteries. Des miasmes putrides & spécifiques, émané des corps malades, ou de vêtemens infectés, produisent des fièvres d'une nature particulière, qui se manifestent tantôt sous la forme de la petite-vérole, tantôt sous celle de

la peste ou de la fièvre de prison. La morsure d'un animal enragé donne l'hydrophobie ou la rage canine. Le long séjour sur mer, & la nécessité de se nourrir d'alimens salés, jointe au défaut de végétaux engendrent le scorbut. Un grand nombre d'enfans périssent dans l'atmosphère infecte des grandes villes. On peut en un mot remonter à l'origine de la plupart des maladies dépendantes de causes externes ou internes, soit à l'aide du raisonnement déduit d'une observation constante & uniforme, soit au moyen des lumières acquises par la dissection des cadavres.

Il en est de même des prognostiques faits par *Hippocrate* depuis tant de siècles sur la terminaison des maladies observées en Grèce. On les regarde encore aujourd'hui comme des observations exactes de la Nature, quoiqu'ils ne soient pas toujours infaillibles, & on en fait tous les jours l'application aux maladies des différens climats de l'Europe.

Nous pouvons de-même mesurer jusqu'à un certain point d'exactitude la mortalité annuelle de l'espèce humaine depuis l'âge d'un an jusqu'à celui de cent. Il paroît que cette mortalité est réglée d'après des lois générales, & qu'elle dépend de causes naturelles.

Enfin les effets de plusieurs médicamens posent également sur des preuves solides : un re-

mède calme & procure le fommeil, un autre excite le vomiffement; celui-ci purge, celui-là provoque la fueur ou les urines : le quinquina guérit les fièvres intermittentes; le mercure, les maladies vénériennes; les végétaux frais ou les fruits, le fcorbut, & ainfi du refte.

Tout bien confidéré, la verfatilité même qu'on obferve dans la Pratique tant ancienne que moderne, ne doit point étonner, encore moins décréditer la profeffion dans l'opinion des juges éclairés. Il étoit fans doute beaucoup moins difficile de décrire les fymptômes d'une maladie, de diffequer des cadavres, de faire des expériences, d'opérer des mixtures & des décompofitions dans des bouteilles, des creufets & des fourneaux, de raffembler & d'arranger des plantes, que de découvrir les remèdes propres à la cure de chaque maladie, & les moyens de diminuer la mortalité de l'efpèce humaine.

Les hommes n'eurent dans le commencement qu'un petit nombre de remèdes impuiffans. Les effets falutaires de la Médecine furent foibles pendant plufieurs fiècles, & ce n'eft que par des progrès lents qu'elle s'eft enfin élevée à ce degré d'importance & d'utilité générale. Le temps, des cas fortuits, des obfervations & des expériences répétées, ont découvert plufieurs remèdes efficaces, qui ont remplacé les anciens, qui n'avoient pas

autant de vertu. Les maladies n'ont point changé; mais la pratique en Médecine, en Chirurgie & dans lArt des accouchemens, a éprouvé différentes révolutions. Je ne vois pas plus de raiſon pour ſuivre dans tous les cas avec un reſpect abſurde, les Grecs & les Romains comme des modèles de pratique Médicale, que pour les copier aveuglément dans l'Architecture navale, dans la Navigation, ou dans la Juriſprudence. D'ailleurs la différence des climats, des ſaiſons, de l'âge, des coutumes, des habitudes, &c., doit néceſſairement apporter quelque différence dans le traitement de la même maladie.

Les médicamens & les méthodes de traitement dans pluſieurs maladies, ont varié par le laps du temps. La vertu de pluſieurs remèdes eſt encore problématique. Les drogues ſuivent auſſi la mode, & perdent ou acquièrent du crédit ſuivant les circonſtances. Il y en a qui ſont parvenues juſqu'à nous par une tradition ſuperſtitieuſe, comme les os pourris des Saints & des Martyrs. On leur avoit attribué des vertus imaginaires; & tout le monde fut forcé d'y croire par des aſſertions poſitives. Une nouvelle Théorie a ſouvent introduit une nouvelle Pratique, & adopté ou proſcrit de la manière la plus arbitraire différens remèdes ſuivant les différents ſyſtêmes des Auteurs. Il eſt

impossible de prévoir les révolutions qui pourroient encore arriver : mais il paroît certain que la Médecine actuelle est une des meilleures que la prudence humaine, aidée de l'expérience, ait pu découvrir jusqu'à présent après plusieurs essais ; on en découvrira vraisemblablement une meilleure dans la suite. La Pratique qui passoit il y a cent ans pour être parfaite, pourroit avec justice être aujourd'hui condamnée dans plusieurs cas par les Médecins & par les Chirurgiens. Cette partie de la Médecine & de la Chirurgie est un tableau mouvant, qui éprouve, ainsi que l'Art pharmaceutique, à chaque siécle de nouveaux changemens. C'est pour cette raison que je classerai les Auteurs pratiques de chaque siècle séparément, pour faire ressortir davantage les progrès & les découvertes utiles qu'on a faites successivement. Cependant, je serai forcé de rompre cet ordre chronologique toutes les fois qu'une trop rigide observance des formes pourroit nuire à la matière principale, & produire quelque confusion dans la mémoire.

Dans les trois derniers siècles, l'Europe vit naître un essaim d'Ecrivains de Médecine pratique & de Pathologie. On peut les diviser en Ecrivains de systêmes généraux, en Ecrivains qui n'ont traité que d'une ou de plusieurs maladies,

& en Ecrivains qui se sont seulement occupés à nous donner des observations détachées sur différens sujets.

Les systêmes de Médecine en général ressemblent aux Histoires Universelles. Ce sont des collections d'une multitude de cas particuliers & d'observations judicieuses, rassemblées de différens Auteurs & rangés en ordre sous différens articles ou chapitres séparés. Elles doivent nécessairement renfermer l'histoire, les symptômes, les causes, le prognostique & la cure des maladies. Les systêmes Pathologiques ne s'occupent que des causes & des effets morbifiques.

Nous avons déjà fait mention des Auteurs pratiques du seizième siècle, qui traitèrent de la maladie vénérienne & du scorbut. Ceux dont je vais parler fleurirent principalement depuis le milieu jusqu'à la fin du même siècle.

L. Duret, Italien d'origine, écrivit des commentaires sur les *Coaques* d'*Hippocrate.* Le texte Grec y est rangé dans un meilleur ordre, & l'ouvrage entier posséde un vrai mérite. *Boerhaave* l'appelle *Thesaurus inestimabilis. Lommius* composa aussi un traité sur les symptômes & sur les prognostiques des maladies. *P. Alpin*, autre Médecin Italien, publia à la fin du même siècle un ouvrage sous le titre *de Praesagienda vita & morte aegrotantium.* On y trouve tous les prognostiques

d'*Hippocrate* rassemblés & rangés par ordre, auxquels il ajouta la Théorie & les Commentaires de *Galien*. Le même Auteur écrivit un autre traité sur la Médecine des Egyptiens modernes. *C. Martinengus, de praevidendis morborum eventibus*, & *J. B. Donatus*, complètent le nombre des Auteurs qui ont écrit des Traités ou des Commentaires sur les Prognostiques.

Pour la méthode de traiter les maladies, nous avons *L. Mercatus* & *F. Vallesius*, tous deux Espagnols, *J. P. Pernumia, N. Pison, de cognoscendis & curandis morbis internis*, & *A. Benedetti, de re Medica & curatione morborum* (1).

J. Fernel, Médecin françois, écrivit un systême de Physique, de Pathologie & de Médecine, très-bien reçu par ses contemporains, mais dont le prix a dû naturellement diminuer par les découvertes qu'on a faites depuis dans l'Anatomie & dans les autres parties de la Médecine. *Fernel* est le premier qui ait observé l'*anévrisme* des artères par simple dilatation, & qui ait fait mention de la *gonorrhée*, comme symptôme de l'infection vénérienne. On trouve deux autres Auteurs systé-

(1) Benedetti florissoit au commencement du seizième siècle. M. Black l'a placé plus haut (pag. 238), parmi les Anatomistes du quinzième siècle, parce qu'effectivement son Traité *de Historia corporis humani* fut imprimé en 1493.

matiques dans ce même siècle, *J. Houllier* & *F. Plater*. Le premier expliqua les Coaques d'*Hippocrate*, en y ajoutant les Commentaires de *Duret*. C'est un livre très-précieux (*nobilis & aureus liber*) d'après le jugement de *Boerhaave*. *Foës* s'est aussi illustré par sa version & son édition des Œuvres d'*Hippocrate*. *H. Fracastor* publia un traité de *Contagionibus & contagiosis morbis, & eorum curatione*. Une pareille entreprise étoit judicieuse, & eut le mérite de servir de guide aux Médecins qui vinrent après lui par rapport aux recherches sur les causes des maladies contagieuses, si funestes à l'espèce humaine. On place encore dans ce siècle *J. Th. Minadous*, qui écrivit sur les maladies de la peau, *Botal* (1), *Joubert* (2), *Forest* & plusieurs autres Médecins.

---

(1) Botal, disciple de Fallope, a été en France l'Auteur du pernicieux abus de la Saignée : abus que les connoissances actuelles en Médecine ont déjà détruit en grande partie.

(2) C'est Laurent Joubert, Professeur & Chancelier de l'Université de Montpellier, né en 1529, & mort en 1582. Il est connu par différens écrits sur la Médecine, imprimés en 2 vol. *in fol.* à Lyon en 1582, & notamment par son Traité *contre les Erreurs Populaires*. Il laissa un fils, nommé Isaac Joubert, qui a traduit quelques ouvrages de son Père, mais qui est plus particulièrement connu par un Traité intitulé : *Interpretatio Dictionum D. Guidonis de Cauliaco, cum figuris instrumentorum Chirurgicorum* &c., imprimé à Lyon en 1585, *in*-8°.

Quant à la partie Diététique, l'exercice, & en général le régime par rapport aux six choses non-naturelles, on trouve une quantité de différens Ecrivains dans les trois derniers siècles. *H. Mercurialis* a déployé une vaste érudition dans son traité de *Arte Gymnastica.* C'est un des bons Ecrivains du seizième siècle, ainsi que *Bruyerius*, Auteur d'un traité *de re Cibaria*, *J. Alexandrinus* & *H. Cardan* qui traitèrent des moyens de conserver la santé sous le titre *de Sanitate tuenda*, & *L. Cornaro*, qui écrivit sur les avantages de la vie sobre, de *Vitae sobriae commodis.*

Dans les siècles d'ignorance, les Arabes s'occupèrent principalement à copier les ouvrages des Grecs & des Romains, et les Européens ensuite à copier ceux des Arabes. Après l'introduction des Auteurs grecs & de l'Imprimerie en Europe, une grande partie des Médecins du seizième siècle ne firent guère autre chose que commenter les écrits des Grecs. A cette époque l'Angleterre étoit encore, par rapport aux sciences, dans un état de minorité, si je puis m'exprimer ainsi. Aucun de ses Ecrivains dans cette période, excepté *Linacre* & *Bacon*, ne mérite d'avoir une place dans le temple de Mémoire (1).

(1) Parmi les Praticiens du seizième siècle, J. Gonthier d'Andernac, Professeur à Paris, mérite d'être nommé comme le restaurateur de la Médecine Grecque en France. Benivenius,

Le dix-ſeptième ſiècle eſt plus fécond en Ecrivains de Médecine pratique & en découvertes. La Médecine dans le ſeizième ſiècle, & plus encore dans le dix-ſeptième, étoit diviſée en deux Sectes connues ſous les noms de *Galeniſtes* & de *Chymiſtes*. L'Italie étoit attachée à *Galien*. L'Allemagne adopta une Théorie Chymique, dont *Sennert*, cet Ecrivain volumineux, appellé le *Galien* d'*Allemagne*, *J. B. Van-Helmont* & *Silvius de le Boë* (1), Profeſſeur de Leyde, étoient les Auteurs. Une troiſième Secte s'éleva bientôt : ce fut celle des *Mécaniciens* & des *Corpuſculaires*, dont *Deſcartes* étoit le Chef.

Les Médecins-Chymiſtes ne furent d'abord que des Empiriques ; mais au dix-ſeptième ſiècle leur Secte prit plus de conſiſtance, & la Théorie Chy-

---

Médecin de Florence, mort en 1502, & qu'on devroit placer par conſéquent parmi les Médecins du quinzième ſiècle, eſt preſque le premier qui s'eſt occupé de l'Hiſtoire des cas particuliers des maladies.

(1) Sylvius de le Boë fut l'auteur d'une Secte, qui ne dura que trop long-temps pour le malheur de l'humanité. Ne voyant d'autre cauſe dans la plupart des maladies, que l'abondance d'une humeur acide, il cherchoit à combattre cette cauſe par les abſorbans, les diaphorétiques, & en général par un régime échauffant. On peu dire pour la Juſtification de ce Médecin, qu'il a en partie réparé les maux de cette funeſte pratique, par l'inſtitution utile de conduire ſes Elèves dans les hôpitaux, & de les inſtruire à côté des lits des malades.

mique & les remèdes pris de la Chymie furent alors introduits dans la Médecine. Le penchant que les Allemands avoient pour cette Secte, & la découverte de la circulation du ſang, en Angleterre, diminuèrent le reſpect pour la Théorie & la Pratique Galéniques, ainſi que le crédit de l'Ecole Italienne. Juſqu'à cette époque la plupart des Médecins Allemands, François & Anglois étoient élevés dans cette École. A la fin du dix-ſeptième ſiècle la ville de Leyde devint la principale Ecole pour la Médecine, & celle de Paris pour la Chirurgie.

Il faut obſerver qu'une grande partie des Médecins du ſeizième ſiècle, qui traitèrent de l'Anatomie, de la Botanique, de la matière Médicale, de la Pharmacie, de la Médecine pratique & de la Chirurgie, étoient Italiens, Allemands ou François; & que juſqu'au dix-huitième ſiècle la plupart des ouvrages étoient écrits en latin.

Depuis le milieu juſqu'à la fin du dix-ſeptième ſiècle, l'Angleterre produiſit pluſieurs Ecrivains célèbres. *F. Gliſſon* publia l'Hiſtoire de cette maladie des enfans, connue ſous le nom de *Rachitis*, & qui s'étoit manifeſtée en Angleterre, à ce qu'on dit, trente ans avant la publication de cet ouvrage. Cependant, bien des perſonnes doutent avec raiſon que cette maladie ſoit nouvelle, & préſument que ce ne fut qu'un nom ſpécifique

qu'on lui donna à cette époque. Quoiqu'il en ſoit, elle paroît aujourd'hui être ſur ſon déclin. Elle attaque communément les enfans depuis l'âge de neuf mois jusqu'à celui de deux ans ; elle s'annonce par la maigreur, l'affoibliſſement des muſcles, la groſſeur de la tête, & la tuméfaction du ventre, & ſe termine, ſi on ne réuſſit point à la guérir, par la mort, ou par la courbure des os & la difformité de tout le corps.

G. Harris, contemporain de *Gliſſon* & de *Sydenham*, écrivit ſur les maladies des enfans. Il conſeille de leur donner des poudres abſorbantes pour les aigreurs de l'eſtomac, & de les purger avec la rhubarbe. Avant cette époque, ces tendres créatures étoient livrées aux ſoins des nourrices ignorantes, ou à l'empiriſme des Charlatans. Aujourd'hui même, les tables de mortalité ſont une triſte preuve, que le ravage fait parmi les enfans n'a pas encore excité l'attention des Médecins d'une manière proportionnée à l'importance du ſujet. Quant aux Anciens, ſi l'on en excepte *Rhazès*, on trouve chez eux très-peu de reſſources pour les maladies de l'enfance.

T. Sydenham, appellé l'*Hippocrate* d'Angleterre, publia à différens intervalles des traités ſéparés ſur les maladies épidémiques & febriles, ſur les fièvres intermittentes & rémittentes, ſur la dyſſenterie, la petite-vérole, la rougeole, la con-

ſomption, la goutte, & autres maladies chroniques. Il obſerve les conſtitutions épidémiques dominantes dans chaque année, les effets des ſaiſons & des climats, & les qualités ſenſibles de l'air, les ſymptômes & les changemens qui arrivent dans le cours des maladies, leur terminaiſon par la mort ou par d'autres maladies, & les effets de certaines eſpèces de régime & de remèdes, en ſuivant par-tout le plan qu'avoit tracé le fondateur de la Médecine. Le malheur de *Sydenham* fut qu'il conſultoit rarement les Auteurs qui l'avoient précédé. Sa méthode auroit été très-bonne dans les temps où la Médecine étoit encore dans ſon enfance; mais c'étoit raiſonner d'une manière leſte, que de ſuppoſer que ceux qui l'avoient dévancé, n'avoient fait que très-peu de progrès, ſur-tout dans ce qui concerne les ſignes diagnoſtiques des maladies. Le Docteur *Lind* remarque que les obſervations de *Sydenham* ſont des obſervations locales, & bornées à un pays ſalubre; autrement il n'auroit pu appeller une fièvre continue de douze ou quatorze jours, *la principale & la plus conſtante fièvre de la Nature.* Il remarque encore que ſes règles de pratique & ſa méthode de traitement ne ſauroient convenir aux fièvres des climats entre les Tropiques, ni aux fièvres automnales de l'Europe.

Une autre erreur de ce grand homme fut,

comme je le penſe, d'avoir ſoutenu que les conſtitutions épidémiques varioient eſſentiellement chaque année, & qu'il étoit impoſſible de ſuivre les procédés multipliés de la Nature dans la génération des différentes maladies. L'obſervation & l'expérience prouvent au contraire, ſi je ne me trompe, qu'il exiſte une ſimplicité & un ordre général dans les maladies; les fièvres rémittentes automnales de l'Europe & celles de différens climats entre les Tropiques, ſont eſſentiellement les mêmes maladies, & exigent la même méthode de traitement. Les différences qu'on pourroit y obſerver s'expliquent par les qualités manifeſtes de l'air, des ſaiſons & du climat. Si la propoſition de *Sydenham* étoit vraie ſans reſtriction, nous ne pourrions avoir une hiſtoire certaine des maladies fébriles, encore moins des règles fixes & certaines de pratique, ou des prognoſtiques exacts.

Malgré ces erreurs, le mérite de *Sydenham* n'eſt point douteux. Il apprit aux Médecins à diriger leurs vues & leurs idées ſur des objets utiles, à obſerver les effets de l'atmoſphère & des ſaiſons, à chercher à découvrir la nature des maladies par les choſes qui nuiſent ou qui profitent aux malades (*laedentia & juvantia*), à abandonnner ces recherches frivoles concernant le ſang, la bile, ou les autres humeurs du corps, regardées

comme causes des maladies, & à ne se laisser pas mener plus long-temps par les lisières de l'antiquité. Il contribua à établir l'usage du *quinquina* & à détruire la prévention qu'on avoit contre ce remède, quoiqu'il ne l'administrât lui-même que dans les fièvres intermittentes principalement, & à de trop petites doses. Il donna une description exacte des divers espèces de *petite-vérole*, & désaprouva fortement le régime incendiaire que plusieurs Médecins de son temps, très-estimés d'ailleurs, faisoient observer dans cette maladie.

On trouve dans le courant du dix-septième siècle un nombre considérable d'Ecrivains célèbres sur différens sujets de Médecine pratique.

Tels sont :

F. Joel, Abrégé de l'Art de la Médecine ;

J. Lange, *epistolæ Medicinales* ;

J. C. Amman, *Methodus qua qui surdus natus est, loqui discere potest* ;

T. Fienus, *de signis morborum* ;

C. Pison, sur les maladies Séreuses ;

J. Wepfer, sur l'Apoplexie, sur la Ciguë, les Poisons, &c. ;

T. Willis, sur la Pathologie du cerveau ;

L. Bellini, sus les urines, sur le pouls, sur les maladies de la tête, & sur les fièvres ;

R. Morton, sur les fièvres & sur la Phthisie ;

C. Bennet,

C. Bennet, sur la Phthisie pulmonaire;
L. Septalius, Observations de Pratique;
M. Zuccari & *F. Ranchin*, sur les maladies des enfans;
V. Ketelaer, sur les Aphthes;
F. Redi, sur les Vers;
G. Baillou, sur les maladies des femmes;
B. Ramazzini, sur les maladies des Artisans;
G. Baglivi sur la Médecine pratique, &c.;
N. Tulpius, Observations de Médecine;
L. Riviere, Observations de Médecine, &c.;
M. Ettmuller, Systême de Médecine pratique;
J. Schenckius, Observations rares de Médecine.

Les principaux Auteurs qui ont écrit sur les maladies & la Médecine de différentes Nations éloignées de nous,

Sont:

G. Pison, sur les maladies du Brésil;
J. Bontius, de la Médecine des Indiens & des Persans;
G. T. Reyne & *A. Clyer*, de la Médecine des Chinois;
T. H. Grindler, de la Médecine des Indiens;
P. Alpin, de la Médecine des Egyptiens (1).

(1) C'est à-peu-près au commencement du dix-septième siècle que les Médecins de l'Europe commencèrent à s'occuper de cette singulière maladie, connue sous le nom de *Plique Po-*

Nous avons pour la Médecine Diététique & Domestique :

M. Sebisius, sur les qualités des Alimens ;
H. Conring, sur le régime des anciens Germains ;
A. Anselme, sur le régime de la Vieillesse.
G. W. Wedel, sur le régime des gens de Lettres.

Ce dernier Auteur composa beaucoup d'autres ouvrages, qui traitent de différens sujets de médecine. On peut encore lire avec fruit sur la Diététique, *Nonnius*, *Vogler*, *Lémery* & plusieurs autres.

La *Médecine légale* ne commença d'être cultivée qu'au dix-septième siècle. Les traités les plus célèbres que nous ayons sur cette matière à cette époque, sont ceux de *F. Fidelis* (1) & de *P. Zacchias*. Il existe des cas de procès, dont la décision dépend de la déposition des Médecins & des Chirurgiens.

---

lonaise, par la raison qu'elle est endémique en Pologne. Le Traité d'Hercule de Saxonia, intitulé *de Plica*, *quam Poloni Gwozdziec*, *Roxolani Koxtunum vocant*, fut imprimé à Padoue en 1600, *in-4°*.

(1) Fidelis, quoique mort en 1630, doit être regardé comme un auteur du seizième siècle ; son livre intitulé *de Rationibus Médicorum*, est imprimé en 1598. Struppe, Auteur du même siècle, est le Fondateur de la Médecine Légale. Son Traité, concernant plusieurs objets utiles de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Police Médicale*, fut publié en Allemand, Francfort 1573, *in4o*.

Les *devoirs* & la *conduite morale* & *politique* des Médecins, ont fait le sujet de divers traités publiés par *Claudin*, *Castro*, *Bohn*, & *L. de Capoue.*

Ce fut encore au dix-septième siècle, qu'on essaya la *transfusion du sang*, où celle des remédes par le moyen d'un tuyau dans les veines des animaux; mais cette *Médecine infusoire* eut de si funestes succès, que suivant toute apparence, on ne la hasardera plus sur les hommes. *J. D. Major* a donné les détails de cette opération (1).

On voit paroître dès le commencement du dix-huitième siècle plusieurs Ecrivains, dont le

(1) Il faut ajouter aux Ecrivains Praticiens du dix septième siècle, Zacutus Lusitanus, que M. Black place aussi parmi les Médecins Philologues. G. Welsch, Médecin du même siècle, a le premier décrit la fièvre miliaire des femmes en couche. Gui Patin ne mériteroit aucune place ici, si son esprit Satyrique & la part qu'il prit aux disputes qui s'étoient élevées de son temps au sujet de l'*Antimoine*, ne faisoient en quelque sorte partie de l'Histoire de la Médecine de ce temps. Je trouve dans la Table Chronologique de M. Black, parmi les Praticiens du dix-septième-siècle, Johnson : mais je présume que c'est une erreur typographique glissée à la place de *J. Jonston.* Du moins c'est sous ce dernier nom que Vander Linden & Blumenbach le font connoître, & que M. Black lui-même l'a placé parmi les Ecrivains d'Histoire Naturelle. C'est par cette dernière partie sur-tout que ce Médecin est connu : quant à la Pratique, nous avons de lui l'*Idea universa Medicina Practica* 1644, *in*-12. &c.

nom ne sera point oublié tant que la Littérature & la Médecine existeront.

T. *Bonet* avoit publié vers la fin du dix-septième siècle son *Sepulchretum* : c'est une Anatomie pratique en trois volumes *in-fol.*, compilée de divers Auteurs depuis la renaissance de cette science, & dans laquelle on trouve un grand nombre de dissections faites dans la vue de découvrir la cause & le siège de différentes maladies. *Morgagni*, si connu par son ouvrage de *sedibus & causis morborum*, *Lieutaud*, *Haller* & plusieurs autres ont ensuite multiplié cette espèce d'Observations Anatomiques.

Ces recherches, faites par le moyen des dissections, forment une nouvelle époque très-intéressante en Médecine. La Pathologie ne pose plus sur la dégénération ou la surabondance imaginaire des humeurs élémentaires ; mais elle est fondée sur des faits & sur des principes démontrés. Par ce moyen on est parvenu à découvrir les causes de plusieurs maladies, de celles surtout qui dépendent de quelque dérangement interne, les changemens opérés pendant le cours de ces maladies, & les causes immédiates de la mort dans plusieurs affections aiguës & fébriles : & on a marqué pour ainsi dire les écueils qui occasionnoient tant de naufrages; de manière que les Médecins ont appris à prévoir le danger,

& à profiter des malheurs de ceux qui les ont précédés dans la carrière.

Deux Auteurs célèbres, l'un d'Allemagne & l'autre de Hollande, ont attiré au commencement de ce siècle & pendant une partie du siècle précedent l'attention de toute l'Europe. Les noms de *F. Hoffmann* & d'*H. Boerhaave* sont connus de tous les Médecins. L'un & l'autre ont essayé de renfermer dans un systême général l'histoire, les symptômes, les causes, la théorie & la cure de toutes les maladies. Tous les deux continuent encore aujourd'hui de partager l'estime des Médecins, & servent de texte pour les leçons de pratique dans plusieurs Universités. Les ouvrages de *Boerhaave*, & particulièrement ses Aphorismes de *cognoscendis & curandis morbis*, sont devenus infiniment plus précieux, par les Commentaires de son illustre Eléve, *Van-Swieten*. Il faut du temps & de la patience pour lire les ouvrages de ces trois Auteurs; & l'on se sent découragé au seul aspect de tant de volumes : mais les Médecins ne peuvent point se dispenser de cette peine. Ces Ecrivains sont très-exacts, quoiqu'ils ne soient pas toujours infaillibles, pour ce qui concerne l'histoire & les causes évidentes des maladies. Quant à la théorie, les causes prochaines, & la méthode de la cure, il faut les suivre avec circonspection, & souvent même les abandonner

tout-à-fait. On trouve dans les ouvrages d'*Hoffmann* un grand nombre de cas de maladies avec ses consultations & les réponses.

G. H. Stahl, collègue & rival d'*Hoffmann*, fut un grand Chymiste, & traita très au long divers sujets de Médecine pratique & théorique.

R. Mead publia un traité de l'influence du Soleil & de la Lune sur le corps humain dans certaines maladies : mais ce sujet n'étoit point nouveau ; *Galien* & *Fracastor* avoient déjà beaucoup insisté sur le pouvoir que la Lune, les Planètes & les Astres exerçoient sur nos corps. *Galien* attribuoit le pouvoir du nombre septénaire dans les crises des fièvres à l'influence de la lune. On sait que les Egyptiens & les Arabes étoient tellement frappés de ces idées Astrologiques, qu'on peut les regarder comme de vrais maniaques ou lunatiques. *Mead* écrivit encore sur la petite-vérole, & sur la rougeole, sur les poisons végétaux & minéraux, sur la morsure des animaux enragés, & des reptiles vénimeux, sur la peste, & sur les règlemens concernant la quarantaine; & publia une esquisse uniquement destinée à la méthode de traiter un nombre considérable de maladies qui affligent l'espèce humaine. Le nom de *quarantaine* me mène naturellement à remonter à l'origne de cette institution.

La République de Venise, un des principaux

Etats maritimes & commerçans de l'Europe, fut la première qui établit des quarantaines en 1494, non-ſeulement pour les vaiſſeaux ſoupçonnés d'être infectés de peſte, mais encore pour ceux qui arrivoient d'Egypte & des autres échelles de l'Archipel, où la peſte eſt une maladie fréquente. L'équipage & la cargaiſon des vaiſſeaux, venant d'Alexandrie & des ports du Levant, étoient pour un temps déterminé ſoumis à certains réglemens, & ſéparés avec une vigilance rigoureuſe de toute communication avec les habitans du port, où ils arrivoient. Toutes les Nations commerçantes de l'Europe ont imité l'exemple de Veniſe, en employant les mêmes précautions; ſans leſquelles, elles ſeroient obligées, pour ſe garantir de la peſte, d'abandonner le commerce du Levant.

Au ſeizième & au dix-ſeptième ſiècles, la peſte exerça, à différens intervalles, ſes ravages dans preſque toutes les contrées de l'Europe. Des expériences funeſtes nous ont appris à nous mettre en garde contre ce fléau, à empêcher avec toutes les précautions poſſibles, qu'il n'entre dans aucun port de mer, & à en étouffer les premières étincelles cachées avant qu'elles ſe convertiſſent en flammes. Il y a cent-quatorze ans depuis la dernière peſte qui ravagea Londres. Dans tous les ports de la Méditerranée on eſt à préſent fort exact à obſerver tous les réglemens qui tendent à en

éloigner cette horrible maladie. La France par une ſage précaution, n'a accordé qu'à Marſeille la liberté excluſive du commerce du Levant.

On eſt étonné de l'opinion de quelque Médecins François & Anglois de ce ſiècle, qui ont ſoutenu que la peſte de Marſeille de 1720, n'avoit point été une maladie contagieuſe. *Méad* & *Aſtruc* ſe ſont donné beaucoup de peine pour combattre une doctrine ſi téméraire & ſi pernicieuſe. Les auteurs de cette hypothèſe ſemblent avoir été des pédans, qui au riſque de la vie de milliers d'hommes s'obſtinoient à défendre une théorie ſi dangereuſe, & s'ils ne méritoient pas les galères, ils devroient au moins être enfermés dans les petites-maiſons.

Autrefois la police & les réglemens concernant la peſte étoient imparfaits, & tendoient plutôt à propager l'infection, quand une fois elle ſe manifeſtoit parmi les habitans de quelque ville. Les perſonnes ſaines & malades de toute une famille infectée de la peſte étoient ſans diſtinction incarcérées dans leur maiſon; ſur la porte de laquelle on traçoit une croix rouge, avec cette épigraphe déſeſpérante: *Dieu ait pitié de nous!* Perſonne ne pouvoit en ſortir, & il n'étoit permis à perſonne d'y entrer qu'aux Médecins, aux Garde-malades, ou aux perſonnes autoriſées par le gouvernement. Les portes de cette priſon do-

mestique étoient gardées jusqu'à ce que tous les enfermés y eussent perdu la vie ou recouvré la santé. Par cette police inhumaine la contagion se répendoit de plus en plus, & devenoit plus funeste. La famille où se déclaroit l'infection, avoit le plus grand intérêt de cacher sa situation aussi long-temps qu'elle le pouvoit, parce qu'elle savoit d'avance qu'elle étoit toute dévouée à la destruction. Plusieurs de ceux qui n'étoient pas encore tombés malades s'échappoient de leurs maisons malgré la vigilance des gardes, pour se soustraire au spectacle affligeant de la mort de leurs parens, & répandoient ainsi l'infection par toute la ville.

Il existe aujourd'hui des règlemens plus sages & plus humains, pour les cas où la peste viendroit à franchir les limites d'un Lazaret. Dans ces cas, ainsi que dans les incendies, il est de la plus grande importance qu'on se hâte d'en donner l'alarme. Les malades, à moins que le nombre n'en soit trop grand, doivent sur-le-champ être renfermés dans une ou plusieurs maisons séparées; il faut brûler les habits, les hardes & tous les meubles composés d'une matière poreuse, tuer ou du moins séquestrer tous les animaux domestiques, & quelquefois même abattre & détruire la maison infectée. Il faut ensuite empêcher par des gardes & par des lignes de

séparation que les malades n'ayent la moindre communication avec les sains soit personnellement, soit par quelque autre moyen de contact. On sait bien aujourd'hui que la contagion ne se communique par l'air qu'à une très-petite distance. Quant aux personnes de la famille infectée, qui sont saines en apparence, il faut également après avoir brûlé leurs habits, les tenir enfermées dans une habitation séparée, & leur faire faire une quarantaine de plusieurs semaines. Les malades convalescens doivent être conduits dans d'autres maisons; & les mêmes précautions seront prises pour qu'ils y restent pendant plusieurs semaines séparés d'avec les sains. Si cependant, faute de l'avoir découverte de bonne-heure, la maladie venoit à se répandre sur un nombre considérable d'individus, dans cette malheureuse extrémité, il faut de toute nécessité laisser les malades dans leurs propres maisons, & en faire sortir sur-le-champ les personnes saines, pour les soumettre à une quarantaine régulière loin de leurs parens ou amis infectés. A l'aide de cette police humaine & sage, il est rare que la peste fasse aujourd'hui des progrès considérables; & on ne la redoute plus comme un déluge universel, ou comme le jour du jugement.

Je vais indiquer les ressources, dans lesquelles on peut puiser quelques notions sur la nature de

ce fléau du genre humain, & sur le moyen de se garantir de la contagion pestilentielle. On trouve quelques relations confuses des pestes anciennes dans *Hippocrate*, *Thucydide* & *Galien*. *Procope* & *Evagrius* ont décrit la grande peste arrivée au sixième siècle. *Gui de Chauliac* (1) a décrit celle du quatorzième siècle; & *Diemerbroeck* celle qui avoit ravagé la ville de Nimègue pendant les années 1636 & 1638. La peste qui désola Londres en 1665 a été rapportée par plusieurs journaux & papiers publics. *R. Brookes* a donné l'histoire des pestes les plus remarquables arrivées dans l'espace de trois cents ans qui avoient precédé l'époque de 1721. *R. Bradley* publia aussi (en 1721) un recueil de diverses histoires de pestes. *Chicoineau* fit une collection de tous les traités ou mémoires qui avoient été publiés sur la peste de Marseille en 1720. La Gazette de Londres contient un court récit de celle qui désola Messine en 1744. S'il l'on ajoute à ces Auteurs *Kanoldus* & *Mead*, & les nouveaux réglemens concernant la quarantaine & particulièrement celle qu'on doit faire dans les ports de la Méditerranée, on aura suffisamment de quoi s'instruire sur cette matière (2).

---

(1) Voyez page 200. 201. & not.

(2) Quant aux descriptions plus récentes de la peste ainsi que de la Méthode de la traiter, il faut consulter les écrits

On connoît aujourd'hui beaucoup mieux qu'on ne connoissoit autrefois la nature des miasmes contagieux & des effluves des marais, la distance à laquelle ils peuvent s'étendre, & les causes qui les engendrent. Les Anciens paroissent n'avoir eu que des notions très-superficielles de la nature subtile & de l'origine de ces deux sources de mortalité. Du temps même de *Bacon de Vérulam*, on attribuoit la fièvre des prisons à des enchantemens & à des sortilèges.

Ces connoissances ouvrent un nouveau champ pour la Pathologie, & expliquent ce que les dissections anatomiques n'ont pu éclaircir. C'est principalement des effluves des marais que dépendent les fièvres intermittentes, rémittentes, & dyssentériques, les rémittentes automnales de l'Europe, & les rémittentes épidémiques qu'on observe entre les Tropiques pendant la saison des pluies. Les miasmes contagieux, produits par un

---

de Russel, de Lange, de Samoïlowitz, de Mertens &c. On peut encore regarder comme maladies singulières, & appartenantes à certains climats, certaines affections exanthématiques, plus ou moins longues & dangereuses : telles sont le *Bouton d'Alep* décrit par plusieurs Voyageurs & Médecins ; le *Mal della rosa* endémique aux Asturies, & dont nous avons une description par Thiery dans le *Journ. de Médec.* vol. 2. p. 337, & le *Pélagra*, maladie cutanée particulière aux paysans du Milanois, pour laquelle on peut consulter Toaldo, *Essai Météorolog.* pag. 20, & *comment. de reb. in Scient. Natur. & Medic. gestis*, vol 31. pag. 553.

air impur & renfermé, & par les émanations excrémentitielles de la peau & de l'haleine du corps humain, donnent lieu aux fièvres des prisons, des hôpitaux, aux fièvres malignes, & à plusieurs fièvres lentes nerveuses plus ou moins virulentes.

Fracastor & *Morton* avoient répandu quelques traits de lumières sur ces matières; mais c'est aux travaux de *Lancisi*, de *Pringle* & de *Lind* qu'on est redevable en grande partie des découvertes intéressantes sur cette partie.

Lancisi publia en Italie un traité sous le titre de *noxiis paludum effluviis*. *Pringle* a écrit sur les principales maladies qui infestent les armées, sur les fièvres intermittentes; les fièvres rémittentes & les dyssenteries, sur les fièvres contagieuses qui naissent dans les hôpitaux trop pleins de malades, & parmi les équipages des vaisseaux en mer. *Lind* s'est occupé des fièvres épidémiques & des dyssenteries familières aux climats entre les Tropiques & aux pays chauds, & des moyens de conserver la santé des marins & des soldats envoyés a ces régions insalubres; des fièvres épidémiques, qui attaquent les hôpitaux & les navires, ainsi que des moyens de s'en garantir & de détruire ce poison subtil. Son *Traité du Scorbut* est un abrégé de presque toutes les observations médicales faites sur cette Maladie.

Pour les maladies les plus fréquentes & les plus dangereuſes parmi les armées de terre & de mer pendant la guerre, on ne peut trouver de meilleurs guides que *Pringle*, *Lind* & *Monro*. Les Anciens n'ont connu ni la médecine militaire, ni les avantages des hôpitaux militaires. *César*, *Polybe*, *Végèce*, & tous les anciens Ecrivains soit militaires, soit Médecins ne nous ont preſque laiſſé que des conjectures à faire ſur ce ſujet.

Dans le dernier ſiècle, *Coberus*, *Portius*, & *Mindererus* publièrent quelques obſervations judicieuſes ſur les maladies des armées (*de Medicina Caſtrenſi*). Dans celui-ci, outre *Pringle*, *Lind* & *Modro* que je viens de nommer, nous avons ſur cette matière *Alberti*, *Brocklesby*, *Macbride*, *Mézerey*, *Rouppe*, &c. Les réglemens des hôpitaux militaires de France décrits par *Chenevière*, ſous le titre, de *Détails militaires* méritent auſſi d'être lus.

Sutton, contemporain de *Mead*, a inventé une méthode auſſi ſimple qu'ingénieuſe, décrite dans les ouvrages de ce dernier, pour éventer l'air corrompu & fétide de la cale des vaiſſeaux. Ce n'eſt qu'un appareil de tuyaux diſpoſés de manière qu'il communique par ſes deux extrémités avec le fond-de-cale & le foyer de la cuiſine. Par ce moyen on établit un courrant qui renouvelle ſans

ceſſe l'air infect du vaiſſeaux. Les différens *ventilateurs* ſont encore une invention des Modernes, deſtinés à purifier l'air des priſons, des vaiſſeaux, & des hôpitaux.

Bacon de Vérulam, ainſi que je l'ai déjà obſervé, avoit découvert qu'on pouvoit deſſaler l'eau de la mer par la diſtillation, & conſerver pendant long-temps dans leur fraîcheur les végétaux & les fruits, ſi on les enfermoit dans des bouteilles ou dans des jarres bien bouchées. Il n'y a pas long-temps que les Docteurs *Irvin* & *Lind* ont à-peu-près à la même époque trouvé le moyen de rendre la première découverte très-utile aux marins. Il conſiſte à adapter un tuyau en ſpirale ou en ſerpentin à une marmite, à laquelle on ajoute un réfrigérant comme dans le procédé ordinaire de la diſtillation, de manière qu'on épargne en même-temps le bois en profitant de celui qu'on emploie pour préparer les alimens deſtinés à l'équipage.

Le Docteur *Nooth* a depuis peu publié une nouvelle manière d'empêcher que l'eau douce des vaiſſeaux en mer ne ſe corrompe pendant les longs trajets. Il conſeille d'ajouter à chaque tonneau une petite quantité de chaux-vive, & d'y introduire enſuite de l'air fixe à l'aide d'un appareil particulier, pour précipiter la chaux, avant de faire uſage de l'eau. Le temps ſeul pourra nous

mettre en état de juger de l'utilité de cette méthode.

Ayant ainſi découvert les moyens, de prémunir les équipages pendant les longs voyages, de la ſoif, comme de les préſerver du ſcorbut à l'aide des végétaux fraix & de la bière, il ſeroit très-poſſible (dit le Docteur *Lind*) de les garantir auſſi de la famine, à laquelle ils pourroient ſe trouver expoſés dans les cas d'incendie, de naufrage, d'un long calme, ou ſi les proviſions du vaiſſeau venoient à ſe corrompre. Une once de *tablettes de bouillon* contient l'eſſence de trois quarts de livre de bœuf, & une cuillère à café de *ſalep* peut épaiſſir une pinte d'eau & lui donner la conſiſtance d'une gelée. Un homme peut aiſément porter ſur lui pour pluſieurs mois de proviſions de cette eſpèce. Les moyens que le célèbre Navigateur, Capitaine *Cook*, a employés dans ſon voyage autour du Monde, pour conſerver la ſanté de ſon équipage, méritent l'attention des Officiers de Marine & des Médecins. Comme il y a aujourd'hui une quantité conſidérable de perſonnes, qui vivent ſur mer, les recherches ſur les maladies propres a cet élément, ſont devenues extrêmement intéreſſantes, ſurtout pour les Nations maritimes & commerçantes.

Une révolution totale s'eſt opérée dans le traitement

tement des fièvres intermittentes, rémittentes, malignes & nerveuſes. La manière dont nous les traitons aujourd'hui diffère conſidérablement de celle des Anciens, & même de celle des Médecins du ſeizième ſiècle. Nos remédes généraux ſont les antimoniaux & le quinquina. Nous tâchons d'abord d'obtenir une intermiſſion ou rémiſſion de la fièvre, à l'aide du tartre émétique, du vin d'antimoine, ou de la poudre de Jâmes, pour pouvoir auſſi-tôt adminiſtrer pendant cet intervalle le quinquina en ſubſtance ou en décoction. Il exiſte en effet entre les Tropiques des fièvres rémittentes dont la marche eſt ſi violente & ſi précipitée, qu'après l'émétique il n'y a pas un moment à perdre pour adminiſtrer le quinquina. Dans les cas où la fièvre eſt compliquée avec une inflammation locale interne, on ſaigne : mais cela dépend de différentes circonſtances que je ne peux expoſer ici en détail; il faut conſulter *Pringle* & *Lind*, qui ſont les meilleurs guides ſur cette matière. Quant aux fièvres malignes & aux fièvres lentes nerveuſes, on applique ſouvent les véſicatoires avec un très-grand ſuccès. Dans le traitement de la dyſſenterie, nous employons avec plus de confiance au commencement les doux purgatifs, dans la vue d'expulſer la cauſe morbifique, ſans négliger de favoriſer en même-temps la tranſpiration cutanée.

Nous possédons aujourd'hui les moyens de détruire l'infection des prisons, des vaisseaux, des hôpitaux, & même celle de la petite vérole, concentrée dans des hardes ou des matières poreuses: à l'aide du feu & de la fumée, ou de la chaleur d'un four continuée pendant quelques heures, on parvient à anéantir tous ces miasmes; ce qui est encore une découverte très-importante.

La corruption de l'air atmosphérique, qu'on respire dans les grandes, villes est encore une terrible source de mortalité, particulièrement pour les enfans. On ne peut acquérir des connoissances sur ce sujet que par le moyen des *Tables de mortalité.* Avant notre siècle, ces Tables étoient extrêmement imparfaites & mal composées. On trouve dans l'Ecriture la généalogie avec les époques de la naissance & de la mort des descendans d'*Adam* jusqu'à *Noé.* Quelques chapitres de la Génèse ne sont que de vrais registres de naissances ou de morts. *Moyse* & ses Successeurs ont passé en revue & nombré à différentes époques les Israélites; & l'on trouve dans l'Histoire des Juifs quelques maladies pestilentielles, où le nombre des victimes est marqué. On a également conservé chez différentes Nations civilisées la généalogie & la succession des Rois & d'autres personnes illustres; mais les registres annuels des

naiſſances, des maladies & des morts ſont une invention moderne, inconnue aux Anciens.

Ces regiſtres étoient établis dans le continent de l'Europe cinquante ou cent ans avant qu'ils fuſſent introduits en Angleterre. Ce ne fut qu'en 1538, que le Roi d'Angleterre avec l'Aſſemblée du Clergé ordonna aux vicaires & aux curés de tenir chacun dans ſa paroîſſe un regiſtre exact de mariages, de baptêmes & d'enterremens. Mais cet ordre ne fut exécuté qu'avec beaucoup de négligence juſqu'à l'an 1559, ſous le règne d'*Eliſabeth*, époque, où il fut ordonné que les regiſtres fuſſent tenus à l'avenir ſur du parchemin, pour empêcher qu'ils ne fuſſent détruits par l'humidité des Egliſes. Il parroît que dans le commencement ils n'étoient deſtinés tant en Angleterre qu'en Allemagne qu'à prouver la naiſſance & la mort des perſonnes privées, afin de ſervir de documens pour les ſucceſſions & pour les héritages.

On ne trouve des Tables de mortalité à Londres qu'en 1592, qui fut une année de peſte; mais on les diſcontinua juſqu'à 1603, autre année de peſte, où on les reprit pour y noter ſeulement ceux qui étoient morts de ce fléau. En 1629 on ajouta à ces Tables la ſpécification des maladies, les morts par accident, & la différence du ſexe. Les différens âges n'y furent ſpécifiés qu'en 1728,

& pas plutôt. La première distinction des morts par maladie d'avec celles arrivées par accident n'avoit pour but que de s'assurer du nombre de ceux que la peste enlevoit, & de découvrir les meurtres cachés. On trouve aujourd'hui à Vienne, à Berlin, & dans d'autres villes du continent & de l'Angleteree, de pareilles Tables à-peu-près semblables à celles de Londres.

Ces tables forment une grande époque pour les Politiques, les Philosophes & les Médecins. Elles sont en partie devenues des règles pour l'Arithmétique politique ; mais malheureusement pour ceux qui s'occupent de cette science ainsi que pour les Médecins, elles sont encore trop inexactes & trop imparfaites dans toute l'Europe. A Londres, ces espèces de registres sont confiés à de vieilles femmes, connues dans leurs districts respectifs sous le nom de *Visiteuses de Paroisse* (*parish searchers*). Elles enregistrent les maladies & les morts, & ne connoissent d'autre but dans leur charge que celui de prévenir les meurtres & les enterremens clandestins. D'après la loi, une personne morte à Londres ne peut être enterrée qu'elle ne soit au préalable examinée par elles. Les Visiteuses sont informées de la mort d'une personne, par une invitation formelle, ou par une cloche qui leur sert d'avertissement pour aller consulter les registres qu'on tient dans chaque Eglise, pour voir d'où vient la demande

d'ouvrir une foſſe. Alors les deux Matrones, dont l'induſtrie eſt ſtimulée par un petit droit qu'elles reçoivent pour chaque corps, ſe rendent dans la maiſon du mort; elles examinent s'il n'exiſte aucune marque de violence ſur le cadavre, pour en faire la declaration d'après le ſerment ſolemnel qu'elles ont prété, & s'informent en même-temps, mais d'une manière inexacte, des parens, du nom & de l'eſpèce de maladie, en y ajoutant l'âge & le ſexe de la perſonne défunte. Ces rapports joints aux enregiſtremens de baptêmes, auxquels les Viſiteuſes n'ont aucune part, ſont dépoſés chez les Clercs de chaque Egliſe paroîſſiale; & les Clercs les portent (mais ſeulement les baptêmes & les enterremens de leurs cimetières reſpectifs) une fois par ſemaine à un dépôt général dans la Cité. Le lendemain on imprime & on publie une liſte compoſée de tous ces rapports partiels; & au bout de l'année on fond toutes les liſtes hebdomadaires dans un regiſtre général annuel, dans lequel il manque pluſieurs milliers de naiſſances & de morts arrivées dans le courrant de l'année.

Des Tables faites avec plus d'étendue & d'exactitude, feroient un fond inépuiſable de connoiſſances importantes pour les Politiques, les Médecins, les Philoſophes, & les calculateurs des annuités. Elles feroient connoître alors le

nombre des habitans mâles & femelles de chaque âge existant actuellement dans une ville, dans une province ou dans un royaume; le nombre des gens mariés, des célibataires, des veufs, des veuves, des femmes enceintes; la liste annuelle des mariages, des naissances & des morts arrivées par maladie ou par accident; la probabilité de vie & de mort pour chaque âge ou période de la vie; les maladies les plus fatales à une Nation, celles qui sont les plus familières à chaque partie de l'année, & les saisons les plus mal-saines; les effets du régime, des alimens & de la boisson, ainsi que des médicamens usités; le plus ou moins de salubrité d'une ville ou d'une campagne par rapport aux différentes expositions, & les effets qui en résultent pour les différens âges. A l'aide de pareilles Tables, nous pourrions calculer avec assez d'exactitude les ravages comparatifs de la mort, le plus ou moins de force des différentes maladies, & les causes qui les font naitre. Libres de tout préjugé, & sans aucune déférence pour les opinions des autres, nous pourrions faire des prognostiques susceptibles d'une démonstration mathématique. Dans presque tous les livres de Médecine, on voit confondre les maladies les plus funestes avec celles qui ne le sont guère, comme un Historien ignare confondroit les dévastations d'un cruel Tyran ou

d'un Conquérant, avec les vols insignifians d'un petit brigand. Tous les Ecrivains systématiques de Médecine n'ont point fait attention aux Tables de mortalité; & ils nous laissent dans l'ignorance des maladies, qui ravagent de temps-en-temps notre globe. Cette science fourniroit, à mon avis, des matériaux plus essentiels aux édifices de la Physiologie, de la Pathologie, & de la Pratique de Médecine, que toutes ces recherches inutiles concernant les élémens primitifs, & ces analyses forcées des fluides & des solides opérées par des procédés Chymiques. Ces Tables présenteroient un précis des loix générales de la Nature relatives à la propagation & à la mortalité, en faisant connoître pour chaque année le nombre des personnes moissonnées par la mort.

Plusieurs Philosophes & Mathématiciens célèbres ont publié des calculs relatifs à la propagation, à la mortalité, au nombre & à l'âge respectif &c. de l'espèce humaine, fondés sur un grand nombre de regiftres & d'observations faites dans différentes parties de l'Europe. *Graunt* (1)

(1) La première Edition de l'ouvrage de Jo. Graunt, fabriquant de draps, parut à Londres en 1662, *in*4°., sous le titre de *Natural and Political observations made upon the bills of mortality.*

écrivit le premier, un peu après le milieu du dix-feptième fiècle, fur les Tables de mortalité de Londres, & fut fuivi bientôt après par *Petty* & *Davenant.* Le fiècle où nous fommes, a vu paroître divers excellens traités fur le même fujet. Les plus célèbres font : le *Traité des annuités* du Docteur *Halley* ; celui de *Moivre* fur la même matière ; les *Calculs* de *Sufmilch ;* les *Exercices choifis* de *Simpfon ;* quelques *Effais* inférés dans les *Tranfactions philofophiques ;* les *Obfervations fur différentes Tables de mortalité* de *Short ;* l'*Effai fur les annuités & les reverfions* du Docteur *Price ;* & la *Collection des Tables de Londres jufqu'à l'an* 1759 de *Birch* (1). Dans mes *Obfervations Médico-politiques*, j'ai réduit les naiffances, & les morts par maladie ou par accident, arrivées pendant l'efpace des dernières 105 années à Londres, à un petit nombre de Tables, en y ajoutant un long commentaire fur chaque maladie ou accident. J'y ai également inféré plufieurs liftes curieufes d'hôpitaux afin de montrer les défauts des Tables ordinaires. J'ai préfenté, fi je ne me trompe, dans ces obfervations un plan aifé & praticable, qu'on peut adopter fans aucune dépenfe additionelle, pour

(1) Il faut encore ajouter à ceux qui ont travaillé fur cette matière, de Parcieux, Dupré de Saint-Maur, Kerfboom & Wargentin.

rédiger les Tables des naiſſances & des morts de Londres & de toutes les autres villes, de manière qu'on puiſſe en déduire des réſultats de la plus grande importance pour les Politiques, pour les Médecins, & pour l'eſpèce humaine en général.

Une autre découverte extrêmement utile exige notre attention & notre reconnoiſſance. *Rhazès*, *Avicenne*, ni aucun des Médecins Arabes du neuvième & du dixième ſiècles, n'ont fait la moindre mention de l'*inoculation*. La première inſtruction qu'on eut en Angleterre ſur l'utilité de cette opération, ſe trouve dans une lettre, adreſſée en 1713 de Conſtantinople, au *D*octeur *Woodward*, par *Emanuel Timoni*, Médecin Grec. Dans une autre lettre adreſſée à la Société *Royale* de Londres en 1715, *Timoni* dit qu'il y avoit quarante ans à cette époque que l'inoculation étoit introduite en Turquie, & qu'on l'y avoit priſe des peuples de la Circaſſie & de la Géorgie, deux provinces qui bordent la mer Caſpienne, & où l'inoculation étoit en uſage depuis un temps immémorial. On trouve la relation de la manière dont on la pratique en Circaſſie dans les Voyages de la Circaſſie de *La Motraye* en 1712. Celle que *Pylarini* publia ſur l'inoculation pratiquée à Conſtantinople, où il réſidoit alors, fut imprimée à Veniſe en 1715; époque où on ino-

cula plusieurs milliers d'enfans dans la Capitale de l'Empire Ottoman. Les Turcs cependant par un attachement au dogme de la fatalité, qui leur défend de fuir même la peste, rejettèrent l'inoculation; il n'y eut que les Grecs, les Arméniens & les Juifs qui l'adoptèrent. On l'avoit beaucoup plutôt connue & pratiquée en Grèce & dans l'Isle de Candie. Elle fut portée ensuite dans différentes provinces de l'Afrique Tributaires de la Turquie, vraisemblablement par les armées Turques.

Outre l'avantage de conserver la vie par le moyen de l'inoculation, les Circassiens & les Géorgiens ont eu encore un motif d'avarice pour adopter cette pratique. Ils la regardent comme un mo en de conserver la beauté de leurs filles, afin de les vendre à des prix considérables aux Turcs & aux Persans. Leur manière d'inoculer consiste à introduire dans le corps la matière variolique, moyennant de petites égratignures, qu'on y fait dans différens endroits par une aiguille trempée dans une pustule mûre, ou dans une écale de noix remplie de pus. Plusieurs femmes Grecques exerçoient la fonction d'inoculatrices à Constantinople, à-peu-près de la même manière : elles faisoient quatre ou cinq piqûres sur différens endroits des extrémités du corps qu'elles couvroient ensuite d'un emplâtre; au bout de sept

ou huit jours, une petite fièvre se déclaroit, suivie d'une éruption de pustules, mais à laquelle il ne succédoit presque jamais une fièvre secondaire, ni aucun de ces symptômes violens, qui sont si funestes dans la petite-vérole naturelle à l'époque de la *maturation*. Il leur étoit aussi indifférent que la matiére variolique fut prise d'une petite-vérole naturelle ou artificielle.

En 1717, Madame *M. W. Montague*, Auteur des Lettres élégantes que tout le monde connoît, & femme de l'Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, y fit inoculer son fils par *Maitland*, Chirurgien Anglois. En 1721, ce même Chirurgien & le Docteur *Mead* en firent l'expérience à Londres sur sept criminels, qui obtinrent leur grace par ce moyen. En 1722, Madame *Montague* à son retour en Angleterre, fit inoculer sa fille par une légère incision sur chaque bras; & cette méthode simple fut déjà un progrès fait dans cet art. Quelques mois après l'inoculation de Mademoiselle *Montague*, on inocula quelques personnes de la famille Royale; & on porta dans la même année cette pratique à Boston dans l'Amérique Septentrionale.

L'inoculation eut dans son origine des préjugés très-forts à combattre. Plusieurs Médecins & Théologiens déclamèrent contre elle; on fit mille objections contre cette nouvelle découverte;

on inventa & on publia mille contes pour la décréditer. Le Docteur *Jurin*, Patron zélé de l'inoculation, inséra plusieurs Mémoires dans les Transactions philosophiques, tendans à comparer la mortalité de la petite-vérole naturelle avec celle de la petite-vérole inoculée. Un grand nombre d'observations, recueillies de différentes parties d'Angleterre, lui avoit prouvé que la naturelle emportoit un sur cinq ou six; & cette proportion a été constatée par des calculs postérieurs faits d'après des observations plus multipliées. En Turquie, dans les parties septentrionales de l'Europe & en Afrique, la petite-vèrole naturelle est beaucoup plus meurtrière; il y a eu des cas où elle a emporté près de la moitié des malades. La petite-vérole inoculée, au contraire, n'en fit mourir alors qu'un sur cinquante; & parmi ce nombre même il y avoit des enfans tués par des convulsions, & dont la mort fut attribuée à l'inoculation, & quelques personnes âgées ou valétudinaires. Au surplus, on n'en avoit fait encore que trop peu d'expériences pour juger de son succès; la liste dressée par *Jurin* de tous les sujets inoculés à Londres & dans d'autres parties de l'Angleterre depuis 1721 jusqu'à 1727, ne monte qu'à 764 individus.

Depuis cette dernière époque l'inoculation fut découragée en Angleterre & dans l'Amérique

Septentrionale jusqu'à 1730, où elle commença d'y revivre. On bâtit en 1746, dans un faubourg de Londres, un petit hôpital de charité, destiné à l'inoculation.

En 1723, quelques Médecins patriotes de France, firent des efforts inutiles pour introduire l'inoculation dans ce Royaume; & depuis 1724 jusqu'à 1752, il n'en est pas question dans les écrits des Médecins de cette Nation. Pendant tout ce long intervalle elle fut absolument oubliée en France, jusqu'à ce que les expériences & les écrits multipliés des Anglois sur ce sujet y donnèrent l'éveil, & que leur pratique fut proposée comme un modèle à suivre. La liste que dressa *P. C. de la Condamine*, célèbre défenseur de l'inoculation en France, ne comprend que deux cents individus inoculés par-tout ce Royaume pendant les quatre premières années depuis que cette opération y fut introduite en 1754.

L'inoculation fut adoptée en Hollande, en 1748, en Italie en 1754, & un an après en Danemarck & en Suède. La Somme totale des personnes inoculées dans ce dernier Royaume pendant les premiers neuf ans ne monte qu'à mille-deux-cents.

Les nombreux registres qu'on peut se procurer aujourd'hui concernant les bons & les mauvais succès de l'inoculation, nous autorisent à tirer

les conclusions suivantes : Que quoique d'après les calculs de *Jurin* il mourut un sur cinquante sujets inoculés, & un sur cent d'après ceux de *Mead*, il paroît d'après des rapports postérieurs, constatés par des Inoculateurs & par des Médecins, qu'à présent il n'en meurt qu'un sur cinq cents (j'ai prouvé ce dernier calcul, dans mes *Observations Médico-politiques* par des autorités incontestables) ; qu'indépendamment des horribles ravages que fait la petite-vérole naturelle, un grand nombre de ceux qui survivent à cette maladie, sont défigurés, que d'autres ont la poitrine attaquée & finissent par périr phthisiques, & que plusieurs perdent la vue, au lieu que la petite-vérole inoculée n'entraîne aucun de ces mauvais symptômes,

Malgré l'avantage incomparable que l'inoculation a de conserver l'espèce humaine comme par miracle, elle a été pendant long-temps poursuivie par les longues habitudes, & par les préjugés de l'ignorance & de la superstition ; elle a par-tout rencontré une foule d'opposans, qui ont fini tôt ou tard par la décréditer. Encore aujourd'hui elle est bien loin d'être encouragée comme elle le mérite ; & j'ai déjà prouvé dans un écrit antérieur, qu'à Londres même, ainsi que dans d'autres parties de l'Angleterre, l'inoculation est encore dans son enfance.

Les Inoculateurs ne s'accordent point ſur la manière d'introduire la matière variolique dans le corps humain. Les Bramines de l'Inde & pluſieurs Opérateurs de l'Europe, font à l'aide d'une lancette, une ſimple inciſion de la longueur d'un quart de pouce. D'autres font deux petites inciſions, une ſur chaque bras au-deſſus du coude, dans le deſſein de prévenir tout mauvais ſuccès poſſible. Quant à la matiére variolique, les uns mettent ſur la plaie du coton ou du fil de ſoie imprégné du pus d'une puſtule mûre, & couvrent le tout par un bandage ou un emplâtre agglutinatif, qu'on ôte après quelques heures; d'autres au contraire trempent la pointe de la lancette ou d'une aiguille dans une puſtule mûre, & font ainſi une ou deux piqûres ſur chaque bras, ſans employer d'emplâtre ou de bandage. Dans tous les cas il n'eſt point néceſſaire de percer la peau au-delà de l'épiderme. J'ait fait cette opération à des enfans pendant qu'ils dormoient ou qu'ils étoient éveillés, ſans que jamais ils ſe plaigniſſent d'aucune douleur.

Les Bramines de l'Inde n'emploient que du pus de l'année précédente, ayant ſoin de le prendre toujours d'une petite-vérole inoculée; mais nos Inoculateurs préfèrent en général le pus frais, qu'ils prennent indifféremment des puſtules artificielles ou naturelles. Quelques-uns conſeillent de préparer les ſujets qu'on doit ino-

culer par la diète, les purgatifs, & d'autres remèdes; on peut les dispenser, & sur-tout les enfans, de toutes ces manœuvres & cérémonies ridicules. D'autres, avec plus de raison & de bonne foi, n'exigent autre condition, si ce n'est que le sujet soit en bonne santé, & qu'après avoir été inoculé, il observe un régime végétal, il respire un air pur & frais, & qu'il cherche à dissiper son esprit jusqu'à ce que la nature ait achevé son travail. Pour ce qui est de la saison qu'on doit choisir pour inoculer, l'usage veut qu'on évite les extrêmes de chaud & de froid; cependant, si la petite-vérole naturelle venoit à se déclarer dans quelque endroit voisin, il faut se hâter d'inoculer sans avoir égard à la saison.

Ceux qui désirent connoître à fond l'introduction de cette pratique en Angleterre & dans les autres parties de l'Europe, les Ecrivains qui l'ont combattue ou défendue, les différentes méthodes d'inoculer, & enfin tous les détails qui concernent l'inoculation, doivent consulter les Mémoires de *Jurin* que j'ai déjà nommés, l'*Histoire de l'inoculation* de *Kirkpatrick*, & celle de *La Condamine* (1), ainsi que les ouvrages de *Matty*,

(1) Le Chevalier de Chastellux a aussi écrit sur la même matière deux Traités intitulés l'un : *nouveaux éclaircissemens*

de

de *Gatti*, de *Gandoger de Foigny*, & mes *Observations Médico-politiques.*

Il n'y a pas long-temps qu'on a voulu donner l'alarme, en repréſentant l'inoculation générale, faite dans les maiſons de Londres & des autres villes, comme une pratique fort dangereuſe pour la ſureté publique. Cette opinion a été ſoutenue par pluſieurs Ecrivains étrangers, tels que *De Haen*, *Raſt*, *Tiſſot*, & à Londres, par le Baron *Dimſdale* & par quelques Rédacteurs de Journaux de Médecine. Tous ont ſoutenu du ton le plus tranchant, « que l'inoculation faite dans les » maiſons privées des villes étoit propre à ré- » pandre la contagion variolique, & à cauſer » une petite-vérole naturelle univerſelle ; qu'elle » étoit par conſéquent plus nuiſible qu'utile au » bien-être général ; & que le ſeul moyen d'i- » noculer qu'on pourroit permettre aux artiſans » & à la claſſe inférieure du peuple, ce ſeroit un » hôpital deſtiné uniquement à cet objet ». C'eſt de ce ſeul arrêt qu'on a voulu faire dépendre le ſort de l'inoculation. Si le Baron *Dimſdale* & ſes collégues, euſſent produit autant de preuves qu'ils ont montré du zèle & de l'obſtination pour ſou-

---

ſur l'inoculation de la Petite-Vérole &c. ; & l'autre ; *Réponſe à une des principales objections qu'on oppoſe maintenant aux Partiſans de l'Inoculation.*

tenir cette opinion, l'humanité & la politique auroient prononcé la suppression d'une pratique plus nuisible qu'utile à une Nation prise en général. J'ai consacré un chapitre entier de mes *Observations Médico-politiques* à cette grande controverse, qui intéresse également la Médecine & la Politique, & après avoir cherché à réfuter tous les argumens du Baron *Dimsdale* contre l'*inoculation faite dans les maisons privées des artisans & du bas peuple*, j'ai démontré par des preuves mathématiques, qu'un hôpital d'inoculation à Londres, si grand qu'on le suppose, ne pourroit d'après la manière actuelle de conduire ces établissemens, ou même d'après tout autre plan pratiquable, sauver deux cents vies par an; que la petite-vérole attaque annuellement presque autant d'individus, qu'il seroit nécessaire d'inoculer: & que si l'inoculation étoit pratiquée généralement dans les maisons des citoyens, sur les enfans de bas âge, la seule ville de Londres sauveroit annuellement la vie à environ deux mille; toute l'Angleterre & l'Irlande à vingt ou trente mille; & l'Europe entière à trois cent quatre-vingt-dix-mille individus.

Il est temps de parler maintenant des eaux médicamenteuses. Dans les temps modernes, on a découvert un grand nombre de sources d'eaux minerales douées de différentes vertus salutaires;

& on les prescrit aujourd'hui pour divers maladies chroniques *Hippocrate* n'en parle point, & on ne trouve pas même plusieurs siècles après lui qu'on les ait employées dans la pratique de la Médecine. *Strabon*, *Vitruve*, *Celse*, *Sénèque*, *Pline* & *Galien* parlent de quelques eaux minérales employées à Rome comme remèdes. *Sénèque* attribue à quelques unes d'elles la faculté de fortifier les nerfs, de guérir les ulcères, de convenir aux maladies des poumons & des autres viscères, & dit qu'elles diffèrent autant par leurs vertus que par leur saveur. *Diodore* de Sicile observe que les eaux thermales de Sicile avoient été en usage avant celles d'Italie. Celles d'Allemagne, & de Bourbon en France ont été en vogue pendant plusieurs siècles. Les Sources chaudes de Bath & de Buxton semblent avoir été connues des Romains : elles étoient fréquentées & employées comme bains au seizième siècle; mais on n'en connut l'usage interne que vers la fin du dix-septième.

Les Médecins envoient souvent leurs malades trop tard aux eaux minérales, pour qu'ils puissent en obtenir d'autre effet que celui de mourir loin de leurs domiciles. Bien des personnes ont été redevables à ces eaux d'avoir retardé leur mort, ou d'être délivrées des maladies, qui avoient

été rebelles à toutes les drogues des Apothicaireries.

La source la plus chaude en Angleterre est celle de Bath; vient ensuite celle de Buxton. Les eaux de Bath, prises à la source modérément, ont la réputation de remédier à la foiblesse de l'estomac & des intestins, à l'inappétence, aux mauvaises digestions, & aux acidités, soit que ces désordres viennent de l'intempérance, soit qu'ils dépendent des études & d'un travail obstiné de l'esprit, de l'indolence, ou d'autres causes quelconques. Elles sont aussi renommées pour les dyssenteries chroniques, la débilité des organes digestifs, ou la constipation, occasionnées par des causes semblables, & pour la vertu qu'elles possèdent de restaurer les constitutions délabrées par un séjour dans des climats chauds, ou par des fièvres violentes endémiques à certaines contrées. On les prescrit également dans les coliques, les maladies bilieuses, la goutte invétérée & irrégulière, la cachexie, différens désordres de l'estomac chez les femmes, & certains cas de stérilité. Les eaux de cette source prises intérieurement, & employées extérieurement en bains de tout le corps, ou en douches & lotions appliquées à la partie affectée, ont guéri des affections paralytiques tant générales que partielles,

des rhumatiſmes chroniques, des ſciatiques, la contraction, la rigidité ou le relâchement des tendons & des articulations, diverſes affections cutanées, les dartres, la lèpre, les ſcrofules, & les ophthalmies ſcrofuleuſes.

La ſource de Briſtol, voiſine de celle de Bath, fut découverte au dix-ſeptième ſiécle. Ses eaux ſont un excellent remède pour la phthiſie-pulmonaire, l'hémoptiſie, & l'hectyſie; on les recommande auſſi pour les hémorragies des reins & des voies urinaires. On les regarde comme un médicament ſpécifique contre le diabétès ou flux exceſſif d'urine accompagné ordinairement d'une émaciation hectique de toute l'habitude du corps. Ces eaux ont encore l'avantage de pouvoir être tranſportées à des diſtances conſidérables, ſans perdre leur limpidité ou leurs vertus.

Les eaux & les bains d'Aix-la-Chapelle, & de pluſieurs endroits de France & d'Italie poſſèdent les mêmes vertus que celles de Bath; & on les adminiſtre avec ſuccès dans les mêmes maladies. La chaleur des deux ſources d'Aix-la-Chapelle eſt à 144 & à 160 degrés du thermomètre de Fahrenheit, & les rend propres à être employées comme bains entiers ou comme bains de vapeurs partiels.

Les bains de vapeurs ſont un remède ancien;

mais on ne les a établis en Angleterre que dans le courant de ce siècle. Dans certaines maladies particulières ils ont rendu des services signalés ; mais malheureusement les propriétaires de ces bains se conduisent à la manière d'*Hérodicus*, fameux Empirique de la Grèce, ou des Médecins-Alchimistes, en exaltant trop leurs eaux minérales, & en les recommandant pour toute espèce de maladies, comme une Panacée universelle. Consultez, au contraire les avocats des bains froids, *Floyer* & *Baynard* par exemple ; à les en croire il n'y a guère de maladie qu'on ne puisse guérir par l'immersion dans l'eau froide. Tous nos hôpitaux, sans en excepter celui qui est destiné aux fous, devroient être pourvus de bains froids, de bains chauds & de bains de vapeurs. Le haut prix que ces derniers coûtent à Londres, fait qu'ils ne sont presque d'aucune utilité à la masse générale du peuple.

On recommande avec raison les eaux ferrées pour la suppression des régles chez les femmes, la chlorose, les fleurs blanches, la foiblesse des nerfs & des muscles, le relâchement des complexions bouffies, phlegmatiques & indolentes, & l'atonie de l'estomac & & des intestins. Il existe plusieurs sources d'eaux ferrées dans différentes parties de l'Angleterre. Nous en avons aussi, qui possèdent des vertus diurétiques & qu'on

emploie pour le calcul & pour la gravelle; & d'autres qui purgent doucement. Il y en a de ſulfureuſes, renommées pour la cure des maladies cutanées; & d'autres qui ſont douées de différentes qualités médicamenteuſes.

Ceux qui traitèrent des eaux minérales & des bains au ſeizième ſiècle ſont : *C. Gesner*, *Baccius*, *J. Bauhin* & *G. Fallope*. *Boyle*, Auteur du dix-ſeptième ſiècle, eſquiſſa le plan d'une hiſtoire générale des eaux minérales. *F. Hoffmann* eſt un des meilleurs Auteurs que j'aie lus ſur les ſources médicamenteuſes d'Allemagne. On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, l'analyſe & les vertus de différentes eaux minérales de France. Quant à celles des diverſes eaux d'Angleterre, nous avons *Allen*, *Lister*, *Short*, *Guidot*, *Olivier*, *Cheyne*, *Charleton*, *Keir*, *Randolph*, &c. *Monro* & *Rutty* ont publié des Abrégés de l'Hiſtoire des eaux minérales les plus célèbres qui exiſtent en différentes parties de l'Europe. *Haller* nous a donné une longue liſte d'Auteurs ſur les ſources médicamenteuſes; & *Grossen* en a fait une collection, connue ſous le nom de *Bibliotheca Hydrographica*.

Un ouvrage médical, qui comprendroit l'analyſe exacte & les vertus médicinales des eaux les plus renommées de toute l'Europe, feroit une production des plus utiles; ces recherches pré.

ſentent à l'induſtrie des Médecins un champ vaſte, où ils auront des lauriers à cueillir. A peine trouve-t-on deux Auteurs d'accord ſur l'analyſe da la même eau minérale. Celui qui voudroit s'engager dans la reviſion des différentes analyſes publiées, doit ſcrupuleuſement ſéparer la vérité de la fable, & examiner l'authenticité de tous ſes matériaux. Il peut auſſi, ſans rien riſquer, élaguer une multitude de ces expreſſions ampoulées de la théorie, de ces grands mots chymiques, de relations triviales & mille autres ſuperfluités de cette eſpèce. On pourroit alors qualifier ſon travail une *Pharmacopée des plus agréables & des plus puiſſans remèdes, que la Nature produit ſpontanément pour le bien de l'homme.*

Pluſieurs Chymiſtes ont eſſayé d'imiter par l'art les eaux minérales. Au dix-ſeptième ſiècle *Jenning* & *Howarth* obtinrent une patente de *Charles* II, pour compoſer des eaux ferrées artificielles. Le Docteur *Prieſtley* a donné la manière d'imiter les eaux de Pyrmont, & *Bergmann*, Chymiſte Suédois, celle d'imiter les eaux thermales. Il n'eſt pas encore décidé, ſi ces eaux artificielles poſſèdent abſolument les mêmes qualités que les eaux naturelles. Il en eſt de ces imitations comme des acides minéraux & végétaux : les Médecins, ayant obſervé, que les citrons & les oranges guériſſoient le ſcorbut, conclurent

par analogie, que les autres acides devoient produire le même effet, mais après avoir essayé inutilement les acides minéraux & même le vinaigre, ils furent convaincus que les fruits naturels étoient doués d'une certaine vertu *latente*, qu'ils ne pouvoient ni découvrir ni contrefaire. De même les eaux médicamenteuses paroissent imprégnées d'un esprit subtil, qui s'échappe dans l'analyse chymique, en abandonnant les autres ingrédiens. *Boyle* regardoit comme chose impossible de déterminer *a priori* les vertus médicinales des eaux minérales, & il pensoit que la voie la plus sûre pour parvenir à les connoître, étoit une longue expérience de leur manière d'opérer sur le corps humain.

Je vais à présent faire quelques observations sur les *Systêmes Nosologiques* des Modernes, tels que ceux de *F. B. Sauvages*, de *C. Linné*, de *R. A. Vogel*, de *W. Cullen*, & de *J. B, M. Sagar*. Ces Ecrivains ont voulu, à l'imitation des Naturalistes & d'après leurs principes, ranger & diviser les maladies en classes, ordres, genres & espèces, en y ajoutant quelques caractères pour les distinguer les uns des autres.

L'ordre & la méthode sont sans contredit nécessaires dans tous les arts & dans toutes les sciences. Sans un arrangement quelconque, cette collection immense de matériaux & d'observations

médicales produiroit bientôt la plus grande confusion. Un pareil chaos pourroit être comparé à une vaste librairie, où tous les livres seroient entassés les uns sur les autres sans distinction ; à un Dictionnaire qui ne seroit point fait dans un ordre alphabétique ; ou à un magasin qui renfermeroit des milliers de meubles mis en un monceau & confondus les uns avec les autres : & nous serions obligés pour y chercher les objets dont nous avons besoin, de perdre un temps considérable, que nous aurions pu consacrer plus utilément aux progrès de nos études. Les connoissances trop bornées de la plupart des peuples barbares peuvent aisément être retenues dans la mémoire sans le secours de l'ordre ; mais chez les Nations civilisées & éclairées, les objets des sciences & des arts, sont si variés & si multipliés, que la mémoire & la vie de l'homme sont trop courtes pour qu'il puisse se flatter de les embrasser tous. Pour éviter cet inconvénient, on a divisé & subdivisé les sciences & les arts, & particulièrement la Médecine, en différentes branches & rameaux. Néanmoins, il seroit bien malheureux que le nombre seul des maladies fut aussi grand que celui des objets multipliés de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, & qu'elles eussent, comme ces derniers, besoin du talent de plusieurs Médecins ingénieux pour

être claſſées de manière à remplir des volumes entiers.

Mais heureuſement les maladies ne ſont pas à beaucoup près auſſi nombreuſes que le régne végétal : s'il en étoit ainſi, l'homme entouré de tant d'ennemis auroit eu beſoin d'un grand nombre de Médecins ; & l'étude de la Médecine, ſur-tout de la partie qui s'occupe des ſignes diagnoſtiques des maladies, ſeroit devenue infiniment compliquée & plus embarraſſante.

Le goût de multiplier les eſpèces des maladies commença avec la renaiſſance des Lettres en Europe, à une époque où la grande vénération qu'on avoit pour *Ariſtote* avoit introduit ce jargon ridicule de fauſſe logique, qui conſiſtoit, à ſubtiliſer ſur-tout, & à employer des termes & des diſtinctions vuides de ſens. *Braſavola* établit deux cent trente-quatre eſpèces & complications différentes de maladies vénériennes, dans un gros volume écrit il y a deux cents ans. *G. Harvey* diviſe également le ſcorbut en une multitude d'eſpèces. *Taylor*, fameux Oculiſte & Empirique, fait deux cent quarante-cinq eſpèces différentes de maladies des yeux. *De Haen* voulant ſe moquer de ſes abſurdes diviſions, a dit, qu'il vouloit auſſi eſſayer d'établir deux cent cinquante eſpéces d'Epilepſie. On peut en dire autant de la manie & de toutes les autres maladies.

Il existe plusieurs maladies, qu'on peut ranger dans la même classe ou le même ordre, parce qu'elles se ressemblent par les causes, les symptômes, le prognostique, la cure & d'autres circonstances. Telles sont, par exemple, les fièvres intermittentes & rémittentes, les inflammations locales internes, les hydropisies, les maladies propres aux femmes & aux enfans, certaines maladies chirurgicales, comme les plaies, les fractures, les luxations, les ulcères, &c. Il y a des principes généraux qu'on peut appliquer à toute une classe ou à tout un ordre entier : mais il existe aussi des maladies, qu'on ne peut définir d'une manière assez précise pour qu'on les range sous un article général; il est difficile de leur assigner une place, parce qu'elles n'ont aucune connexion avec les autres. Il est presque indifférent qu'on les classe ou non, pourvu qu'on puisse les distinguer par leurs symptômes diagnostiques & les caractériser par des signes assez précis. Rien ne seroit si facile que de forger des classes & des combinaisons monstrueuses de maladies, si l'on ne vouloit faire attention qu'à quelque ressemblance éloignée entre quelques-uns de leurs symptômes, à quelque rapport entre leurs sièges respectifs, ou à quelque analogie entre leurs causes fondée sur des notions théoriques & à d'autres circonstances de cette nature. Aussi les

Nosologistes ont-ils varié leurs classifications, chacun d'après les idées qu'il s'en étoit formées.

L'objet d'une classification est d'aider la mémoire, & de nous mettre à même d'acquérir des connoissances d'une manière plus aisée & plus expéditive ; en sorte qu'un ordre naturel, accompagné d'un petit nombre de caractères essentiels & faciles à retenir, suffise pour nous faire saisir promptement la nature d'une maladie, & la distinguer de toutes les autres sans nous tromper : c'est d'après ces avantages qu'on doit juger de la bonté d'un Système Nosologique. S'il étoit possible de distinguer les maladies avec certitude par un simple symptôme, ce seroit un avantage inappréciable, qui serviroit à abréger le travail & la dépense des études médicinales ; mais c'est précisément, si je ne me trompe, un des écueils, contre lesquels plusieurs Nosologistes modernes ont échoué : à force de retrancher en dépit de la Nature les symptômes essentiels, ils ont rendu méconnoissable le genre de chaque maladie; ils l'ont changé en vrai squelette, où l'on ne peut plus distinguer les traits ou les caractères qui le distinguent. D'autres ont distrait l'attention de leurs lecteurs, par une énumération ennuyeuse de signes, dont la plupart sont accidentels, & n'accompagnent pas toujours la maladie. On peut donner la descriptiou exacte d'un arbre, sans

compter toutes ses branches & toutes ses feuilles, ou d'une tête, sans compter tous les cheveux qui la couvrent. Dans certaines maladies fébriles & nerveuses, il n'y a presque aucune fonction du corps qui ne soit dérangée : mais il n'est point du-tout nécessaire, qu'on répète à tout moment tous les symptômes qui résultent de ce désordre général ; une pareille description nous exposeroit à perdre de vue les principaux symptômes diagnostiques de la maladie. Les Nosologistes modernes se sont souvent jetés dans les extrêmes, & ils ont plus d'une fois composé de pures nomenclatures.

Si dans certaines Nosologies, les caractères des genres sont trop concis, & pour ainsi dire mutilés, il y en a d'autres qui dans leurs divisions en classes, en ordres, en genres & en espèces, sont trop prolixes, & qui surchargent & fatiguent la mémoire par des distinctions futiles. On a abusé, ainsi que de plusieurs bonnes choses, de la *méthode*, en s'y attachant d'une manière trop rigoureuse & pédantesque. Les Nosologistes excessivement méthodiques, ont introduit dans les sciences des raffinemens que le bons sens désavoue. Semblables aux Artistes, qui croiroient perfectionner une machine en doublant & en triplant ses ressorts, ils ont quelquefois morcelé une simple maladie, en la divisant en différentes

eſpèces, de manière qu'on eſt embarraſſé d'en chercher les fragmens diſperſés parmi un grand nombre d'ordres hétérogènes. Leurs claſſes & leurs ordres, ainſi que le *Strictum* & le *Laxum* des anciens Méthodiques, ſont ſouvent trop forcés & s'écartent trop de la Nature, en embraſſant des maladies qui diffèrent eſſentiellement par leur nature, leurs cauſes, ainſi que par la méthode du traitement qu'elles exigent; & juſques dans les caractères généraux de pluſieurs de leurs claſſes, on trouve des erreurs eſſentielles.

Un autre défaut chez la plupart des Noſologiſtes, c'eſt de n'avoir point diſtingué avec plus de ſoin les maladies les plus fréquentes & les plus funeſtes à l'eſpèce humaine. Il eſt abſurde de ſe donner la même peine pour caractériſer les cors, les verrues & d'autres objets auſſi peu importans, que pour décrire les fièvres rémittentes & malignes, la petite vérole, les phthiſies, &c. On devroit auſſi décrire & diſtinguer avec plus d'exactitude les maladies qui ſe confondent aiſément avec d'autres; & il y a certaines maladies dangereuſes, dont il faudroit remonter juſqu'à la première ſource, pour pouvoir les étouffer dans leur berceau. *Boerhaave*, *Hoffmann*, & pluſieurs autres Auteurs ſyſtématiques des temps modernes, ont conſacré une

classe séparée aux maladies des femmes, & une autre à celles des enfans ; cependant la plupart des Nosologistes, en abandonnant l'ordre de la Nature, n'ont point tiré de la foule des autres maladies, le grand nombre de maux qui affligent le sexe & les enfans, & qui placés séparément en deux classes au-devant du tableau, auroient été plus saillans & plus faciles à distinguer. Il seroit peut-être aussi plus utile de marquer dans un ordre chronologique les différens termes synonymes, dont les Ecrivains célèbres se sont successivement servis pour désigner la même maladie.

Les Nosologistes ont encore mal-à-propos augmenté le nombre des termes techniques de la science, qui ne servent qu'à embrouiller & à obscurcir toutes les branches de la Médecine. *Sauvages* à donné à un de ses ordres le nom d'*Halluciationes*, *& Morositates*. Il y a chez *Vogel* des maladies appellées *Allotriophagia*, *Sparganosis*, *Haematosis*, *Acatapofis*, & *Carebaria*. Les Grecs mêmes, s'ils revenoient au monde, feroient bien embarrassés de déchiffrer le sens & l'étymologie de pareils noms. Si le goût pour les Nosologies, & cette affectation ou plutôt cette licence des nouveaux termes continuent encore pendant un siècle, il est à craindre qu'une assemblée de Méthodiques-Nosologistes ne forme une nouvelle langue, &

une

une nouvelle orthographe médicale, & que tous les anciens livres de Médecine ne deviennent pour nous inintelligibles.

J'obſerverai, pour excuſer la critique que je viens de faire de quelques célèbres Noſologiſtes, que j'ai ſuivi l'exemple des Grammairiens. Ceux-ci penſent qu'il n'y a point de moyen plus efficace & plus expéditif pour enſeigner les principes de la Grammaire, & les règles d'écrire une langue avec clarté, que de mettre ſous les yeux les fautes commiſes par les Auteurs claſſiques de cette langue. La nature de cet Abrégé ne me permet point d'entrer dans de plus grands détails ſur ce ſujet. D'ailleurs, on ſuivra avec infiniment moins de difficulté le petit nombre d'obſervarions que j'ai faites, que ſi je m'amuſois à préſenter pour ainſi dire en miniature les traits généraux d'une claſſe entière d'Ecrivains.

Pour faire connoître les Auteurs diſtingués du dix-huitiéme ſiècle, je vais les ranger dans des articles ſéparés; dans leſquels je n'obſerverai d'autre ordre, que celui qui réſulte d'une reſſemblance quelconque des ſujets qu'ils ont traités. Un article ſera deſtiné aux Œuvres mêlées, ou aux livres écrits ſur divers ſujets.

A. Pitcairn, *Elementa Medicinae;* J. Allen, *Synopſis Univerſae Medicinae Practicae;* Juncker, *conſpectus Therapiae generalis;* F. Home, *Principia Me-*

dicinae; la *Médecine de Londres;* G. Fordyce, *Elémens de Pratique;* W. Cullen, *le même;* J. Gregory, *le même;* Vogel, *Praelectiones de cognoscendis & curandis corporis humani affectibus;* G. W. Wedel, *Pathologia;* H. D. Gaubius, *Institutiones Pathologicae.*

F. Torti, *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas;* R. Manningham, *sur la fièvre lente (de febricula);* J. Huxham, sur divers sujets, tels que la *Pleurésie*, la *Péripneumonie*, les *fièvres malignes nerveuses*, la *petite-vérole*, & le *mal de gorge gangréneux;* J. Fothergill, *sur le mal de gorge gangréneux;* Helvetius, *de variolis;* Hillary, sur le même sujet, *sur les maladies des Barbades*, & *sur l'air;* Rutty, *Histoire de l'air*; G. Cleghorn, *sur les maladies épidémiques de Minorque;* J. Roger & M. O'Connel, *sur les fièvres épidémiques de Cork;* J. Sims, *sur les maladies épidémiques;* Clarke, *sur les maladies des longs voyages à l'Inde.*

G. Cheyne, *sur la goutte*, & *sur les maladies hypochondriaques & hystériques;* B. Mandeville, *sur les maladies hypochondriaques & hystériques.* G. Musgrave, W. Cadogan, Williams, & Grant, *sur la goutte;* N. Robinson, *sur le mal de rate & les vapeurs;* R. Whytt, *sur les maladies nerveuses & hypochondriaques;* P. Sachini, *de eruditorum morbis;* Tissot, *Avis au peuple, des maladies des gens du monde*, & *de celles des gens de lettres;* G. C.

Schellhammer, *de humani animi affectibus, & inde expectandis in corpore bonis malisque;* Battie, *sur la folie;* Senac, *Traité du coeur.*

J. Floyer, *sur l'asthme;* J. Millar, *sur l'asthme & la coqueluche;* R. Blacmore, *sur la consomption;* R. Ruſſel, *de tabe glandulari, seu de usu aquae marinae in morbis gladularum.*

Brouvet, B. Meibomius, G. Amstrong, & *W. Moss,* ont écrit *sur les maladies des enfans* (1).

Le Clerc, S. Coulet, Andry, & *Van-Doeveren, sur les vers des intestins du corps humain.*

Quant aux *maladies vėneriennes*, le dix-ſeptième ſiècle en préſente un grand nombre d'Ecrivains, mais fort peu de découvertes eſſentielles, concernant leur cure. Dans notre ſiècle, *J. Astruc*, a raſſemblé dans deux volumes *in*-4°. les noms de tous les Auteurs qui avoient traité cette matière, & preſque toutes les obſervations eſſentielles de pratique, relatives aux ſymptômes & à la cure de ces maladies. On les guérit aujourd'hui ſans ces violentes ſecouſſes qu'on faiſoit autrefois éprouver à la conſtitution, par la ſalivation & la ſueur copieuſes, qui devenoient ſi funeſtes à un grand nombre de malades. A

(1) Et en dernier lieu Roſenſtein & Underwood ont écrit ſur les maladies des enfans, l'un en Suédois & l'autre en Anglois : on les a traduits tous les deux en François.

moins que le cas ne soit extrêmement virulent, nous poussons rarement l'usage du mercure au point d'exciter la salivation. Nos remèdes en général sont, les frictions mercurielles, les pilules de mercure crud, celles de calomelas, ou une solution de sublimé corrosif, avec les décoctions de gayac & de salsepareille. Je n'abuserai point de la patience du Lecteur, en lui présentant une longue liste d'Ecrivains sur les maladies vénériennes. Nous en avons un grand nombre de Traités publiés par des Empiriques, dont la plupart, semblables aux insectes de l'été, ne font qu'un bruit passager, & vont bientôt s'ensevelir dans l'oubli qu'ils méritent.

J. La Bruyere écrivit *sur l'incertitude des signes de la mort.* Les Sociétés Philantropiques de Hollande & d'Angleterre ont publié différens Mémoires *sur la manière de ramener à la vie les personnes noyées.* Nous avons un Traité de *W. Cullen* sur le même sujet (1). On est à présent revenu des fausses

(1) La Méthode de rappeller à la vie les Noyés date du dix-septième siècle; le premier ouvrage écrit en Allemand sur cette matière, est de Sebastien Albinus. Voyez *l'Introd. in Histor. Médic. Litter.*, de Blumenbach pag. 307. A la Société d'Amsterdam pour sauver les Noyés, établie en 1767 & à celle de Londres, établie en 1774 sous le nom de *Human Society*, il faut ajouter celle de Paris, fondée en 1772 sous le nom d'*Etablissement en faveur des Noyés.*

idées sur les poumons & l'estomac, qu'on regardoit comme remplis d'eau dans de pareils accidens, ainsi que du rude traitement qu'on faisoit essuyer aux Noyés, en les suspendant la tête en bas. On en a sauvé un nombre considérable par la chaleur, les frictions continuelles, l'insufflation d'air dans les poumons, & la fumée du tabac introduite dans l'anus.

Je rapporterai sous l'article d'Œuvres mêlées, De Haen, *ratio medendi;* C. Letsom, *Mémoires de Médecine ;* D. Monro, *sur l'hydropisie ;* Young, *sur les effets de l'opium* (1) ; Nihell, *crises prédites par le pouls* (2) ; Percival, *Essais de Médécine* ; Aitkin, *Idées sur les hôpitaux ;* N. Robinson, *sur la pierre & sur la gravelle.* G. Baker, *sur la colique*

---

(1) Nous avons déjà observé à la note pag. 316, que Trallès a aussi écrit sur l'*Opium.* Leigh a depuis peu publié un petit Traité sur le même sujet. Cette drogue mérite d'autant plus l'attention & les recherches des Praticiens, qu'il semble qu'on peut l'administrer dans plusieurs maladies : on l'a de nos jours employée dans les fièvres intermittentes & dans la vérole.

(2) On ne peut parler de l'ouvrage de Nihell sur le pouls, sans se rappeller Solano de Luque, Médecin Espagnol qui l'a précédé dans cette doctrine, par un ouvrage Espagnol publié en 1737, *in-fol.*, & dont celui de Nihell n'est qu'un abrégé. A ce dernier Auteur succédèrent de Bordeu qui a également traité cette matière dans ses *recherches sur le Pouls par rapport aux Crises,* Strack, connu par divers ouvrages de Pratique ainsi que par

& *sur le poison de plomb ;* Bianchi, *Historia Hepatis ;* Mudge, *Description d'un Inspiratoire pour introduire des vapeurs médicamenteuses dans la bouche & dans les poumons* (1).

Pour la Médecine & la Chirurgie légale, nous avons *F. Fidelis, P. Amman, M. Alberti*, & *J. Bohn*(2).

G. Fuller a écrit *sur l'utilité de l'exercice ;* G.

---

un Traité sur le pouls, & Fouquet, auteur de l'*Essai sur le Pouls*. La Science Sphygmique, négligée par Hippocrate, exposée très en détail par Galien, a été dans ce siècle ressuscitée avec une espèce d'enthousiasme, que le temps & des observations multipliées pourront seuls détruire ou justifier. Les Médecins Chinois sont, à ce qu'on dit, très minutieux dans l'examen du pouls.

(1) On peut voir dans la *Médecine Domestique* du Docteur Buchan, traduction Françoise, Table des Matières, à l'article *inspiratoire*, la description détaillée de cet instrument, au moyen duquel on peut faire passer dans la gorge, dans la trachée artère & dans les poumons, un air chargé de vapeurs humides ou de particules propres à guérir les différentes affections de ces parties.

(2) Nous avons parlé de Fidelis à la note de la pag. 338. J. Bohn, dont l'Auteur a fait déjà mention à la page 339, mourut en 1718. Ses ouvrages ont été publiés en partie dans le dix-septième & en partie dans le dix-huitième siècle. Welsch que jai déjà placé parmi les Praticiens du dix-septième siècle (à la note page 339), a aussi écrit sur la Médecine Légale. Chr. Got. Buttner a publié différens Traités sur la même matière dans le courant de notre siècle. Schlegel a recueilli & publié différens opuscules de Médecine Légale sous le titre *Opuscula ad Medicinam forensem spectantia*, Lips. 1785. 6 vol. *in*-8°.

Cheyne, *sur les moyens de conserver la santé & de prolonger la vie*, &c.; J. Arbuthnot, *sur le régime & sur les alimens ;* N. Andry, nous a donné un *Traité des alimens ;* J. Armstrong, l'*Art de conserver la santé ;* Barry, a écrit *sur les vins* (1); Tissot & D. Buchan, *sur la Médecine Domestique.*

J. Furstenau, a publié un *Traité de desideratis Medicis*; J. Gregory, *sur les devoirs du Médecin ;* nous avons aussi un ouvrage intitulé le *Machiavel en Médecine* (2).

---

(1) J'ajoute aux Auteurs diététiques, Neumann, dont j'ai déjà parlé à la note page 316, Lorry, auteur du Traité *sur l'usage des Alimens, pour servir de commentaire aux Livres Diététiques* d'Hippocrate, Richter, connu par ses *Præcepta diætetica*, Plenck par sa *Bromatologia*, & Zuckert par divers Traités Diététiques, qu'il a publiés en Allemand.

(2) L'*Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en Médecine*, est un Ecrit Satyrique composé par la Mettrie, & publié en 1748 en 3 vol. *in*-12. Aux Ecrivains praticiens du dix-huitième siècle, on peut encore ajouter Buchner, Carl, Hecquet, patron de la Saignée, & peint par le Sage dans son Gilblas sous le nom du Docteur *Sangrado.* Silva & Andry ont écrit contre Hecquet au sujet de la Saignée. Quesnay est également connu par ses écrits sur la Saignée, mais plus encore par ses écrits politiques, qui lui assignent le premier rang parmi les *Economistes*. Schrœder, qui nous a laissé d'excellentes dissertations Académiques sur différens sujets de pratique, Werlhof, dont j'ai parlé à la note pag. 299. Eller, Ludwig, Quarin, Medicus, Zimmermann, Piquer, Kæmpf, connu par sa nouvelle Méthode de traiter les affections Hypochondriaques, Unzer, Klœkhof, Valcarenghi, Cotunnius, & Sarcone sont

La *Médecine-Vétérinaire* a eu également ses Ecrivains. *Gibson* & *Bartlet* ont écrit *sur les maladies de Chevaux*. Pour celles des Moutons & du gros Bétail, on trrouve différens Auteurs dans la collection de *Haller*, & dans un ouvrage périodique écrit en Italien sous le titre de *Giornale de Litterati* (1).

des Ecrivains célèbres du dix-huitième siècle, ainsi que Stoll, que la mort a trop tôt enlevé à la Médecine, & Selle qui honore notre siècle, & qui honorera une grande partie de celui qui va lui succéder, si les vœux de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la Science, sont exaucés. On ne doit pas oublier l'Abbé l'Epée, qui de nos jours a perfectionné au grand avantage de l'humanité malheureuse, un Art déjà connu depuis le dernier siècle : L'ouvrage de J.-C. Amann intitulé, *Méthodus qua quî surdus natus est, loqui discere possit* (Voyez pag. 336), fut publié à Amsterdsm en 1692, *in*-12. D'autres attribuent cette découverte à Wallis. Feyjoò dans ses *Cartas Eruditas*, Tom. III. Madrid 1754 pag. 349, en fait honeur à un Bénédictin Espagnol. Buchner, dont je viens de parler au commencement de cette note, a aussi puplié en Allemand un *Traité sur le moyen de guérir les Sourds*, Hal. 1759.

(1) La Collection de plusieurs Ecrivains Vétérinaires Grecs, faite au dixième siècle par ordre de Constantin Porphyrogenete, Empereur de Constantinople (Voyez Fabricius, *Biblioth. Grec.* Tom. VI. pag. 494. sqq.), fut imprimée à Bâle en 1537, *in*-4°., après la publication de la traduction Latine de ces Auteurs, faite en 1530, par J. Ruellius. Vegece, (auteur du quatrième siècle), profitant des connoissances des Vétérinaires Grecs, composa les quatre livres de sa *Mulomedicina*. Après la renaissance des Lettres, le premier Ecrivain

On pourroit peut-être attribuer à ma négligence ou à mon ignorance, de n'avoir point parlé plus en détail de la *Pathologie* de *Gaubius*; livre qui sert aujourd'hui de texte aux leçons de plusieurs Universités (1). J'ai long-temps considéré les divers Systêmes de Pathologie, sans en excepter celui de mon ancien & savant maître

---

Vétérinaire est Laurent Rusius, auteur du seizième siècle : son *Hippiatria* est imprimé à Paris 1531, *in-fol.* François de la Reyna, publia son Traité Espagnol intitulé *de Albeyteria* en 1564. (Voyez la note pag. 245.). *Ingrassias*, célèbre Anatomiste, publia en 1568, un Traité, intitulé : *quod Veterinaria Medicina formaliter una eademque cum nobiliore hominis sit*; vraisemblablement dans la vue de combattre les préjugés qui s'opposoient aux progrès d'un Art, qui perfectionné pourroit contribuer au bonheur de l'homme. Charles Ruinus & J. Heroard publièrent à la fin du même siècle l'Anatomie du Cheval. Ramazzini & Lancisi ont fait connoître au commencement du dix-huitième siècle l'Epizootie des Bœufs. Paulet a aussi écrit sur *les maladies Epizootiques*; & Krunitz a donné en Allemand, un Catalogue des principaux Ecrits sur cette matière. Erxleben a publié dans la même langue différens Traités Vétérinaires; et Stubbs a enrichi l'Anatomie comparée, par un ouvrage Classique qu'il a publié en Anglois sur l'*Anatomie du Cheval.* La Fosse, Bourgelat & Vitet sont très-connus parmi les Ecrivains Vétérinaires de la France. On peut ajouter à tous ses écrits l'*Exposé des moyens curatifs & préservatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes*, par Vicq-Dazyr, Paris 1776, *in-8°.*

(1) Nous avons une Pathologie plus récente, publiée par Nietzki, sous le titre d'*Elementa Pathologiæ universæ.*

Gaubius, comme des ouvrages imparfaits. Ils ſont en général trop pleins de ſubtilités pour la pratique de la Médecine, & ſe reſſentent encore des rêveries des Médecins Galéniſtes, Chymiſtes & Mécaniciens.

La Pathologie des maladies, dépendantes de cauſes externes ou internes, eſt ſans contredit beaucoup plus éclaircie & mieux entendue par les Modernes; mais ces progrès, il faut l'avouer, n'ont pas avancé nos connoiſſances dans la *Méthode de la cure*. C'eſt une eſpèce de proverbe, fort accrédité parmi le vulgaire : *raconte au Médecin ta maladie, il en trouvera bientôt le remède.* Cela peut-être vrai dans certains cas; il eſt faux dans beaucoup d'autres. Les Auteurs ſe ſuivent les uns les autres, & nous recommandent de perfectionner l'Hiſtoire des maladies; *multipliez les obſervations* eſt le cri général. Cependant nous avons de très-bonnes hiſtoires de la goutte, de la pierre, des maladies conſomptives, de l'aſthme, de la peſte, de l'épilepſie, de l'apoplexie, de la paralyſie, de la manie, des maux de tête, des ſcrofules, de l'hydropiſie, du cancer, de la gangrène, de la mortification, &c. Pour combattre avec plus de ſuccès les maladies & la mort, il ne nous manque aujourd'hui que des remèdes, des remèdes, & encore des remèdes. Notre méthode & nos moyens les plus efficaces de trai-

ter les maladies que je viens de nommer, n'ont point un grand avantage sur ceux des Anciens : c'est pourquoi je n'ai guère insisté ou plutôt j'ai gardé le silence sur cette partie de la pratique moderne.

ART DES ACCOUCHEMENS.

Il n'existe parmi les anciens Médecins Grecs, Romains, ou Arabes, aucun traité qu'on puisse appeller un systême complet & régulier sur l'Art des accouchemens, encore moins sur les maladies des enfans. *Hippocrate* parle trés au long des maladies des femmes ; mais ses préceptes concernant les accouchemens, ainsi que ceux d'*Aétius*, ne sont que les préceptes d'un Art qui étoit encore dans l'enfance.

Ambroise Paré, Chirurgien François du seizième siècle, est parmi les Modernes un des premiers qui aient réformé & avancé l'Art des accouchemens (1). La plupart des Ecrivains célèbres sur

---

(1) On peut regarder Rhodion (ou Rosslin), Médecin du seizième siècle, comme le restaurateur de l'Art des accouchemens après la renaissance des Lettres. Le même siècle vit paroître les Traités de Rueff, Médecin de Zurich, & de Reif, Médecin de Strasbourg, sur le même sujet. Rousset, grand défenseur de l'opération Césarienne, & Guillemeau, disciple d'Ambroise Paré, appartiennent au même siècle, qui

cet Art, qui ont succédé à cet Auteur, sont des François ou des Anglois. *Haller* observe, qu'en 1627 il n'y avoit à Rome qu'un seul Accoucheur. Nous pouvons aujourd'hui citer un nombre considérable de ces Artistes qui pratiquent en Angleterre.

L'objet principal de l'Art des accouchemens chez les Modernes, consiste à décrire la structure du bassin, par où l'enfant doit passer avant la délivrance; celle des parties naturelles de la femme; les signes de la grossesse; le mécanisme de la génération, de la nutrition, du développement graduel & de la forme du fétus; celui de l'accouchement tant naturel qu'artificiel; les causes des accouchemens laborieux, & les secours nécessaires qu'on doit donner dans de pareils cas; les maladies particulières aux femmes avant & pendant la gestation, celles qui suivent l'accouchement, ainsi que les maladies des en-

---

nous offre encore la fameuse Collection des différens Auteurs, Grecs, Arabes & Latins, Anciens & Modernes qui avoient écrit sur les maladies des femmes, & sur-tout des femmes enceintes ou en couche. La première Edition de cette collection, publiée en 1566, *in-4°.*, est due à Wolf; la seconde à Caspar Bauhin, en 1586, *in-4°.*; Spachius, que M. Black place parmi les Accoucheurs du seizième siècle, publia la troisième avec des additions considérables, en 1597, *in-fol.* Voyez Fabricius, *Biblioth. Græc.* vol. XII, pag. 700. sqq.

ſans & leur cure. On voit que toute la ſcience de l'accoucheur n'eſt compoſé que de matériaux empruntés de l'Anatomie & de la Médecine pratique. L'Art des accouchemens forme aujourd'hui un cours régulier de leçons Académiques, dans pluſieurs Univerſités, où l'on explique le mécaniſme du *part* avec toutes ſes variations poſſibles ſur des pièces qui repréſentent la mère & l'enfant.

Les cauſes des accouchemens laborieux ſont en très-petit nombre, & dépendent de la mère ou du fétus. Ce dernier peut ſe trouver dans une poſition contre-nature, être trop volumineux, avoir une hydropiſie de tête, ou être mort; la mère de ſon côté peut avoir un baſſin trop étroit ou mal conformé, des vices de l'utérus ou du vagin, être d'une complexion trés-foible, &c.: toutes ces circonſtances peuvent rendre un accouchement laborieux.

Les maladies dangereuſes qui accompagnent ou qui ſuivent le part, ſont également en petit nombre : telles ſont les flux exceſſifs, les fièvres de lait, les inflammations de la matrice & du péritoine, la ſuppreſſion du lait, & ſes dépôts ſur quelque organe vital, la ſuppreſſion ſoudaine des lochies, la fièvre miliaire, & quelquefois, mais rarement, une fièvre maligne & contagieuſe.

Les Ecrivains célèbres qui ont traité de l'Art des accouchemens pendant le dix-ſeptième ſiècle, ſont, *C. Viardel*, *Chamberlayne*, & *F. Mauriceau.* Ce dernier publia un peu après le milieu de ce ſiècle en deux volumes *in*-4°. tout ce qui concerne l'Art des accouchemens. *Chamberlayne* de Londres; inventa une nouvelle eſpèce de forceps, qui demeura pendant quelque temps comme un ſecret dans ſa famille, mais qui fut enſuite décrit & publié par *Chapman* & *Giffard.* Lorſque l'enfant préſente la tête la première, le travail devient quelquefois trop difficile, la Nature n'eſt point en état de pouſſer l'enfant, & les forces de la mère s'épuiſent. Dans cette occaſion la main ſeule de l'Accoucheur peut ſouvent ſuffire pour aider la Nature : les bandes (1) des Anciens étoient d'une application difficile, & ſouvent elles ne produiſoient aucun effet; cette difficulté donna lieu à l'invention du forceps, qu'on perfectionna graduellement dans la ſuite. L'uſage de cet inſtrument conſiſte à ſaiſir la tête de l'enfant, à l'extraire de cette manière ſans lui cauſer la moindre léſion (2).

Le dix-huitième ſiècle nous préſente différens

---

(1) Voyez la not. 2 à la pag. 177.

(2) Le dix-ſeptième ſiècle préſente encore deux célèbres Accoucheurs, Louiſe Bourgeois (ou Bourſier), élève d'Am-

Auteurs, qui ont publié des traités & des systêmes d'accouchemens. Tels sont, *Chapman*, *Giffard*, *H. Deventer*, *G. La Motte*, & *Levret*. Nous avons un Abrégé de cet Art, publié par *Manningham* : & un systême complet & incomparable, composé par *W. Smellie*, qui perfectionna aussi le forceps. Il n'y a pas long-temps que *J. Forster* a publié un Abrégé systématique d'accouchemens; *A. Hamilton* en a composé un pareil, dépouillé de tous les termes de l'Art, afin de le rendre intelligible aux femmes. *J. Leake* a écrit sur les maladies des femmes enceintes & des femmes en couche. *Astruc*, que nous avons déjà cité, avoit déjà composé un traité des maladies des femmes en général (1).

Ce qu'on appelle *opération Césarienne* consiste

---

broise Paré, & qui a écrit en François, & Justine Siegmund (née Dieterich) qui publia en 1692, un Traité en Allemand intitulé : *Brandeburgische Hofwehemutter.* On ne doit point passer sous silence Roonhuysen, célèbre accoucheur Hollandois de ce même siècle.

(1) Denys, Médecin Lithotomiste & Accoucheur Hollandois, que M. Black place parmi les Chirurgiens (plus bas), Rœderer, Professeur de Gottingue, connu par ses *Elementa Artis obstretriciæ*, &c., & Puzos, Chirurgien de Paris, dont nous avons un *Traité des Accouchemens*, sont aussi des Ecrivains du dix-huitième siècle; auxquels la postérité ajoutera Baudelocque, célèbre Accoucheur de Paris, connu par son *Art des accouchemens.*

dans une incision faite à la matrice à travers les muscles abdominaux d'une femme enceinte, qu'on ne peut accoucher d'aucune autre manière par les voies naturelles. Les Anciens ne pratiquèrent jamais cette opération, si ce n'est immédiatement après la mort de la mère, dans la vue de sauver s'il étoit possible, son fruit. Les Chirurgiens & les Accoucheurs modernes ont hasardé cette terrible opération pour sauver l'enfant & la mère, dans les cas où celle-ci étoit rachitique, ou si mal conformée, que la voie par où l'enfant doit passer étoit presque fermée par la projection des os. Dans une si désespérante extrémité, on a depuis quelque temps tenté & recommandé une autre opération, qui consiste à séparer par un instrument tranchant les os du bassin à la partie antérieure & inférieure de leur connection (1). Je ne dirai rien en faveur de ces horribles opérations; heureusement ce ne sont que des phénoménes presque aussi rares que les tremblemens de terre. On a peut-être réussi dans un petit nombre de cas à prolonger par ces sortes de boucheries la vie de

(1) C'est ce qu'on appelle la *Section de la Symphyse des os pubis*. Ceux qui désirent connoître l'Histoire de cette découverte due au Docteur Sigault, peuvent consulter le 49 vol. du *Journal de Medecine*.

de

quelques individus du ſexe, qui n'ont eu enſuite qu'une exiſtence malheureuſe ; mais il eſt à craindre que ces opérations ne tournent par leurs conſéquences au déſavantage du Public ; qu'elles ne contribuent à éteindre toute ſenſibilité, & à exciter une émulation barbare ; & qu'elles ne deviennent pour les hommes ignorans & téméraires des exemples très-dangereux. il y a lieu de croire que pluſieurs femmes ont péri avec leurs fruits, victimes des inſtrumens des Accoucheurs, qui par ignorance ou par vanité ſe ſont empreſſés de faire parade de leur adreſſe ſans attendre les efforts ſalutaires de la Nature.

La dernière obſervation que je dois faire au ſujet de l'Art des accouchemens, c'eſt d'exprimer mes vœux pour qu'on établiſſe dans toutes les grandes villes de l'Europe, des Ecoles deſtinées à former des femmes à cet Art & à les autoriſer à pratiquer les accouchemens. C'eſt ſans contredit la Nature qui fait les principales fonctions dans le part ; mais la Nature eſt auſſi ſujette à des erreurs, & a ſouvent beſoin qu'on l'aide & qu'on la dirige. Dans ce cas l'ignorance peut la troubler & l'égarer de plus en plus. Il eſt on ne peut pas plus abſurde d'imaginer, qu'on peut apprendre l'Art des accouchemens, comme par inſpiration, par ſa ſeule expérience & ſans être inſtruit par perſonne, tandis que le métier

le plus groffier exige quelques années d'apprentiffage. On peut regarder avec jufte raifon ce défaut de police comme un obftacle à la population.

CHIRURGIE.

La *Chirurgie*, en ne prenant ce terme que dans fon acception précife, s'occupe principalement des plaies, des fractures, des luxations, des abfcès, des ulcères, des différentes opérations manuelles, des inftrumens & des bandages ; ce font les objets dont traitent les fyftêmes généraux de cet Art.

Parmi les écrits chirurgicaux des Anciens qui font parvenus jufqu'à nous, il n'y a que ceux d'*Hippocrate*, de *Celfe*, de *Galien*, de *Paul* d'Egine d'*Albucafis*, qui poffèdent un mérite réel. Après les Arabes, on n'a commencé à faire de nouvelles découvertes en Chirurgie, que dans l'intervalle des derniers trois cents ans. Je ne connois même aucun célèbre Ecrivain Chirurgien en Angleterre avant les derniers cent trente ans qui ont précédé l'époque où j'écris. *Heifter* obferve « qu'en Allemagne, toutes les opérations » chirurgicales étoient abandonnées aux Empi» riques, même jufqu'au commencement du dix» huitième fiècle : le refte fe contentoit de traiter » une plaie, d'ouvrir une veine ou un abfcès,

» de réduire un os luxé ou fracturé; mais ils ne » se hasardoient presque jamais à faire une opé- » ration difficile ». Le même Autenr parle aussi de leur ignorance profonde dans la langue Latine.

Le premier ouvrage chirurgical du seizième siècle (1) qui mérite d'être distingué, est celui de *J. Carpi*; mais il a été éclipsé par ceux des Ecrivains qui lui ont succédé. *Fabrice* d'*Aquapendente*, Auteur Italien, publia un Systême de Chirurgie, qui renferme la description des différentes maladies, accidens & opérations. *Boerhaave* en parlant de cet Ecrivain, dit : *ille superavit omnes, & nemo illi hanc disputat gloriam; omnibus potius quam hocce carere possumus. Ambroise Paré*, contemporain d'*Aquapendente*, enrichit la Chirurgie de plusieurs découvertes importantes, qu'on trouve dans sa collection des cas des plaies, de fractures & d'autres accidens qui arrivent en temps de guerre. Cette partie de Chirurgie militaire ne pouvoit être que défectueuse chez les Anciens, qui ignoroient la poudre à canon & les armes à feu. *Paré* prétend avoir inventé le premier la

(1) Nous avons indiqué à la pag. 201 not. 2 les Chirurgiens qui ont précédé cette époque.

manière de coudre, ou de lier par une aiguille enfilée de soie cirée, les extrémités des grosses artères à la suite de l'amputation de quelque membre. Cependant la ligature des vaisseaux sanguins est une pratique renouvellée des Anciens, qu'on avoit négligée dans les temps d'ignorance en lui substituant le fer chaud, les cautères & les forts astringens. *B. Maggius* & *Botal* publièrent des traités sur la cure des plaies faites par des armes à feu; & *J. A. à Cruce* un Systême de Chirurgie (1).

La Chirurgie s'enrichit encore au dix-septième siècle par différens ouvrages, & différentes observations détachées. Les principaux Ecrivains de cette époque, sont, *M. A. Severin*, *V. Vidius*, *R. Wiseman*, *Le Clerc*, *J. Scultet*, *J. Manget*, *C.*

(1) Le seizième siècle nous offre encore Brunschwig, le premier parmi les Allemands qui ait écrit en Langue Allemande des Institutions de Chirurgie, Wurz, Chirurgien de Bâle, Jean de Vigo, dont M. Black a déjà parlé à la pag. 219, Bartisch, oculiste de Dresde, Fioravanti & Arcæus, tous deux connus par les baumes qui portent leurs noms, & enfin Tagliacocci, professeur de Médecine & de Chirurgie, à Bologne sa patrie, & très-fameux par son livre, *de curtorum Chirurgia per insitionem*, liv. II Venet. 1597, *in-fol.* où il enseigne la Méthode de rétablir le nez, les oreilles, les lèvres &c. en cas de mutilation, moyennant des morceaux de peau pris du bras.

Magati, *Spigel*, *F. de Hilden*, *T. Bartholin*, & *P. de Marchettis* (1).

Le dix-huitième siècle nous présente plusieurs Ecrivains célèbres qui ont fait des découvertes importantes en Chirurgie. Dans l'opération de la taille, telle qu'on la trouve décrite dans *Celse*, le rectum & souvent les vaisseaux spermatiques étoient blessés, ce qui entraînoit des fistules, ou l'abolition de la puissance génératrice. Ainsi les Modernes ont inventé trois méthodes de Lithotomie, différentes de celles de *Celse*. La première & la plus ancienne consiste à introduire un cathéter dans la vessie, & à faire une incision sur cette dernière en suivant la direction du cathéter. *J. De Romanis*, Chirurgien Italien, fut l'inventeur de cette opération, dont on trouve la description publiée par son disciple *Marianus*. Une autre méthode postérieure à la première consiste à attendre que la vessie soit bien distendue & élevée par l'accumulation de l'urine (2), & à y faire ensuite une incision à travers les

(1) C'est encore dans le dix-septième siècle que Purmann, très-habile Chirurgien Allemand, expérimenta sur son corps l'infusion des remèdes par les veines, de laquelle M. Black a parlé à la page 339. Solingen, auteur Hollandois du même siècle, écrivit sur la Chirurgie & l'Art des accouchemens.

(2) Ou bien, sans attendre l'accumulation de l'urine, on y pousse lentement de l'eau tiède à l'aide d'une Seringue.

muscles abdominaux immédiatement au-dessus du pubis. Celle-ci porte le nom de *haut-appareil*, comme la première celui de *grand-appareil*, la méthode de *Celse* n'étant connue que sous le nom de *petit-appareil*. Un Moine François, nommé *Frère-Jacques*, fut l'inventeur d'une troisième méthode un peu différente de celle du grand-appareil. Elle consistoit à faire une incision oblique & d'un côté de l'urètre, en évitant autant qu'il étoit possible, de faire une trop grande ouverture du canal de l'urine. Toutes ces méthodes sont plus ou moins sujettes à des inconvéniens. *Frère-Jacques* étoit un homme téméraire & ignorant en Anatomie. De soixante sujets qu'il avoit opérés, il n'y en eut que treize qui furent parfaitement guéris, ving-cinq étant morts après l'opération, & le reste ayant gagné une incontinence d'urine ou des fistules. *J. Mery* fit dans le temps le rapport de la méthode & des succès du *Frère-Jacques*. Pour remédier aux inconvéniens de cette méthode, on inventa ensuite la sonde cannelée, afin de diriger avec plus de sureté le lithotome; un autre Chirurgien y ajouta le gorgeret tranchant: & moyennant ces correctifs, la méthode du *Frère-Jacques* est aujourd'hui considérée comme une des plus sûres & comme celle qui promet le plus de succès. *Douglas*, *Chefelden*, & ensuite *Le Dran* se donnèrent bien

des peines pour perfectionner l'opération de la taille. *J. Denys* a auſſi bien traité le ſujet de la pierre & la manière de l'extraire.

J. Petit, Profeſſeur de Paris, a publié un Traité des maladies des os, des fractures, des luxations & de la carie. *Boerhaave* en parlant de cet ouvrage, dit : *tractatus hic nunquam ſibi parem habuit. Petit* eſt auſſi l'inventeur du tourniquet à vis, qu'on peut ſerrer ou relâcher à volonté, & qui eſt d'un grand ſervice dans le fort des batailles, pour arrêter les hémorragies en comprimant les groſſes artéres. L'uſage des tourniquets ne fut connu que vers la fin du dix-ſeptième ſiècle. Les Anciens, lorſqu'ils avoient quelque amputation à faire, commençoient par faire une ligature bien ſerrée au membre qu'ils vouloient amputer, ou ils empoignoient & comprimoient à l'aide de la main les artères. Auſſi l'amputation des gros membres étoit-elle regardée chez eux comme une opération horrible, & devenoit ſouvent fatale. On a beaucoup recommandé dans ces derniers temps l'*agaric* de *chêne* comme un puiſſant ſtyptique dans les hémorragies des gros vaiſſeaux.

On trouve une deſcription complette des maladies & des opérations chirurgicales, ainſi que les planches des différens inſtrumens & bandages depuis le commencement du dix-huitième ſiècle

jusqu'à présent, dans divers Auteurs François, Anglois & Allemands, tels que *P. Dionis*, *De la Faye*, *J. Garengeot*, *H. F. Le Dran*, *Heister* & *S. Sharp*. Le Systême de Chirurgie d'*Heister* est renfermé dans deux volumes *in*-4°.. & commence par un long Catalogue d'Ecrivains. Outre un *Abrégé des Opérations Chirurgicales*, *Sharp* a publié un Traité, intitulé *Examen critique de la pratique de Chirurgie moderne*. On peut ajouter à ces ouvrages les *Observations de Chirurgie* par *Saviard*, & les *Institutions de Chirurgie* par *J. Z. Platner*. Quant aux plaies des armes à feu, & aux fractures, il faut lire *Ramby* & *Bromfield*. *Sharp* a inventé une nouvelle forme d'attèles pour contenir les os fracturés en place jusqu'à ce que le callus soit formé, & *Pott* l'a perfectionnée. Elles sont faites de carton collé, assez roide, mais pourtant flexible par la chaleur. Pour un membre fracturé il faut deux de ces cartons; dont l'un est garni avec des rangées longitudinales de petits boutons de cuivre, & l'autre avec des bandes latérales de cuir, de manière qu'en embrassant le membre, ils peuvent être serrés ou relâchés autant que la sensation du malade peut le permettre, sans déranger en rien la fracture. Outre l'avantage de pouvoir appliquer très-promptement l'appareil, dans les fractures des extrémités inférieures qui sont très-fréquentes, le membre

n'eſt point étendu & forcé comme autrefois à garder une poſition gênante, en portant tout ſon poids ſur le talon; au contraire la jambe repoſe dans ſa partie extérieure ſur l'une des deux attèles, doublée de flanelle, & le genoux peut être plus ou moins plié à volonté. Dans l'ancienne méthode, la jambe étendue en ligne droite & aſſujettie dans une boîte ou étui immobile, rendoit la gêne & la douleur du genou & du talon ſi inſupportables, que le malade en dépit de toutes les précautions faiſoit des efforts continuels pour tourner la jambe de l'un ou de l'autre côté. Je ne parle point des mouvemens convulſifs, ſi fréquens dans les cas de fractures, & qui devenoient plus violens dans une pareille poſition des muſcles, ni de la difformité qui en étoit la ſuite.

Gouch a bien mérité de l'humanité en inventant pluſieurs machines ingénieuſes, propres à tenir en place les os fracturés. Comme de pareils accidens arrivent ſouvent dans la vie, & ſurtout en temps de guerre, on doit ſavoir gré à ceux qui inventent des moyens d'y remédier. Il y a infiniment plus de ſavoir & d'adreſſe, à ſauver un membre fracturé qu'à le couper. Je ſens plus de plaiſir à la publication de nouveaux écrits & de machines ingénieuſes propres à ſauver les bras & les jambes, qu'à voir paroître de nouvelles

méthodes pour les amputer. La ſcie & le couteau ſont une horrible alternative, & nous n'avons déjà que trop d'ouvrages ſur l'amputation (1).

Un grand nombre de perſonnes ont traîné une vie miſérable, & pluſieurs ſont mortes dans des tourmens horribles à la ſuite des obſtructions de l'urètre & des fiſtules, dépendantes de gonorrhées véroliques ou d'autres cauſes. Pour remédier à de pareils accidens, les Modernes ont inventé & décrit avec plus ou moins d'exactitude dans la plupart des ſyſtêmes de Chirurgie, des *bougies* de différentes formes & faites de diverses matières. Dans ce ſiècle, *Daran* & *Goulard* ont écrit exprès ſur ce ſujet. Le traité de *Goulard* ſur les préparations de plomb, & leur utilité dans les inflammations externes, les foulures, les contuſions, & différens autres accidens, mérite auſſi d'être lu.

Pour prévenir la ſortie des *hernies inguinales*, les bandages modernes d'acier, autrement appellés brayers, ſont plus efficaces que les anciens. La *hernie congénitale* des enfans étoit obſcure avant l'époque où ont paru les écrits de

(1) Les vœux de M. Black ſont en partie accomplis par l'ouvrage que Bilguer a publié dans ce ſiècle, ſur l'inutilité de l'amputation.

Haller, de *Hunter* & de *Pott* (1). Ce dernier Auteur a publié d'excellens traités sur les hernies & sur l'hydrocèle.

Quant aux maladies des yeux & aux opérations chirurgicales qu'on pratique sur ces organes, les écrits les plus célèbres sont ceux de *Maitre Jean*, de *C. Saint-Yves*, de *M. Mauchard* & de *Taylor*. Un Chirurgien François, nommé *Daviel*, a substitué à la méthode d'opérer la cataracte par la dépression de l'humeur crystalline au fond de l'orbite, celle d'extraire en entier cette humeur par une incision faite à la tunique de l'œil. L'ancienne méthode avoit cela d'inconvénient que l'humeur rabaissée, remontoit

(1) On sait aujourd'hui que la Hernie congenitale, c'est-à-dire, ce contact immédiat des intestins & de l'epiploon avec les testicules dans le même sac connu sous le nom de tunique vaginale, est occasionné non par une rupture de ce sac, comme on le croyoit autrefois, mais par la descente des Intestins dans le scrotum, avant que l'orifice de la tunique vaginale soit fermé. Mais cette cause étoit connue de Galien, de l'aveu même de Camper, qui est aussi un de ceux qui se disputent l'honneur de cette découverte. Voyez *Comment. de reb. in Sc. Nat. & Medic. gestis* vol. IX. pag. 54. XI. pag. 288. XII. page 269. & XVI. page 579. En effet Galien dans ses *Administr. Anatom.* livre VI. Tome I. page 170 & 174 décrit cet orifice d'une manière trop claire pour qu'on puisse s'y méprendre. Ainsi les Modernes n'ont fait à cet égard, que tirer de l'oubli la véritable cause de la Hernie congénitale.

souvent & interceptoit de nouveau les rayons de la lumière (1).

Nous avons sur les dents, leurs maux, & les opérations qu'ils exigent de la part du Dentiste, ainsi que sur la dentition des enfans, deux excellens ouvrages; l'un écrit en François par *P. Fauchard*, & l'autre en Anglois par *J. Hunter*.

Les Anciens ne font aucune mention des dents artificielles; *Hippocrate* & *Celse* se contentent de conseiller qu'on remette sur-le-champ dans leurs alvéoles les dents saines qui viennent d'être détachées de la mâchoire par quelque accident. Les dents artificielles chez nous sont communément faites de la dent fort dure du Cheval marin. Une autre invention moderne, dont les avantages é alent malheureusement le nombre des inconvéniens qui peuvent en résulter, c'est de transp'anter des dents saines du même ordre & de la même forme prises d'un sujet, dans les alvéoles d'un autre sujet qui vient de perdre les siennes; on les y fixe en les attachant par un fil de soie ciré aux dents voisines, & elles y prennent racine dans l'espace de quelques semaines, à la faveur des gencives qui les embrassent & qui les serrent de tous côtés.

(1) Parmi les habiles Oculistes du dix-huitième siècle, il faut placer Jannin & Wenzel.

Parmi les ouvrages de la plupart des Anatomiſtes célèbres, dont j'ai parlé dans un des articles précédens, on trouve différentes obſervations chirurgicales ; mais il ſeroit inutile de répéter leurs noms en détail.

La grande ſupériorité des Modernes ſur les Anciens pour les connoiſſances anatomiques, ainſi que pour la conſtruction des Inſtrumens chirurgicaux, rend néceſſairement toutes leurs opérations plus ſûres & plus heureuſes. Je finis ici l'abrégé des principales découvertes modernes en Chirurgie & le catalogue ſuccint des Auteurs qui ont ecrit ſur cet Art (1).

(1) Le nom de François de la Peyronie, mort en 1747 ſera cité avec reconnoiſſance tant que les hommes cultiveront les Sciences & les Arts utiles. C'eſt aux bienfaits & aux encouragemens de cet homme illuſtre que la Chirurgie en France doit ſa perfection & ſes progrès. Entre autres établiſſemens très-utiles à ſon Art, La Peyronie fonda l'Académie de Chirurgie de Paris en 1731. François Petit, Morand, père & fils, Le Cat, David, Arnaud de Ronſil, Gunz, Heuermann, Bertrandi, Louis, Plenck, Theden, Bell, ſont encore du nombre de ceux dont les écrits honorent le dix huitième ſiècle. C'eſt dans ce ſiècle que Pouteau, célèbre Chirurgien de Lyon, a employé & fortement recommandé les uſtions des Anciens pour la guériſon de diverſes maladies. La mort vient d'enlever trop tôt à la Chirurgie l'habile opérateur Déſault.

Ayant ainſi à-peu-près achevé l'Hiſtoire & le vocabulaire des Ecrivains de Médecine & de Chirurgie, je vais terminer ce Chapitre par faire connoître les Ecrivains diſtingués qui m'ont précédé dans la même carrière, & dont quelques-uns ont donné un Catalogue plus ample des Auteurs qui avoient écrit ſur la Chymie, la Médecine, la Botanique, l'Hiſtoire Naturelle, & la Biographie :

Henri-Etienne publia au ſeizième ſiècle une collection de tous les Auteurs célèbres Grecs & Romains de Médecine, poſtérieurs à *Hippocrate* & à *Galien*, ſous le titre de *Medicae Artis Principes poſt Hippocratem & Galenum, Latinitate donati ;*

Vers la fin du dix-ſeptième ſiècle, on publia l'Introduction à l'Art de la Médecine de *H. Conring*, avec les Additions de *G. Schellhammer ;*

Zacutus Luſitanus, *de Medicorum Principum hiſtoria ;*

J. J. Manget, *Bibliotheca Medico-practica* (1) ;

Vander-Linden & Merklin, *de Scriptis Medicis* (2).

(1) Nous avons encore la *Bibliotheca Anatomica*, la *Bibliotheca Chemica*, la *Bibliotheca Pharmaceu-Médica*, & la *Bibliotheca Scriptorum Médicorum*, tous ouvrages très-volumineux fortis de la plume de Manget.

(2) Aux Ecrivains du dix-ſeptième ſiècle, on peut ajouter Petrus

Au dix-huitième siècle, C. Bancheusen, *de Medicinae origine & progressu*, &c.;

A. O. Goelicke, *Historia Medicinae & Chirurgiae*;

J. H. Schulze, *Historia Medicinae Antiquae ad annum 535 urbis Romae*;

D. Le Clerc, *Histoire de la Medecine, &c.*;

J. Freind, *Histoire de la Médecine depuis* Galien *jusqu'au commencement du seizième siècle*;

H. Boerhaave, *Methodus discendi Medicinam*;

Le même Ouvrage avec le Commentaire & les Additions de *A. Haller*;

C. G. Kestner, *Bibliotheca Medica* (1).

A ces différentes Collections il faut ajouter les différens Lexiques pour l'explication des termes techniques de la Médecine & de ses branches.

Castellanus, connu par son ouvrage intitulé : *Vita illustrium Medicorum, qui toto orbe ad hac usque tempora floruerunt, Antverpia* 1618, *in*8°. Spachius, publia vers la fin du seizième siècle, son *Nomenclator Scriptorum Medicorum* &c. Francof. 1591, *in*-8°.

(1) Ajoutez aux Historiens & Biographes du 18ème. siècle, Eloy, connu par son *Dictionnaire Historique de la Médecine*, 1778, 4 vol. *in*4°.; Bordeu, dont nous avons les *Recherches sus quelques points d'Histoire de la Médecine*. Leod. 1764, 11 vol. in-12; & Blumenbach, dont j'ai parlé à la not. p. 261. Matthias, Professeur de Gottingue, a aussi composé un Traité intitulé; *Conspectus Historia Medicorum*. Gott. 1761, *in*-8°.

Tels sont, au dix-septième siècle :

J. de Gorris, *Definitiones Medicae* (1);

Castelli, *Lexicon Medicum Graeco-Latinum cum additamentis* Bruneri;

Et au dix-huitième siècle,

S. Blancard, *Lexicon Medicum, cum Additamentis, G. Schulz* (2); ainsi que les Dictionnaires de Médecine de *Qincy*, de *James* & de *Motherby* (3).

---

(1) J. de Gorris est du seizième siècle, & c'est parmi les Auteurs de ce siécle, que M. Black lui-même le place dans son Tableau Chronologique.

(2) Il y a une Edition plus récente de ce Lexique, dont nous avons parlé à la note pag. 285.

(3) Le Dictionnaire de Motherby est intitulé, *Medical Dictionary*, London 1785, *in-fol.* Quant à celui de James, Voyez la note pag. 285. Aux Médecins Philologues du dix-huitième siècle, il faut ajouter ceux qui par leurs Ecrits se sont proposé de rendre aisée la lecture des anciens Médecins, & sur-tout d'Hippocrate. Triller, mort en 1781, Médecin d'une vaste érudition, publia en 1742 ses *Observationes critica in Auctores Veteres*, dans lesquelles il tâche de rétablir quelques endroits d'Hippocrate. Quoiqu'il ne soit pas un Critique fort heureux, nous devons regretter l'Edition des Œuvres d'Hippocrate, qu'il avoit promise, & dont il avoit donné le *Prospectus* dans le Traité d'Hippocrate *de Anatome*, publié en Grec & en Latin en 1728. Nous avons encore de lui quelques dissertations qui roulent sur les Ecrits & sur les

Cn

On est souvent obligé de consulter ces Dictionnaires pour entendre le grand nombre de barbarismes qui défigurent la plupart des Ecrivains de Médecine & de Chirurgie, & qui, semblables au jargon mystérieux du blason, doivent nécessairement retarder les progrès de l'instruction.

---

opinions d'Hippocrate, ainsi que des notes sur Arétée, & sur l'Histoire Naturelle d'Elien. Bernard, Médecin Hollandois, mort depuis peu, étoit un Critique bien supérieur à Triller, & le seul peut être en état de donner une bonne Edition d'Hippocràte; mais malheureusement cet habile Critique, au lieu de s'occuper à rétablir dans le Père de la Médecine tout ce que l'ignorance des Copistes ou les méprises des Traducteurs ont défiguré, employa une partie de son temps à publier des Médecins du bas Empire (Voyez la not. pag. 153), aussi éloignés du mérite d'Hippocrate, que les Historiens de cet Empire le sont de celui de Thucydide. Hebenstreit, connu par son Poème de *Homine sano* & *ægroto*, & par divers Traités sur l'Histoire Naturelle, a aussi donné deux ouvrages intitulés, l'un : *Specimina Palæologiæ Therapiæ*, Lips. 1748, & l'autre : *Exegesis nominum Græcorum, quæ morbos definiunt*, Lips. 1751. Gunz s'est fait connoître très-avantageusement par son Edition du traité de *Humoribus*, & de celui de *diæta in acutis d'Hippocrate*. Baldinger a rassemblé dans un volume des dissertations choisies de différens Auteurs, toutes tendantes à éclaircir Hippocrate, sous le titre de *Selecta opuscula, in quibus Hippocrates explicatur*, Gotting. 1782, *in*-8°. : il seroit à souhaiter que cet habile Médecin continuât cette intéressante Collection. Gruner reclame aussi à juste titre notre attention par sa *Censura librorum Hippocraticorum*, ouvrage utile à ceux qui aiment à méditer les Ecrits du Père de la Médecine.

CHAPITRE VIII.

De la Théorie de la Médecine.

C'EST un fait fondé ſur l'expérience journalière que le vulgaire des hommes ſe contente d'obſerver les effets qui tombent ſous ſes ſens, & qu'il n'appartient qu'aux perſonnes inſtruites d'en rechercher les cauſes. Tout le monde eſt naturellement curieux de connoître les cauſes ; mais les recherches qu'il faut faire pour y parvenir ſont ordinairement bornées par les limites de nos facultés. L'incomparable *Locke*, qui a ſi bien expoſé l'étendue & les limites de l'entendement humain, obſerve, que « nos ſens ne » ſont point aſſez fins pour diſtinguer les moin» dres particules conſtituantes du corps ; que ce » n'eſt que par les effets que nous ſavons que » l'*opium* fait dormir, & que le *jalap* purge, mais » que nous ignorons abſolument la manière dont » l'un & l'autre exercent ces vertus ; que notre » raiſon & nos ſens ne peuvent guères aller au» delà des faits qui dépendent de l'expérience ; » que nous ignorons pourquoi, par exemple,

» l'eau forte dissout l'argent, & l'eau régale,
» l'or, que nous ne savons rien sur les causes
» de la vertu de l'aimant, ni ne pouvons apper-
» cevoir les corpuscules de la matière, quoiqu'ils
» soient actifs ». En effet qui pourroit expliquer la manière dont une particule du miasme variolique allume la fièvre & produit la petite-vérole, ou dont la morsure d'un animal excite l'hydrophobie & la rage? Nous savons que les effluves des marais occasionnent des fièvres intermittentes & rémittentes, qu'un commerce impur produit la vérole; que le quinquina guérit les premiéres, & que le mercure est le remède de la seconde : mais nous ignorons en même-temps l'action mécanique de ces causes morbifiques, & de ces médicamens sur les parties élémentaires de nos fluides & de nos solides. Ce n'est non-plus que par l'expérience que nous savons que l'arsénique est un poison. La seule réponse raisonnable qu'on puisse faire à toutes ces questions subtiles, est celle de *Molière* : *cur opium facit dormire? quia habet vim dormitivam.*

Les jeunes Etudians sont en général séduits par les systêmes qu'on leur présente dans les Ecoles, fondés sur des sophismes & ornés d'expressions ampoulées. Ce n'est que par l'expérience & en cherchant la vérité dans le silence du cabinet, qu'ils se déterminent enfin à mette de côté les

préjugés de la jeunesse. C'est alors, que semblables au voyageur égaré pendant une nuit obscure par des feux follets, & qu'un trait de lumière avertit de son erreur, ils se résolvent à désapprendre une grande partie de ces chimères spécieuses décorées du nom de *Théorie*; ils ne regardent plus les Auteurs de leur égarement que comme d'ingénieux faiseurs de romans, ou comme d'impudens imposteurs intéressés à propager l'erreur.

Quand, apès avoir eu la patience de lire avec attention plusieurs énormes volumes, on veut réfléchir sur les dogmes discordans des différentes Sectes de Médecine, on ne peut qu'être surpris des raisonnemens absurdes, & de ces traits d'une imagination déréglée, qui ont été pendant long-temps l'objet d'une admiration superstitieuse. Dans l'enfance des sciences, & particulièrement de la Médecine, on supposa que les maladies étoient infligées aux hommes par un Démon qui prenoit plaisir à les tourmenter; & cette croyance donna lieu aux enchantemens & aux remèdes superstitieux. Ce fut d'après les mêmes principes que dans les siècles d'ignorance en Europe, on regarda la Providence comme le seul arbitre du bien & du mal, & qu'on eut recours aux jugemens par les épreuves du feu & de l'eau. Le peuple étoit si crédule & si su-

perſtitieux, qu'il s'imaginoit que l'Etre-Suprême ſuſpendoit les loix générales de la Nature dans les diſputes les plus frivoles des hommes, pour donner gain de cauſe au parti de la vérité. *Hippocrate* & les Philoſophes Grecs eurent recours à la ſurabondance ou à la dégénération des quatre humeurs élémentaires, ſuppoſées dans le corps, le ſang, la pituite, & les deux biles jaune & noire. Vinrent enſuite les Méthodiques & les Dogmatiques avec leurs *ſtrictum* & *laxum*, & leurs *atômes* embaraſſés dans leur paſſage par les *pores*; & ces deux Sectes triomphèrent pendant deux ſiècles à Rome, juſqu'à ce que *Galien* renverſant ces chimères, rétablit encore une fois le ſyſtême des quatre humeurs. Ce n'étoit que remplacer l'erreur par une autre erreur; cependant la Théorie de *Galien* fut adoptée avec une eſpèce d'idolâtrie par les Médecins Romains, Grecs & Arabes qui lui ſuccédèrent, & prévalut pendant les ſiècles de l'ignorance Gothique & Eccléſiaſtique, & un eſpace de temps conſidérable après la renaiſſance des Lettres en Europe. Tel étoit le jargon que l'ignorance & la crédulité reſpecta ſi long-temps en le décorant du nom de Théorie & de Philoſophie.

Les Modernes de leur côté ont également noyé la Médecine dans différentes théories, & ils ont ſurpaſſé en ſubtilité *Platon*, *Ariſtote*, *Galien*, &

ont voulu faire un rapiécetage composé de coupons ou de fragmens volés à différentes sectes. La généralité des systêmes théoriques repose sur des fondemens très-foibles, & sur des phénoménes rares ou douteux, dont la fausseté a été prouvée par le temps & par l'expérience. Une grande partie de la théorie de *Boerhaave* sur les causes prochaines des maladies est déjà à-peu-près bannie des Ecoles ; les théories d'*Hoffmann* & de *Stahl* sont également à la veille d'être oubliées : cela seul suffit pour humilier la vanité, & pour rendre l'homme plus circonspect & plus modeste.

La science & la théorie de l'Astronomie sont constatées par les observations répétées des loix générales de la Nature, & par des phénomènes invariables. Tous les professeurs d'Astronomie suivent le même systême, & sont du même avis sur presque tous les faits de leur science. *Locke* en développant les sources & les opérations de l'entendement humain, raisonnoit d'après des preuves & des principes incontestables. Au contraire, en Médecine, & sur-tout dans les différens systêmes de théorie, un grand nombre de *données* sont encore incertaines & contradictoires. Les Théoriciens se sont inutilement tourmentés pour expliquer différens phénomènes de Physiologie & de Pathologie, ainsi que la manière

d'agir des remèdes, & se sont égarés dans un labyrinthe d'erreurs. Si ces extravagances d'une imagination exaltée, se bornoient uniquement à la spéculation, on auroit pu les regarder comme des contes innocens; mais malheureusement on a perverti l'usage des remèdes & la cure des maladies, pour soutenir d'nne manière scandaleuse les dogmes absurdes & monstrueux des différentes sectes.

Les Médecins-Théoriciens au lieu de marcher pas-à-pas daus la recherche de la vérité, ont essayé de voler. Ils ont cru qu'il étoit nécessaire de rendre compte de tous les phénomènes & d'expliquer toutes les difficultés d'une manière philosophique & méthodique. Ils ont agi à d'autres égards, comme firent les deux Sectes des Chrétiens Grecs & Latins, lorsque Constantinople, la capitale de l'Empire d'Orient étoit assiégée par les Turs, il y a plus de trois siècles. Au lieu de repousser un ennemi barbare & formidable qui étoit à ses portes, le foible Empereur & ses sujets Métaphysiciens s'occupoient avec animosité des disputes concernant la conception immaculée, & de la question de savoir, si la messe devoit être dite en Grec ou en Latin. Il n'est pas difficile de voir jusqu'à quel point la conduite des Médecins ressemble à ce procedé.

CHAPITRE IX.

Revue générale & parallèle des Anciens & des Modernes ; & conclusion de cette Histoire par quelques réflexions générales.

JE ne ne ferai pas fort long, en jetant un coup-d'œil sur les progrès que les sciences ont fait parmi les Anciens & les Modernes. Les Anciens ont les premiers découvert & établi les élémens de la plupart des Arts & des Sciences, & ils nous ont montré le chemin pour y parvenir. C'est en héritant de leurs expériences multipliées que nous sommes avancés de plusieurs siècles ; sans quoi nous serions probablement encore à marcher lentement & à tâtons dans l'obscurité. Les anciens Grecs & Romains peuvent disputer la palme aux Européens modernes les plus éclairés pour la dignité, la force & l'élégance du langage, pour la Poésie, pour l'Histoire & pour l'Art oratoire. Nous devons aux Grecs les élémens de la Géométrie & des Mathématiques : *Pythagore*, *Euclide* & *Archimède* étoient d'excellens Mathématiciens ; ce sont eux qui nous ont

appris la Trigonométrie, ou la manière de mesurer le triangle, par lequel ont peut également mesurer toutes les autres figures. Les Grecs l'emportent sur nous pour la Sculpture. Nous n'avons encore rien ajouté aux cinq ordres d'Architecture Grecque & Romaine, soit pour la beauté soit pour la solidité. Nous les avons cependant surpassés dans l'Architecture navale. Nous les avons également laissés à une distance prodigieuse de nous pour ce qui regarde l'Astronomie; & nous avons de-même donné une nouvelle création au systême planétaire. Pour la Peinture & pour la Musique nous sommes au-dessus de nos maîtres. La science du *contre-point* est une découverte des Modernes (1). La Musique fut employée anciennement comme un remède dans différentes maladies, ainsi qu'on peut le voir dans l'Ecriture sainte, & dans les ouvrages des Auteurs Grecs. L'Art de l'Imprimerie est encore une découverte très-importanre des Modernes.

Pour parvenir à la connoissance de toutes les branches de la Médecine & de la Chirurgie anciennes pendant l'espace de quinze cents ans, nous n'avons qu'un petit nombre d'Ecrivains à consulter: ce sont *Hippocrate*, *Aristote*, *Théophraste*,

---

(1) Voyez pag. 34. note 2.

Caelius Aurélianus, *Arétée*, *Celse*, *Dioscoride*, *Pline*, *Galien*, *Aétius*, *Alexandre* de Tralles, *Paul* d'Egine, *Rhazès*, *Avicenne* & *Albucasis*. Une grande partie même de cette petite librairie n'est aujourd'hui qu'un objet de pure curiosité, dont la lecture n'est point nécessaire uux Médecins. L'Anatomie & la Physiologie chez les Anciens étoient aussi imparfaites que leur Géographie, & leurs connaissances concernant la Navigation. Les remèdes chymiques étoient absolument inconnus aux Grecs & aux Romains. Pour la Pneumatique, l'Hydraulique, l'Hydrostatique, & presque toutes les autres branches de la Physique, les Anciens ne se sont guère élevés au-dessus de l'ignorance. Ils ignoroient également l'existence & l'énergie de cet élément nouveau, le fluide Electrique. Leur Philosophie ne contient en général que quelques conjectures vagues sur la nature de l'ame, & quelques admirables préceptes sur les devoirs moraux. De leur temps la Botanique n'étoit encore que dans son enfance. Les Modernes ont également tiré du règne végétal plusieurs nouveaux remèdes très-efficaces. Le mérite d'avoir distingué les maladies les unes des autres appartient aux Anciens. Excepté un petit nombre de maladies apportées de l'Arabie & de l'Amérique, les Grecs & les Romains nous ont laissé des descriptions passables de toutes les maladies actuel-

lement connues; nous ne devons pas cependant nous imaginer que leur diagnostique soit sans défauts. Quant au prognostique, ils ont marqué avec exactitude les symptômes qui précèdent & qui accompagnent les crises; mais dans plusieurs maladies ils étoient dépourvus de moyens assez efficaces pour prévenir la terminaison funeste, qu'ils savoient prédire Nous sommes très-supérieurs à nos anciens maîtres pour la pathologie des maladies dépendantes de causes internes ou externes. Les connoissances acquises par les tables de mortalité appartiennent exclusivement aux Modernes; qui ont aussi perfectionné beaucoup l'Art des accouchemens & de la Chirurgie.

Pour ce qui est de la cure de plusieurs maladies aiguës & chroniques, nous ne sommes guères plus avancés que les Anciens. On peut citer plusieurs exemples, où leurs préceptes Thérapeutiques ont été rejetés sans réflexion, ou remplacés par des moyens moins efficaces. Dans la Méthode du traitement nous n'avons point fait ces progrès rapides, que les nouvelles découvertes anatomiques, physiologiques, chymiques, botaniques, &c., sembloient naturellement nous promettre. Par exemple, les convulsions, les maladies consomptives, l'asthme, l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie, la manie, les scrofules, l'hydropisie, les anévrysmes internes, le cancer,

la gangrène & la mortification, sont toujours des maladies aussi difficiles à guérir qu'elles l'étoient autrefois, quoique nous connoissions si bien la structure & la physiologie du cerveau, des nerfs, des poumons, des glandes, des vaisseaux sanguins, la circulation du sang & la transpiration, & que nous ayons à l'aide des analyses chymiques, examiné les parties qui composent les fluides & les solides de notre corps.

Je suis bien loin de déprécier la base des études Médicinales, l'Anatomie; elle est la Géographie de la Médecine. Mon dessein est uniquement de prouver que les Médecins ne doivent s'adonner tout-à-fait à aucune branche de la Médecine, telles que l'Anatomie, la Chymie, la Physique, la Botanique, &c., comme s'ils pouvoient à l'aide de ces sciences acquérir les connoissances nécessaires pour guérir les maladies. Chez les Modernes, l'attention nécessaire pour faire des recherches, est absorbée par ces sciences préliminaires & par la Théorie, qui ne constituent cependant que l'Alphabet de la Médecine. Pour apprendre seulement dans les Ecoles particulières le Grec & le Latin, & quelques autres langues modernes & sciences préparatoires, & ensuite dans les Universités les connoissances auxiliaires de la Médecine, on consume à-peu-près le tiers de la vie. Ce n'est qu'à cette époque, & après

avoir recueilli toutes les connoiſſances pratiques contenues dans ces livres, que l'homme deſtiné à la Médecine peut s'occuper de la partie utile & agiſſante de ſa profeſſion, de la recherche de ce qui nuit & de ce qui eſt utile (*laedentia & juvantia*), de la découverte des remèdes, & du ſoin de diminuer la mortalité, en un mot de fixer, à la manière des Aſtonomes, les faits dans leur progreſſion. On trouve ici malheureuſement pluſieurs défauts, & pluſieurs lacunes à remplir; & un vaſte champ ſe préſente à la noble émulation de ceux qui veulent atteindre le but dont nous ſommes encore fort éloignés. Il eſt à regretter que de mille Médecins il n'y en ait pas un qui faſſe une ſeule découverte, ou qui ajoute quèlque choſe au fond de la Médecine; ils ne font que s'avancer lourdement dans le chemin battu de la routine, & répéter cent fois à la manière de la plupart des Académiciens ce qui eſt déjà connu. Dans les écrits même des Auteurs qui jouiſſent d'une grande réputation, les faits nouveaux & les obſervations originales de quelque utilité ſont extrêmement rares. On peut en effet s'épargner la peine de lire une multitude d'Ecrivains, de ceux même qui ont fait des découvertes eſſentielles, d'autant plus qu'on trouve ces dernières conſignées avec plus d'exactitude dans des ouvrages d'une

date plus récente. Un grand nombre de livres choisis sert aujourd'hui de Dictionnaires qu'on ne consulte que par occasion.

Les Médecins ne doivent point désespérer de la possibilité d'étendre prodigieusement la partie la plus importante de la Science Médicale, la diminution de la mortalité. Nous voyons que les remèdes antimoniaux & le quinquina guérissent les fièvres intermittentes, & que le mercure, est le spécifique des maladies vénériennes; la simple herbe de plantain émousse l'action de la morsure empoisonnée du serpent à sonnettes, qui sans cela seroit très-promptement mortelle; un peu de sel, dit-on, détruit le poison du *Mancenillier*; une petite quantité de végétaux frais ou de fruits corrigent la putrescence scorbutique du sang & des humeurs. Les vertus de plusieurs plantes sont encore inconnues. Il est très-possible qu'après des expériences & des essais répétés on parvienne à tirer des règnes végétal, minéral & animal, ainsi que de la Philosophie, de nouveaux remèdes propres à guérir différentes maladies funestes avec autant de sureté & de succès que nous guérissons actuellement les fièvres d'accès & les maladies vénériennes. Il est possible de découvrir quelque moyen de dompter & peut-être même de détruire tout-à-fait les effets pernicieux de ce poison subtil qui se com-

munique dans différentes maladies contagieuses. Nous savons à ne point en douter, que la mortalité des enfans dans les villes peut être prodigieusement diminuée.

Notre savoir & nos profondes méditations en Médecine sont de peu d'importance pour le genre humain, si nous ne nous mettons en possession des moyens de guérir les maladies & de conserver la vie. Les Professeurs de Médecine doivent se distinguer par leur utilité publique plutôt que par la subtilité de leurs spéculations philosophiques; ce n'est point avec des théories ingénieuses qu'on soulage les malades & les infirmes. Je sais qu'il y a plusieurs maladies chroniques qu'on ne peut guérir dans peu de jours, de semaines, ou même de mois; que les remèdes efficaces dans ces cas sont l'air frais & tempéré, le régime, l'exercice, les eaux minérales, les bains & les amusemens agréables. Je ne suis pas assez crédule pour m'imaginer qu'avec un petit nombre de spécifiques, nous sommes en état de guérir toutes les maladies: je suis au contraire persuadé, que dans plusieurs maladies, les remèdes administrés mal-à-propos, ou sans connoissance de cause font plus de mal que de bien; & que plusieurs tombent victimes des trop grands soins de la Médecine. Je ne me flatte pas non-plus, comme les Alchymistes, que nous puissions

puiſſions renverſer les loix générales de la Nature, & rendre l'homme immortel. Néanmoins je penſe que la Médecine & la Chirurgie ſont encore bien loin de la perfection pour ce qui regarde la cure des maladies & la conſervation de la vie. Nous ne devons point prononcer légèrement ſur ce que la Poſtérité peut encore ajouter à nos connoiſſances.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de ſiècles que la plus grande partie de l'Europe (ſi vous exceptez la Grèce, la Sicile & l'Italie) eſt ſortie de cette barbarie & de cette ignorance ruſtique des Sciences & des Arts, auſſi ancienne que le globe que nous habitons : une foule de découvertes importantes eſt encore réſervée à la génération préſente & future.

Les coſtumes des Médecins modernes ſeront les derniers traits par leſquels je finirai cette *Eſquiſſe de l'Hiſtoire de la Médecine.* Un homme d'eſprit a obſervé avec raiſon que ce ſont l'intérêt & les différentes charges ou emplois qui ont déterminé les hommes à ſe ſingulariſer par différentes figures ou formes. Au ſeizième & pendant une partie du dix-ſeptième ſiècle, les profeſſions ſavantes étoient diſtinguées par différens coſtumes abſurdes, & portoient l'affectation juſqu'au ridicule. Leur ajuſtement, leur démarche & leur maintien étoient ſi groteſques, qu'ils reſſem-

bloient à des Magiciens. Le Médecin se distinguoit par une contenance grave & compassée, par une énorme perruque, par une robe large boutonnée jusqu'aux pieds, & par d'autres attributs ridicules. Un changement dans la façon de penser des hommes, & sur-tout la satyre du Théâtre Comique ont délivré le Public de cette pédanterie scholastique, & de cet appareil stupide; & ont banni de la science les sots ou les fourbes cachés sous le masque du savoir, & couvers du manteau de la gravité. Les Médecins n'ont plus ce regard pensif; & leur maintien n'est plus si roide & si dédaigneux : on ne croit plus que pour paroître homme d'un profond savoir, il soit nécessaire de ressembler à un Professeur de Nécromancie, à un Philosophe léthargique de Laputa, ou d'imiter certains vieux Médecins Espagnols, qui ont le nez (dit-on) constamment chargé d'une paire de lunettes, pour insinuer par-là que leur vue s'est affoiblie à force de passer les nuits à l'étude & dans la méditation. Dans notre Isle aujourd'hui, les Médecins de Westminster, quoiqu'ils ayent abandonné leur jargon technique, conservent encore dans leur haillbement & leur conduite rebutante plus de cette rouille & de cette momerie scholastique, que ceux du Collège de Médecine.

Me voilà enfin arrivé à la conclusion de cet

ouvrage, qui pourroit bien n'être qu'une Esquisse trop imparfaite de l'Histoire de la Médecine. Partout j'ai tâché d'y exposer sans aucun préjugé les vérités & les découvertes importantes, & de diriger l'attention du Lecteur sur des objets qui intéressent l'humanité. Si je me suis trompé dans mes recherches, je me soumets volontiers à la critique, & je serai bien aise qu'on me corrige en m'avertissant de mes erreurs. Si l'on juge que cet Abrégé puisse être de quelque utilité pour l'étude de la Médecine, je publierai dans la suite un Tableau dont je m'occupe dans ce moment. Il sera fait en quelque manière à l'imitation des Tableaux Chronologiques, Historiques & Biographiques, que le Docteur *Priestley* & d'autres ont dressés; on y verra d'un coup-d'œil rangés par ordre Chronologique tous les Auteurs célèbres qui ont écrit sur chaque branche de la Médecine, & dont le nombre sera considérablement augmenté.

POSTSCRIPTUM.

Mon intention étoit de publier un Tableau séparé de cet Ouvrage, & contenant une plus longue liste de noms. Cependant, quelques amis, dont je respecte le jugement, ont été d'avis qu'il seroit plus agréable pour le Lecteur de le trouver réuni à l'Ouvrage, dans l'état même d'imperfection où il se trouve encore. Je l'offre donc au Public tel qu'il est, dans l'espérance, qu'il pourroit aider quelques Lecteurs à faire leur chemin à travers cette confusion d'Auteurs anciens & modernes. Dans un nouvel essai de cette nature, on doit s'attendre à des erreurs & à des omissions ; il est même possible que j'aie oublié quelques Ecrivains célèbres. Mais je me flatte que ces omissions n'y seront qu'une très-petite fraction, en comparaison du grand nombre d'Auteurs qu'on y trouvera insérés. L'idée d'un Tableau m'a été suggérée par mon digne & savant ami, le Docteur *James Sims*, à la complaisance duquel je suis également redevable de plusieurs additions & corrections.

Les titres de chaque branche de Médecine sont marqués au commencement dans des cases ou des carrés séparés; & les noms des Auteurs suivent ces carrés à travers le Tableau. La seconde partie du Tableau composé des trois derniers siècles, n'est, comme on peut le voir, qu'une continuation de la première. Le nombre des années placé à la tête de chaque série, marque le siècle où chaque Auteur a publié ses ouvrages: mais je n'ai point essayé d'y noter l'époque précise de sa naissance ou de sa mort; la subdivision d'un siècle dans une échelle si abrégée auroit été impraticable. D'un autre côté, il se trouve que plusieurs Auteurs ont écrit entre la fin d'un siècle, & le commencement d'un autre, & qu'on peut à juste raison les placer dans l'un ou dans l'autre indifféremment. J'observerai encore que dans l'énumération des Auteurs du même siècle, je n'ai pas toujours exactement suivi l'ordre Chronologique, dans lequel ils se sont succédés: au contraire, j'ai par fois sacrifié la Chronologie à l'avantage de groupper ensemble différens Auteurs (du même siècle) qui ont écrit sur le même sujet. Si nous portons nos regards sur quelques siècles avant nous, nous trouverons qu'à cette époque un intervalle de cinquante ans entre deux ouvrages est aussi peu de chose que le seroit aujourd'hui un intervalle de cinquante

jours. Peut-être une Table alphabétique & chronologique des Auteurs donneroit-elle plus de perfection à ce Tableau. Une autre observation que je dois faire au Lecteur, & dont je le prie de se rappeller, c'est qu'en marquant le nom d'un Auteur dans une division ou branche de la Médecine, je ne le répète plus dans une autre branche, quand même il auroit écrit sur différens sujets : excepté cependant le seul cas où il auroit également excellé dans cette dernière ; mais ces répétitions sont peu nombreuses.

Quant à la Chronologie, je commence mon Tableau quatre cents ans avant *J.-Christ.* Dans un Abrégé de cette nature, il m'étoit impossible de remonter jusqu'aux temps fabuleux de la Médecine, pas même jusqu'au temps d'*Esculape*, qu'on place communément 950 ans avant *J.-Christ.* D'ailleurs, pour remplir l'espace de cinq siècles, je n'aurois eu guère que les deux fils d'*Esculape* & la généalogie fabuleuse de sa famille, qui descend jusqu'à *Hippocrate. Empedocle*, *Acron* & *Hérodicus* devroient être placés avant *Hippocrate* dans le même siècle ; mais ce ne sont que des *ombres* d'Auteurs dont les écrits sont depuis long-temps perdus. Quant à ceux qui suivent *Hippocrate* soit en Médecine, soit en Chirurgie, jusqu'à l'an 1500, je me flatte que le Tableau les représente d'une manière passablement

exacte & complette. Le point (.) placé à la suite de plusieurs anciens Auteurs pendant les six premiers siècles, indique la perte de leurs ouvrages. J'aurois pu facilement grossir la liste des Ecrivains qui ont succédé aux Arabes, spéciallement durant le quinzième, seizième & dix-septième siècles, mais une grande partie de ces Auteurs n'étant que des traducteurs, compilateurs, ou commentateurs, j'ai pensé qu'il étoit absurde d'abuser de la patience du Lecteur en lui présentant un Catalogue de noms inutiles. C'est ici le lieu où l'on peut appliquer le proverbe Latin: *parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.* Dans les trois siècles suivans je me suis appliqué sur-tout au choix des Auteurs, ce qui m'a donné plus de peine.

La seconde division de la Chymie & de la Physique offre un champ plus vaste, dont je me suis à dessein borné à parcourir une partie déterminée. La Science Chymique & Alchymique des Asiatiques & des Egyptiens a trouvé des panégyristes dans la personne d'*Olaus Borrichius*, & de plusieurs autres Ecrivains, qui la font remonter même jusqu'au temps qui a précédé le déluge. Je me suis contenté d'un petit nombre des plus anciens Alchymistes, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous. On a donné une liste de cinq mille ouvrages publiés sur la Chymie &

l'Alchymie, sans compter les manuscrits, seulement pour les 1500 ans qui ont précédé notre époque. Je n'ai choisi de ce nombre que ceux qui ont rendu quelque service à la Médecine.

Pour ce qui est de la Physique, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, elle est dans mon Tableau encore plus circonscrite que la Chymie. Pour donner la liste complette des grands hommes qui se sont distingués dans cette Science sublime, il m'eut fallu joindre les Mathématiques, la Mécanique, l'Arithmétique & l'Astronomie, aux quatre sciences, qui sont proprement dues au génie des Modernes, savoir l'Hydraulique, l'Hydrostatique, la Pneumatique, & l'Electricité. Ajoutez à cela, que pour remonter à l'origine de l'Astronomie, il m'auroit fallu parler des Egyptiens & des Chaldéens. Plusieurs Mathématiciens & Astronomes Grecs, tels que *Pythagore*, *Meton* & *Euctemon*, vécurent avant *Hippocrate*; d'autres, comme *Euclide*, *Archimède*, *Hipparque* & *Ptolomée*, vinrent après lui. Supposé que j'eusse voulu présenter un Tableau Chronologique complet de ces Philosophes célèbres, je me serois trouvé dans la nécessité d'en continuer la chaîne à travers les Arabes & les Mathématiciens & Astronomes modernes. Ainsi j'ai pensé que pour un Tableau de Médecine, il suffisoit d'y insérer un petit nombre d'anciens &

de modernes fondateurs des Syſtêmes Mathématiques & Aſtronomiques; & un pareil nombre des principaux Auteurs modernes de Phyſique, & particulièrement de ceux dont les écrits tendent à éclaircir quelque partie de la Phyſiologie du corps humain, ou quelques autres branches de la Médecine, comme par exemple, des Auteurs d'Hydroſtatique, d'Hydraulique, de Pneumatique, d'Optique & d'Electricité.

Les Sociétés Littéraires n'ont commencé que dans le courant du dix ſeptième ſiecle. Si j'euſſe voulu faire mention de tous ceux qui ont contribué à former ces magaſins immenſes de connoiſſances, connus ſous le nom de *Mémoires* ou *Actes*, leurs noms ſeuls auroient exigé un Tableau ſéparé. Cette diviſion comprend une claſſe mêlée d'excellens Ecrivains & de diſſertations ou de Mémoires ſur tous les Arts & ſur toutes les Sciences, & peut par conſéquent s'unir à toutes les autres diviſions. J'ai donc été obligé de laiſſer ces Ecrivains (ſavoir ceux qui ont quelque rapport à la Médecine) parmi leurs confrères dans les Collections Académiques, où on peut lire en entier ou par extrait leurs ouvrages, à moins que ces derniers n'en ſoient détachés & imprimés ſéparément. Les Mémoires qui concernent la Médecine & qui ſont inſérés dans les *Tranſactions*

Philosophiques, ont été rassemblés & publiés séparément par le Docteur *Mihles*; & il seroit à souhaiter que l'essence de tous les Mémoires de Médecine dispersés dans toutes les autres Collections Académiques de l'Europe, fut concentrée dans un ouvrage moins volumineux.

Quant à l'*Histoire Naturelle* & à la *Botanique*, dans le choix que j'ai fait des Auteurs de ces deux branches je me suis servi des lumières d'un savant ami, & membre de la Société Royale, le Docteur *Robert Scott*. On auroit pu grossir la classe de l'Histoire Naturelle par différens voyages, & celle de la Botanique par les Ecrivains d'Agriculture & de Jardinage. J'ai principalement choisi pour ce qui regarde la Botanique, les noms de ceux qui se sont distingués par des collections des plantes des différentes régions du globe; auxquels j'ai ajouté un petit nombre de ceux qui ont donné des descriptions de plantes prises de grands Jardins de Botanique.

Dans la division de la *Matière Médicale* & de la *Pharmacie*, j'ai grouppé ensemble les Ecrivains sur les eaux minérales, quoique dans le corps de l'Ouvrage on les trouve sous l'article de la Médecine pratique. Mes raisons pour ce petit changement ont été que la division des Ecrivains de Médecine pratique étoit extrêmement chargée, & qu'en effet ceux qui ont traité des eaux

minérales, peuvent à juste titre être rangés parmi les Auteurs de Matière Médicale.

La dernière division comprend les *Historiographes* & le Catalogue des Auteurs qui ont écrit l'Histoire d'une ou de plusieurs branches insérées dans le Tableau. *Hérodote* étant antérieur d'un siècle à *Hippocrate* ne pouvoit point trouver place dans cette division. Cette Collection donnera plus de facilité à ceux qui voudront à l'avenir essayer de composer un Ouvrage de la nature de celui-ci; & dans le dessein de leur fournir tous les moyens d'information, j'y ai ajouté les principaux Ouvrages périodiques de l'Europe. J'ai exclu de mon Tableau les Biographes qui n'ont écrit que la vie particulière de quelques Médecins célèbres: un Ouvrage instructif est le meilleur panégyrique & le monument le plus durable qu'un Médecin puisse ériger en son propre honneur dans le temple de la mémoire. J'ai fini ce Tableau par l'énumération de différens *Lexiques.*

FIN.

ERRATA.

PAGE 5, ligne 12, *quand*, lisez *quant*.

P. 20. l. 2, not. 2, *célère*, lisez *célèbres*.

P 41. l. 19, après le mot *moxa*, ajoutez : *ce qui est un très ancien remède chez les Indiens, les Chinois & les Japonois*.

P. 44 l. 6, *vraie conception*, lisez *vraie & fausse conception*.

P. 45. l. 24, *escharotipues*, lisez *escharotiques*.

P. 71. l. 7, *quon*, lisez *qu'on*.

P. 75. l. 17, *Glyblas*, lisez *Gilblas*.

P. 77. l. 11, not. *Ecclétiques*, lisez *Eclectiques*.

P. 85. l. 1 & 2, & par-tout où vous trouverez *aigues*, lisez *aiguës*.

P. 87. l. 11, *en simple*, lisez *un simple*.

P. 99. l. 12, *Leucophlegmatie*, lisez *la Leucophlegmatie*.

P. 104. l. 18, *fractions*, lisez *fractures*.

P. 116. l. 26, *boissons*, lisez *boisson*.

P. 118. l. 8, *employoit*, lisez *employoient*.

P. 126. l. 26, *servent*, lisez *sert*.

P. 127. l. 7, *pouvoient*, lisez *peuvent*.

P. 144. l. 26, not. *divers*, lisez *diverses*.

P. 175. l. 1, not. *opinsions*, lisez *opinions*.

Page 183. ligne 1, titr. *la Chirurgie*, lisez *de la Chirurgie*.

P. 202. l. 11, titr. *Médecine*, lisez *Physique*.

P. 206. l. 21, *par l'Alexandrie*, lisez *par Alexandrie*.

P. 213. l. 11, *bénigue*, lisez *bénigne*.

P. 216. l. 2, *mercurielle*, lisez *mercuriel*.

P. 217. l. 7, *tous les temps*, lisez *tout le temps*.

P. 222. l. 27, *ienosi*, lisez *lienosi*.

P. 253. l. 4, not. 2. *Rolsing*, lisez *Rolfink*.

P. 256. l. 21, *Vinslow*, lisez *Winslow*.

P. 320. l. 15, *parlagés*, lisez *partagés*.

P. 321. l. dernière, *encore*, lisez *encore*.

P. 322. l. 25, *émané*, lisez *émanés*.

P. 323. l. 1, *de prison*, lisez *des prisons*.

P. 330. l. 7, *Bruyerius*, lisez *Bruyerinus*.

P. 347. l. 5, *Eragrius*, lisez *Evagrius*.

—l. 17, *pupliés*, lisez *publiés*.

P. 350. l. 15, *Modro*, lisez *Monro*.

P. 353. l. 6, *autimoniaux*, lisez *antimoniaux*.

P. 354. l. 11, après *grandes*, retranchez la virgule.

P. 369. l. 19, *feroir*, lisez *feroit*.

P. 373. l. 9, *hémoptisie, & l'hectysie*, lisez *hémoptysie & l'hectisie*.

P. 376. l. 4, *da la même*, lisez *de la même*.

P. 384. l. 18, *Hallucialiones*, lisez *Halucinationes*.

Page 384. ligne 25, *on plutôt*, lisez *ou plutôt.*

P. 387. l. 8, *Anstrong*, lisez *Armstrong.*

P. 405. l. 1, not. 2, *accumalation*, lisez *accumulation.*

P. 416. l. 1, not. 3, *Montherby*; lisez M*otherby.*

P. 427. l. 6, *uux Mèdecins*, lisez *aux* Médecins.

TABLE

GENERALE

DES MATIERES

A

D

E

F

H

J

I

M

Massa

N

O

Q

R

U

V

FIN DE LA TABLE.

LIVRES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

ANNALES de Chymie, ou Recueil de Mémoires concernant la Chymie & les Arts qui en dépendent; Paris, 1789 à 1797, 24 vol. in-8o., fig. 84 liv.

Aranéologie (de l'), ou sur la Découverte du Rapport constant entre l'Apparition ou la Disparition, le travail ou le repos, le plus ou le moins d'étendue des toiles & des fils d'attache des Araignées de différentes espèces, par Quatremère Dijonval; Paris, 1797, in-8o. 1 liv. 16 s.

Arithmétique d'Emile, contenant l'augmentation, la diminution & la comparaison des nombres, avec un nouveau système des poids & mesures, par Develay; 1795, in-8o. 3 liv.

Aventures (les) de Télémaque, fils d'Ulysse, par de Salignac de la Mothe de Fénélon; Paris, 1795, 2 vol. in-12. 4 liv.

Catéchisme à l'usage des Jeunes Gens de toutes les Communions chrétiennes, par Jacob Vernes; Paris, 1796, in-12. 1 l. 5 s.

Correspondance rurale contenant des Observations critiques, intéressantes & utiles sur la culture des Terres, des Jardins &c., par de la Bretonnerie; Paris 1783, 3 v. in12. 7 l. 10 s.

Dictionnaire des Arts, de Peinture, Sculpture & Gravure, par Watelet & l'Evêque; Paris, 1792, 5 vol. in-8o. de plus de 700 pages chacun. 36 liv.

Ecole (l') du Jardinier-Fleuriste; Paris, 1779, in-12. 2 l. 10 s.

Elémens (les) de la Conversation Française & Anglaise, ou Dialogues familiers & aisés, chacun précédé d'un Vocabulaire, par Perrin; Paris, 1776, in-8o. 2 liv.

Elémens de Géographie productive & commerciale de la République française; Paris, 1794, in-12. 1 liv. 10 s.

Elémens de Physiologie composé en faveur de ceux qui étudient la Médecine, par Bertrand; Paris, 1756, in-12. 2 l. 10 s.

Essai sur l'Electricité de l'eau, par J. Bressy, Médecin; Paris, an V, in-8o., fig. 2 liv. 8 s.

Essai sur les plaies des armes à feu par Maslot; Paris, 1792, in 12. 1 liv. 5 s.

Essai d'une Théorie sur la structure des Crystaux, appliquée à plusieurs genres de substances crystalisées, par Haüy, Paris, 1784, in-8o., fig. 3 liv.

Ethelinde, ou la Recluse du Lac, par Charlotte Smith, traduit de l'anglais par de Montagne; Paris, 1796, 4 vol. in-12. 7 liv. 10 s.

Géographie moderne, précédée d'un petit Traité de la Sphère & du Globe, par l'Abbé Nicole de La Croix; Paris, 1786, 2 vol. in-12. 5 liv.

Glaires (des), de leurs causes, de leurs effets, & découverte d'un Médicament propre à combattre cette humeur, par Doussin-Dubreuil; Paris, an III, in-8o. 15 s.

Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques Premier jusqu'à la Révolution, par Catherine Macaulay Graham, traduite de l'anglais par Mirabeau; Paris, 1796, 5 vol. in 8o. avec le portrait de Mademoiselle Macaulay. 20 liv.

Histoire d'Écosse durant les règnes de la Reine & du Roi Jacques VI, jusqu'à l'avènement de ce Prince au trône d'Angleterre, par Robertson, Paris, 1785, 3 vol in-12. 7 l. 10 s.

Histoire générale de Languedoc avec des Notes & des Pièces justificatives, par Dom Vic & Dom Vaissette; Paris, 1730, 5 vol. in-fol., fig. 120 liv.

Histoire des Premier, Second & Troisième Voyages autour du Monde, par Cook, mise à la portée de tout le monde, par Béranger, avec figures & une grande Mapemonde en deux Hémisphères, où sont marquées les Découvertes les plus récentes, & les routes des trois Voyages de Cook, dressées par Renisson; Paris, 1796, 3 vol in-8o. 15 liv.

Idées sur la Météorologie, de l'évaporation de l'eau, de l'hygiologie, de l'hygrométrie, des vapeurs considérées comme fluides expansibles, du fluide électrique, &c., par J. A. Deluc; Paris, 1787, 2 vol. in-8o., fig. 10 liv.

Instituts (les) de Chymie, de J. Keinb Spielmann, traduits du latin par Gadet; Paris, 1770, 2 vol. in-12. 5 liv.

Magasin Encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres & des Arts, rédigé par A. L. Millin, IIIme. année; dont le premier Numéro a paru le 15 Floréal, an V. L'année forme 16 Numéros qui paroissent le 15 & le 30 de chaque mois. 36 liv.

Manuel Pratique du Laboureur, suivi d'un traité sur les Abeilles, par Chabouillé; Paris an III, in-8o., fig. 2 liv. 10 s.

Mélanges mathématiques, ou Mémoires sur différens sujets de mathématiques tant pures qu'appliqués, par le Commandeur de Nieuport. Premier Reçueil contenant deux Planches; Bruxelles, 2 vol. in-4o. 21 liv.

Méthode (nouvelle) allemande, selon le traité de la manière d'apprendre les Langues, ou Cours pour apprendre la langue allemande sans le secours du Dictionnaire, mais non sans application, en trois parties, par Palmfeld; Paris, 1788, 2 vol. in-8o. 5 liv.

Métrologie, ou Tables pour servir à l'intelligence des Poids & Mesures des Anciens, & principalement à déterminer la valeur des Monnoies grecques & romaines, d'après leur rapport avec les poids, les mesures & le numéraire en France, par Romé de l'Isle; Paris, 1789, de l'Imprimerie de Didot jeune, in-4o. 15 liv.

(34) C'est vraisemblablement une faute d'impression *de balneis variis apud Iuntas*, au lieu de *Variorum de Balneis apud Iuntas*. C'est une collection de tous les Auteurs qui ont écrit sur les bains, imprimée à Venise, chez les Juntes en 1553, *in-fol*. Pour ce qui regarde les autres Ecrivains de ce siécle, v. pag. 314, not.

(35) V. page 315, not. 1 & 2.

(36) V. pag. 316, not, 389, not. 1.

(37) V. pag. 217, not. Quant aux autres Ecrivains de ce siécle, v. pag. 328, not., 330, not.

(38) V. pag. 330, not. Pour ce qui regarde les autres Ecrivains de ce siécle, v. pag. 337, not. 339, not.

(39) Dans le Tableau Anglois je le trouve écrit R. C. Tralles. Le même nom revient encore à la troisiéme colonne de ce siécle avec cet orthographe G. Tralles. Le nom du célébre Auteur du Traité sur l'Opium, (voyez pag. 316, not.) doit s'écrire B. L. Tralles.

(40) V. la note précédente. Quant aux autres Ecrivains de ce siécle, v. pag. 387, not., 388--393, notes.

(41) V. pag. 396, not., cf. p. 144, not.

(42) V. pag. 398, not. 2.

(43) V. pag. 399, not., 400, not.

(44) V. pag. 404, not.

(45) V. pag. 412, not., 413, not.

(46) Il faut placer ici Petrus Castellanus, que Monsieur Black a mis à la tête du dix-huitieme siécle. V. pag. 414, not. 2.

(47) cf. p. 415, not.

(48) V. pag. 416, not. 3, cf. p. 284, not.


NAPOLI




Digitized by Google

